

BERNARD  
REV. 90. 1.01.03

Bertrand de La Salle

ALFRED  
DE VIGNY

---

LES GRANDES ÉTUDES LITTÉRAIRES

---

Fayard



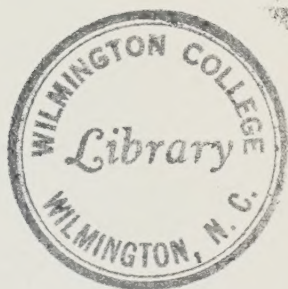
Digitized by the Internet Archive  
in 2023





Bertrand de La Salle

ALFRED  
DE VIGNY



---

LES GRANDES ÉTUDES LITTÉRAIRES

---

Fayard

PQ2474

.Z5

.L25

1963

LES ÉDITIONS ARTHÈME FAYARD

Fayard

© Librairie Arthème Fayard, 1963.

« Ma vie a été très simple à l'extérieur et, en apparence, presque immobile, mais pleine d'agitations violentes et sombres, éternellement dissimulées sous un visage paisible. »

« J'ai le cœur sauvage et l'Esprit très civilisé. La Nature a créé l'un, le monde a façonné l'autre... »





1832-631.

au verso : Alfred de Vigny,  
lithographie de A. Maurin, 1832. Cabinet des estampes.

ci-contre : M<sup>me</sup> Dorval,  
lithographie d'après nature de Léon Noël.

*Clichés Bulloz*









## *Avant-propos.*

Il y a quelque chose de singulier à recommencer un livre qu'on a déjà fait. Mon premier livre sur Alfred de Vigny parut en juin 1939. J'en ai corrigé des épreuves sur les talus du fort de Romainville, où m'avait appelé une mobilisation partielle. (Hitler entrait à Prague.) En avril 1940 le Jury Femina décernait à mon ouvrage le Prix Femina-Hélène Vacaresco. Je m'en sentis légitimement honoré et je m'en voudrais de manquer à rappeler ici le souvenir de cette admirable femme que fut Hélène Vacaresco. Je suis persuadé qu'elle croyait en Dieu, autrement elle n'aurait pu croire si fort en toutes ses patries : la Roumanie, la France, la Poésie, et surtout peut-être, la Bonté. Elle fut aimée; il lui restait un jardin, il y jaillit du pétrole. Je suis fier que par ma modeste entremise, une goutte de ce pétrole ait pu rejaillir sur Alfred de Vigny. Je me suis échappé de mon cantonnement d'alors pour un remerciement qui me tenait à cœur, ce fut pour longtemps ma dernière permission.

Le temps passe, et je n'arrive pas à m'imaginer que mes premières études sur Vigny remontent à vingt-cinq ans. Je me souviens d'après-midi studieux chez M. Fernand Baldensperger. Il avait consacré le meilleur de sa vie à reconstituer celle d'Alfred de Vigny, heure par heure pour ainsi dire. Il voulut bien m'ouvrir ses dossiers inédits. J'y ai puisé à ma guise, avec le sentiment que je devrai tout à ce bon maître. Son érudition n'était égalée que par son admirable désintéressement.

Je me suis fait l'opinion alors que Vigny était un illustre inconnu. Pour un ouvrage à paraître dans une collection

intitulée « L'Homme et son Œuvre », cela semblait définir ma mission. Il en va sans doute autrement aujourd'hui. L'œuvre de Vigny est devenue beaucoup plus accessible qu'elle ne l'était, en raison de sa publication dans la collection de « La Pléiade », par les soins de M. Baldensperger et avec ses commentaires. A quoi il faut ajouter les *Mémoires inédits, Fragments et Projets*, que nous devons à M. Jean Sangnier, et les textes révélés par M. Henri Guillemin. D'autres publications sont venues étoffer la Correspondance, bien que sans doute on ne puisse encore songer à l'édition d'une *Correspondance générale*.

Y avait-il bien lieu pour moi de remettre mes pas dans mes pas? Je me suis persuadé que devant l'abondance de textes si tardivement apportés, un nouvel effort de synthèse devenait plus que jamais nécessaire. Mais en même temps le propos de l'ouvrage se modifiait. Il s'est si bien modifié que ce second travail ne constitue plus du tout, comme je l'avais cru au départ, une mise à jour du premier. J'ai fait, certes, de larges emprunts à ce premier livre. Mais il s'avère que cette seconde version est, dans son esprit, différente. Je crois pouvoir me résumer en disant que là où j'avais cherché « L'Homme et son Œuvre », je me suis plutôt attaché cette fois à la découverte d'une psychologie, ce que je n'avais pu naguère, faute de documentation, mener tout à fait à bien.

Vigny a suscité l'incompréhension. Il ne voulait pas tout dire à ses contemporains et après lui ses papiers ont souffert d'une odyssée qui rappelle celle de *La Bouille à la mer*. De là bien des légendes, assorties de mots d'esprit d'un goût souvent douteux. Or il arrive ceci : de contribution en contribution les chercheurs apportent leur pierre. Mais de toutes ces pierres, impossible de faire un édifice. Elles semblent ne s'ajuster que pour la fabrication de monstres. J'ai fini par imaginer une loi qui serait celle de « l'accumulation biographique ». L'accumulation biographique a créé un Vigny qui serait à la fois génial et stérile, séraphique et érotomane, anarchiste et conformiste, homme d'honneur et espion de police, etc.

Pour retrouver un peu de vérité il faut bien des coups

de gomme. Je n'ai pas craint de faire table rase et de ne me fier qu'à l'incontestable. Je ne sais pas si j'ai pu peindre ainsi Vigny dans sa vérité, ou toutes ses complexes vérités, mais je crois que son personnage, ainsi « décapé », reprend vraisemblance et figure humaine.

Il arrive ainsi que certaines de ses œuvres deviennent plus abordables parce qu'on en voit mieux les sources, l'inspiration, la genèse. J'ai pu corriger certaines erreurs de mon premier livre, mais surtout il m'a été possible de développer et de préciser des vues sur lesquelles je n'avais trop osé insister parce qu'elles étaient alors plus intuitives que solidement étayées. Le document est venu confirmer mes hypothèses sur la vraie signification de *La Mort du Loup*, de *La Colère de Samson*, de *La Maison du Berger*. En ce qui concerne *Daphné*, c'est la marche du temps depuis un quart de siècle qui m'a permis de voir plus clair dans ce que l'ouvrage présente d'hermétique.

En fin de compte, Vigny m'est apparu comme le grand poète de l'angoisse contemporaine. Angoisse qui naît des mutations trop rapides qu'imprime à nos sociétés et aux mœurs l'accélération de la technique et de l'histoire. Vigny n'est ni un pessimiste à la Schopenhauer ni un stoïcien à l'antique, mais un mystique de la spiritualité. Non pas un déiste comme on pouvait l'être au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais bien plutôt un précurseur des espérances qui se font enfin jour au XX<sup>e</sup>, comme l'attestent ces puissants courants de pensée humanistes et évolutionnistes, lesquels paraissent assez décidément s'élever sur tant de décombres.

Enfin, pourquoi ne pas le dire, dans la rédaction de ce nouveau livre, j'ai tendu vers un maximum de simplicité. Être simple sans être sommaire, surtout quand le sujet est difficile, c'est sans doute beaucoup d'ambition. Mais c'est aussi vouloir rester fidèle au meilleur du message littéraire de Vigny.

Paris, novembre 1962.

N. B. — Par égard pour le lecteur, que l'abus des références tend à accabler, j'ai limité à l'indispensable les notes marginales. L'usage tend à s'établir de les renvoyer à la fin du volume plutôt que de les placer en bas de pages, comme il était de tradition. Cela correspond sans doute à une préférence du public. Ne la discutons pas.

A la fin de mon premier livre je citais, parmi les principaux ouvrages consultés, notamment ceux de MM. Dirlson paléologue, Paul Flottes, Léon Séché, Ernest Dupuy, Edmond Estève. Je me suis borné cette fois à indiquer les publications les plus nouvelles. Je m'excuse auprès des auteurs que je n'ai pas trouvé l'occasion de mentionner, malgré tout l'intérêt de leurs travaux.

La note 159 explique pourquoi je n'ai pas établi de notice bibliographique générale. En ce qui concerne Alfred de Vigny, on ne pourrait faire mieux dans ce domaine que M. François Germain. Sur l'ensemble de l'époque et ses protagonistes, consulter M<sup>me</sup> Simone André-Maurois, *Correspondance George Sand-Marie Dorval*.

PREMIÈRE PARTIE

# LA VOCATION



## 1.

### Les antécédents et la formation.

Alfred de Vigny naquit à Loches le 27 mars 1797, du mariage de Léon-Pierre de Vigny, et de Marie-Jeanne-Amélie de Baraudin. Il est d'usage, au début d'une biographie, de retracer la généalogie, ce qui ne va pas toujours sans présenter un aspect quelque peu fastidieux. « Vanité des prétentions nobiliaires, ennui des généalogies », écrira Vigny. Mais dans son propre cas il est tout à fait impossible de se dérober à cette tâche. Son ascendance joue un rôle trop considérable dans sa formation, sa psychologie, ses réactions, et même son inspiration créatrice. De même des faits antérieurs à sa propre naissance, découlant des tragédies de la Révolution, influenceront profondément sur ses sentiments, ses idées, ses réactions devant les événements de son temps.

Nous ne savons rien des origines lointaines de la famille Vigny. Dans ses *Mémoires*, le poète déplorera l'indifférence des vieilles familles envers leurs origines, leur peu de soin à conserver leurs archives : « Parchemins brûlés et déchirés, consacrés aux confitures et aux enveloppes. » « Avant Charles IX la mémoire de mes pères est perdue pour moi dans la nuit des temps. »

On peut supposer avec lui que le berceau de la famille se trouvait au château de Vigny, près de Pontoise. Mais cet édifice de style féodal, où mourut le chancelier Michel de L'Hospital, avait changé de mains dès le xve siècle. Pas plus qu'Alfred, le dernier représentant de la branche aînée, le marquis de Vigny, n'était capable de remonter aux origines.

« La noblesse, écrira le poète, n'est rien si elle n'est



une chose ancienne de plusieurs générations. Tant qu'il existe un témoin de sa naissance, elle n'est pas. La noblesse est une pièce d'or qui demeure fausse monnaie pour les vivants qui l'ont vu frapper. De là vient le soin des familles patriciennes de faire oublier la date et de cacher le parchemin du titre primordial. Des maisons royales elles-mêmes ont couvert le leur d'un brouillard <sup>1</sup>... »

La branche dont Alfred devait naître était amplement pourvue de terres et de châteaux en Beauce. Son grand-père, seigneur du Tronchet, Émerville et autres lieux, eut de nombreux enfants. L'un d'eux, Léon, fut destiné à l'état ecclésiastique et fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice. Mais l'abbé de Vigny opta en fin de compte pour la carrière militaire et s'appela alors le chevalier d'Émerville, puis le chevalier de Vigny. Enfin, sous la Révolution et l'Empire, M. de Vigny tout court.

A la Restauration, à l'exception d'Alfred, cette nombreuse famille ne comportait plus d'héritier mâle. Nous ne savons trop ce qu'il était advenu des six ou sept frères de Léon de Vigny. Deux ou trois d'entre eux moururent aux armées du Roi ou de Condé. Des terres familiales il ne resta guère que le château du Tronchet, près d'Étampes, lequel échut à une tante d'Alfred.

Quant à la branche aînée, nous savons que Louis XIV avait donné à un comte de Vigny, lieutenant général, le château de Courquetaine en Brie, en récompense de ses services. Son petit-fils, marquis de Vigny, s'était marié dans la riche bourgeoisie parisienne. La marquise de Vigny, née Guichard, fut emprisonnée avec son fils sous la Terreur. Ils montèrent tous deux sur l'échafaud en compagnie d'André Chénier la veille du 9 Thermidor, récit que l'auteur de *Stello* dut entendre maintes et maintes fois dans son enfance. Le dernier marquis de Vigny mourut à Paris sans héritier. Alfred, déjà connu par ses œuvres, écarta l'idée de relever ce marquisat et résolut de s'en tenir au titre que son père lui avait dit de porter lors de son entrée dans la Garde royale, lui faisant lui-même graver la planche de ses cartes de visite. M. Léon de Vigny se sentait alors trop près de sa fin pour se soucier de porter son titre. Effectivement il meurt en 1816, à soixante-dix-neuf ans.



Il y a un brouillard aussi du côté de la famille maternelle d'Alfred de Vigny. D'origine italienne, elle se fixa en France lorsque Emmanuel, roi de Sardaigne, envoya à François I<sup>er</sup>, Emmanuel de Baraudini « son premier gentilhomme, aussi illustre par ses actions militaires que par sa haute naissance ». Sous l'identité de marquis de Baraudini se dissimulait-il un prince de la maison de Savoie-Carignan, coupable d'avoir fait un mariage contraire à la raison d'État? Ainsi le voulait la tradition familiale recueillie par Vigny auprès de sa tante la chanoinesse. Il n'en saura pas plus. En tout cas François I<sup>er</sup> traita fort bien son hôte. Les Baraudini, ayant francisé leur nom, furent de père en fils gouverneurs du château de Loches et de bons serviteurs de la France, dans la marine royale, où une vocation les attirait. Le grand-père maternel de Vigny avait suivi cette tradition et prit sa retraite comme chef d'escadre. Il était parent de l'illustre navigateur Bougainville.

M<sup>me</sup> de Baraudin prit un peu tard, semble-t-il, souci de l'établissement de ses filles, Sophie et Marie. Elles avaient passé le meilleur de leur jeunesse, soit auprès de leur oncle, chanoine doyen de l'église collégiale de Saint-Ours à Loches, soit au castel du Maine-Giraud en Angoumois. Leur père aimait cette propriété qui avait l'avantage d'être peu distante de Rochefort, son port d'attache entre deux navigations. Marie de Baraudin était née à Rochefort.

Vigny ne connut sa tante Sophie que sur le tard mais il nous la dépeint, d'après un portrait, comme ravissante à dix-neuf ans, ayant quelque chose de Marie-Antoinette, moins la lèvre et le menton autrichiens. Mais il est probable que ces deux demoiselles de province firent peu d'impression sur le Paris des dernières années de « la douceur de vivre ». Sophie opta pour une forme d'état ecclésiastique auquel ses quartiers de noblesse lui permettaient de prétendre : elle devint chanoinesse de l'Ordre de Malte. Vigny voit en elle « une religieuse mondaine, toujours attachée aux côtés de sa mère, à Paris et à la Cour. Elle était revenue avec elle, dès la prise de la Bastille, habiter

l'Angoumois pour n'en plus sortir. La seconde sœur, ma mère, s'était mariée en même temps que l'aînée avait pris la croix et n'avait plus quitté Paris ».

Sans doute, le poète commet-il de légères confusions de dates sur ces événements qui précédèrent sa naissance.

C'est en avril 1790 seulement que Marie de Baraudin épousera Léon de Vigny, et à Loches. Il est possible que les époux revinrent vivre à Paris, mais les événements de la Révolution leur inspirèrent bientôt de retourner s'établir à Loches dans une modeste maison.

Marie de Baraudin, née le 28 septembre 1757, avait alors trente-deux ans. Elle épousait un homme qui non seulement avait vingt ans de plus qu'elle, mais était un grand blessé de guerre. Au cours de la guerre de Sept Ans, le chevalier de Vigny, colonel de cavalerie, selon les souvenirs de son fils, plus certainement capitaine au Royal Lorraine-Infanterie, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille, et dans la neige. Le lendemain, un détachement de hussards de la mort, chargé d'une lugubre besogne, s'apprêtait à l'enfouir dans une fosse commune lorsqu'on s'aperçut qu'il vivait encore. Mais rien ne put le guérir complètement de ses blessures. Il fut condamné à marcher sur des cannes, voûté comme un vieillard, et à quitter de moins en moins son fauteuil. Il chercha des consolations dans la vie de société. On faisait volontiers cercle autour de lui. « Mon père avait un esprit infini et une merveilleuse grâce à conter », dira Alfred.

En tout cas, sa virilité n'avait pas été atteinte car Mme de Vigny mit au monde successivement, en pleine époque révolutionnaire, quatre garçons. Alfred, le dernier, sera le seul à survivre à la mortalité infantile.

Une histoire particulièrement dramatique est celle de la fin des Baraudin. L'amiral avait un fils, Louis, qui avait choisi également la carrière de marin. Il se trouvait aux Indes lorsque parvinrent les nouvelles des excès de la Révolution. Louis de Baraudin et ses compagnons optèrent pour l'émigration et rejoignirent l'Angleterre, où ils constituèrent le régiment d'Hector, composé d'officiers, soldats et matelots de la marine royale. Bien qu'il

n'écrivît pas à sa famille, le bruit se répandit que Louis de Baraudin était émigré et par représailles son vieux père fut emprisonné à Loches. Par égard pour ses grossesses, M<sup>me</sup> de Vigny échappa à la prison mais dut héberger les soldats préposés à sa surveillance.

Le régiment d'Hector, commandé par M. de Sombreuil, devait prendre part à la malencontreuse expédition de Quiberon, épisode assez peu connu dans ses détails de l'histoire de la Révolution <sup>2</sup>. L'idée, à laquelle l'Angleterre finit par prêter son concours et l'appui de sa flotte, était de donner la main aux Chouans et aux Vendéens. Éventuellement de constituer une solide tête de pont en Bretagne. Le 27 juin 1795, débarquait à Carnac un corps d'environ cinq mille hommes, commandé par le comte de Puysaye, assisté du comte d'Hervilly. A moins que ce ne fût le contraire. Le doute sur le commandement fut une cause initiale d'échec. Les Chouans accourus sous les ordres de Cadoudal ne parlaient pas français. Incapables de faire mouvement, les émigrés manquèrent leur effet de surprise et finirent par se trouver enfermés dans la presqu'île, tandis que Hoche se renforçait. Le 14 juillet, d'Hervilly lança une attaque qui échoua.

Le groupement Sombreuil avait été prévu en deuxième échelon. Il débarqua pour trouver une partie perdue et couvrir un rembarquement qu'une mer houleuse rendait difficile. Sombreuil se trouva cerné et sous le feu de l'artillerie républicaine. Hoche accepta de parlementer et de recevoir la capitulation de Sombreuil, qui cherchait à sauver ses troupes. En échange, Sombreuil put obtenir de la flotte anglaise qu'elle cessât le feu. Cela se passait le 22 juillet 1795. Louis de Baraudin, compagnon de Sombreuil, avait eu la jambe cassée par une balle.

Les prisonniers furent acheminés sur Vannes, où les attendaient les commissaires de la Convention, Tallien et Blot. Ceux-ci décidèrent que Hoche avait fait des promesses qui outrepassaient ses pouvoirs. Les sept cents prisonniers furent passés par les armes. Louis de Baraudin, pour sa part, fut fusillé à Quiberon le 4 août. Il avait eu le droit d'écrire une lettre à son père. En la recevant dans sa prison, le vieil homme eut une crise cardiaque et mourut.

Après la naissance d'Alfred, les Vigny, que rien ne retenait plus à Loches, revinrent se fixer à Paris. Si l'on songe qu'au cours de ces années de malheur, M<sup>me</sup> de Vigny avait perdu en bas âge ses trois premiers fils, il n'est pas étonnant qu'on ait pu lui trouver « quelque chose de Niobé ».

De retour à Paris, les Vigny s'établirent dans un palais qui avait été mis sous séquestre et divisé en appartements, l'Élysée-Bourbon. Ils y occupaient quatre pièces. Les locataires avaient la disposition des immenses jardins, sauf certains dimanches et fêtes où s'y donnaient, paraît-il, des bals publics. En 1804, Napoléon reprit l'Élysée pour le donner à Murat et les Vigny s'installèrent non loin de là, Marché d'Aguesseau. Jusqu'à huit ans, M<sup>me</sup> de Vigny se chargea seule de l'éducation de son fils. Il fut ensuite demi-pensionnaire dans un établissement privé, avenue Matignon, l'institution Hix, et enfin élève du lycée Condorcet, alors lycée Bonaparte. Comme il supportait mal les classes, où il travaillait peu, sa mère finit par le garder à la maison, guidé par des précepteurs particuliers. Sa vocation studieuse s'éveillera alors.

Dans la formation de Vigny, le milieu familial exerce une influence prépondérante. Il parlera longuement de ses parents dans ses *Mémoires*. Si le premier rôle revient à sa mère, celui tenu par son père est loin d'être négligeable.

« Rien n'était comparable à l'élégance et à la vivacité de son esprit, de son langage et de ses manières », écrira le poète. Flânant un jour sur les quais de la Seine et examinant des gravures, il ne put retenir un cri de saisissement : il tenait le portrait le plus ressemblant qu'on eût fait de son père, assis dans un grand fauteuil au coin de la cheminée, habillé comme du temps de Louis XVI. Le personnage anonyme représenté n'était pas effectivement M. de Vigny, mais comme une sorte de réplique plus vraie que nature <sup>3</sup>.

Alfred ouvrit ses yeux d'enfant sur l'image d'un père chez lequel tout évoquait le XVIII<sup>e</sup> siècle, la vie de cour et de salon. M. de Vigny était un esprit orné, un brillant



causeur. Il avait quelque chose de ce que les Anglais appellent « un raconteur ». Ce qu'il racontait appartenait au passé.

« Je touchais ainsi la main qui avait touché celle de Louis XV. Quelquefois cela me donnait une sorte d'effroi religieux. M. de Malesherbes avait été l'ami de mon père; tout ce siècle écrasé par la Révolution, morte aussi sous cet Empire où je vivais, ou plutôt faisant la morte, tout ce siècle renaissait sur les lèvres de mon père. Il me faisait baiser sa croix de Saint-Louis en priant Dieu le jour de la Saint-Louis, et plantait ainsi dans mon cœur, autant qu'il le pouvait faire, cet amour des Bourbons qu'avait l'ancienne noblesse, amour tout semblable à celui de l'enfant pour le père de famille. »

C'est un trait courant chez les vieillards que d'idéaliser le temps de leur jeunesse. Les récits de M. de Vigny imprégnaient un enfant né grand imaginatif, élevé à la maison, qui n'avait pas atteint l'âge du discernement. Rien ne faisait contrepoids. Il est permis de supposer que l'exchevalier d'Emerville exagérait quelque peu. Mais un enfant ne soupçonne pas que son père exagère.

Peut-être touchons-nous ici à sa source le premier des malentendus qu'Alfred de Vigny verra surgir autour de lui. Il est certain qu'il attachait une importance excessive à l'illustration de sa maison. La malice de ses contemporains devait s'emparer de ce trait et le retourner contre lui. Sainte-Beuve insinuera que Vigny n'avait pas droit au titre de comte, que sa famille était obscure et pauvre alors qu'il la prétendait ruinée par la Révolution. A sa suite, la plupart des biographes de Vigny ont admis chez le poète l'existence d'une sorte de mythomanie nobiliaire.

La publication des *Mémoires* nous permet de voir plus clair. Les inexactitudes probables que nous relevons portent sur les grades dans l'armée de ces messieurs de Vigny. Alfred voyait son père colonel, ses ancêtres généraux. Aucun ne semble n'avoir dépassé le grade de capitaine <sup>4</sup>. (Le lieutenant général comte de Vigny appartenait à la branche aînée.) Faut-il chercher là une imposture? Quel petit garçon n'a aimé se figurer son père comme un homme très important, ou qui fut tel? Quel père se montre pressé

de détromper un enfant dans ce que son admiration peut avoir d'excessif?

Résumons-nous donc en disant que le disert M. de Vigny ne se méfia pas d'enflammer l'imagination ardente de son fils sur un passé auquel il conférait des splendeurs peut-être un peu illusoires.

En tout cas, même dépouillé par la Révolution de son héritage il restait à M. de Vigny assez de bien pour vivre et élever son fils. Il lui témoignait comme une tendresse maternelle. Le rôle de l'éducateur et du père fut tenu en réalité par la mère, fait capital qui influera profondément sur la psychologie de l'enfant.

Au dire d'un contemporain, le baron de Frénilly, M<sup>me</sup> de Vigny avait « un grand talent pour la peinture, des visées au bel esprit, et la prétention d'écrire comme M<sup>me</sup> de Sévigné ». Alfred nous trace d'elle un portrait plus dru : « Ma jeune mère avait vingt-cinq ans de moins que son mari. Sa beauté de race italienne, ses grands yeux noirs de forme orientale, son esprit mâle et laborieux, la vigueur étrange de son caractère et de son corps lui donnaient quelque chose de plus qu'il n'y a dans son sexe. Jamais elle ne fut malade de sa vie, sinon pour quelques jours *perdus*, disait-elle, à mettre au monde ses quatre garçons. »

Élevée loin de tout elle avait « deviné les arts », mais, plus encore que la musique, la peinture fut « sa muse favorite ». « L'occupation sédentaire convenait à une garde-malade perpétuelle qui ne s'éloignait jamais un seul jour de l'aimable blessé dont elle portait le nom. » Mais, trait particulier, elle préférait copier à la perfection l'œuvre d'un grand maître que de suivre une inspiration personnelle. A moins qu'il ne s'agît d'un portrait de son fils, pour l'envoyer à sa sœur la chanoinesse, recluse volontaire au Maine-Giraud. On connaît notamment d'elle un portrait du petit garçon, à l'âge de huit ans, peint à la miniature. Le pinceau est subtil, joli, un peu précieux. Dans une ronde figure de petite fille, les yeux, les lèvres sont précocement spirituels, tendres, sagaces. La main de l'enfant repose sur la cage d'un oiseau.

Les deux sœurs s'écrivaient beaucoup. Singularité, elles ne se revirent jamais de 1789 à la mort de M<sup>me</sup> Sophie de Baraudin <sup>5</sup>. « Chacune cherchait à séduire l'autre pour l'attirer à elle. » Mais aucune n'entreprit jamais le voyage. Alfred de Vigny placera très haut la qualité de leurs volumes de correspondance, dont il eut connaissance, mais dont ces « deux mères » lui ordonnèrent la destruction.

Quand ses devoirs de mère, d'éducatrice, de garde-malade, quand la peinture et la correspondance avec sa sœur laissaient du loisir à M<sup>me</sup> de Vigny, elle s'absorbait dans des spéculations intellectuelles. « Peut-être pour noyer les passions de la jeunesse, elle les plongeait dans les plus arides études. » Problèmes d'algèbre, études sur les sons, les notes, l'harmonie... « Elle savait ses études inutiles et n'en parlait jamais... » Mais la citation essentielle qu'il faut faire des *Mémoires* est la suivante : « Ainsi, toujours laborieuse, elle luttait avec toutes les abstractions dans lesquelles elle aimait à vivre comme n'ayant pas dans l'immobilité de sa vie assez d'activité pour sa force. Mais elle n'était satisfaite que lorsqu'elle les ramenait aux preuves géométriques et incontestables, cherchant en toute chose à détourner et étouffer, sous la raison, tout charme, tout prestige et tout enchantement où elle se sentait trop vulnérable. »

Avant Freud, avant D. H. Lawrence et son *Amants et Fils*, Vigny a introduit dans la littérature, de façon inefaçable, le sentiment inspiré par :

*Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie...*

Le culte qu'il vouera à sa mère n'empêche pas toutefois sa lucidité. M<sup>me</sup> de Vigny ne mettait-elle si haut le culte de la déesse Raison que parce qu'elle se méfiait d'elle-même ? Cruauté des choses d'ici-bas, elle quittera cette terre plus qu'à demi démente.

Nous avons d'elle un précieux document, le cahier de conseils qu'elle rédigea pour son fils adolescent <sup>6</sup>. Elle y écrit : « Il n'y a qu'une seule vérité, qui est de tous les temps et de tous les lieux, ainsi qu'une seule raison, commune à tous les êtres pensants. » C'est en moraliste

qu'elle prouve l'existence de Dieu : « Une vérité de sentiment confirmée par l'esprit. » Il n'y a pas beaucoup de mysticisme en elle, ni de métaphysique. Plutôt un déisme libéral et tolérant : « Une fois bien persuadé que l'esprit de toutes les religions et les cérémonies des différents cultes sont un tribut de respect que les créatures raisonnables rendent à l'auteur de toutes choses, tu ne seras pas plus choqué des grimaces des Juifs dans leurs synagogues, des discours inspirés des quakers, que des processions des chrétiens... C'est la beauté de la morale chrétienne qui constitue l'argument le plus susceptible d'emporter les adhésions. »

C'est une religion revue et corrigée sous l'épreuve voltairienne. Un des meilleurs biographes de Vigny, Léon Séché, ne craint pas de voir dans la foi de M<sup>me</sup> de Vigny l'influence indirecte de Port-Royal. Le chanoine de Baraudin possédait, en effet, des ouvrages jansénistes. Un indice non moins probant, et qui exercera une influence considérable sur les premières œuvres du poète, est sa familiarité, peu commune en France, avec la Bible. Mais là n'est pas le vrai de l'esprit religieux en M<sup>me</sup> de Vigny, semble-t-il. Elle était femme à définir l'âme : « Une faculté intellectuelle. » Nul souci apparent chez elle des fins dernières, mais un souci beaucoup plus marqué des fins mondaines : « Notre religion est toute d'amour, elle est faite pour les âmes tendres... il y a donc tout à gagner pour l'homme à faire par esprit de religion tout ce qu'il ferait pour plaire à ses semblables. » Si jansénisme il y avait, ce serait un jansénisme bien civilisé.

Cependant, l'attitude de M<sup>me</sup> de Vigny envers des problèmes de morale pratique arrivait à rejoindre certain puritanisme. C'est-à-dire l'esprit d'interdiction et de restriction. Lorsqu'il s'agit de parler à son fils le langage de « la saine philosophie », c'est-à-dire de l'empêcher de faire des bêtises, son style se charge d'une vigueur singulière.

« Si donc, méconnaissant sa puissance, l'âme (faculté intellectuelle, volonté) est assez faible pour se laisser gouverner par les sens... c'est une révolte démagogique dont les conséquences ne tendent ni au bien général ni au nôtre, mais plutôt à la destruction de l'espèce. Ne souffre pas cette usurpation, et que dans toutes les actions la raison



soit la maîtresse et gouverne; car il est clair qu'en se livrant à tous ses penchants naturels ou factices, en suivant ce que les libertins appellent la nature, celui qui a le goût du vin s'y abandonnera sans scrupules et usera sa vie dans l'excès le plus vil et le plus méprisable; celui qui aimera les femmes s'énervera dans leur commerce; à ton âge la croissance doit en souffrir, surtout avec ta délicatesse; on reste faible, débile, incapable de toutes les opérations de l'esprit, des exercices honnêtes; et on n'offre en dernier résultat à la société qu'un fantôme d'homme, qu'un vieillard cacochyme à vingt ans, objet de douleur pour ses parents et de dégoût pour tout le monde : plus d'état puisqu'on ne peut en remplir les devoirs; par conséquent plus d'espoir de fortune, la mort enfin, au moral et au physique, voilà la triste suite d'un faux principe. »

On est tenté d'en sourire et de souhaiter que le jeune Alfred ne prenne pas cela trop au sérieux, que sa sensibilité extrême, son imagination précoce n'acceptent pas trop vite de se plier aux interdits de la raison, exprimés par cette voix douce et tendre. Par quelle intuition M<sup>me</sup> de Vigny le met-elle particulièrement en garde contre les comédiennes « aussi justement méprisées pour leur état que pour leurs mœurs... aussi dangereuses pour la santé que les filles publiques, et plus encore par leur cupidité sans bornes ».

M<sup>me</sup> de Vigny, qui ne veut de démagogie en rien, peut-elle être blâmée de prévenir son fils contre la démagogie des passions? Il faut sa part à la jeunesse. A trop vouloir la réduire, on court aussi des risques, où il est permis de voir le revers des éducations trop parfaites. Surtout lorsque la méfiance envers les présents de la terre est moins fondée sur l'amour de Dieu que sur la raison pratique. Un siècle plus tard, ne dirait-on pas à une mère si prudente : méfiez-vous de créer des complexes? Cette éducation semble bien un peu protestante.

Vigny, dans une phrase révélatrice, a bien jugé le fort et le faible de son éducation. « Tout était en harmonie dans ce qui m'entourait, mais trop exquis au début de la vie et trop dirigé vers la perfection et la souveraine beauté. » « ... Ainsi furent données à ma première enfance, comme deux belles nourrices, la Peinture et la Musique,

et aussi comme berceuses et comme camarades, car on me sépara des enfants de mon âge et jamais la tendresse sévère et jalouse de mes parents ne me laissa dans ces premiers temps ni avec les compagnons de mon âge ni avec les domestiques... Point de jeu qui ne fût un enseignement ou un exercice pour l'avenir... »

Vigny a vu chez son père du Voltaire, chez sa mère du Rousseau. Il est permis d'y trouver un peu davantage. Alfred a été élevé par deux êtres frustrés qui se cherchaient des compensations. Quand il parle de « cette sorte d'école historique, assise près de mon père à la cheminée », il nous laisse deviner que ses jeunes années ont été comme intoxiquées par les retours en arrière d'un vieil homme qui supportait mal, au fond, sous son aménité, les atteintes de l'âge et de l'infirmité. Il nous est bien difficile de prendre au sérieux ce que l'ex-chevalier d'Émerville faisait accroire à son fils d'une sorte d'intimité entre lui et le grand Frédéric.

Sans doute avons-nous suffisamment évoqué les traits de cette mère à la fois admirable et si particulière.

Nous ne savons pas pour quelles raisons M<sup>me</sup> de Vigny avait perdu ses trois aînés. Cela aurait pu la conduire à trembler pour le quatrième. Elle eut une réaction différente. Puisqu'il vivait, il fallait l'endurcir. Lui apprendre à mépriser le froid et la fatigue. Elle le baignait à l'eau froide hiver comme été. « Cette coutume des froides ablutions me resta, j'eus l'occasion de m'en applaudir au service et lui dois d'avoir résisté à des épreuves auxquelles succombaient de jeunes officiers moins aguerris. »

Vigny était-il d'une constitution frêle ou robuste? Ses biographes ont conclu à sa fragilité, peut-être parce qu'elle était commode pour expliquer certains traits de caractère. Lui-même l'a invoquée pour justifier son départ de l'armée. Pour nous, nous n'en voyons pas les signes. Certes, il n'était pas bâti en athlète, il avait la gorge délicate, n'aima jamais le vin ni le tabac. Il nous paraît appartenir à cette race d'hommes dont la vigueur est surtout nerveuse et qui se révèle souvent la plus résistante <sup>7</sup>.

Il y a une part de l'enfance de Vigny qui s'écoule dans le beau jardin de l'Élysée, ou chez sa tante M<sup>me</sup> de Vigny au château du Tronchet, où elle élève ses trois filles. C'est là qu'Alfred apprendra à monter à cheval, à tirer un coup de fusil. C'est vers sa neuvième année qu'il devint demi-pensionnaire à l'institution Hix, puis au lycée Condorcet <sup>8</sup>. Il s'accommoda mal de ces établissements d'éducation. Des condisciples se moquaient de sa particule et le rossaient. « Je me sentais d'une race maudite et cela me rendait sombre et pensif... Je vis que les nobles étaient en France, comme les hommes de couleur en Amérique, poursuivis jusqu'à la vingtième génération et au-delà. » Cependant il n'était pas le seul dans ce cas-là. Des condisciples comme Alfred d'Orsay, Xavier de Ravignan, éprouvèrent-ils des sentiments analogues? En tout cas, dès son enfance, Vigny voit dans le noble un paria. Une part importante de son œuvre sera inspirée par la condition de paria, qu'il s'agisse du noble, du poète, du soldat. Son Moïse lui-même peut être interprété comme une sorte de paria sublime, car, chez Vigny, le paria est supérieur à celui qui le brutalise et l'humilie. « Au Collège, mes grands camarades s'indignaient de voir des prix d'excellence donnés constamment à un petit garçon dont le corps ressemblait par sa délicatesse à celui d'une petite fille. Ils me prenaient le pain de mon déjeuner et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le devoir, le thème ou l'amplification de quelque grand qui m'assurait à coups de poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais. »

On se venge comme on peut. En quittant le lycée, Alfred lançait un grand coup de pied à la porte de sa prison.

« Revenu le soir chez mon père, j'y trouvais une conversation élevée, élégante, pleine de connaissance des choses et des hommes, le ton du meilleur monde, mais la haine du temps actuel et le blâme, le mépris du pouvoir, de l'Empire, des parvenus et de l'Empereur lui-même... L'expérience chagrine de la vieillesse entraînait dans mon esprit d'enfant et le remplissait d'une défiance et d'une misanthropie précoce. »

Alfred fut élevé pour le Roi, dira M<sup>me</sup> de Vigny. Élevé pour le Roi sous l'Empire. C'est l'explication de bien des contradictions en lui. Ayant atteint l'âge mûr, il les analysera avec beaucoup de lucidité en introduction à *Servitude et grandeur militaires*. « J'appartiens à cette génération née avec le siècle, qui, nourrie de bulletins par l'Empereur, avait toujours devant les yeux une épée nue, et vint la prendre au moment même où la France la remettait dans le fourreau des Bourbons. » « ... Vers la fin de l'Empire, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée, le tambour étouffait à mes oreilles la voix des maîtres... Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de Vive l'Empereur! interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues. »

En réalité, vers la fin de l'Empire, Alfred de Vigny avait obtenu sa libération du lycée. Sous la direction d'un précepteur, l'abbé Gaillard, il s'adonne à l'occupation singulière mais profitable, de traduire Homère du grec en anglais. Il lit tout ce qui lui tombe sous la main. « Je me jetai si fortement dans l'étude qu'elle devint comme l'attache perpétuelle de mon âme... » Il commence une *Histoire de la Fronde*.

Cette débauche d'intellectualité ne laissait pas d'inspirer quelques préoccupations aux parents. Peut-être soupçonnaient-ils leur fils d'écrire des vers en cachette, ce qui ne leur disait rien qui vaille. Ils poussèrent le jeune homme à prendre quelques distractions et lui procurèrent des invitations dans le milieu qui était le leur, disons le faubourg Saint-Germain. Ce que Vigny, sa vie durant, persistera à appeler « le grand monde ». Il y trouvera, à seize ans, la première révélation de l'amour.



## 2.

### Les années d'apprentissage.

Alfred de Vigny songe à préparer l'École Polytechnique lorsque l'incroyable se produit, l'Empire s'écroule sous les coups de l'Europe coalisée, voici Napoléon à l'île d'Elbe et Louis XVIII aux Tuileries. La noblesse accourt auprès du Roi. Recommandé, agréé, l'étudiant se fait faire un bel uniforme de gendarme rouge, tel que nous le montre son portrait au Musée Carnavalet. Cette place dans la garde personnelle du souverain équivaut au grade de lieutenant de cavalerie. A dix-sept ans, n'est-ce pas un magnifique début?

Il tournera court sur la route de Flandre, où la Maison du Roi s'efforcera en vain de rattraper, sous la pluie, le souverain reparti pour l'exil. Vigny souffre d'une blessure à la jambe, reçue à la manœuvre. Certaines des impressions de cette morne retraite se retrouvent dans le récit de *Laurette ou le Cachet rouge*. Coïncidence, dans le même temps et sous le même uniforme se trouve le chevalier de Prat, plus connu ultérieurement sous le nom d'Alphonse de Lamartine. Si les deux futurs poètes se rencontrèrent alors, leur amitié ne semble avoir pris naissance que plus tard. Lamartine avait d'ailleurs sept ans de plus que Vigny.

Résumons rapidement la carrière militaire d'Alfred de Vigny. Après les Cent-Jours et Waterloo <sup>9</sup>, la Maison-Rouge ne fut pas reconstituée, Vigny passa comme sous-lieutenant au 5<sup>e</sup> régiment de la Garde royale. En 1823, il est nommé capitaine au 55<sup>e</sup> de ligne, régiment qui sera transféré de Strasbourg à Pau. En 1827, après plusieurs congés pour maladie et raisons de famille (il s'était marié le 3 février 1825) il sera admis à la réforme en raison d'une affection pulmonaire chronique.

Le temps qu'il fut lieutenant de la Garde, c'est-à-dire de 1815 à 1823, ses garnisons furent Versailles, Vincennes, Courbevoie. Au 55<sup>e</sup> de ligne il découvrira les Pyrénées mais ses congés lui permettront plusieurs retours à Paris. Malgré sa naissance à Loches et sa « vie errante et militaire », Vigny est essentiellement un Parisien. « Paris, triste chaos, me donna de bonne heure la tristesse qu'il porte en lui-même et qui est celle d'une vieille ville, tête d'un vieux corps social. »

Si le service ne le sépare jamais vraiment de Paris, tout au moins jusqu'en 1823, il le fait vivre cependant en marge des fièvres de la capitale. « Le temps de mes services fut pour moi la seconde éducation, l'éducation volontaire. C'est la vraie et la seule qui donne à l'âme son élévation et sa forme définitive. Grâce à la réclusion des régiments dans leurs forteresses, ma vie fut celle d'un jeune bénédictin ou d'un lévite et l'armée ne fut pour moi qu'un second lycée. »

Pertinente pour l'essentiel, cette remarque ne doit pas être prise trop au pied de la lettre. Du moins faut-il la préciser à l'aide de cet autre passage des *Mémoires* : « Le contraste de l'état que tenaient mes amis d'enfance... ne me donnait point d'envie mais une tristesse involontaire, à cause de cette quantité de choses qu'on ne peut pas faire sans de grandes dépenses pour tenir dans le monde un certain rang, et je fus heureux d'être dans un régiment qui, souvent, m'éloignait de Paris dans la saison des bals et des plaisirs les plus coûteux. Cette sorte de gêne redoubla en moi le goût des études sérieuses et de la retraite. J'aimais les chevaux et ne pouvais pas en acheter. Je me bornai donc à quelques sociétés intimes où j'allais à de rares intervalles faire de longues visites et

dont les amitiés m'étaient chères. Toujours je choisis ces familles distinguées de manières, d'élégance et de langage, où la vie est paisible et rangée, ou de jeunes et belles personnes donnent un aspect riant à la maison et semblent rafraîchir et parfumer l'air en traversant les salons. Quelquefois s'y formèrent des passions profondes et de ces liens sacrés et mystérieux qu'on laisse deviner, qu'on ne raconte jamais et que l'on n'avoue au plus intime ami que lorsque les femmes s'en sont elles-mêmes confessées. »

Nous ne savons rien des premières amours du poète et c'est bien dommage, car c'est à leur ombre, semble-t-il, que s'est éveillée l'inspiration. Un homme n'oublie jamais tout à fait son initiatrice. Une inconnue aura exercé une influence profonde. « Je sentais en moi dès l'enfance une abondance de tendresse incroyable et l'expansion de ses témoignages trop ardents et de ses émotions trop vives s'échappait malgré moi en toute occasion. Il me fallut prendre à seize ans le masque froid du monde. Il me fut enseigné par une femme qui m'aimait. »

Les premiers poèmes de Vigny sont profondément marqués par le culte des amours secrètes.

*Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.  
Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme  
Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,  
Dans les liens des corps, attraits mystérieux,  
Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.  
C'est moi qui fais parler l'épouse dans ses songes;  
La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges;  
Je leur donne des nuits qui consolent des jours  
Je suis le Roi secret des secrètes amours.*

De l'auteur de *La Femme adultère*, de *Dolorida*, M<sup>me</sup> Sophie Gay dira plaisamment : « C'est l'ange de l'adultère ! »

Vingt ans plus tard, l'amant de Marie Dorval se reportait encore par la pensée vers la première maîtresse, celle dont le sein vient se substituer au sein maternel, généralement au grand déplaisir de la mère qui n'a pas encore pris son parti et qui s'écrie : « A ton âge, la croissance doit en souffrir... » Il imagine, dans *La Veillée de Vincennes*, ce dialogue entre deux jeunes officiers :

« ... Elle est mariée, dis-je plus gravement, vous le savez mieux que moi, mon pauvre ami.

« — C'est vrai, dit-il, pas d'avenir.

« — Et le service sert à vous faire oublier cela quelquefois, ajoutai-je.

« — Peut-être, dit-il; mais il n'est pas probable que mon étoile change à l'armée. Remarquez dans ma vie que je n'ai rien fait de bien qui ne restât inconnu ou mal interprété.

« — Vous liriez Laplace toutes les nuits, dis-je, que vous ne trouveriez pas de remède à cela.

« Et je m'enfermai chez moi pour écrire un poème sur le Masque de Fer, poème que j'appelai : La Prison. »

Il est clair que le jeune officier, interlocuteur de Vigny, n'est autre qu'une sorte de double de lui-même. Très jeune il a aimé, mais d'un amour sans avenir et cette première expérience le marquera bien plus qu'on ne semble l'avoir décelé.

Si nous ne savons pas qui fut cette première et ineffaçable maîtresse de Vigny, on peut présumer qu'elle appartenait au milieu que fréquentaient ses parents, à l'aristocratie du faubourg Saint-Germain. Cousine des héroïnes de Stendhal et de Balzac? Mais il nous faut faire ici une constatation particulièrement troublante. Dès cette époque voici le jeune homme hanté par le thème de Lesbos. Il y consacre un de ses premiers poèmes, qui ne nous est pas parvenu. Mais dans *Symetha*, daté de 1815, le thème est avoué. C'est pour Lesbos que s'embarque Symetha dédaigneuse du désespoir de son amant :

*N'es-tu pas, Lesbienne, à Lesbos étrangère?*

Ceci n'aurait guère d'intérêt en soi si nous ne voyions revenir cette préoccupation tout au long de la vie. Alors que beaucoup d'hommes n'attachent pas trop d'importance à ce genre de divertissements chez leurs compagnes, ils suscitent de façon durable la réprobation chez Vigny. Il se montre soupçonneux. Il prendra ombrage de l'amitié de George Sand et de Marie Dorval. En Lélia il verra Sapho, et jettera l'anathème dans les vers illustres de *La*



*Colère de Samson*, à propos de délits dont la réalité paraît très douteuse.

Il n'est donc pas indifférent de remarquer que cet anathème est préfiguré dans un de ses tout premiers poèmes :

*O vierge de Lesbos! Que ton île abhorrée  
S'engloutisse dans l'onde à jamais ignorée,  
Avant que ton navire ait pu toucher ses bords!*

Ce qui a attiré plus particulièrement notre attention sur ce point, c'est la correspondance de Vigny avec son « dernier amour », la jeune Augusta. Déjà atteint, à soixante-quatre ans, par ce qui sera sa dernière maladie, il morigène Augusta d'une plume que n'eût pas désavouée M<sup>me</sup> de Vigny sa mère. Il est jaloux des jeunes filles auxquelles Augusta donne des leçons. « Ce que l'on ne sait pas assez, lui écrit-il, et qui détournerait de ces choses les élèves de Sapho, c'est que cela mène à l'épilepsie et de là à l'aliénation complète. Je t'en dirai de tristes exemples <sup>10</sup>. »

On peut donc bien parler d'une véritable obsession chez le poète de ce qui touche à Gomorrhe et cette obsession remonte déjà à son adolescence. Si bien qu'on finit par se demander si la véritable Dalila est entièrement celle que tout le monde croit. Moins coupable par elle-même que par les phantasmes qu'inconsciemment elle réveillait? *La Colère de Samson* est une œuvre beaucoup plus composite qu'il n'y paraît tout d'abord.

« La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native. Elle m'a été donnée par la vie. Ce fut comme une réaction contre la dureté avec laquelle je fus traité. »

« Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret du cœur... Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie dans un régiment. Après son enterrement on dit : il paraît qu'il était vraiment malade... Cette dureté se gagne. On se moque de vous si vous avez pitié d'un soldat. Là vous

avez horreur d'un homme qui se brûle la cervelle, on croit que cette impression ressemble à de la révolte contre l'autorité. On devient impassible et dur. »

Ces citations font comprendre à quel point le jeune officier, chez Vigny, devait aspirer à trouver un procédé d'évasion. C'est par l'imagination qu'il va vivre sa vie personnelle et véritable.

« Cet état de somnambulisme dans lequel m'a jeté en tous temps la poésie... » « Vous êtes abstrait, lui disait déjà un de ses maîtres. Abstrait et distrait. » Il croit souffrir de l'ennui qui se dégage du service dans une armée vouée à l'inaction. S'il a pensé un moment participer à l'expédition d'Espagne, son régiment ne sera pas appelé à franchir les Pyrénées. La vérité lui apparaîtra avec le recul. « Ce ne fut que très tard que je m'aperçus que mes services n'étaient qu'une longue méprise, et que j'avais porté dans une vie tout active une nature toute contemplative. »

Parvenir à l'âge d'homme sous la Restauration, c'est observer une société en porte à faux, qui n'offre pas un terrain bien propice à la mise en pratique des nobles principes enseignés par M<sup>me</sup> de Vigny. Elle dit à son fils de ne pas faire faire à ses parents « des démarches ridicules comme de solliciter un avancement dû seulement aux services ». La noblesse ne doit pas être considérée comme un moyen d'obtenir des passe-droits, elle impose « l'obligation de valoir mieux qu'un autre, d'être plus fidèle à son roi, d'une probité plus délicate, plus lent à donner sa parole, plus fidèle à l'observer ».

Le changement de régime a instauré une course aux places et aux fonctions. Tout le monde réclame quelque chose, à commencer par ceux qui pendant les Cent-Jours n'ont fait que quitter les Tuileries par une porte pour y rentrer par une autre, et qui peuvent ainsi se prévaloir de leur expérience des affaires. Ceux qui ont les mains pures réclament le prix de la fidélité. Les demi-solde ont souffert sur les champs de bataille, les émigrés sur les routes de l'exil. La France entière est en proie au placet et à la pétition. Chacun voudrait bien garder

ce qu'il a gagné, ou recouvrer ce qu'il a perdu. C'est un gigantesque procès à instruire. Cent vingt mille provinciaux sont venus à Paris pour réclamer...

Servant dans un corps aristocratique, Vigny devait subir certaines contagions. M<sup>me</sup> Gay dira de sa mère qu'elle était ultra. Sans doute est-ce exagéré. Il est difficile de prêter à cette femme de raisonnement les passions qui faisaient réclamer à un M. de la Bourdonnaye, le retour à « nos anciens supplices ». Et comme on objectait au bouillant gentilhomme que de telles requêtes risquaient d'embarrasser Sa Majesté : « Soit, bougonnait-il, remettons la potence à des temps plus heureux! »

S'il y eut bien des gens pour n'avoir rien oublié ni rien appris, Vigny en voudra aux Bourbons de ne pas l'avoir distingué et les taxera d'ingratitude, ce qui sans doute est humain. Les vues politiques qu'il exprime, dans ses *Mémoires*, sur la Restauration et sa chute ont parfois quelque chose d'un peu déroutant. S'agissait-il uniquement pour la bourgeoisie de faire pièce à la noblesse et de choisir avec Louis-Philippe d'Orléans un monarque susceptible de constituer une Cour non aristocratique? Laissons à d'autres d'en juger.

Ce qui transparaît involontairement sous les écrits parfois un peu surprenants de Vigny, c'est que l'ancienne noblesse formait effectivement une caste abhorrée par la nation, « une race maudite », et que malgré ses gloires, ses épreuves, vingt-cinq ans de révolution et de guerres sanglantes, cette haine n'était pas oubliée, tant ses racines étaient profondes. Mais ce sujet viendra mieux à sa place à propos de 1830. Le champ d'observation du poète sur ce qu'il appellera un jour « les choses sociales et fausses » se sera alors élargi.

Quelques années se sont passées et Vigny consacre une part des loisirs que lui laisse le service à la fréquentation des milieux littéraires. C'est l'époque pré-romantique, celle où le romantisme se cherche. Le *Cénacle*, ainsi baptisé par Sainte-Beuve, aura pour prédécesseur, vers 1820, une *Pléiade*, dont l'âme est le salon de M. Jacques Deschamps, lequel fut ami de M. de Vigny le père, et dont

les deux fils, Émile et Antony, sont les amis d'Alfred. La redécouverte de la poésie devient la grande affaire d'un petit groupe sensible aux nostalgies de l'époque. Émile Deschamps, fonctionnaire aux Finances, était lié avec Henri de Latouche, qui édita les poésies d'André Chénier. Vigny eut-il ainsi connaissance des œuvres de Chénier avant leur publication? C'est possible, on n'en est pas sûr.

Ce qui est certain, c'est que ses premiers vers témoignent d'une certaine parenté d'inspiration avec celle d'André Chénier. Faut-il s'exagérer l'importance de ces premières réunions, auxquelles un Lamartine est resté étranger? L'histoire littéraire n'a guère retenu les noms des auteurs qui y participaient, dont le plus notoire semble avoir été le poète tragique Alexandre Soumet, émule de Casimir Delavigne. Soumet fut un des fondateurs de la revue *La Muse française* d'où l'on peut dater la première expression du mouvement romantique. Vigny y publiera notamment *Dolorida* mais, en 1824, Soumet, se présentant à l'Académie, sabordera sa revue pour soigner sa candidature.

Ces réunions chez les Deschamps n'ont de réelle importance que parce que Vigny y rencontrera un adolescent dont tous déjà pressentent le génie : Victor Hugo, et qu'une amitié fervente va se nouer entre eux. A dix-huit ans, Hugo a fondé une petite publication : *Le Conservateur littéraire*, où il imprimera *Le Bal* et le premier article de Vigny, consacré à Byron. Comme il est attesté par leur correspondance, le dialogue Vigny-Hugo aura sur Vigny l'effet de rompre la barrière d'isolement et de refoulement que l'armée d'une part, les amours clandestines d'autre part, ont élevée autour de lui. Il a trouvé chez le jeune Hugo un interlocuteur à sa mesure, auprès duquel, au service de la poésie, il peut enfin déployer ses facultés natives d'enthousiasme. Remonter aux sources de la poésie, la retrouver, la libérer des conventions qui l'ont étouffée, n'est-ce pas réconcilier le passé et l'avenir? Ainsi la poésie s'avère riche d'une mission sociale et le poète fait figure de guide. Lamartine vient de publier ses *Méditations*, qui font venir les larmes aux yeux de Vigny. « Il y a en général dans tous ses ouvrages, écrit-il à Victor Hugo, une verve de cœur, une fécondité d'émotion qui le



feront toujours adorer <sup>11</sup>. » On se partage les cordes de la lyre. A Lamartine l'Élégie, à Victor Hugo l'Ode, à Vigny le Poème. Quand Hugo se marie, Vigny sera un de ses témoins. Il voit en lui comme un frère brillant et plus jeune, non exempt de naïveté. « ... Un peu fanatique de dévotion et de royalisme, chaste comme une jeune fille, un peu sauvage aussi... dévot au point qu'un jour, au bal, il détourna les yeux en voyant de jeunes personnes décolletées comme on l'est pour danser et me dit : « Ne « sont-ce pas là des sépulcres blanchis? »

Dans les milieux littéraires de la Restauration le nom de Vigny va se trouver associé à des figures féminines, notamment à celle de Delphine Gay. La légende veut que les jeunes gens se soient épris l'un de l'autre et que leur projet de mariage n'ait pu aboutir à cause de l'hostilité de M<sup>me</sup> de Vigny. Si c'est vrai, celle-ci avait un argument de poids, l'absence de fortune de part et d'autre. En effet, M<sup>me</sup> Gay, brune piquante, amie des belles du Directoire, avait perdu son mari, trésorier-payeur général, puis banquier sous l'Empire. Veuve, avec des filles à marier, après des années d'opulence, elle s'était retrouvée dans une situation modeste.

Qu'il y ait eu entre Alfred et Delphine des affinités, une amitié vaguement amoureuse, voire un flirt, cela n'est pas douteux. Il est même probable que Delphine, elle, s'est sentie amoureuse. Qu'Alfred ait eu le désir de l'épouser paraît hors de question. Delphine Gay n'était pas son type de femme <sup>12</sup>.

Delphine ne saurait avoir inspiré Éloa, dont sa mère dira : « C'est ravissant de grâce et de scélératesse. » Sa beauté était majestueuse. Couronnée de ses épais cheveux blonds, volontiers drapée de blanc à l'antique, elle a quelque chose de Cérès. Son rire est sonore, sa gaieté impétueuse, il lui plaît de déclamer en public. Le comte d'Artois, fasciné, la proclame « Muse de la Patrie » et lui fait une pension.

Les vers que Vigny passe pour lui avoir inspirés sont du genre touchant.



*Quel bonheur d'être belle alors qu'on est aimée <sup>13</sup>!  
 Autrefois de mes yeux je n'étais pas charmée,  
 Je les croyais sans feu, sans douceur, sans regard,  
 Je me trouvais jolie un moment par hasard.  
 Maintenant ma beauté me paraît admirable,  
 Je m'aime de lui plaire et je me crois aimable...*

Vingt-cinq ans plus tard (15 avril 1848), Vigny lui dédiera de très beaux vers qui ont paru significatifs d'un souvenir d'amour :

*Lorsque, sur ton beau front, riait l'adolescence,  
 Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,  
 Lorsque ta joue en fleur célébrait ta croissance,  
 Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu;*

*Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille  
 Et la Muse germer dans tes regards d'azur;  
 Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille  
 Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur;*

*Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine  
 Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,  
 Tu n'étais pas si belle en ce temps-là, Delphine,  
 Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur!*

En réalité, si nous prenons ces vers, incontestablement venus du cœur, dans leur sens littéral, ils nous disent simplement que Delphine, à l'époque, faisait au poète l'effet d'une enfant qui riait trop pour n'être pas superficielle.

Coïncidence, c'est exactement l'effet qu'elle produisit sur Lamartine, dont elle s'éprendra et qui ne la paya pas davantage de retour. Il avait fait sa connaissance en Toscane, en avait été ébloui. Il écrira d'elle : « Je l'ai aimée jusqu'au tombeau, sans jamais songer qu'elle était femme. Je l'avais vue déesse à Terni... »

Oui, pour ces demi-dieux du romantisme, Delphine avait un bien grand défaut. Elle était trop rieuse. Lorsqu'elle aura épousé Émile de Girardin, mènera une vie brillante en apparence mais secrètement déserte, signera

dans *La Presse* du pseudonyme de vicomte de Launay, Lamartine ne craindra pas de lui écrire :

« Ne touchez plus que dans le journal la corde semi-sérieuse de l'esprit. La gaieté est amusante mais au fond c'est une jolie grimace. Qu'y a-t-il de gai dans le ciel et sur la terre <sup>14</sup>? »

Cela pourrait être signé Vigny <sup>15</sup>.

Ces grands romantiques avaient une crainte inhumaine du « semi-sérieux ». Il est permis d'y voir le piège personnel que Satan avait inventé pour eux.

*Triste amour du péché! Sombres désirs du mal!  
De l'orgueil, du savoir gigantesques pensées!  
Comment ai-je connu vos ardeurs insensées?  
Maudit soit le moment où j'ai mesuré Dieu!  
Simplicité du cœur à qui j'ai dit adieu!  
Je tremble devant toi, mais pourtant je t'adore;  
Je suis moins criminel puisque je t'aime encore;  
Mais dans mon sein flétri tu ne reviendras pas!*

Éloa n'est pas née d'un sourire du Christ mais bien d'une larme divine, ce n'est pas l'innocente gaieté qui la caractérise :

*D'où venez-vous, Pudeur, noble crainte, ô Mystère  
Qu'au temps de son enfance a vu naître la terre,  
Fleur de ses premiers jours qui germez parmi nous,  
Rose du Paradis! Pudeur, d'où venez-vous?  
Vous pouvez seule encore remplacer l'Innocence,  
Mais l'arbre défendu vous a donné naissance;  
Au charme des vertus votre charme est égal,  
Mais vous êtes aussi le premier pas du mal;  
D'un chaste vêtement votre sein se décore,  
Ève avant le serpent n'en avait pas encore;  
Et si le voile pur orne votre maintien,  
C'est un voile toujours, et le crime a le sien;  
Tout vous trouble, un regard blesse votre paupière,  
Mais l'enfant ne craint rien, et cherche la lumière.  
Sous ce pouvoir nouveau la Vierge fléchissait,  
Elle tombait déjà, car elle rougissait;  
Déjà presque soumise au joug de l'Esprit sombre,*

*Elle descend, remonte et redescend dans l'ombre.  
Telle on voit la perdrix voltiger et planer  
Sur des épis brisés qu'elle voudrait glaner,  
Car tout son nid l'attend; si son vol se hasarde,  
Son regard ne peut fuir celui qui la regarde...  
Et c'est le chien d'arrêt qui, sombre surveillant,  
La suit, la suit toujours d'un œil fixe et brillant.*

Il y a un fonds trouble dans la première inspiration de Vigny. Son *Hélène*, abondamment *cosaquée* par les Turcs, laisse deviner un rien de complaisance envers ces horreurs. Il médite un poème sur l'Antéchrist, « né dans le corps violé d'une femme mourante qui le conçoit et meurt. Il dévore sa mère ».

Plus affirmé dans son talent, l'auteur de *Dolorida* va témoigner d'une certaine perversité passionnelle :

*L'infidélité même était pleine de toi,  
Je te voyais partout entre ma faute et moi,  
Et sur un autre cœur mon cœur rêvait tes charmes.  
Plus touchants par mon crime et plus beaux par tes larmes.*

Si Vigny est angélique, c'est un peu à la façon dont l'auteur de *Phèdre* était « le doux Racine » :

*Le séducteur, content du succès de son crime,  
Fuit l'ennui des plaisirs et sa jeune victime.  
Seule, elle reste assise, et son front sans couleur  
Du remords qui s'approche a déjà la pâleur...*

Cette jeunesse poétique, tout inspirée par :

*La volupté des soirs et les biens du mystère...*

ne nous reflète en rien l'image d'une Delphine Gay. Bien plutôt ces femmes de la Restauration spirituellement décrites par Sainte-Beuve, et auxquelles il fallait : « Des idées avant tout, des sentiments, je ne sais quoi de métaphysique et de raffiné... de la religiosité, un peu de mysticisme, des nerfs (on n'avait pas d'attaques de nerfs sous l'Empire)... C'est l'avènement de la femme frêle, à qui

un ton de langueur et de pâleur donne plus de prix. »

Delphine de Girardin mourra le 30 juin 1855. Revenant de son enterrement, Vigny note dans ses papiers : « Une mort très prompte vient d'enlever en huit jours cette femme d'esprit, belle et bonne, à qui il n'a manqué pour être complètement digne et plus parfaitement honorée, qu'une autre mère et un mariage différent. Tout ce qu'elle tenait de la nature était charmant, ce qui lui vint du monde, de la vie et des liens de la société fut factice et fardé. Sa mère et son mari répandirent sur elle quelque chose de théâtral et de bâtard <sup>16</sup>. »

Et Vigny de s'offusquer d'obsèques sans recueillement où le deuil paraît conduit par la célèbre actrice Rachel. « Les acteurs ont ce malheur que rien de sérieux et de sincère ne peut venir d'eux. Leur art les force toujours à exprimer plus qu'ils ne sentent, tandis que les convenances veulent que les gens bien élevés soient contenus et expriment moins qu'ils n'éprouvent. »

Autre note, du 4 juillet <sup>17</sup> :

« Élevée dans la vanité et par la vanité, elle était toujours en scène et se voulait voir, à toute heure, non honorée mais applaudie.

« L'amitié et même l'amour n'ont pu exister pour elle que comme deux rayons émanés de l'admiration et d'une sorte de parterre qu'elle voyait nuit et jour devant elle, soit dans les places publiques, soit dans les salons.

« La jeunesse et la volupté étaient mortes en elle; elle a vu descendre le rideau sur sa tête et elle l'a laissé tomber avec tristesse et indifférence.

...

« Elle a voulu mourir en scène. »

Ce sont là jugements cruels. On y voit que Vigny avait M<sup>me</sup> Gay en horreur et la rendait responsable de ce qui lui déplaisait chez Delphine, envers laquelle il éprouvait des sentiments mêlés d'admiration et de réprobation. Cela n'est pas bien compatible avec le prétendu roman de jeunesse. Quoi qu'il en soit, et c'est ce qui importe à l'histoire littéraire, Delphine Gay ne saurait à aucun moment faire figure d'inspiratrice.



On sait que le mouvement dit du *Cénacle*, terme que consacrera Sainte-Beuve, prit naissance dans le salon de Charles Nodier, bibliothécaire à l'Arsenal. C'est probablement là, ou chez M<sup>me</sup> d'Agoult, que Vigny fera la connaissance des Ancelot.

M<sup>me</sup> Ancelot avait un salon littéraire et du talent pour peindre. A des époques différentes elle a représenté ses hôtes, réunis chez elle pour entendre quelque lecture. En 1824, c'est M. Parseval de Grandmaison lisant son *Philippe Auguste* devant un auditoire où l'on trouve le duc de Raguse, Hugo, Soumet, Guiraud, Auger, Baour-Lormian, Émile Deschamps, Vigny, Delphine Gay. Le maître de la maison avait connu un triomphe en 1820, avec la tragédie de *Louis IX*. La révolution de 1830 changera sa situation matérielle. « J'ai écrit *pro fama*, dira-t-il, maintenant j'écris *pro fame*. » Auteur de pièces comiques, il parviendra jusqu'à l'Académie, mais pour bientôt joindre à cette dignité les fonctions de directeur du Vaudeville. M<sup>me</sup> Ancelot a laissé des souvenirs, où elle fait allusion à la grande place que l'amitié de Vigny a tenue dans sa vie. De traits réguliers, les cheveux bruns bouclant sur les tempes, la gorge avantageuse, elle semble se distinguer par cette qualité morale : la bonté.

Est-ce l'amitié seule qui inspirera à Virginie Ancelot cette malice : donner le nom d'Éloa à sa perruche favorite? Ici encore, les biographes ont suivi une piste incertaine. On admettait sans conteste que la fille de Virginie, Louise-Edmée, avait eu Vigny pour parrain. Vigny en fera en quelque sorte sa fille adoptive. Resté veuf et sans héritiers naturels, c'est à Louise Ancelot, devenue Louise Lachaud par son mariage avec le célèbre avocat, qu'il léguera son bien. Filleule, fille adoptive, de là à conclure à une filiation naturelle, il n'y avait qu'un pas et on l'a franchi.

Or, dans son Introduction aux *Mémoires inédits*, M. Jean Sangnier dément ce parrainage. Louise fut baptisée à Saint-Roch le 15 février 1825, ses parrain et marraine étant M<sup>e</sup> Thomas Chardon et sa femme <sup>18</sup>.

Quant à l'hypothèse d'une filiation résultant d'un entraînement sensuel, elle n'est pas matériellement impossible. En effet, Vigny est en congé à Paris pendant la



première partie de l'année 1824. Mais cela ne constitue pas même un commencement de preuve. Les Ancelot étaient alors presque un jeune ménage et rien n'indique qu'ils s'entendaient mal. M. Jean Sangnier, descendant de Louise Lachaud, n'a recueilli dans ses archives ou sa tradition familiale aucun indice de cette prétendue liaison.

Concluons : si Virginie Ancelot eut des bontés pour Alfred de Vigny, ils eurent l'un et l'autre l'intelligence de savoir se taire et de rester tout au long de la vie fidèles à l'amitié de leur jeunesse.

### 3.

## Le son du cor.

Vigny, qui s'est cru en route avec le 55<sup>e</sup> de ligne pour l'expédition d'Espagne, y gagna de découvrir le Béarn et les Pyrénées. D'Angoulême où on fait étape, il a obtenu quelques jours de permission qu'il met à profit pour faire la connaissance de sa tante la chanoinesse, et du Maine-Giraud où elle vit en recluse. De cette visite, il retire de puissantes impressions qu'il confiera, des années plus tard, à ses *Mémoires*. Pour l'instant suivons-le plutôt dans la vie que de nous arrêter à cette brève et pieuse halte. « Je ne vis personne habiter aussi complètement le passé, écrit-il de sa tante. Rien ne pouvait lui donner le désir de voir les choses du temps présent. »

A Bordeaux, Marceline Desbordes-Valmore se souvient de ses succès de comédienne et de cantatrice et cherche une nouvelle voie dans l'inspiration poétique. Vigny lui apporte un peu de l'air de Paris et des nouvelles du cercle de ses amis. Vigny est-il un don Juan? La petite histoire lui prêtera, décidément, beaucoup de filles.

Marie Dorval se dira, des années plus tard, frappée de la ressemblance entre Alfred de Vigny et la fille que Marceline mit au monde à l'époque, Inès. Paternité invraisemblable. Toutefois il inspira à la poétesse, trop oubliée de nos jours, qu'admirait Baudelaire et chez laquelle Verlaine puisa l'inspiration du mètre impair, une passion non payée de retour. En effet, Marceline n'écrivait-elle pas, douze ans plus tard, à Pauline Duchambge : « Est-ce possible ce que tu me dis de M. de Vigny et de ce qu'il pense de mes vers?... Ces surprises me font pleurer et penser à ce que je ne voudrais. La seule âme que j'eusse

demandée à Dieu n'a pas voulu de la mienne. Quel horrible serrement de cœur à supporter jusqu'à la mort <sup>19</sup> ! »

Le 55<sup>e</sup> de ligne a repris la route. Orthez, Oloron, Pau. Ce régiment royaliste est mal reçu dans le Béarn. Des soldats sont attaqués, molestés, des officiers supérieurs frappés et blessés, le lieutenant-colonel manque d'être jeté dans le Gave <sup>20</sup>. Actes plus odieux, estime Vigny, d'avoir été fomentés par la bourgeoisie libérale de la ville. Avocats, voire magistrats, amentent le peuple... Cela n'est pas fait pour dissiper les préventions de Vigny contre la caste bourgeoise. Mais, surtout, il en reçoit le premier choc des émotions qui inspireront un jour *Servitude et grandeur militaires*. Comment l'armée, qui devrait être le plus pur symbole de la nation, peut-elle servir de cible aux passions politiques? Risible si elle reçoit les coups, odieuse si elle les rend? Vigny en est venu à s'interroger sur un métier qu'il n'avait guère jusqu'alors discuté. Qu'est-ce que l'armée? Partagé entre une fausse vocation et la vraie qui l'appelle, il vit dans un perpétuel conflit intérieur, comme en témoigne la lettre qu'il écrira un jour à son ami le poète Brizeux :

« Vous avez raison de vous représenter ma vie militaire comme vous faites. L'indignation que me causa toujours la suffisance dans les hommes si nuls qui sont revêtus d'une dignité ou d'une autorité, me donna dès le premier jour une sorte de froideur révoltée avec les grades supérieurs et une extrême affabilité avec les inférieurs et les égaux. Cette froideur parut, à tous les ministères possibles, une opposition permanente, et ma distraction naturelle, et l'état de somnambulisme où me jette en tout temps la poésie, passèrent quelquefois pour du dédain de ce qui m'entourait. Et cette bonne distraction était pourtant, comme elle l'est encore, ma plus chère ressource contre l'ennui, contre les fatigues mortelles dont on accablait mon pauvre corps si délicatement conformé et qui aurait succombé à de plus longs services; car après treize ans, le commandement me causait des crachements de sang assez douloureux. La distraction me soutenait, me berçait, dans les rangs, sur les grandes routes, au camp, à cheval, à pied, en commandement même, et me parlait à l'oreille de poésie et d'émotions

divines nées de l'amour, de la philosophie et de l'art. — Avec une indifférence cruelle, le gouvernement, à la tête duquel se succédaient mes amis, et jusqu'à mes parents, ne me donna qu'un grade pendant treize ans et je le dus à l'ancienneté qui me fit passer capitaine à mon tour. Il est vrai que, dès qu'un homme de ma connaissance arrive au pouvoir, j'attends qu'il me cherche et je ne le cherche plus. — J'étais donc bien déplacé dans l'armée et je portais la petite bible que vous avez vue dans le sac d'un soldat de ma compagnie; j'avais *Éloa*, j'avais tous mes poèmes dans la tête. Ils marchaient avec moi par la pluie de Strasbourg à Bordeaux, de Dieppe à Nemours et à Pau, et quand on m'arrêtait, j'écrivais. J'ai daté chacun de mes poèmes du lieu où se posa ma tête. — Depuis la guerre d'Espagne, *Cinq-Mars* vivait dans ma tête; j'étais comme le Jésus de Manzoni : *se souvenant de l'avenir*. Et ce livre à venir, je n'avais pas le temps de l'écrire. »

L'année 1824 est importante à plusieurs égards. C'est l'année où sera publiée *Éloa*. Mais arrêtons-nous d'abord à *Moïse*. La lettre que nous venons de citer éclaire certains états d'âme, qui ont pu donner naissance à la conception de *Moïse*, daté par Vigny de 1822. Mais il revenait beaucoup sur ses textes et les dates qu'il leur attribue ne semblent pas toujours bien exactes <sup>21</sup>. *Moïse*, c'est ostensiblement la solitude du prophète. Transposition à partir de la solitude personnelle. En réalité, c'est la solitude de l'artiste.

Cette solitude, dans le cas du jeune capitaine de vingt-cinq ans, naît d'un tourment intérieur qu'il ne peut faire partager à personne. Il aspire à la vie, au combat, à l'amour, mais tout cela réellement ne ferait que le *déranger*, l'empêcher d'accomplir sa vocation. C'est un tourment particulier à l'artiste : se trouver par les contingences de la vie perpétuellement empêché d'assouvir les besoins que crée la vocation. Or ce tourment, cette contrainte font de vous un incompris, parce que la majorité des êtres sont parfaitement ignorants de cette souffrance particulière et incapables de se la représenter.

*Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant...*

dit Moïse. Mais la femme, elle, pense : « Il ne m'aime pas vraiment. »

« Tenez, Madame, il ne faut pas que les femmes soient dupes de nous plus longtemps. Les passions des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-là; franchement, ils n'aiment rien; ce sont tous des égoïstes. Le cerveau se nourrit aux dépens du cœur. Ne les lisez jamais et ne les voyez pas; moi, j'ai été plus mauvais qu'eux tous. »

On dit que Marie Dorval notera un jour pour elle-même cette réplique qui lui fut adressée si souvent sur la scène, alors qu'elle jouait le rôle de Kitty Bell. Mais ce que Vigny fera dire à Chatterton s'applique certainement mieux à sa jeunesse qu'à la passion de son âge mûr. On le voit drapé dans l'égoïste indifférence du poète, et c'est d'avoir à porter ce manteau que découle sa véritable souffrance. Sa souffrance, c'est de ne pouvoir ni jouir ni souffrir des accidents réels de la vie. Il est retranché de la communauté, il marche dans son hallucination. La grand-route s'étend droite à travers la campagne, un officier marche à la tête de sa compagnie. Quel spectacle est plus habituel, plus conforme à l'ordre des choses? Il suffit pourtant d'imaginer l'officier marchant, non vers l'étape, mais vers cet objet flottant que lui désigne l'aspiration intérieure, vers un rythme, vers ce cri :

*Je suis un exilé que tu cherchais peut-être...*

Aussitôt, le spectacle de cette troupe d'hommes en marche, le bruit de leurs pas, leurs chansons, leur fatigue, les armes et l'uniforme, se teintent de couleurs extravagantes, arbitraires. Où est le vrai, où est le faux? Comment mesurer le but du soldat par le but du poète? Confrontés, ils se réduisent mutuellement à l'absurde. La route voit-elle un fol et des sages, ou un sage marchant seul parmi les insensés? A quel témoin suprême poser une telle question, à laquelle il n'est jamais répondu?

Le drame de l'artiste, c'est de n'avoir soif que d'une



source dont le flot demeure caché pour les autres. Dieu a répandu de telles sources dans toute la nature, mais l'homme ne peut se passer de Moïse pour les faire jaillir du rocher. On demeure étonné que les Hébreux importuns ne se soient point assemblés autour de Moïse, menant tapage et vacarme, protestant qu'ils n'étaient pas altérés, obstinés à troubler le miracle, refusant à leur sauveur cette unique minute de silence pendant laquelle les eaux pourraient jaillir.

Mais il est plus facile peut-être à un conducteur de peuples d'en imposer à la multitude, qu'à l'artiste de créer en lui ce silence total, cette minute parfaite où la grappe se laissera presser. Nulle part dans le monde ne se rencontre ce silence-là. Le poète et l'artiste sont seuls avec leur vocation, avec leur patience. Seuls dans le régiment qui passe, seuls dans les bras que nouent les femmes autour d'eux :

*Sitôt que votre souffle a rempli le berger,  
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger » ;  
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,  
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.  
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,  
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.  
M'enveloppant alors de la colonne noire  
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire...*

Lorsque s'achève l'année 1824, la publication d'*Éloa* n'a pas éveillé grand écho. Elle a attiré un article dithyrambique de Hugo dans *La Muse française* : « La méditation est une faculté, l'inspiration est un don... » C'est mettre Vigny au-dessus de Lamartine, prétention alors peu goûtée. « Notre âge envieux, ajoute Hugo, se raille de cette fraternité poétique, si douce et si noble entre rivaux. » Malgré cette précaution oratoire, l'opinion des lettrés ne voudra prendre ces cris d'admiration que pour des politesses de cénacle, ou de salon. Cette poésie déconcerte, on n'hésite pas à la déclarer inintelligible. Il faudra le concours du temps pour lui rallier des cœurs. De retour en sa garnison de Pau, Vigny écrira à Hugo : « Je vois de mon balcon les montagnes qui voient la Méditerranée et

à ma droite celles que baigne l'Océan; le printemps est encore tout vert à leur pied, et l'hiver étend toutes ses neiges sur leurs têtes. Et je n'écirais pas, je ne chanterais pas sur toutes mes cordes! Ah! mon ami, il le faut bien, car je mourrais du chagrin de vivre. Je m'enivre de solitude, je ne puis plus m'en détacher. »

Cependant, le Vigny qui écrit ces lignes ne pense plus sérieusement à quitter l'armée. N'a-t-il pas écrit récemment, en août 1824, à M<sup>me</sup> de Clérambault, sa cousine : « A présent, je me livre tout entier à l'état militaire que j'ai toujours aimé, que j'ai choisi avec une volonté ferme quand j'étais presque un enfant... » M<sup>me</sup> de Clérambault a des liens de famille avec le directeur du personnel au ministère de la Guerre. Il lui fait savoir qu'il n'ambitionne plus de retourner dans la Garde mais bien « de porter une épée qui ne soit pas toujours un ornement ». La raison? Il vient de « renoncer à une grande espérance de bonheur ». Seul le mariage aurait pu lui faire quitter l'armée et il « abjure le mariage pour toujours ».

En effet, lors de son séjour en Béarn, Vigny avait conçu une inclination des plus sérieuses. Mais sa demande avait été écartée et il en conçut un vif chagrin, si nous en jugeons par la lettre précitée. Il s'agissait de la fille d'un châtelain de la région.

Au fond, nous ne savons rien de ce qui a influé le plus profondément sur la destinée sentimentale de Vigny, à l'âge où les premières passions laissent une profonde empreinte. Delphine Gay n'a pas compté, ni Marceline Desbordes-Valmore. En ce qui concerne M<sup>me</sup> Ancelot l'amitié prit bien vite le pas sur l'amour, s'il exista. Symetha, Dolorida<sup>22</sup>, nous ne pouvons que les deviner dans les salons du faubourg Saint-Germain, et M<sup>lle</sup> de F... nous reste parfaitement mystérieuse<sup>23</sup>.

Sous le coup de la déception, le poète rêve de quelque revanche. Mais, l'épée restant au fourreau, il est significatif que le combat devienne une chose intellectuelle. Vigny commence à prendre note de ses pensées, notes qui formeront au long des années ce document unique, son journal.

« Le combat intellectuel. — Dieu a jeté, c'est ma croyance, la terre au milieu de l'air et de même l'homme au milieu de la destinée. La destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent. Il y en a peu qui aient combattu toute leur vie; lorsqu'ils se sont laissés emporter par le courant, ces nageurs ont été noyés. Ainsi Bonaparte s'affaiblissait en Russie, il était malade et ne luttait plus, la destinée l'a submergé. Caton fut son maître jusqu'à la fin. Le fort fait ses événements, le faible subit ceux que la destinée lui impose. Une distraction entraîne sa perte quelquefois, il faut qu'il surveille toujours sa vie : rare qualité. »

C'est l'époque où Vigny médite *Cinq-Mars*. « Idée mère du roman sur Louis XIV : que le pouvoir absolu est l'anarchie politique et la barbarie. » Cependant, en septembre 1824, Vigny fait une excursion au cirque de Gavarnie. La contemplation de ces paysages grandioses le distrait de ses déceptions et du souvenir de M<sup>lle</sup> de F... L'inspiration qu'il en retire n'en est pas moins empreinte de nostalgie. Depuis plusieurs années, il médite une œuvre sur le sujet de Roland. Tout s'amalgame, et dans les semaines qui suivront, il mettra au point : *Le Cor*.

*Le Cor* est important dans l'œuvre de Vigny, non seulement parce qu'il est un parfait poème mais aussi parce qu'il marque la fin de la première inspiration. Avec ses accents nostalgiques, *Le Cor* est à la fois une apogée et un terme. Apogée d'un jeune poète qui a découvert le secret de son lyrisme personnel, atteint la parfaite maîtrise de ses moyens d'expression, mais qui dans le fond de lui-même se considère comme un vaincu. En effet, il faudra bien des années pour que le poète, en Vigny, retrouve ce qu'on appellerait aujourd'hui, en langage du stade, son second souffle.

Inconsolable d'avoir dû renoncer à M<sup>lle</sup> de F..., ayant abjuré le mariage pour toujours, ayant promené au cirque de Gavarnie son désenchantement et conçu le projet de lui donner « ce détour épique », la mort de Roland, voici qu'Alfred de Vigny rencontre son destin. En garnison à

Orthez, il vient d'être détaché avec sa compagnie à Oloron. Tous les jours, à la promenade, il croise un vieux monsieur s'appuyant sur deux cannes et escorté par deux jeunes femmes. L'une d'elles, « d'une beauté sublime », prodigue mille attentions au vieux monsieur. Voici notre capitaine amoureux fou « de cette blonde Antigone » qu'il prend d'ailleurs pour une Espagnole... Il en est malade...

On ne savait pas grand-chose des circonstances du mariage de Vigny. On supposait qu'il avait rencontré Lydia à un bal à Pau. Un document capital est venu nous éclairer, non seulement sur les faits, et ils sont extravagants, mais sur la personnalité de Vigny à cette époque <sup>24</sup>.

Alexandre, baron de Duplaa, avait servi avec Vigny dans la Garde royale avant de rentrer chez lui à Oloron où les deux amis s'étaient retrouvés. « Toute la journée, écrit Duplaa, Vigny errait au bord du ruisseau qui alimente le moulin, soit parmi les ormes gigantesques de la Grande Allée. Quand les palombes abondaient, il prenait une palombière où il s'isolait de l'univers. »

Pâle et défait, par une chaude journée de septembre 1824 <sup>25</sup>, Vigny vient faire part à son ami de l'état épouvantable dans lequel l'a mis cette blonde Antigone qu'il ne sait comment aborder. Il conjure Duplaa de servir d'intermédiaire et, pendant trois jours, ne le quitte pour ainsi dire pas, donnant des signes inquiétants d'agitation et d'incohérence. « Je n'aurais jamais cru que les feux de l'amour puissent incendier de la sorte un homme que j'avais connu si modéré. »

Il se trouvait que Duplaa avait rencontré Sir Hugh Mills Bunbury à Pau chez le marquis de Gontaut-Biron, il s'en autorisa pour lui faire visite et demander à lui présenter le capitaine de Vigny, qui voulait, prétendit-il, obtenir des renseignements sur les Indes. Il fut assez mal reçu par Bunbury, « qui souffrait beaucoup de ses rhumatismes, qu'il devait moins au climat des Indes qu'au whisky dont il s'imbibait du matin au soir ».

L'irascible gentleman n'osa pas dire non et Duplaa lui amène dès le lendemain Vigny, que Bunbury reçoit entouré de ses deux filles, Lydia et Alicia. Deux mois plus tard, Duplaa ira demander pour Vigny la main de Lydia, ce que Bunbury refuse tout net.



Suit un épisode d'opérette. Duplaa convie Sir Hugh à un grand dîner franco-britannique. Sont présents, côté français, le comte de Navailles, le marquis de Gontaut-Biron, le marquis de Nolivos. Côté anglais, les commodores William Howe Mulcaster, John Robertson, le major Thomas Rynd. Coulent à flots, en ordinaire, le jurançon rouge, et, pour accompagner des mets raffinés, de prestigieux bordeaux et bourgogne. Pour l'entremets, un jurançon blanc d'une année réputée. Personne n'en pouvait plus, même Bunbury qui vacillait. Au troisième verre de jurançon blanc, ne comprenant plus rien à rien, il promet la main de sa fille <sup>26</sup>.

Le lendemain, Duplaa et Gontaut allèrent lui rappeler sa promesse. Il ne se souvenait plus de rien. Lorsqu'on lui apprit qu'il avait donné sa parole d'honneur, et devant témoins, il entra dans une fureur épouvantable, brisa une chaise, une de ses cannes, vitupéra dans toutes les langues connues de lui. Impassibles, Duplaa et Gontaut se contentaient de répéter de temps à autre : « En France comme en Angleterre, une parole d'honneur est une parole d'honneur. » Langage poli mais ferme, qui finit par produire son effet. Placé dans une situation qui menace de le couvrir de ridicule, Bunbury donne son accord au mariage. Il ne pardonnera jamais.

Vigny est-il heureux au moins? Hélas non! Après s'être enflammé pour cette Juliette de vingt-cinq ans, Roméo fait une crise d'un dépit qui n'est pas celui de l'amoureux, mais celui de l'auteur. Il en veut à Lydia de ne rien entendre à sa poésie. En vain, Duplaa lui parle raison : « Quelle idée de vouloir lire un poème français à une personne qui ne connaît pas les finesses de notre langue! »

Suit un épisode d'une absurdité douloureuse. Vigny entraîne Duplaa plus ou moins de force à une visite. Duplaa ne se sent pas autrement fier de revoir un homme qu'il a « cruellement berné ».

Il reçoit, comme il s'y attendait, un accueil plutôt bougon. Mais Vigny a bien autre chose en tête. Il veut faire goûter à sa fiancée et à son futur beau-père les harmonies du *Cor*! Il n'y arrivera pas.



Ni Sir Hugh, que cela importune, ni Lydia, soucieuse des colères paternelles, ne le laisseront dépasser la première strophe. C'en est assez pour plonger le capitaine-poète dans la plus profonde dépression. Pour un peu, il romprait. Il se contentera, de retour chez Duplaa, de déchirer et de jeter dans la cheminée un papier qu'il portait sur lui, un poème qu'il avait écrit avant ses fiançailles.

Duplaa n'eut rien de plus pressé que de récupérer ce document, de le reconstituer. Il se demanda ensuite ce qu'il devait faire de cette écriture tourmentée, qui « révélait tout l'égarement dont il (Alfred) avait été la proie ». Il consulta ses amis. Gontaut et Nolivos opinèrent qu'une œuvre sortie d'une telle plume devait être sauvée. « Navailles, qui connaissait mieux le caractère de l'infortuné, fut d'un autre avis. »

Navailles avait raison. Vigny n'aurait pas voulu que ce témoignage d'un état de déséquilibre temporaire parvînt à la postérité. Celle-ci, d'autre part, ne peut que se féliciter qu'il lui soit parvenu.

Sans doute, de tels vers n'ajoutent-ils rien à la gloire de Vigny. Ce sont des vers de collégien. Mais justement ils nous montrent en lui, comme au reste toute cette histoire, un adolescent attardé. Oui, on a beau avoir écrit *Moïse*, *Éloa*, *Le Cor*, on peut n'être aussi en fin de compte qu'un adolescent attardé.

*Je pense à toi, mon âme, et je me désespère,  
Objet infortuné du mépris de ton père...  
... L'ivoire de ton front, le rubis de ta lèvre  
L'azur de ton regard, ou sa funèbre nuit,  
Ne troublent-ils donc pas cet être qui me nuit?*

Mais attention. Après ces platitudes, une indication capitale. Quand il souffre d'une déception amoureuse, Vigny « ce cœur sauvage » s'identifie au Loup :

*O loups qui bondissez en quête d'une proie,  
Je voudrais partager votre cruelle joie,  
Puis me coucher enfin dans les bois endormis  
Où vous vous reposez, haletants et meurtris!*

Ce n'est pas très bon, mais déjà le ton a changé. Quatorze ans plus tard, la rupture avec Marie Dorval donnera naissance à *La Mort du Loup*.

Ce rapprochement donne consistance à notre sentiment que tous les thèmes des grands poèmes de Vigny sont préfigurés dans sa jeunesse. Dalila « en sa froideur savante » est déjà née aux rivages de Lesbos, et c'est à Lydia, cette agnelle, qu'il revient de faire naître le mythe du Loup.

Le poète a cru abjurer le mariage. En vain. C'est donc la poésie qu'il va falloir abjurer.

— Tu as vu Bunbury pendant que je lisais *Le Cor*. Tu l'as entendu? s'écrie-t-il devant Duplaa stupéfait. Oui, Lydia, elle, n'a pas ri! Mais je suis persuadé qu'elle préfère les poésies que Burke écrit sur les moineaux de la place Royale et sur les girouettes du château. Qui a raison? Lui ou moi? Lui, je te l'affirme, parce qu'il ne souffrira pas quand son beau-père fera des calembours sur ses élucubrations!

Il tapa du pied.

— Tu ne crois pas que j'ai déjà renoncé à la poésie et que je n'écirai plus que des charades en vers ou des recettes de cuisine?

C'est alors qu'en gage de sa résolution, il va déchirer son poème. On eût étonné Duplaa en lui affirmant que ce geste symbolique préfigure la réalité. Les velléités de retour à la poésie ne porteront pas de beaux fruits. *La Frégate* « *La Sérieuse* » « fera naufrage » dans le salon de Mme d'Agoult. Si l'on excepte le beau poème *Paris*, daté de 1831, ou des vers de circonstance écrits pour Dorval, il y a une faille de quatorze années dans l'inspiration. Jusqu'à ce que le Loup, jeté endormi dans la cheminée heureusement sans feu de Duplaa, se réveille en 1838 pour mourir en Charente.

Grâce aux souvenirs de Duplaa, nous savons que Vigny n'a pas fait, comme on aurait pu le croire, un mariage de raison, ou d'argent. Si tel avait été le cas il aurait été bien puni de ce faux calcul. Il a fait un mariage de déraison pure, explicable peut-être par le besoin de prendre à tout prix une revanche après son insuccès auprès de

M<sup>lle</sup> de F... Ivre de solitude, il a cru voir passer le bonheur dans un rayon de soleil. Deux mois de fiançailles viendront à bout de cet amour fou. Il est lucide, il a jugé Lydia, s'il ne sait pas encore qu'une bonne partie de sa vie s'écoulera à lui faire la lecture de fadaises à l'usage de jeunes personnes comme il faut, seul genre de littérature auquel elle prenne intérêt.

Si un tel mariage est un suicide, il est né pourtant d'un mouvement de passion authentique. Comment était donc Lydia en 1824?

Elle n'avait pas sans doute cette « sublime beauté » que l'égaré croit trouver en elle. Mais elle était aussi autre chose que la « grosse héritière » raillée par Delphine Gay. Une miniature nous la montre jolie, avec des traits réguliers et fins, la bouche petite. Elle devait être plaisante. Vigny voit maintenant ses qualités réelles. Il écrit à Victor Hugo : « J'épouse une femme que j'aime et que j'admire pour ses douces vertus... Elle est simple, douce et bonne comme une fille d'Otaïti <sup>27</sup>... »

Sans se douter que ce faire-part est celui du désenchantement, Hugo répond d'enthousiasme : « Nous allons nous revoir et l'accord de nos âmes se complétera par la ressemblance de nos vies. Nos femmes s'aimeront comme nous nous aimons, et à nous quatre nous ne ferons qu'un... Présentez à M<sup>me</sup> Alfred les tendres amitiés de mon Adèle bien aimée... »

C'est les 2 et 3 février 1825 que le mariage est célébré à Pau. Mariage civil avec pour témoins Gontaut-Biron, Duplaa et les trois officiers anglais amis de Bunbury. Puis, mariage au temple protestant. Par l'intermédiaire de son colonel, M. de Fontanges, Vigny a reçu l'autorisation nécessaire du ministère. A cette époque, un officier ne peut pas épouser une fille sans dot. M. de Fontanges a fait valoir les « espérances » de Lydia. Dans l'immédiat, celle-ci ne reçoit que dix mille francs, plus la promesse d'une modeste rente.

M<sup>me</sup> Léon de Vigny n'a pas fait d'objections. Cette disciple de Rousseau et de la Raison est convaincue, nous le savons, que l'Auteur de Toutes Choses voit avec indifférence la variété des cultes. Peu lui importe que Lydia soit protestante : elle est bien née et destinée à devenir

riche. D'ailleurs, une cérémonie religieuse catholique célébrée à Paris, à la Madeleine, le 15 mars 1825, viendra parfaire le mariage de Pau. Il paraît douteux que Vigny, prenant congé sur congé, soit jamais revenu à son régiment jusqu'au jour où il sera officiellement admis à la réforme.

Avec *Le Cor*, sorte de testament poétique, une page est tournée. Avec le mariage, la rédaction définitive des brouillons de *Cinq-Mars*, l'adieu à la vie militaire, l'étape de la première jeunesse est franchie. C'est le moment de faire le point. Mais peut-être est-il préférable, au risque d'anticiper, et pour ne pas avoir trop à y revenir, d'évoquer brièvement l'avenir de ce mariage conclu si singulièrement.

La petite histoire rapporte que Bunbury fut un soir l'hôte de Lamartine, diplomate à Florence, lequel venait, lui aussi, d'épouser une Anglaise. Bunbury fait mine de se souvenir à ce propos que sa fille a également épousé un poète français, mais lequel? Il a oublié son nom... N'en croyons pas un mot. Bunbury n'oublie ni ne pardonne. Bien qu'il vive beaucoup en France, qu'il reçoive la visite du jeune couple à Versailles, il ne donnera jamais un sou à sa fille, en dehors de sa modeste rente. Nous ignorons quel fut le destin de la cadette, Alicia. Mais nous constatons que Sir Hugh, veuf inconsolable (il a perdu sa première femme aux Indes) ne va pas tarder, malgré son âge et ses rhumatismes, à se remarier, et l'usage du whisky ne l'empêche pas de procréer de nombreux enfants. Lorsqu'il mourra, en 1838, son testament déshériterait Lydia, ce qui obligerait Vigny à soutenir un procès et, en fin de compte, à se résigner à une transaction qui réduirait la rente de Lydia à une somme infime.

Lydia ne sera pas plus heureuse dans sa vie personnelle que dans ses espérances de fortune. Il semble qu'elle ne se soit jamais relevée de deux accidents de maternité et que la médecine de l'époque ait été impuissante à définir et soulager son mal. Obèse, couperosée, maladroite dans ses mouvements, elle mènera une vie de demi-infirmes, sans cesse menacée par des accidents congestifs. Ses facul-



tés se ressentiront de cette maladie chronique. Alors qu'à la première entrevue, Duplaa avait estimé qu'elle s'exprimait en français avec une certaine facilité, elle ne fit pas de progrès, mais, avec le temps, elle oublia plus ou moins sa langue maternelle. Elle s'exprimait tout de travers. Lorsque Vigny recevait des amis, incapable de suivre une conversation, elle ne tardait pas à demander la permission de se retirer. Son mari la reconduisait alors cérémonieusement à sa chambre.

En ces premières années, toutefois, les choses n'en sont pas encore là. Bornons-nous à deux réflexions. Tout d'abord, sur le sein de Lydia, Vigny va s'apercevoir qu'il ne s'affranchit pas de la solitude. Elle l'adore, mais à la façon d'une sentimentale à laquelle l'univers sensuel reste implacablement fermé. Son époux finira par voir en elle une pierre.

Et aussi, ce mariage va séparer Vigny de certaines de ses amitiés littéraires. Les espoirs exprimés par Hugo ne peuvent qu'être déçus. Le ton, chez les hommes de lettres, tourne de plus en plus à une sorte de bohème intellectuelle assez débraillée. Cette jeune Anglaise compassée qui ne comprend rien ne peut y trouver sa place. Vigny sera donc amené à « sortir » Lydia dans des milieux où elle est moins dépaycée. Ils iront à Dieppe, plage alors fréquentée par l'aristocratie britannique. A Paris, Vigny la présentera à ses parents et relations du faubourg Saint-Germain, dans ce « grand monde » où la politesse, les manières, le bon ton, jettent un voile sur les ironies secrètes. Il en résulte qu'aux yeux de ses pairs en littérature Vigny va passer pour prétentieux. Il sera « le gentilhomme ». La nullité de Lydia est certainement une des causes profondes de ce manque de simplicité qu'on commence à lui reprocher, d'une sorte d'amertume qu'on voit poindre en lui.

Ce n'est plus le même Vigny qui naguère emmenait Hugo et Deschamps déjeuner au mess des officiers à Courbevoie, les trois amis riant aux éclats et s'apostrophant en alexandrins tout le long du parcours, si bien que le cocher, croyant avoir affaire à des fous, prit peur...



## 4.

### Le poète.

La première édition des *Poèmes antiques et modernes* parut en janvier 1826. Il y eut une seconde, puis une troisième édition en 1829. La présentation des *Poèmes*, telle que nous la connaissons, ne prend son aspect définitif qu'en 1837. C'est alors que, jetant un regard en arrière, l'auteur rédigea une courte préface.

« Ces poèmes sont choisis par l'auteur parmi ceux qu'il composa dans sa vie errante et militaire. Ce sont les seuls qu'il juge dignes d'être conservés <sup>28</sup>.

...

« Le seul mérite qu'on n'ait jamais disputé à ces compositions, c'est d'avoir devancé en France toutes celles de ce genre, dans lesquelles une pensée philosophique est mise en scène sous une forme épique ou dramatique.

« Ces poèmes portent chacun leur date. Cette date peut être à la fois un titre pour tous et une excuse pour plusieurs, car dans cette route d'innovations, l'auteur se mit en marche bien jeune, mais le premier. »

Avant de rechercher si le jugement ainsi porté sur soi-même doit être ratifié, donnons encore quelques précisions. Le lecteur d'aujourd'hui est tenté sans doute d'aborder Vigny par les œuvres placées à la fin du volume : *Poèmes philosophiques* ou *Les Destinées*. Ces œuvres ne furent ajoutées qu'après la mort du poète. Connues par leur publication dans la *Revue des Deux Mondes*, elles n'avaient jamais été réunies, probablement parce que l'auteur voulait que *La Colère de Samson*, inédite, restât ignorée de son vivant. Ou parce qu'il estimait n'avoir pas dit son dernier mot.

Faisant donc abstraction des *Poèmes philosophiques*, il faut encore observer que les *Poèmes antiques et modernes* comportent des pièces postérieures à la période de « la vie errante et militaire ». *Madame de Soubise*, *La Frégate* « *La Sérieuse* », et les deux « Élévations » : *Les Amants de Montmorency* et *Paris*.

Notons encore ceci : Vigny semble avoir été toujours obsédé par le besoin, presque la manie, de donner un aspect systématique à sa création. Quelquefois il trouve le fil conducteur, quelquefois non. Comme *Stello* a ses trois poètes, *Servitude* aura ses trois soldats. Mais *La Deuxième Consultation*, qui se serait voulue également triptyque, restera inachevée, avec l'épisode de *Daphné* comme suspendu dans le vide. De même, Vigny cherchera en vain un plan d'ensemble pour *Les Destinées*. Celui qu'il donne aux *Poèmes antiques et modernes* est passablement arbitraire.

Pourquoi vouloir prouver l'unité d'une inspiration, après coup et à tout prix? L'esprit souffle où il veut. Ce qui intéresse dans la création est d'abord sa liberté. Quand Vigny invente un « Livre mystique » pour pouvoir grouper *Moïse* et *Éloa*, cela ne fait que nous dérouter et rendre l'œuvre plus difficile à aborder.

S'il y a pourtant dans l'inspiration une relative unité, plus précieuse de n'être pas préméditée, elle réside bien dans l'art de mettre en scène « sous la forme épique ou dramatique », moins une pensée philosophique qu'une émotion profonde, un état d'âme. C'est ainsi que, dans *Le Cor*, l'adieu à la première jeunesse devient la mort de Roland; que la solitude d'un officier qui marche à la tête de sa compagnie, perdu dans ses pensées, devient celle de Moïse.

*Éloa*, c'est le dialogue, dans le cœur humain, entre l'orgueil et la pitié. *Éloa*, vierge-archange, est née d'une larme que Jésus a versée sur Lazare. « Toute poésie de M. de Vigny, écrit Sainte-Beuve, est engendrée par un procédé assez semblable, par un mode de transfiguration aussi merveilleux, bien que plus douloureux. Il ne donne jamais dans ses vers ses larmes à l'état de larmes; il les

métamorphose, il en fait éclore des êtres comme Dolorida, Symetha, Éloa. S'il veut exhiler les angoisses du génie et le veuvage du cœur du poète, il ne s'en décharge pas directement par une effusion toute lyrique comme le ferait M. de Lamartine, mais il prend un détour épique, il crée *Moïse*. »

C'est, croyons-nous, la réflexion la plus pertinente pour l'intelligence des poèmes de Vigny. Lorsque celui-ci nous dit qu'il met en scène des pensées philosophiques, peut-être ne voit-il pas tellement juste. C'est Sainte-Beuve qui a raison en parlant d'angoisses et de veuvages du cœur. La supériorité de Vigny tient dans la capacité d'élaborer des émotions, voire des émotions de l'ordre intellectuel tout autant qu'affectif. Lorsqu'il veut illustrer une pensée à titre de pensée, cette pensée devient une thèse et la poésie est mise en fuite. C'est une des raisons pour lesquelles on trouve chez lui des pièces décevantes : la pensée était là, sans doute, mais l'émotion de l'homme pas assez puissante pour la transfigurer.

Le fait que Vigny n'ait pas classé ses poèmes par ordre chronologique, qu'il paraisse même leur avoir souvent attribué des dates arbitraires, rend plus difficile de juger de l'évolution de son talent. Pour apprécier ce qu'il apporte de plus personnel, de plus nouveau, une autre difficulté tient au fait qu'il est né dans un siècle trop riche, où les dates de naissance des hommes et des œuvres sont si voisines que la postérité les mêle. C'est un siècle d'enfants prodiges. Il arrive aussi que la gloire d'œuvres tardives vienne embellir des débuts encore incertains. Si Hugo n'avait donné que les *Odes et Ballades*...

Le plus âgé des grands romantiques, Lamartine, a vingt-huit ans lorsqu'il publie, en 1819, ses *Méditations*. C'est aussi en 1819 que sont éditées pour la première fois les poésies d'André Chénier. Victor Hugo a alors dix-sept ans, Alfred de Musset neuf ans. Si *Moïse* a été composé vers 1822 ou un peu plus tard, c'est une œuvre à laquelle on ne saurait trouver de précédents. Sainte-Beuve le sentira bien : « D'où sont sortis en effet *Moïse*, *Éloa*, *Dolorida*? Forme de composition, forme de style,

d'où cela est-il inspiré?... Par certains côtés, par certaines analogies, on peut rattacher Hugo, Lamartine, à la poésie française antérieure. Vigny est né de lui-même. »

Il faut, en effet, reconnaître à Vigny le génie novateur, même si son style nous paraît quelquefois dater. C'est que nous avons quelque peine à nous représenter ce que pouvait bien être, sous l'Empire, l'état de la poésie française. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, si grand par ailleurs, a produit d'innombrables vers mais pas un poète. De La Fontaine à André Chénier, il y a un vide. Le nom de l'abbé Delille est resté comme le symbole de ce que peut être la versification pure et simple. C'est l'âge de la périphrase. Les cerises, selon Saint-Lambert, deviendront : « Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature... »

Il y a chez Vigny redécouverte. Mais il ne faut pas s'étonner si, revenant de si loin, le très jeune rival, ou émule, d'André Chénier, présente dans sa facture certains tours versifiants hérités du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il faut prêter attention pour se rendre compte de l'essentiel : cette élégance n'est pas factice. Elle est spontanée, elle n'est pas froide. « Vigny, écrit Sainte-Beuve, a commencé par être poète pur, enthousiaste, confiant, poète d'une poésie blonde et ingénue. » A l'appui, citons :

*C'est toi que je préfère, ô toi, vierge nouvelle  
Que l'heure du matin à nos désirs révèle!  
Quand la lune au front pur, reine des nuits d'été,  
Verse au gazon bleuâtre un regard argenté,  
Elle est moins belle encor que ta paupière blonde,  
Qu'un rayon chaste et doux sous ton long voile inonde* <sup>29</sup>.

C'est charmant, mais trop suave, un peu maniéré. La prime jeunesse de Vigny a encore un pied dans l'âge antérieur.

*On voyait, dans leurs yeux, Ariane abusée  
Conduire en des détours quelque jeune Thésée...* <sup>30</sup>

Mais bientôt le registre a changé. Voici le Hugo de la maturité préfiguré :



*Jephté de Galaad a ravagé trois villes;  
 Abel! La flamme a lui sur tes vignes fertiles!  
 Aroer sous la cendre éteignit ses chansons,  
 Et Mennith s'est assise en pleurant ses moissons <sup>31</sup>!*

Et maintenant voici ce qu'on pourrait prendre pour une paraphrase de Baudelaire :

*Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe;  
 L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre  
 Ont chez moi de l'Égypte embaumé les tapis <sup>32</sup>.*

Le caractère novateur de la poésie de Vigny est bien souligné par le fait qu'elle resta d'abord incomprise. Elle déconcerta, fut considérée comme inintelligible. A la différence de Lamartine, dont les *Méditations* connurent un succès immédiat et triomphal, Vigny mettra des années à trouver un public pour ses vers. Encore y fut-il aidé par le retentissement de *Cinq-Mars*. Avec le temps, toutefois, le nombre des fidèles de Vigny ne fit que s'accroître, bien que — c'est le sort de tous les poètes français du XIX<sup>e</sup> siècle — l'immense rayonnement de Victor Hugo ait pu nuire à son prestige. La plupart des vers de Lamartine, de Musset, si grand par son théâtre, nous laissent aujourd'hui à peu près aussi insensibles que ceux de Sainte-Beuve ou de Théophile Gautier. La première partie du XIX<sup>e</sup> siècle nous a laissé trois poètes qui dominent et qui sont, dans l'ordre chronologique, Vigny, Hugo, Baudelaire.

Cependant, Vigny, s'il atteint à des sommets insurpassables, restera toujours un poète inégal. Beaucoup de ses vers sont d'une facture déplorable, ce qui déconcerte sous une plume comme la sienne. « Fadeur, prosaïsme, lourdeur, obscurité... », dit un de ses critiques. M. Émile Lauvrière a dressé la liste accablante des reproches qui lui sont adressés. Jusqu'à Robert de Traz qui dit de ce créateur de mythes que sa nature n'est pas très inventive <sup>33</sup>!

Vigny a eu le don de déconcerter et désorienter jusqu'à ses admirateurs et de leur faire proférer des énormités. S'il n'est pas niable que ses premiers vers n'échappent pas tou-



jours à l'influence des pseudo-classiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne saurait lui en vouloir. C'est sur ses réussites de pionnier qu'il faut le juger. Toutefois, à partir du moment où le créateur qui se cherchait en lui s'est trouvé, on est en droit de se montrer plus exigeant.

Nous avons indiqué, croyons-nous, la vraie raison de ce prosaïsme, disons de cette absence de résonance poétique, de certains passages, de certaines pièces de Vigny. Une pensée, considérée en tant que pensée, fût-elle la plus haute du monde, n'est pas source de poésie. Elle peut toutefois le devenir si elle engendre une émotion. Car les émotions ne sont pas uniquement liées à l'affectivité. Elles peuvent relever de l'ordre intellectuel. Vigny avait le don d'éprouver ce type d'émotions. Mais il ne s'avisait pas, semble-t-il, de la complexité du processus. Il croyait que la poésie pouvait sortir d'une belle pensée. Mais si cette pensée n'était pas vécue par lui dans son être le plus intime, cette sorte de musique intérieure qui fait la poésie comme elle soutient le style, restait absente.

Cela nous semble confirmé par l'exemple d'un Baudelaire, lui aussi poète intellectuel, dont bien des vers méritent également le reproche de prosaïsme.

Plutôt que sur certains vers laborieux — qui ne sont certainement pas dus à un défaut d'assiduité sur les bancs du lycée!<sup>33</sup> — jugeons donc Vigny sur ce qui fait sa grandeur : son aptitude à ressentir des émotions poétiques d'origine intellectuelle, et à nous faire partager ces émotions. Sa seconde caractéristique est sa faculté de créer des mythes<sup>34</sup>. Nous dirions plus volontiers des fables, si cela ne risquait de faire confusion avec le genre illustré par La Fontaine. La fable ne consiste pas uniquement à faire parler des animaux en vue de dégager une moralité. Dans son sens le plus général, elle consiste à illustrer une signification.

Vigny avant tout peint des tableaux, mais ces tableaux racontent une histoire, un épisode. Les protagonistes incarnent, signifient, symbolisent quelque chose. La Fable, le Mythe sont des mensonges, des inventions, plus vrais que la vérité.

On a dit de Vigny qu'il était un poète philosophe. Certes. Mais cela ne le caractérise pas vraiment. Lamartine ne se prive pas de philosopher. Pourtant leurs manières sont aux antipodes. Ce n'est pas que Lamartine donne vraiment ses larmes : « à l'état de larmes ». Même l'effusion lamartinienne a son alchimie, sinon elle ne relèverait pas de la poésie.

Sans doute Lamartine tombe-t-il trop souvent dans l'éloquence, ce piège de la poésie française traditionnelle. Mais dans ses beaux passages, son lyrisme est d'abord harmonie. Certains poètes sont en premier lieu musiciens, d'autres chercheurs d'images. Chez Vigny, c'est l'image qui prédomine<sup>35</sup>. L'artiste, en lui, paraît plus visuel qu'auditif, même lorsqu'il s'attache à représenter l'indescriptible :

*Mais après nos Soleils et sous les atmosphères  
Où, dans leur cercle étroit se balancent nos sphères,  
L'espace est désert, triste, obscur et sillonné,  
Par un noir tourbillon lentement entraîné...*

Hugo apprendra beaucoup à l'école de Vigny, et plus tard Rimbaud.

L'artiste et le créateur de mythes sont, à vrai dire, deux êtres différents. La création de mythes est plutôt le fait du dramaturge. Il n'est pas fréquent de voir placés sur la même tête les dons supérieurs de l'artiste et du dramaturge. Les Shakespeare, les Racine, les Goethe, les Wagner ne courent pas les rues. Encore Goethe n'a-t-il pas inventé le mythe de Faust, ni Wagner celui de Tristan. Avec *Éloa*, Vigny a tout tiré de lui-même, sans rien emprunter à la légende.

*Éloa*, c'est un peu l'inverse de Faust, comme le rachat serait l'inverse de la corruption. Deux aspects du problème du mal. Le poète projetait un *Satan sauvé* qui aurait constitué le pendant d'*Éloa* mais ne put le mener à bien. Devons-nous conclure à l'impossibilité d'un rachat par la pitié? Contentons-nous d'observer que pour la première fois en France le thème de la pitié fait son appari-

tion dans les lettres. Il s'exprime par le refus de participer au bonheur céleste, à ce bonheur égoïste promis aux croyants, et qui ne pourrait être atteint que par le parti pris d'oublier ceux qui souffrent.

*Et toujours dans la nuit un rêve lui montrait  
Un ange malheureux qui de loin l'implorait.*

Peut-il exister un paradis tant qu'il y a un enfer? On voit la pointe dirigée contre le christianisme. Grand lecteur de la Bible, Vigny y a-t-il puisé les germes de son incroyance? Il est singulier de la voir s'affirmer dès le jeune âge avec, pour point de départ, un tel mouvement de la sensibilité. Voici préfigurées certaines complexités de Vigny. S'il n'est pas possible d'être heureux quand d'autres souffrent, à trop leur tendre la main on risque aussi de se voir attiré dans leur gouffre...

Le mythe de *Moïse* reste le plus humain de ceux qu'inventa la jeunesse du poète. Le personnage colossal de Moïse magnifie le drame du solitaire, de l'incompris, surtout si ce dernier est un intellectuel, s'il est appelé par une vocation. Il y a un quelque chose, un peu de Moïse, en tout homme d'exception.

Les autres grandes créations de la jeunesse de Vigny souffrent d'un certain excès de surnaturel. On consent à le suivre jusqu'au héros, jusqu'au demi-dieu : l'archange paraît un peu trop vide de substance humaine. Dans *Le Déluge*, Emmanuel est le fils d'un ange et d'une mortelle <sup>36</sup>, il sera puni avec la race humaine pour avoir voulu sauver avec lui une jeune fille :

*La mort de l'Innocence est pour l'homme un mystère.*

...

*La pitié du mortel n'est point celle des Cieux,  
Dieu ne fait pas de pacte avec la race humaine.*

En somme, devant l'attitude du Dieu biblique, personne ne peut sauver personne, ni les anges les humains ni les bons anges les mauvais...

*Le Déluge* et *Éloa*, composés en Béarn vers la même époque, se font plus ou moins pendant, mais ne peuvent guère se comparer. Il y a dans *Éloa* des passages qui sont

des chefs-d'œuvre, soit par la grâce, soit par l'envolée lyrique.

Ce qui peut faire du tort à *Éloa*, de nos jours, c'est que nous n'avons plus l'habitude de lire de longs poèmes. Et peut-être cette poésie, d'ailleurs, est-elle faite plutôt pour être récitée. Il convient d'écouter *Éloa* dite à plusieurs voix et avec quelques coupures. Même si les interprètes ne sont que des amateurs, l'impression est profonde. Sans doute peut-on faire quelques réserves. Marguerite à son rouet nous émeut plus vivement qu'*Éloa* : elle est une jeune fille comme les autres et n'est pas née d'une larme du Christ. De même, le Satan de Vigny a quelque chose d'un personnage byronien. Au reste, les protagonistes sont quelque peu écrasés par la description cosmique, comme dans *Le Déluge*. Mais qu'importe si l'artiste se révèle supérieur au dramaturge, soit qu'il contemple la terre envahie par les eaux, les marches d'azur de l'univers créé, ou le glissement nuageux des ailes parmi les mondes suspendus dans l'éther. *Éloa* est une œuvre sans précédent et sans suite, d'une poésie miraculeuse, et qui s'écoute comme on assisterait à des prodiges, à des pluies d'étoiles, à des chorégraphies de sphères.

Est-il légitime de considérer *Cinq-Mars* comme une œuvre poétique? Nous le croyons. Elle se conçoit et s'élabore dans le même temps qu'*Éloa* et *Moïse*. Comme dans les *Poèmes* s'y reflète une jeunesse, la même. Commencé dans les Pyrénées, l'ouvrage fut terminé à Paris. L'auteur avait besoin de compléter sa documentation. Dans la seconde édition, il donnera ses références et ses sources.

Ce roman, qui fit la renommée de Vigny, tomba dans un certain discrédit au cours de la dernière partie du xix<sup>e</sup> siècle. On en retint surtout une thèse de philosophie politique dont tout le monde s'est accordé à proclamer la fausseté. Presque un siècle et demi après la publication de *Cinq-Mars*, on en vient à se demander s'il n'y avait pas du vrai dans les vues de Vigny. *Cinq-Mars* se relit de nos jours avec beaucoup de profit. Le livre survit par le style, mais aussi on y voit le romantisme à sa source. Il ne suffit pas de dire, qu'avec *Cinq-Mars*, Vigny a créé



un genre, contestable du reste, celui du roman historique. La substance même du livre a été pillée par les contemporains. Dumas, avec *Les Trois Mousquetaires*, a popularisé les amours d'Anne d'Autriche et de Buckingham. En aurait-il jamais rien su si Vigny n'avait pas signalé l'épisode? Quant aux emprunts que Hugo a faits à *Cinq-Mars*, la liste en est étonnante. De là découlent *Cromwell* et *Marion de Lorme* <sup>37</sup>. Mais également, on ne l'a pas assez aperçu, *Ruy Blas*. Transposé à la cour d'Espagne, l'argument reste le même. Le jeune Henri d'Effiat a le malheur de s'éprendre d'une princesse royale, Marie de Mantoue. Pour s'élever jusqu'à elle il devient ambitieux et veut supplanter Richelieu. Ruy Blas « ver de terre amoureux d'une étoile » est également ambitieux par amour pour la Reine, Marie de Neubourg. (Le don Salluste de Hugo n'est pas sans rappeler le Richelieu de Vigny.) Les deux protagonistes appelleront la mort lorsqu'ils auront mesuré l'impossibilité de vivre leur rêve. Quand il arrivera à Vigny de reprocher à Hugo de l'avoir « écumé », on le comprend.

Bien que *Cinq-Mars* soit un roman, on y sent constamment la main du dramaturge et l'art du metteur en scène, qu'il s'agisse de régler des mouvements de foule, des scènes militaires, ou de nous montrer Richelieu au travail ou Louis XIII à la chasse. On s'étonne qu'aucun cinéaste n'ait encore pensé à porter *Cinq-Mars* à l'écran.

Mais peut-être, pour le lecteur d'aujourd'hui, la valeur du livre est-elle surtout faite de la beauté de ses pages descriptives, qu'il s'agisse du val de Loire ou des Pyrénées.

Il y a beaucoup de Vigny lui-même dans ce livre. Parfois on a l'impression qu'il s'y dédouble entre Cinq-Mars et de Thou, entre l'homme de guerre et de cour et l'homme de méditation et d'étude. N'y a-t-il pas deux Vigny, jusqu'aux années où la nature contemplative prendra le dessus? Un exalté et un songeur?

En épigraphe à un chapitre où Marie de Mantoue se confie à Anne d'Autriche, Vigny a placé ce vers de Delphine Gay inspiré par leur inclination mutuelle :

*Qu'il est doux d'être belle alors qu'on est aimée...*



Un rapprochement serait facile. Vigny, ambitieux par amour pour une Delphine déguisée en Marie de Mantoue? Ce n'est pas sérieux. C'est démenti par le contexte de la vie du poète. Mais nous avons vu l'état dans lequel l'ont mis ses échecs auprès de M<sup>lle</sup> de F..., ses difficultés au sujet de Lydia dont il n'obtint la main qu'à la suite d'une douteuse machination. On dirait aujourd'hui qu'Alfred de Vigny et Henri d'Effiat de Cinq-Mars souffrent du même complexe d'infériorité. L'un se sent deux fois paria, d'être noble et pauvre, l'autre veut se venger de tout ce qui le sépare d'une Altesse royale. La source de ce type, le héros romantique révolté, est bien là. Si bien né qu'il soit, le héros romantique porte en lui un paria.

En 1827, Vigny donna une préface à son roman qui, sous le titre : *Réflexions sur la Vérité dans l'Art*, constitue une sorte de manifeste. Ces réflexions sont très révélatrices de l'homme et de sa dualité. « Dans notre cœur plein de trouble, où rien n'est d'accord, deux besoins semblent opposés mais se confondent, à mon sens, dans une source commune, l'un est l'amour du VRAI, l'autre l'amour du FABULEUX. Le jour où l'homme a raconté sa vie à l'homme, l'histoire est née. Mais à quoi bon la mémoire des faits véritables, si ce n'est à servir d'exemple de bien ou de mal? »

Vigny opte pour le mythe contre le réel. Pour la *Vérité de l'Art* contre le *Vrai du Fait*. Mais il justifie ce choix, en réalité dicté par sa vocation personnelle, par une préoccupation de moraliste. Si on peut estimer avec lui qu'en effet, bien souvent, « l'histoire est un roman dont le peuple est l'auteur » ce roman-là n'est pas toujours le fruit de préoccupations si nobles! La fable, certes, peut procéder d'une profonde connaissance intuitive des hommes, d'une juste philosophie de l'histoire. Ou bien, notre siècle ne le sait que trop, elle peut être fabriquée pour servir les fins de telle ou telle propagande dont les sources sont des plus impures.

Ce manifeste déconcerte, c'est un plaidoyer pour les idées spécieuses. Vigny voudrait que la fable, la vérité

et la morale ne fissent qu'un. Cette ambition déraisonnable est un trait fondamental de son inspiration. Mais ce plan supérieur où tout pourrait se rejoindre lui restera inaccessible, pour la simple raison qu'il n'existe pas. A moins qu'il ne finisse par coïncider avec le silence?

Certes, ces *Réflexions* ont apporté une forte contribution au romantisme militant et séculier. Drames et romans historiques vont foisonner. Mais en voulant justifier le genre qu'il a créé, Vigny a en même temps cerné d'un trait net la part d'imposture qu'il contient. Les classiques lui reprocheront de tricher avec les faits et, même aux romantiques, il donne mauvaise conscience. Trop sincère, n'a-t-il pas dévoilé les artifices? On se vengera indirectement en le traitant de réactionnaire.

Lamartine survivra à Vigny et lui consacrera un article émouvant. Désabusé, Lamartine lui envie sa sagesse politique, mais lui reproche *Cinq-Mars* et *Chatterton* dans lesquels il voit des œuvres profondément antisociales! Avait-il oublié son *Histoire des Girondins*? Comme l'a noté Vigny, en littérature, ceux qui meurent sont toujours sympathiques et les victimes plus grandes que les bourreaux. Le principal mérite de ces vertueux trublions, les Girondins, n'est-il pas d'être montés à l'échafaud?

A propos des *Girondins*, Delphine Gay de Girardin écrira : « M. de Lamartine semble dire que si la Révolution a été cruelle et imparfaite, c'est que malheureusement elle a été accomplie par des hommes. Eh bien! voyez comme nous sommes inintelligents et sottement bornés : nous ne voudrions pas même d'une révolution qui serait faite par des Anges. Il y en a eu une autrefois, elle a produit l'enfer... »

Quelle que soit la thèse, elle rend toujours l'histoire ou le roman discutables. L'art seul fait l'unanimité.

La thèse de *Cinq-Mars* mérite-t-elle son discrédit? Elle s'explique par la première jeunesse de Vigny et les récits que lui faisait son père. Souvenons-nous qu'à quatorze ans Vigny, s'aidant de la bibliothèque paternelle, commençait une histoire de la Fronde. S'attachant à cette époque il finit par concevoir l'idée qu'en décapitant, au propre et

au figuré, ce qui subsistait de la féodalité, Richelieu croyait consolider le trône mais, qu'en réalité, il le privait de son soutien dans le pays. Il préparait les voies à cette monarchie absolue qu'exerça Louis XIV, influencé par les mauvais souvenirs d'enfance que la Fronde lui avait laissés. Les nobles perdirent leur raison d'être et furent transformés en courtisans.

Lorsque Louis XV fut amené à se défaire des Parlements, que restait-il de ces pouvoirs intermédiaires dont Montesquieu affirmait la nécessité? Rien. Isolée, sans assises dans le pays, la monarchie était condamnée, ayant dévalorisé ses supports naturels.

Ces vues ne sont pas fausses, mais la conjuration même de Cinq-Mars n'est pas de nature à les étayer. Il n'est pas douteux que, de nos jours, les entreprises, intrigues et menées des Grands, seraient considérées comme factieuses. De même, les Parlements, au lieu d'étayer la monarchie, ne firent que la miner. Enfin, sous l'Ancien Régime, l'administration était incohérente.

La thèse de Vigny aurait de la force si la noblesse et les magistrats des Parlements, avaient possédé un caractère représentatif. Cette condition n'était pas remplie. Certes, à l'époque, en Angleterre, ni les Lords ni les Communes n'étaient vraiment représentatifs. Tout de même, c'étaient des assemblées. Leur existence faisait valoir un principe et en ébauchait l'application. En France, rien de tel. L'alternative était donc entre la monarchie absolue et l'anarchie des seigneurs et des magistrats, sans oublier le clergé de l'époque. L'absolutisme était sans doute préférable à l'anarchie de corps privilégiés ne représentant qu'eux-mêmes. Ce qui ne fut pas aperçu c'est qu'il aurait fallu pouvoir donner aussi des moyens d'expression aux autres classes de la société. Les conspirations des élites n'y encourageaient pas.

L'isolement de la monarchie absolue est pourtant un fait incontestable que Vigny a très bien discerné.

On ne peut nier que l'œuvre de Richelieu ait rendu possible celle de Louis XIV, ni que les héritiers de Louis XIV n'aient été comme intoxiqués par une doctrine de concentration de tous les pouvoirs dans leur personne, au nom du droit divin. Cela devait mener à l'égoïsme que Vigny

dénonce chez les Bourbons, et finalement à l'impéritie. Dans son *Turgot*, M. Edgar Faure analyse les causes économiques de la Révolution. L'introduction à cet ouvrage de M. Gérard Walter révèle des attitudes significatives de Louis XV. En 1740, la famine ravage le pays. Le Roi n'en a cure. Il n'y a plus de pouvoirs intermédiaires. C'est en vain que le premier président de la Cour des Aides, l'évêque de Chartres, le duc d'Orléans attirent l'attention du Roi sur l'état de son royaume. Le Roi ne leur répond même pas. Au duc de La Rochefoucauld, il répondra cependant qu'il n'ignorait rien de la situation, et même que le nombre de ses sujets avait diminué d'un sixième depuis un an. Après quoi on change de conversation <sup>38</sup>.

Louis XVIII manquera bien des chances de restauration pour avoir compris trop tard que la France réclamait le régime représentatif. L'Empire s'ensuivit qui au moins dota la France d'une administration. Quant à Charles X, couronné à Reims par l'abbé Latil (qu'il avait fait évêque) devenu son confesseur après avoir assisté à ses derniers moments M<sup>me</sup> de Polastron, il n'avait jamais dans son cœur accepté la monarchie constitutionnelle. La perte de la femme qu'il aimait par-dessus tout l'avait plongé dans une dévotion étroite qui le rendit tout à fait étranger à son siècle et le jouet d'un clergé obscurantiste <sup>39</sup>. La révolution de 1830 s'ensuivit.

Vigny est donc loin de s'être trompé dans ses vues générales. Mais là où il frise l'extravagance, c'est lorsqu'il veut nous faire croire que cette évolution pouvait être aperçue par des personnages du temps de Louis XIII, lorsqu'il fait en quelque sorte prédire le cours des événements et la Révolution par le vieux compagnon d'Henri IV, le maréchal de Bassompierre, lequel, tout comme Vigny « se souvient de l'avenir ».

Il n'en reste pas moins que, réfléchissant sur une œuvre où il créait le genre de l'histoire romancée, Vigny, avec une rare lucidité, a posé le problème des rapports de l'histoire et de la mythologie. Ce problème nous paraît devoir demeurer sans solution, mais il existe. En guise de comparaison, disons que l'histoire, vue par deux auteurs aussi éminents que Charles Seignobos et Jacques Bainville, par exemple, n'est pas du tout la même.

Retenons que la jeunesse créatrice de Vigny s'achève sur une confrontation avec l'Insoluble. A mesure qu'il avancera en âge, il s'avancera aussi de plus en plus vers la contemplation des grandes énigmes et le dialogue avec le Sphinx. En ce sens, *Cinq-Mars* est une étape dans cette poétique de l'Insaisissable par laquelle Vigny se caractérisera pour la postérité.



DEUXIÈME PARTIE

# LE SIÈCLE



# 1.

## Soirées romantiques.

Le Paris de 1827 est en pleine effervescence. La révolution politique se prépare dans l'ombre, mais la révolution romantique s'épanouit au soleil. Phénomènes qui n'ont en apparence rien de commun, dont pourtant l'un, secrètement, annonce et prépare l'autre. Peut-on être à la fois subversif en art et royaliste? La contradiction n'est pas encore aperçue. David d'Angers vient de sculpter les profils de Vigny et de Hugo. Ce dernier a été décoré et invité au sacre de Charles X. Pour Vigny, la Cour ne s'est pas mise en frais. Cela ne nuit pas à la fraternité des deux amis. Chez les uns ou les autres, on organise des lectures qui déclenchent l'enthousiasme. La mode est aux compliments aussi recherchés que dithyrambiques.

Cette avant-garde s'enrichit de deux recrues d'importance : Alexandre Dumas et Sainte-Beuve. Ce dernier est un des seuls à n'avoir pas apprécié *Cinq-Mars*, « chimère poétique », mais sera conquis par les *Poèmes antiques et modernes*, ce qui le rendra par la suite plus indulgent envers le roman. Hugo, lui, a volé au secours de *Cinq-Mars*. Vigny et Sainte-Beuve essaieront de faire amitié, au point que Vigny couvre les *Poésies de Joseph Delorme* de fleurs assez inattendues. Il notera : « Sainte-Beuve m'aime mais ne me connaît pas... » Cette hésitante lune de miel sera sans durée. L'amitié de Vigny et de Dumas au contraire ne subira pas d'éclipse, bien qu'au cours des années les différences dans leur mode de vie viendront espacer les occasions de rencontres.

C'est par le théâtre que la génération romantique entend désormais s'affirmer. Hugo donne le ton, avec son

*Cromwell*, dont lui-même convient qu'il est injouable, mais dont la préface-manifeste fera date dans l'histoire littéraire.

Les approches de 1830 procuraient au théâtre des chances difficiles, mais singulières. La scène offre, en ces temps où Paris se reprend à fermenter sourdement, mais où la liberté d'expression des idées est sévèrement contrôlée, le seul moyen de présenter au public l'image de ses propres passions, de ses antagonismes renaissants, ennoblis et à peine déguisés sous les voiles de la fiction historique.

La brèche théâtrale était donc bien mal défendue ou négligée? On n'en croira rien : les vues les plus conservatrices sont à la merci de certains arguments constants et sordides. Ce n'est pas le génie d'un Hugo qui force les barrages, mais la loi du déficit. Depuis la mort de Talma, la Comédie-Française ne faisait plus recette. C'est une situation bien connue, à laquelle les gouvernements appliquent toujours le même remède : ils changent l'administrateur. Circonstance favorable, celui qui fut nommé, le baron Taylor, était un ancien officier, ami et compagnon d'armes d'Alfred de Vigny.

Les uns pouvaient croire qu'il s'agissait de rendre au Théâtre-Français, par un répertoire nouveau, une vie nouvelle. Les autres, qu'il importait de faire triompher dans les lettres une esthétique rajeunie. Il convenait simplement de mettre aux prises dans une bagarre symbolique les tenants du passé et les champions de l'avenir.

Est-il normal qu'une société se passionne soudain pour des conceptions scéniques, pour une formule littéraire? Ce ne sont pas là des questions propres à agiter les foules. Paris brûlait de renverser le régime. Mais, n'étant point encore assuré dans ses desseins, il faisait mine de s'enthousiasmer à propos de Shakespeare ou d'*Hernani*.

L'importance que cela donnait aux jeunes dramaturges de l'école romantique devait naturellement leur monter à la tête. Le réveil sera lent et pénible sous Louis-Philippe. Dans la bataille qui s'engage, Vigny joue un rôle à la fois précurseur et réservé. Pressent-il déjà cette vérité dont il fera le *credo* de sa vie, que l'art ne doit pas se mêler des luttes du forum? Est-il parfaitement satisfait de voir

le succès de *Cinq-Mars* interprété comme un succès de droite, comme l'apologie d'une conception passéiste de l'histoire? Pressent-il ce besoin profond du pays, remettre ses pas dans ses pas, recommencer la Révolution tragique et avortée, mais avec prudence, en évitant les excès, les erreurs, qui ont compromis la cause républicaine? Son souci évident est de placer la querelle théâtrale sur son vrai terrain, le terrain littéraire, et de faire barrage à la déviation politique.

Il s'attribuera le premier rôle en date, mais relativement modeste : celui d'introducteur de Shakespeare sur la scène française. C'est ainsi qu'il a entrepris, en collaboration avec Émile Deschamps, la traduction de *Roméo et Juliette* en vers français. Travail qui restera inachevé : il est nécessaire, aux Français, que la vedette soit attribuée à M<sup>lle</sup> Mars et celle-ci n'a plus l'âge de Juliette. Elle jouera donc Desdémone.

Pendant que Vigny travaille à *Othello*, Hugo présente sa *Marion de Lorme*. La censure la rejette. Avec son abondance torrentielle, Hugo aura bientôt pris sa revanche en composant *Hernani*. Mais, prétextant qu'*Hernani* se substitue à *Marion*, il réclame le pas sur *Othello*, qu'on répète déjà! Les amis, les frères d'armes vont-ils se brouiller pour une telle rivalité? Vigny se défend, et pas seulement en son nom propre : c'est Shakespeare qui doit ouvrir la voie à Hugo, et non l'inverse. Hugo s'incline. La bataille d'*Othello* sera la première. Il n'y a pas à comparer une traduction, même en vers, et une création originale comme *Hernani*. Mais le véritable sens de la victoire d'*Othello*, c'est de rendre possible la victoire d'*Hernani*. Cet incident, loin de révéler le premier germe de discorde entre les deux chefs de file du romantisme, devrait prouver la nécessité de leur union. C'est ainsi que, livrés à eux-mêmes, ils eussent compris leur action. Malheureusement le diable s'en mêlait : « Un petit bonhomme assez laid, figure commune, dos plus que rond, qui parle en faisant des grimaces obséquieuses comme une vieille femme; il s'exprime péniblement, a un grand fond d'instruction et beaucoup d'habileté à la critique littéraire. A force d'esprit, il a fait d'excellents vers sans être poète instinctif. Plein de formes modestes, il s'est mis en séide à la suite de



Victor Hugo et a été entraîné à la poésie par lui; mais Victor Hugo qui, depuis qu'il est au monde, a passé sa vie à aller d'un homme à un autre pour les écumer, tire de lui une foule de connaissances qu'il n'avait pas; tout en prenant le ton d'un maître, il est son élève. Il sait bien qu'il reçoit de lui un enseignement littéraire, mais il ne sait pas à quel point il est dominé politiquement par ce jeune homme spirituel qui vient de l'amener, par son influence journalière et persuasive, à changer absolument et tout à coup d'opinion. »

Ce jugement intime, de 1829, n'empêchait pas Vigny et Sainte-Beuve de se couvrir de fleurs mutuelles, mais ils étaient trop clairvoyants pour ne pas se percer à jour. Encore Vigny ne se doutait-il pas du rôle que jouait Adèle Hugo dans la vie de Sainte-Beuve.

La préface d'*Othello*, intitulée : *Lettre à Lord\*\*\* sur la soirée du 24 octobre 1829 et sur un Système dramatique*, apparaît comme une sorte de modération à la préface de *Cromwell*. Pour prouver que l'inspiration de la tragédie classique s'était étiolée dans la convention, qu'on avait besoin d'air frais, Hugo n'avait pas craint de rebâtir toute une évolution à l'humanité, sinon au Cosmos. Et selon lui, le suprême aboutissement, la pointe exquise de la pyramide des siècles, cette formule qui était et qui contenait tout, cette synthèse universelle du drame esthétique et de la métaphysique sociale avait trouvé son nom : c'était *le burlesque*.

Vigny ne montrait pas tant d'ambition : « Une simple question est à résoudre. La voici : La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : — dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue; — dans sa composition des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique? »

C'était la vraie bataille qui était à livrer. La gagner, c'était une entreprise de plus de mérite qu'on ne peut le supposer aujourd'hui. *Othello* est, il est vrai, une des

pièces les plus sauvages que Shakespeare ait conçues. La grosse difficulté tenait pourtant à la question du mouchoir, ce mouchoir qu'Othello a donné à Desdémone, et dont le traître Iago le persuade que Desdémone l'a remis à Cassio, son amant supposé. Jamais n'avait-on rien vu sur la scène du Théâtre-Français de si vulgaire qu'un mouchoir. Ducis en avait fait un bandeau de diamants. L'obligation du style noble pesait de toute sa majesté, et les auteurs s'ingéniaient à remplacer les mots du vocabulaire courant par d'étonnantes périphrases. Des espions s'intitulaient :

*Ces mortels dont l'État gage la vigilance.*

Faire accepter le mouchoir de Desdémone, c'était lutter pour la vérité. Faire applaudir Shakespeare, c'était demander au « public français de montrer hautement qu'il sait bien que les langues ne sont que des instruments, que les idées sont universelles, que le génie appartient à l'humanité entière et que sa gloire doit avoir pour théâtre le monde entier ».

Encore ces assertions pouvaient-elles blesser la fibre du chauvinisme. Shakespeare n'avait pas eu de chance en France. Civilisé par Ducis au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'année 1822 devait lui valoir le plus cruel affront. Une troupe anglaise était venue à Paris et il en était résulté un scandale, les malheureux acteurs ayant manqué d'être mis en pièces, et Desdémone périr avant la jalousie d'Othello. Il est vrai qu'il ne s'agissait point là de littérature, mais d'anglophobie et de bonapartisme. Toutefois, en 1828, Sainte-Hélène était oubliée, ou les esprits plus éclairés, et de nouvelles représentations anglaises avaient passionné l'élite. Berlioz s'y était épris de Miss Smithson qui, alors dédaigneuse, deviendra sa femme après qu'un accident l'aura écartée de la scène.

Malgré cette expérience favorable, aurait-on vraiment pu présenter au Théâtre-Français le texte de Shakespeare dans toute sa crudité? C'est à juste titre qu'on reprocherait à Vigny d'avoir édulcoré son modèle, mais il faut tenir compte des contingences de l'époque, et le louer d'avoir mis au service d'une bonne cause le tact, la distinction, l'élégance qui pouvaient la servir, non sans avoir

rompu avec le vers classique pour lui substituer une langue poétique plus libre, plus chatoyante, pleine de souplesse et d'envolée :

## OTHELLO

*De ce malheur quel sentiment avais-je?  
Aucun. Si l'ignorance est un vrai privilège,  
Ce fut alors. Hier, quel mal ai-je éprouvé?  
J'avais le cœur léger, libre, et n'ai pas trouvé  
Les baisers de Cassio sur ses lèvres; l'empreinte  
En était invisible, et j'ai dormi sans crainte.*

## IAGO

*Vous m'affligez vraiment, je le dis devant Dieu.*

## OTHELLO

*J'étais heureux hier. Et maintenant, adieu,  
A tout jamais adieu, le repos de mon âme!  
Adieu, joie et bonheur détruits par une femme!  
Adieu, beaux bataillons aux panaches flottants!  
Adieu, guerre! adieu, toi dont les jeux éclatants  
Font de l'ambition une vertu sublime!  
Adieu donc, le coursier que la trompette anime,  
Et ses hennissements, et le bruit du tambour,  
L'étendard qu'on déploie avec des cris d'amour!  
Appareil, pompe, éclat, cortège de la gloire!  
Et vous, nobles canons qui tonnez la victoire  
Et qui semblez la voix formidable d'un Dieu,  
Ma tâche est terminée! A tout jamais, adieu! <sup>40</sup>*

Mais, sur un exemplaire d'*Othello*, voici une dédicace :

*Quel fut jadis Shakespeare? On ne répondra pas.  
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas,  
Rien de plus. — Je le fis en cherchant sur sa trace  
Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,  
Gloire — fortune — amour — pouvoir ou volupé!*

*Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté  
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures*

*Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,  
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,  
Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.*

Par ces vers admirables, et comme frissonnants du choc d'une apparition fatale, nous voyons, vers le début de 1830, M<sup>me</sup> Dorval faire son entrée dans la vie du poète. Il a trente-trois ans et, depuis cinq ans, il est le mari d'une femme dont les malaises constants, le lymphatisme et la nullité d'esprit n'ont pu que le détacher. Mais qui donc est M<sup>me</sup> Dorval? Il faut se détourner des joutes de la scène officielle, laisser *Othello*, *Hernani*, combattre et triompher, et s'en aller retrouver, à la Porte-Saint-Martin, les spectacles qui faisaient pleurer Margot. C'est un grand changement de milieu, d'ambiance.

Dans le même temps où la Comédie-Française délaisse les pompes académiques, le bon vieux mélo — spectacle mélangé de comédie et de musique — va se rehausser d'un ton, et cesser de fraterniser tout à fait avec le vaudeville. Quelle pâture la génération de 1830 a-t-elle bien pu trouver dans ce rejeton du mélodrame, le drame romantique en prose? Mais cet engouement naissait de la même réaction contre les plates conventions d'une tragédie devenue salonnrière, où l'étiquette avait remplacé l'expression des passions. Dès lors, les appels de pied, les invocations délirantes d'êtres possédés par d'étranges fureurs prennent une sorte de justification. C'est un besoin frénétique de s'extérioriser, une revanche des tempéraments contre l'immobilité. Crainte du paradoxe, on n'oserait écrire que ce qu'on allait chercher à la Porte-Saint-Martin c'était le naturel, mais enfin c'était la nature, ou mieux, un art, des répliques « nature ».

Genre théâtral qui allait trouver son animateur avec Alexandre Dumas, et son interprète idéale avec une actrice qui ne craignait pas d'avouer son impuissance à parler au passé défini : Marie Dorval. « M<sup>me</sup> Dorval, écrira Vigny, fait une sorte de miracle car elle met des paroles plates et totalement insignifiantes sur un ton si pathétique, si passionné, si chaleureux, que l'on se figure avoir compris et l'on pleure sur sa parole. »

Sur le vu des pièces où triomphait Marie Dorval, ces



œuvres débridées, tumultueuses, aux tirades compliquées, aux situations arbitraires, où l'intrigue progressait à coups d'interjections et d'amplifications grandiloquentes, il serait aisé de se tromper sur elle. Elle n'avait rien pourtant d'une cabotine puissante et vulgaire, dont la voix aux inflexions canailles eût troublé la sensibilité populaire. Un des seuls rôles où elle échouera sera celui de Marguerite de Bourgogne. Elle était faite pour servir le drame romantique, mais à la façon d'une antithèse, d'un repoussoir : elle y jouait les tendres victimes des fatalités excessives. Elle avait reçu le don de la mélancolie, celui des larmes. C'était dans *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, de Goubaux et Victor Ducange, qu'elle s'était révélée, aux côtés de Frédérick Lemaître. « Elle était frêle, éplorée, timide, écrit Jules Janin; elle pleurait à merveille, avec une désolation, avec des spasmes, un délire à tout renverser; elle excellait à contenir les passions de son cœur et à dire comme les héros de Corneille : « Tout beau mon cœur! » Elle avait été créée pour dire les douces joies de l'âme, intimes et bienveillantes; humble et résignée et toute courbée sous le poids d'une immense douleur qui se faisait jour de toutes parts. »

Au physique, elle était brune, un peu sombre avec de grands yeux pâles, les traits peu réguliers sous un front bombé, pas grande, mais fine, élancée. Selon George Sand, « sa taille était un souple roseau qui semblait toujours balancé par quelque souffle mystérieux, sensible pour lui seul. Elle était mieux que jolie, elle était charmante; et cependant elle était jolie, mais si charmante que cela était inutile ». Elle parlait doucement, en sourdine, d'une voix un peu couverte, avec de brusques explosions de délire et de passion. Fort lunatique, sujette à des accès d'humeur sombre et de dépression entre des phases d'excitation, elle s'en excusait sur une enfance troublée. Elle était née le 6 janvier 1798 à Lorient, de parents comédiens ambulants, et pour ainsi dire sur une charrette. Elle avait fait partie de ces troupes dont le directeur proposait une partie de dominos à l'amateur le plus fort de la société pour égayer l'entracte. Elle avait chanté dans des chœurs, grimpée sur une échelle et abritée sous un parapluie pour quatre, la coulisse du théâtre étant tombée en ruine.



Elle n'avait possédé longtemps qu'une seule robe blanche qu'elle repassait le jour et où elle rajoutait quelque ornement caractéristique de son rôle du soir. A seize ans, orpheline, elle avait épousé un M. Allan-Dorval, comédien au théâtre de Lorient <sup>41</sup>. Deux filles lui naissent entre deux tournées, elle perd d'ailleurs son mari, subsiste comme elle peut. Un jour, à Strasbourg, elle remplace au pied levé la vedette dans *La Mère coupable* de Beaumarchais. Un acteur notoire, Potier, se trouve là, la remarque, lui conseille d'aller à Paris. Elle se présente à Lafond, qui fait autorité au Français comme au Conservatoire et qui ne la déclare bonne qu'à jouer les soubrettes. Enfin, elle trouve un vague emploi à la Porte-Saint-Martin où elle végète des années jusqu'à l'événement qui la révélera en 1827 : le drame de *Trente ans ou la Vie d'un joueur*.

Dès lors elle est imposée à l'attention du public. Vigny, qui la voit jouer, l'admire; il ne la rencontre personnellement qu'en ce début de 1830, où il lui est présenté par Dumas. Elle-même avait fait la connaissance de Dumas de la manière la plus simple, hélant de son fiacre le jeune auteur d'*Henri III et sa Cour* qui passait dans la rue. De même, ayant reçu une lettre admirative de George Sand, elle ira un jour monter son escalier. Elle ne craignait pas l'initiative. Elle se sentait faite pour interpréter les rôles romantiques, voulait lier partie avec les protagonistes de ce mouvement.

Il est probable que la jeunesse de Marie Dorval s'intéressa peu aux passions de l'amour. Son mariage ne l'avait guère éveillée, semble-t-il. La vie était trop dure. Elle avait vingt-deux ans et elle habitait une modeste chambre avec son mari et ses deux filles lorsque Allan-Dorval trouva un engagement pour Saint-Pétersbourg, tomba malade en route et mourut à Smolensk.

A Henri Monnier qui lui demandera un jour la cause de ses accès de mélancolie, elle répondra : « C'est une habitude de jeunesse. Je suis venue au monde sur les grands chemins, j'ai été bercée aux durs cahots de la charrette de Ragotin. Je n'ai connu ni les jeux ni les joies de l'enfance... Orpheline à quinze ans, j'épousai le premier venu qui voulut bien se charger de mon sort. Le hasard intervertit les rôles, je devins la protectrice de mon pro-

tecteur. Les souffrances et les travaux de la maternité, les soucis du ménage, les dures peines de l'acteur de province, sans feu ni lieu pour ainsi dire, en butte aux caprices du public, aux faillites des directeurs, ont rempli ma jeunesse. »

Au cours de ces années où on la tolère à la Porte-Saint-Martin, un peu à cause de la pitié qu'elle inspire, de sa bonne volonté, et de la protection de Potier qui croit en elle, il y a tout lieu de croire qu'elle se nourrit surtout de solitude. Elle cédera finalement aux instances du chef d'orchestre de la Porte-Saint-Martin, Alexandre Piccini, descendant du compositeur et compositeur lui-même. Il est probable qu'elle eut alors la révélation de l'amour physique. Elle écrira un jour : « Piccini est le seul homme qui m'ait aimée et qui a eu la volonté de me rendre heureuse. Enfin, je lui dois Caroline, quand ce ne serait que cela <sup>42</sup>... »

Amoureux intelligent, Piccini n'en était pas moins volage. Au surplus, étant marié, il ne pouvait reconnaître l'enfant. Marie et lui restèrent en bons termes. Quant à Caroline, « Pichinoisette », elle consolera sa mère des peines que lui causeront ses aînées, Louise et Gabrielle.

De 1827 à 1829, le couple Marie Dorval-Frédéric Lemaître dominera la scène parisienne. Ils étaient faits pour se compléter. Lui violent et terrible, elle éperdue, dialoguaient sur la scène avec un naturel et une simplicité qui, dit Jules Janin, faisait : « une révolution complète dans l'art théâtral... Les spectateurs de s'entre-regarder avec étonnement, émus et charmés par tant de simplicité et tant de grâce ».

N'oublions pas toutefois que Dorval est avant tout comédienne. Un soir elle parle dans les coulisses du théâtre avec un journaliste. Tout à coup, au milieu de la conversation, elle se met à se frotter vivement les yeux, son interlocuteur lui demande si elle n'y a pas mal. « Non, dit-elle, c'est que je vais pleurer. » Et d'entrer en scène en présentant tous les signes de la plus profonde douleur.

Cette observation est pleine d'intérêt. Doit-on conclure que, parvenue difficilement au succès, Marie Dorval a vu chez elle le factice prendre le pas sur la vérité des émo-

tions? En tout cas, elle s'est enseignée patiemment à imiter les passions et à le faire avec naturel. C'est au moins le fait d'une personne chez qui la cérébralité l'emporte. Dans le cas de ses relations avec Frédérick Lemaître, il semble bien qu'il se soit agi de ces amours de vedettes où les préoccupations professionnelles ne cessent pas de rester au premier plan.

Le consolateur ne fut autre que le directeur de la Porte-Saint-Martin, Jean-Toussaint Merle. C'était un homme de belles manières et de belle prestance, avec quelque chose de britannique, en dépit d'une pointe d'accent provençal. C'était lui qui, en 1822, avait attiré à Paris cette troupe anglaise dont les représentations s'étaient si mal terminées.

Auteur dramatique devenu critique, Merle, surnommé le Merle Blanc à cause de ses opinions royalistes, faisait autorité au journal monarchiste *La Quotidienne*. Dorval dira un jour que le mariage était la seule façon qu'ils avaient trouvée de se séparer. Une autre version veut que Madame la Dauphine, la duchesse d'Angoulême, se soit offusquée de voir son critique favori engagé dans une liaison irrégulière. Si cela est vrai, la fille de Louis XVI aurait mieux fait de se mêler de ce qui la regardait. Faut-il croire que les destinées, loin de se renouveler, se répètent? « Je devins la protectrice de mon protecteur », avait dit Marie Dorval au sujet de son premier mariage. Le même rôle l'attendra auprès de M. Merle et pèsera sur elle jusqu'à la fin de ses jours.

Elle et Vigny s'aimèrent-ils à première vue? Le choc de l'amour peut avoir été précédé par celui de l'admiration réciproque. Il voyait en elle l'héroïne shakespearienne par excellence. Au lendemain d'*Othello*, il dut songer à une suite de traductions dont elle eût été l'interprète. Mais tous rêvaient d'utiliser ses dons. Hugo, tumultueux, encore fidèle à sa femme infidèle, lui destine *Marion de Lorme*. Dumas vient de faire représenter *Christine*, et tandis qu'il reçoit à souper entre la générale et la première, Vigny et Hugo, à l'écart, fraternellement penchés sur la besogne, lui remanient sa pièce. Dumas fait la cour à Dorval. Elle le repousse avec intelligence : « Ah! non, aimez-moi comme m'aime M. de Vigny... » Ce n'est peut-être pas que l'ad-

miration de Vigny soit encore platonique, mais c'est assurément avouer qu'elle aime Vigny. Dumas restera le bon camarade, « mon bon chien », et dévoué jusqu'à la mort. Il lui apportera *Antony*, dont toute la nuit, chez elle, il refait le cinquième acte sur ses conseils.

La création d'*Antony* est du 3 mai 1831. A l'occasion d'une reprise en 1867, Théophile Gautier évoquera ses souvenirs. « C'était une agitation, un tumulte, une effervescence dont on se ferait difficilement une idée aujourd'hui. Il y avait là des mines étranges et farouches, des moustaches en croc, des royales pointues, des cheveux mérovingiens ou taillés en brosse, des pourpoints extravagants, des habits à revers de velours jetés sur les épaules comme on en voit encore dans les lithographies de Devéria, des chapeaux de toutes formes excepté, bien entendu, de la forme usuelle. Les femmes, un peu effarées, descendaient de voiture, parées à la mode du temps, avec leurs coiffures à la girafe, leur haut peigne d'écaille, leurs manches à gigot et leurs jupes courtes laissant voir des souliers à cothurnes... Quant à M<sup>me</sup> Dorval, jamais on ne vit au théâtre une actrice plus profondément féminine. Quoiqu'elle ne fût pas régulièrement belle, elle possédait un charme suprême, une grâce irrésistible; avec sa voix émue, troublée, qui semblait vibrer dans les larmes, elle s'insinuait doucement au cœur. » Adèle d'Hervey « âme mélancolique et tendre » est devant le terrible Antony « comme un pauvre agneau qu'aspire un reptile venimeux ». Elle met tout son art à balbutier : « Mais je ne sais pas, moi! Mais je suis perdue, moi! »

La première rencontre aurait eu lieu au café des Variétés, où Dorval se trouvait avec Dumas tandis que Vigny cherchait en vain Alfred de Musset <sup>43</sup>. Après avoir fait asseoir Vigny à leur table, Dumas, désireux d'aller saluer les uns et les autres, les laissa beaucoup en tête à tête. Le dialogue qui s'engagea devait durer sept ans.

Marie Dorval habite alors rue Meslay, à l'angle du boulevard Saint-Martin, avec M. Merle et ses deux filles aînées. L'appartement n'est pas grand. M. Merle y a sa chambre et son cabinet de travail-bibliothèque. Marie est



chez elle dans sa chambre-boudoir. Le dimanche, jour de relâche, elle reçoit volontiers à dîner.

Vigny et Merle font amitié. Ce dernier sera invité à suivre l'expédition d'Alger en qualité de correspondant de guerre, d'historiographe, disait-on alors, et Vigny consacrera un article élogieux à ses relations de cette campagne. On a traité Merle de mari complaisant. La vérité est sans doute plus nuancée. Nous verrons toujours Marie prendre de grandes précautions et s'imposer de sévères restrictions pour éviter tout scandale.

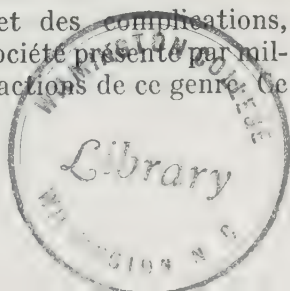
Il est vrai aussi qu'elle affiche Vigny et s'arrangera pour que nul n'en ignore, au grand ennui du poète. Tout se passe comme si elle voulait intégrer Alfred au cercle de famille. Elle est désireuse, notera finement M<sup>me</sup> Simone André-Maurois, « de sanctifier ses liaisons en leur donnant un caractère familial ». Cela est particulièrement vrai de Piccini, qui reste un de ses familiers. Alfred souffrira de cette promiscuité où doivent fraterniser les élus d'hier, d'aujourd'hui, de demain... Cependant parce qu'un jour George Sand, non avertie à temps, n'a pas confirmé un alibi, voici Marie dans tous ses états. Cette psychologie n'est pas facile à démêler. Merle, que l'automne détache de Vénus, est prêt sans doute à faire la part du feu, pourvu que la façade soit maintenue, qu'il règne entre ces époux séparés de corps comme une entente tacite pour le maintien des apparences. En ce sens, Merle peut être considéré comme secrètement favorable à un choix tel que celui de Vigny.

On ne doit pas non plus perdre de vue l'importance du sentiment religieux chez Marie Dorval. Elle a beau se savoir pécheresse, elle n'en croit pas moins au mariage. Ce qui ne l'empêche pas de croire aussi à la possibilité du rachat par l'amour. C'est avec conviction qu'elle a lancé, lors de la première de *Marion de Lorme*, le vers de Hugo :

*Ton amour m'a refait une virginité!*

Sur quoi le Tout-Paris a éclaté de rire...

Voilà bien des contradictions et des complications, dira-t-on. Notons pourtant que la société présente par milliers des accommodements et transactions de ce genre. Ce





qui, en l'espèce, les rend gênantes, c'est qu'elles concernent des êtres qui ont, ou qui croient avoir, la vocation de l'absolu.

Dans ces premiers temps, Vigny, sous le charme, se plaît chez les Merle. Les filles, Gabrielle et la petite Louise, sont jolies, vibrantes. Les familiers de la maison sont Soulié, Dumas, Sainte-Beuve, Hugo, Paul Foucher, Piccini, Charles Maurice, Fontaney qui fait des imitations, des pitreries. Pauline Duchambge, ex-maîtresse d'Auber, chante ses mélodies composées sur des paroles de Marceline Desbordes-Valmore. Si l'on a faim et soif, quelqu'un se dévoue pour aller chercher des huîtres et du vin blanc. La maîtresse de maison joue à embarrasser Fontaney, lui fait des agaceries. Elle coule un œil vers Vigny pour voir s'il est jaloux. Mais les deux hommes s'en vont de compagnie, parlant tard dans la nuit d'art et de poésie.

Si le temps qui s'écoule entre la rencontre, la naissance de l'amour, et les derniers abandons est, croit-on, assez long, ce n'est pas le fait de la gaucherie mais plutôt celui de la crainte qui s'empare de deux êtres lorsqu'ils se sentent promis à la passion. « Le chevalier de Malte l'aimait peu. Elle lui avait d'abord déplu. Il se disait : « C'est une coquette! » tant qu'elle ne se donna pas. Il la foulait aux pieds. »

Vigny n'est plus le jouvenceau, Chérubin au service du Roi. Le front s'est largement dégagé sous les cheveux abondants, tourmentés à la mode romantique. Le visage s'est affiné, creusé, dégagé des mollesses du premier âge. Sous ce front haut, les yeux paraissent profondément enfoncés, le nez long; la bouche s'est amincie sans perdre en sensualité, mais elle est marquée d'une sinuosité nouvelle. Ce regard que l'on sent prompt à la passion, mais d'une lucidité aiguë, trouble la femme et ne la laisse pas en repos. Elle se sent scrutée, dénudée, elle sait que, dans le même moment, elle est aimée et foulée aux pieds, désirée et jugée. En vain elle cherche un refuge dans sa propre mobilité, elle est aussitôt suivie, encouragée, dans les jeux du caprice et de l'inspiration. Il consent à se laisser envoûter, il n'est jamais dupe.

« Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout, elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse en une minute. Elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière. Elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite, elle essaie sa physionomie et l'aiguise, elle essaie sa voix en parlant haut, elle essaie son âme en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre... »

Vigny n'est pas un être simple. Le serait-il devenu depuis qu'il écrivait *Dolorida*? La duplicité que des femmes soucieuses de leur réputation ont imposée à sa jeunesse s'est imprimée en lui, a lié pour lui de façon irrévocable le plaisir et l'heure clandestine. Ce rationaliste, et qui ne croit pas au péché, est pourtant épris de la volupté du péché. Vingt ans plus tard, il ne reculera pas devant cette appréciation : « Le communisme, la communauté des femmes retrancherait du monde l'amour. L'amour avec ses regards furtifs, ses rendez-vous et ses secrets, élève l'homme et la femme. Que tout leur soit permis par le mariage, ils s'endorment et s'éveillent froidement. »

*Viens y cacher l'amour et ta divine faute,*

écrira l'auteur de *La Maison du Berger*. « Amour plus chaste que le mariage, un amant cherchant à élever sa maîtresse tandis que le mari l'abaisse continuellement », note l'amant de Marie Dorval. C'est véritablement « l'ange de l'adultère » qui vient faire ces visites faussement innocentes à l'actrice, dans l'appartement où circulent M. Merle et les jeunes filles. Elle en conçoit un irrésistible désir de s'évader hors des limites de cette terre.

Sait-elle qu'elle est prédisposée au mysticisme, comme le révéleront clairement ses dernières années? Vigny fait naître en elle des images d'extase et de perfection. Sur

les chemins de sa jeunesse hasardeuse, elle n'a point rencontré d'amoureux qui empruntassent les traits du chevalier de Malte : « Frère hospitalier; — pieux, rêveur. — Méprisant la mort. Ne craignant ni le pouvoir ni la misère. — Prêtre militaire. » Elle aspire à se hausser au-dessus d'elle-même, à se fondre en de telles images. Elle est à la poursuite d'une rêverie passionnée et supraterrrestre. « Le beau mérite, s'écriera-t-elle un jour, parlant à George Sand, d'adorer un être parfait qui existe réellement! Croit-on que si je l'avais connu j'aurais été une pécheresse? Est-ce que ce sont les sens qui entraînent? Non, c'est la soif de toute autre chose; c'est la rage de trouver l'amour vrai qui appelle et fuit toujours! »

C'est une expérience d'élévation spirituelle qui se poursuit dans la chambre de Marie Dorval, devant la clarté sourde du charbon allumé dans l'âtre; expérience où joue son rôle la crainte d'être surpris et qui paraît émanée d'un songe de Lucifer plutôt que de la lumière divine. Le poète songe-t-il aux mystérieux rapports de l'âme et de la sensualité? Se demande-t-il si matérialisme ou spiritualisme ne sont que des vues de l'esprit, si l'ardeur des corps ne serait que la plus haute nostalgie de l'âme? N'aspire-t-il qu'à cette pointe extrême de la conscience où l'on croit enfin rencontrer le néant?

La femme aimée se tient près de lui, assise sur le sofa, à demi étendue sur ses genoux, leurs souffles et leurs cheveux se rencontrent, leurs regards se pénètrent et s'immobilisent tandis que leur parviennent les bruits confus de la vie domestique, qui parfois les inquiètent, les rejettent brusquement à l'écart l'un de l'autre, le cœur battant. C'est dans cette fièvre des sens troublés et à demi vaincus, dans ce faux ascétisme, que se poursuit l'ascension vers les terres inconnues, vers les régions sublimes du savoir, de l'art, où règne la beauté. Admirablement douée, Marie Dorval n'a point d'instruction. Où l'aurait-elle acquise, sinon sur le plateau, dans la coulisse, par l'étude de ses rôles, la conversation de ses amants? C'est le plus sérieusement du monde qu'elle dira à Dumas : « Je dois beaucoup à M. de Vigny, il m'a fait lire. » Il la convie à s'élever à la compréhension parfaite de ces grands rôles classiques ou shakespeariens où il rêve de la voir paraître,

qu'elle est destinée par vocation à incarner tandis que la destinée moqueuse ne lui jetait en pâture que des *Meunières du Puy-de-Dôme*. Mais les lectures qu'il lui fait sont de celles qui réduisent à merci, qui font demander grâce. Le témoignage s'en conserve en des vers dont la qualité n'égale certes pas le feu et qui, pour être écrits sur le thème : « Ils ne lurent pas plus avant », n'en prêteraient que mieux à l'ironie.

Dorval est-elle une coquette se plaisant à exaspérer celui qui l'aime? On ne le croit pas. C'est une mystérieuse complicité qui unit ces êtres à la fois passionnés et désabusés, qui les retient dans un jeu où il leur semble qu'ils se transfigurent. Laissée seule, Dorval s'ébroue, fait mine de plaisanter : elle ne peut plus se détacher de la fascination qui s'exerce sur elle et dans laquelle elle voit se confondre toutes les aspirations.

Si, pense Stello, la poésie, c'est « l'enthousiasme cristallisé », jusqu'à quel délire cette initiation amoureuse ne va-t-elle pas l'entraîner <sup>44</sup>!

« Des tapis épais prévenaient le bruit de ses chaussures éperonnées, des tapisseries lourdes et doubles servaient de portes aux petites chambres, et une main amoureuse les soulevait devant lui, tout le long des corridors tournants. O profanation involontaire! mélanges ineffables de l'Amour, de la Sainteté et de la Science que personne encore n'a compris entièrement! Soupirs mystiques et passionnés d'un amour énergique et pieux à la fois! Doubles Extases des âmes exaltées et des jeunes corps enflammés d'amour! Cris et sanglots échappés à la jeune fille savante et amoureuse, vous étiez jetés en langage romain par ces lèvres françaises, exhalés en paroles mortes de ce cœur où redoublait la vie, et dont les flammes eussent suffi pour la rendre à un monde éteint. O Héloïssa! O mademoiselle de Montmorency! Vous parlez, vous aimez, vous priez, vous géissez comme une vestale, comme une martyre latine enivrée par les Bacchantes. O sainte! O amante! O savante sublime de dix-sept ans, je vous entends, je vous vois, triple Déesse! trois fois purifiée par l'expiation du cloître! Vous ouvrez vos bras au maître adoré qui vous a tout enseigné des choses du ciel et de la terre. Vous êtes agenouillée devant lui, vous lui baisiez les mains en



pleurant. « *Ancilla, soror, uxor tua!* oui, ta servante, ta « sœur, ta femme! Abailard! Non... pas ta femme, non, « cela m'ôterait la gloire d'aimer! — *amore! amore immo-derato complexa sum!* je veux, je veux tes volontés, tes « voluptés! — *voluntates, voluptates tuas!* En vérité, en « vérité je crains plus, mon unique ami, de vous offenser « que d'offenser Dieu, j'aime mieux plaire à vous qu'à « lui : *te magis offendere quam Deum vereor.* » — Mais lui, épouvanté par ces paroles, posait sa main sur la bouche impie de sa brûlante élève et l'asseyait toute tremblante sur ses genoux, assis lui-même sur un long fauteuil près des hauts chenets de fer doré, sous la voûte d'une grande cheminée noire; et la flamme jetait des rougeurs vacillantes sur les joues brunes d'Héloïse, et pénétrait sous les arcs réguliers de ses sourcils, et l'âtre se peignait dans ses larges prunelles sombres, tantôt endormies, tantôt foudroyantes. Et bientôt perdus dans des échanges célestes de pensées mystiques et de caresses dévorantes, ravis à la fois par l'âme et les sens, ils ne parlaient plus, ils ne pensaient plus, ils ne voyaient plus. »

Vigny sait-il pourtant qu'en élevant son amie trop au-dessus d'elle-même, et dans de si trompeuses ascensions, il ne fait que l'ancrer dans son plus grand danger : la cérébralité? Serait-il un dieu pour combler les nostalgies qu'il a fait naître, ou ne la prépare-t-il qu'à goûter de nobles insatisfactions? Il tient le jeu des idées pour son propre refuge, il peut épancher sa propre effervescence dans la création. Les fièvres d'une femme brillante mais à peine cultivée, du reste incapable d'application, n'auront point cette résolution, se heurteront à l'inextinguible. Il croit la guider vers la connaissance et la beauté, il ne fait que lui apporter de trop beaux rêves, la précipiter dans l'inquiétude et le désordre.

La loge de l'actrice ne sera plus le cadre de tableaux gracieux, elle étouffera de sombres incantations :

« ... J'aimais à demeurer dans sa loge pendant la toilette. « Ah! s'il y a un Dieu! m'écriai-je, car j'avais le « malheur d'en douter, qu'il te comble de bénédictions... « — Fais-moi un enfant », s'écriait-elle dans le délire.



« Je voyais sans cesse devant moi les hommes qu'elle avait aimés, je les avais en horreur. « Ah! qu'est-il besoin « de peines après la vie, la vie les renferme toutes dans « les chagrins du mal. » Ce fut là mon supplice et ma punition. « Si je meurs avant toi, dit-elle, pose sur mon tombeau le marbre, etc. » J'obéis à cette volonté et je posai son marbre sur elle, hélas! Dans les premiers temps que je la connus elle était toujours en deuil et jamais je ne pus réussir à lui faire quitter ce costume. Je l'appelais *ma beauté*, elle me nommait : *ma bonté*. »

Vigny écrira de lui-même : « Si j'étais peintre, je voudrais être un Raphaël noir : forme angélique, couleur sombre. » C'était aussi sa façon d'aimer, et une façon où Dorval le rejoignait naturellement. Leurs univers se rencontraient, dans le jeu des flammes noires.

*Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,  
Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra.  
Ce que le temps présent déjà tout bas murmure  
Quelqu'un dans l'avenir tout haut le redira.*

C'est le premier quatrain d'un sonnet qui accompagne le manuscrit de *La Maréchale d'Ancre*. La pièce avait été écrite pour Marie Dorval mais Vigny s'était vu imposer M<sup>lle</sup> George. Marie Dorval en conçut du dépit mais se consola en créant cette *Marion de Lorme* dont Hugo a trouvé le sujet dans *Cinq-Mars*.

Les intrigues de théâtre vont brouiller bien du monde. Hugo et Dumas et finalement Hugo et Vigny. Tant et si bien qu'un peu plus tard, Hugo, dans *Littérature et Philosophie mêlées*, reproduira son article enthousiaste d'antan sur *Éloa*, mais en y remplaçant le nom de Vigny par celui de Milton, *Éloa* par *Le Paradis perdu* <sup>45</sup>.

De quels soupçons, nés de quelles réticences, est sorti cet inqualifiable procédé? En toute occasion, Sainte-Beuve, insinuant et sardonique, demande à Hugo des nouvelles de celui qu'il affecte de n'appeler plus que « le gentilhomme ». Olympien, le vicomte Hugo, décoré par Charles X, hausse les épaules. Il fera, confie-t-il au gentil Fontaney, déferent commensal, pour clore sa vie litté-

raire après ses vingt drames, deux grands ouvrages, l'un en prose, puis un immense poème sur Napoléon, dans tous les rythmes et toutes les formes. En attendant, l'adepte des idées généreuses et libérales a grand souci de l'émeute : la colère du peuple porte un coup mortel à la recette. « Oh! génie! » conclut le pâle Fontaney.

Que Hugo ait donné sur les nerfs de Vigny, cela se conçoit assez. Mais Vigny, avec ses façons irréprochables, ne laisse pas de donner sur les nerfs de ses amis, comme sur ceux de la femme qui l'aime. Après une jeunesse de louches aventures imposées par la nécessité, cette femme qui brûle de révéler enfin le génie qui l'habite, a été grisée par l'adoration, l'hommage, de ce prince des poètes. Mais elle trouve déjà qu'il ne s'engage pas assez pour elle.

*La Maréchale d'Ancre* fut créée au théâtre de l'Odéon. La première, annoncée pour le 22 juin 1831, dut être interrompue après le premier acte, en raison d'une indisposition subite de M<sup>lle</sup> George. On prétendit que, devenue opulente, elle s'était trop fait serrer dans son corset. La pièce eut trente représentations, du 25 juin au 1<sup>er</sup> août, ce qui, à l'époque, constituait un succès.

Dans le personnage de Léonora Galigaï, Vigny voit « une femme d'un caractère ferme et mâle... calculée et dissimulée à la façon des Médicis, dont elle est l'élève... manières nobles mais un peu hypocrites ». Cela ne cadre pas très bien avec l'idée que nous nous faisons de Marie Dorval. Elle jouera la pièce en 1840 lors d'une reprise au Français, nous ne savons pas comment elle y fut accueillie. Il n'y eut alors que huit représentations.

L'idée de ce drame était venue à Vigny en marge de *Cinq-Mars*, à l'occasion de ses études historiques sur le règne de Louis XIII. Après l'assassinat d'Henri IV, sa veuve, Marie de Médicis, va assumer la régence. Pendant la minorité du jeune Roi, un Italien, Concini, et sa femme, Léonora Galigaï, se verront comblés de richesses et d'honneurs et prendront de plus en plus d'influence, jusqu'à l'heure de leur perte, qui verra l'émancipation de Louis XIII, l'exil de la Reine-mère, l'assassinat de Concini et la condamnation de son épouse pour sorcellerie.

Vigny a corsé ce sombre épisode d'une histoire d'amour et de vendetta, a supposé que Concini avait armé le bras

de Ravallac, et le fait mourir sur les lieux mêmes où périt Henri IV.

En somme, il s'agit d'un mélodrame et nous ne pouvons guère nous intéresser à ces personnages, sauf à constater que le rôle de Léonora Galigai, maréchale d'Ancre, est le type du rôle fait pour mettre en valeur une grande actrice. Retenons ce jugement contemporain (*Le National*) : « Toutes les fois que la Maréchale disparaît, le drame s'embarrasse, s'affaiblit, les caractères semblent pâles et vagues <sup>46</sup>. »

## 2.

### « Le ciel est noir sur nous... »

La révolution de Juillet avait inspiré à Vigny des sentiments mêlés. Il a préparé son vieil uniforme. « Si le Roi appelle tous les officiers, j'irai. Et sa cause est mauvaise, il est en enfance, ainsi que toute sa famille, en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort? Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin... Ce mot, le Roi, qu'est-ce donc? »

Le Roi n'appelle pas les officiers. « Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts! » Ayant mis le nez à sa fenêtre, Vigny essuie des coups de feu, des balles viennent ébrécher la corniche.

« Donc, en trois jours, ce vieux trône sapé! J'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. »

« Voici le peuple souverain. — Il sait les moyens de détrôner un roi. C'est un mécanisme très simple. Les chefs d'atelier ferment, les ouvriers se répandent dans les rues et brisent les réverbères. On les poursuit, ils font des barricades avec les pavés, montent dans les maisons et tirent sur les troupes. Elles sortent et le Roi est détrôné. — Tout est dit. »

Est-il aussi simple d'escamoter les conséquences de la révolution? « 9 août. — Le duc d'Orléans est roi des Français et les Français sont républicains. Je le suis moi-même plus que tous, à présent que la faiblesse de Charles X et du Dauphin qui n'ont pas su se battre m'a dégagé de ma superstition d'attachement pour eux... »

« 10 août. — Couronnement de Louis-Philippe I<sup>er</sup>. Cérémonie grave. — C'est un couronnement protestant. Il convient à un pouvoir qui n'a plus rien de mystique, dit *Le Globe*. J'y trouve le défaut radical que le trône ne s'appuie ni sur l'appel au peuple ni sur le droit de légitimité. Il est sans appui. »

Ces extraits du *Journal d'un Poète* sont significatifs des contradictions dans lesquelles se débat l'être complexe qu'est Vigny. Son attitude vis-à-vis des événements politiques n'a guère été comprise, ni des contemporains ni de la postérité. Il manquait une clef. Les *Mémoires inédits* sont venus l'apporter. Mais tout d'abord ils nous éclairent sur les idées que l'auteur de *Cinq-Mars* se faisait de la société de son temps. Vigny partait de la conception d'une France aristocratique. Il se représentait les nobles comme descendant des Francs, comme ayant encadré et civilisé les autochtones, les lourds agriculteurs gaulois. Bien plus que les rois, c'étaient les nobles qui avaient fait la France, le Roi n'étant à l'origine qu'une sorte de *primus inter pares*. Vigny remarque qu'en Angleterre ce sont les barons, non le peuple, qui ont obtenu la *Magna Carta* et fondé les libertés. En France, le processus a été inverse. De plus en plus absolue, la monarchie a été de plus en plus isolée.

Ces vues sont peut-être arbitraires. L'observation de l'époque de la Restauration va les compléter. Vigny s'est fait l'opinion que pendant ces quinze ans le trône a été miné et sapé par la bourgeoisie qui, maîtresse des moyens de production, voulait aussi la réalité du pouvoir politique <sup>47</sup>.

En plaçant Philippe d'Orléans sur le trône, la bourgeoisie se flattait d'avoir sa Cour à elle, par opposition à la Cour d'Ancien Régime. 1830 serait la révolution de l'industriel et du financier contre le châtelain et l'homme d'épée. Mais ces nouvelles forces sociales seront incapables de défendre un trône qui ne s'appuie ni sur l'idée mystique de légitimité ni sur l'appel au peuple. Le 10 août 1830, alors qu'on couronne Louis-Philippe I<sup>er</sup> roi des Français, Vigny voit se profiler la II<sup>e</sup> République. Il ne peut toutefois deviner qu'elle se terminera par cette forme d'appel au peuple que constituera le régime plébiscitaire.



Quelque temps plus tard le poète, contemplant les maçons occupés à gratter les fleurs de lys sur les murs du Palais-Royal, y verra un étrange symbole. Louis-Philippe sera un monarque sans armoiries. Le prince héritier, le duc d'Orléans, dira : « Au milieu de tous mes amis je suis le seul qui ne puisse avoir un cachet pour ses lettres<sup>48</sup> ! »

On a beau être désabusé « des superstitions », le spectacle d'un descendant d'Henri IV occupé à faire disparaître les emblèmes de sa famille... Il y a là quelque chose qui ne sonne pas juste. Le Roi peut décerner un titre, il ne peut « faire un gentilhomme ». Vigny attribue ce propos à Louis XVIII. Inversement, pourrait-on dire, Philippe d'Orléans ne peut pas jeter un voile sur sa naissance ni vraiment faire oublier qu'il est prince.

Par vocation créateur de mythes, Vigny voit s'effondrer le mythe aristocratique et le mythe de la légitimité monarchique, notions dont il a été imprégné tant par sa famille que par ses services dans la Garde royale. Or les sociétés, les peuples, ont besoin de telles fictions. D'où vont surgir les nouveaux mythes destinés à prendre la place des anciens ? Interrogation passionnée qui va inspirer le poème intitulé : *Paris*.

Aux réactions diverses qui se partagent Alfred de Vigny en 1830, nous devons aussi le choc d'où naîtra ce chef-d'œuvre : *Servitude et grandeur militaires*<sup>49</sup>.

Le soldat doit-il aller, par réflexe et point d'honneur, s'exposer pour une cause qu'il juge absurde ? Doit-il, par fidélité, commettre des actions que sa conscience réprouve ? On ne parle guère, note Vigny à la date du 11 août 1830, des officiers de la Garde qui ont eu de nobles traits de bravoure. L'un d'eux refuse de faire feu parce que la rue est pleine de femmes et d'enfants. L'ordre est réitéré, il se brûle la cervelle. Le capitaine Le Motheux avait envoyé sa démission au vu des ordonnances de M. de Polignac. Le soir, on se bat, il vient reprendre sa démission, il est tué.

« Tant qu'une armée existera, l'obéissance passive doit être honorée. — Mais c'est une chose déplorable qu'une armée. »

La clef de la mystérieuse attitude politique de Vigny se trouve dans les *Mémoires inédits* (p. 92 à 123). Notons que Vigny aurait pu être tout simplement à la fois un poète et un officier légitimiste. C'eût été cohérent. Une grande partie de l'aristocratie française se retira en 1830 dans ses hôtels du faubourg Saint-Germain et ses châteaux, déserta les affaires publiques, fonda le Jockey-Club et s'y enferma, bouda et pratiqua une opposition ferme et polie mais systématique, tant sous Louis-Philippe que sous Napoléon III et la III<sup>e</sup> République. Vigny ne fut pas de ces émigrés de l'intérieur dont beaucoup pourtant servirent dans l'armée et la diplomatie, à l'exclusion de carrières plus « politisées ».

Vigny ne s'aveuglait pas sur les mérites de la branche aînée des Bourbons : « Je vis les Bourbons tels qu'ils étaient : froids, illettrés, ingrats de cœur et même par principe, car ils se faisaient une sorte de théorie d'ingratitude, un dogme de demi-dieux, que j'entendis plus d'une fois enseigner et prêcher par leurs intimes, par des ducs revenus avec eux d'émigration. »

L'attitude légitimiste achevait de condamner la monarchie en France, on le vit bien en 1875 où la controverse persistante entre légitimistes et orléanistes fit voter la République, à une voix de majorité, par une Assemblée monarchiste ! Cela, Vigny ne pouvait le prévoir, mais ce déroulement de l'histoire est dans la logique de sa pensée. On ne peut s'empêcher pourtant d'estimer que Louis-Philippe eût été bien coupable de refuser en 1830 le trône que la bourgeoisie lui offrait. Les chances d'y maintenir sa dynastie existaient. Mais il portait la tare des intrigues de ses pères. Était-il juste de faire peser sur lui le bulletin de vote de Philippe-Égalité ? Les princes en émigration, le futur Louis XVIII n'étaient-ils pas les vrais responsables de la mort de Louis XVI <sup>50</sup> ? Mais cette tache de sang ne pouvait s'effacer du nom d'Orléans et rendit impossible le ralliement des royalistes à la branche cadette.

L'histoire ne retient aucune menée à la charge de Philippe contre ses cousins de la branche aînée. Simplement il était là comme une sorte d'antithèse à Charles X, se croyant dans son for intérieur capable de fonder en France

la monarchie constitutionnelle. Et ce n'était même pas vrai. Ressemblant physiquement à Louis XIV, il était aussi Bourbon que ses cousins et l'âge le vit évoluer vers l'autocratie. En 1848, il refusera toute concession pour « tout abandonner en trois heures ». Comme Charles X... Mais là nous anticipons.

Pour le maintien de l'ordre dans un Paris où se réveille sans cesse l'émeute, on a formé la Garde nationale. Vigny, capitaine en non-activité, se voit élire commandant d'un bataillon. Le 11 février 1831, c'est le tour de ce bataillon d'assurer au Palais-Royal la sécurité du Roi-Citoyen, qui n'a pas encore emménagé aux Tuileries.

Le récit de cette soirée brille d'un éclat extraordinaire, qui nous fait regretter que Vigny n'ait pas mieux exploité ses dons de mémorialiste. Ce sont des pages d'anthologie, qu'il faut compléter par le récit d'une soirée du 14 juin 1847, à Neuilly, où Louis-Philippe avait invité Vigny pour donner une conclusion à « l'affaire de l'Académie <sup>51</sup> ». Il y a là des croquis de la famille d'Orléans dans l'intimité comme on n'en possède guère d'autres. En ce qui concerne le Roi, il s'agit d'une eau-forte où l'acide a largement débordé sur la plaque. Un véritable portrait au vitriol. Comme tel probablement injuste, mais bien révélateur des passions de l'époque.

C'est la coutume que le commandant du bataillon de service au Palais-Royal soit invité à prendre part au dîner de la famille royale. Paradoxe de l'heure, voici un officier légitimiste chargé de la protection d'un monarque dans lequel il voit plus qu'un usurpateur, un *Atride* ! Et cet Atride, tourmenté par le désordre général au point de ne pouvoir toucher à son assiette, cherche tous les moyens de rallier ce jeune opposant sans y parvenir.

Cela se passe dans l'embrasement d'une fenêtre. A deux pas, la lampe éclaire les têtes blondes et célestes groupées autour de la reine Marie-Amélie, « d'un aspect doux et mélancolique, blanche jusqu'à la pâleur, rappelant par de frappantes ressemblances la reine Marie-Antoinette et la duchesse d'Angoulême »... « ... Le ton mesuré, décent, poli, souvent timide des jeunes princes et de leurs sœurs

faisait comprendre une éducation compassée, un peu semblable à celle des jeunes *ladies* anglaises, et dont les heures d'étude, d'exercice et de plaisirs mêmes, sont comptées sur la pendule héréditaire de M<sup>me</sup> de Genlis... Jusqu'à la dernière heure, ils restèrent enfants et noués par leur père à une taille qu'ils n'eurent pas la permission de dépasser du front. »

Cette notation nous indique que, sous son apparente bonhomie, Louis-Philippe était bien en réalité un autocrate. Mais revenons à cette embrasure de fenêtre où le *Paterfamilias* a entraîné le poète. Il le questionne sur cette jeunesse estudiantine, dont Vigny est un des chefs de file littéraire, et qui descend dans la rue, réclamant la République. Puis le Roi parlera d'abondance, mais sans trouver les thèmes appropriés. Il ne sent pas que ce jeune homme est tourmenté du futur, de l'avenir du pays. Certes, nous pouvons trouver du pathétique à ce prince lorsqu'il confesse : « Moi, je l'avoue, je n'ai pas de plan de gouvernement, je vais au jour le jour absolument. » Comment un poète romantique trouverait-il du mérite à pareil empirisme ? L'ancien aide de camp de Dumouriez égrène des souvenirs de la Révolution. C'est pour montrer comment, en temps de convulsions, les gens sont prêts à retourner leur veste. Philippe était-il vraiment un roué, un corrupteur-né, méprisant les hommes, n'imaginant de les gouverner qu'en les achetant ? En tout cas, c'est ainsi que le poète l'a vu. Cette scène étrange baigne dans une atmosphère sulfureuse, on s'attend sans cesse à voir paraître le bout d'un pied fourchu.

Ce récit semble avoir été rédigé vingt ans plus tard, en 1852. Vigny écrira : « Il y avait trente-huit ans que l'on avait posé à la Convention cette question : « Louis est-il coupable ? » Et il (Louis-Philippe) disait encore : « Oui » comme son père Égalité votant la mort.

« Dix-huit ans après j'ai entendu la Seconde République, en le bannissant à perpétuité avec sa race, dire aussi de lui : « Les Tuileries étaient coupables. »

Cette soirée marque, dans la vie de Vigny, une date fatidique, un de ces moments qui décident d'une exis-



tence. Avant les *Mémoires inédits* nous n'en savions rien. On pouvait y mettre la subtilité qu'on voulait : faute de précisions, l'homme restait en partie énigmatique. Sortant de chez le Roi, Vigny prend une décision à laquelle il attribue la valeur « d'un vœu secret ». Il rentrera dans sa chambre, se remettant à l'ouvrage qu'il a en chantier : *Stello*. Il décide de vivre : *indépendant, inoffensif, séparé*. Le monarque n'a pas tout à fait perdu son temps : s'il n'a pas séduit l'écrivain, loin de là, il l'a pourtant neutralisé. Vigny voudra rester *inoffensif* « parce que ce qui est faible en France depuis un siècle, c'est l'autorité ».

De là la légende de la tour d'ivoire, cette vapeur d'incompréhension qui s'attachera à lui. Légitimiste, il se séparera des légitimistes. Il ne voudra rien demander à la monarchie de Juillet, mais il ne donnera pas non plus de gages aux républicains. Ce singulier opposant, dont on sait bien qu'il est opposant, quels sont ses dieux ? A force de ne pas comprendre, on haussera les épaules.

De par le mouvement de sa pensée, Vigny aurait été entraîné vers la République. Mais il n'y croyait pas, ou plutôt il ne pensait pas que la France fût mûre pour ce système de gouvernement.

N'hésitons pas, puisque le sujet le commande, à donner une entorse à la chronologie. Ce que Vigny écrira vingt ans plus tard est contenu en puissance dans ce que nous appellerons le vœu secret de *Stello*.

1852. — « Si la République est la plus parfaite des formes de gouvernement, la France s'est montrée par deux fois incapable d'atteindre sa perfection et s'en est confessée indigne en la détruisant par son vote presque unanime, réfléchi et renouvelé deux fois en un an... <sup>52</sup> »

Autre expression de ce « pragmatisme » politique :

1849. — « Je n'ai point quitté les pensées que l'on nomme libérales. J'ai toujours désiré, et je regrette, les institutions parlementaires et le *self government*. Je déplore l'*incapacité* de la France, prouvée par une expérience de trente-quatre ans. La France n'a vu dans le gouvernement parlementaire que la satisfaction de ses passions haineuses, envieuses et vaniteuses. Personne, presque, n'a fait son devoir. Personne ne s'est appliqué à aider les deux dynasties des Bourbons à fonder un régime parlementaire



semblable à celui de l'Angleterre. Les Chambres et les ministères chargés de défendre, diriger, conseiller et excuser la Couronne l'ont deux fois renversée, la première fois en soulevant l'aversion de la classe moyenne et l'ambition du Tiers État, ou Bourgeoisie, d'être *de la Cour* et d'être *la Cour même*; la seconde par l'ardeur effrénée de la chasse aux portefeuilles qui aida à faire une révolution que nul des hommes du pouvoir ne sut empêcher<sup>53</sup>. »

En somme, Vigny ne croit plus à rien en politique. Ni à la monarchie légitime, ni à l'expérience orléaniste, ni à la possibilité de la République. On ne peut pas dire que ce voyant ait tort puisque l'expérience de son temps va confirmer ses vues. On peut en déplorer le caractère négatif, non l'exactitude. L'enthousiasme natif chercherait le grand acte de foi, la lucidité rationaliste en démontre la vanité. Dans le dialogue de Stello et du docteur Noir, ce dernier triomphe.

On discerne maintenant ce qu'il faut penser de la retraite du poète dans la tour d'ivoire, jolie expression qui a fait fortune mais qui induit en erreur. La tour d'ivoire du poète? Aspiration légitime en elle-même mais qui ne pourrait s'inspirer que d'une doctrine de l'art pour l'art, telle que la préconisera par exemple un Théophile Gautier, revenu du romantisme.

Mais Vigny, dans les années 1830, n'est nullement un adepte de l'art pour l'art. S'il a décidé de vivre séparé des pouvoirs politiques comme de la mêlée des partis, c'est qu'en réalité il vise plus loin et plus haut. Cette tour d'ivoire, c'est plutôt la tourelle d'un phare où, à coups de projecteur, on cherche à sonder les brumes de l'avenir. C'est, à la vérité, l'observatoire du sociologue que Vigny porte en lui. Il l'installera sur les hauteurs de Montmartre, pour essayer de prendre la mesure de la Cité moderne.

Nous commençons à toucher la partie la plus étonnamment incomprise de l'œuvre de Vigny. Vigny est le seul auteur français qui ait cherché à faire de la poésie avec le phénomène majeur de son temps, à savoir la révolution industrielle. Tentative sans précédent et sans suite, dont le résultat poétique est assurément inégal. Nous y revenien-

drons à propos de *La Maison du Berger*. Constatons pour l'instant qu'au sortir d'une nuit de garde auprès du roi Louis-Philippe, ayant touché du doigt l'effondrement des vieux mythes, l'auteur de *Moïse* va chercher la signification des mythes sociaux en gestation. Lequel modèlera le futur? C'est le poème *Paris*, daté du 16 janvier 1831 <sup>54</sup>.

Les structures se sont écroulées, Louis-Philippe, avec sa monarchie sans mystique, son régime censitaire et par là antidémocratique, est un épiphénomène. Désormais c'est l'Idée qui va mener le monde. Mais quelle Idée?

« La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas; mais la ligne que l'autre branche a décrite reste gravée à jamais pour le bien des races futures. »

Mais sait-on au juste, sur le moment, ce que décrit l'autre branche? Vigny voit trois courbes possibles. Un libéralisme qu'incarnerait Benjamin Constant, une démocratie-chrétienne inspirée par Lamennais, un socialisme à la manière d'Henri, comte de Saint-Simon <sup>55</sup>.

Dès avant juillet 1830, l'auteur de *La Maréchale d'Ancre* a jeté un sérieux regard du côté des saint-simoniens, ce que n'ont certainement pas fait alors les Hugo et les Dumas. Sainte-Beuve, curieux de tout, est plus perspicace.

« Sainte-Beuve m'a dit qu'il adoptait des saint-simoniens l'idée de l'abolition de l'héritage mais qu'il répugnait à leur religion parce qu'il sent qu'elle détruit l'individu et la spontanéité. Mais il croit — et me l'a dit à part — qu'ils s'empareront de la terre et que la secte deviendra religion. »

Curieuse époque, où tourbillonnent tant de courants et de contre-courants. Auguste Comte fonde la philosophie positive mais va se consacrer à la déification de Clotilde de Vaux, au nom d'on ne sait trop quel spiritualisme. Les phalanstères de Fourier, d'Enfantin apportent une note de ridicule, voire d'hystérie. Karl Marx, un jour, n'aura pas assez de duretés pour ces socialistes français

qu'il qualifie d'utopiques, alors que lui-même fonde le socialisme scientifique, prétend-il. Du moins il l'a fait croire. Mais c'est tout de même bien sous la plume du comte de Saint-Simon qu'on trouve cette phrase : « La crise dans laquelle le corps politique se trouve engagé depuis trente ans consiste essentiellement dans le passage du système féodal et théologique au système industriel et scientifique. »

Vigny a écrit *Cinq-Mars*, mais aussi *Moïse*.

« Ceux qui ne sont pas en avant sont en arrière », note-t-il. Allons-nous voir un Vigny socialiste? Non pas. Mais il faut considérer qu'il en a été très près. S'il s'est rejeté en arrière c'est qu'il a estimé que les temps n'étaient pas mûrs. Si la France n'était pas mûre pour la république, comment l'eût-elle été pour le socialisme? Vigny se donne pour avoir dit à Louis-Philippe, en 1831 : « Dans nos révolutions presque subites, l'armée de la propriété se hâte toujours de soutenir le gardien conservateur de ses biens... »

Porter une appréciation sur un poème comme *Paris*? C'est une œuvre qui ne ressemble à rien de connu. On ne dispose d'aucun étalon pour la mesurer. C'est certainement à la fois génial et manqué. Un seul vers de Baudelaire nous résume mieux encore *Paris* que tout le poème de Vigny. *Paris* :

*Empoignait ses outils, vieillard laborieux.*

Pour notre part, nous préférons la poésie qui établit un dialogue à mi-voix entre le poète et son lecteur. Mais il y a aussi une poésie faite pour la récitation dramatique et bien des œuvres de Vigny ressortissent à ce genre. Montez sur les hauteurs de Montmartre et, devant le paysage de Paris, faites-vous réciter le poème par un grand interprète. Il est également possible que le résultat soit sublime ou peu compatible avec le goût moderne.

Dans notre incertitude, nous nous tiendrons strictement à des considérations objectives. Vigny a voulu présenter de Paris un panorama qui fût philosophique et social. C'est un exemple unique de poésie appliquée à

la sociologie. Tour de force qui ne pouvait guère être couronné de succès mais qui constitue aussi un document de prix pour l'intelligence de Vigny. Le poème découle du texte de Saint-Simon que nous avons cité. Mais Vigny a malencontreusement embrouillé son propos de vaticinations apocalyptiques empruntées à Joseph de Maistre qu'il veut réfuter. Le tout en est obscurci. Nous nous trouvons devant une somme de perplexités.

Les hommes de lettres avisés savent qu'il est prudent de ne traiter qu'un sujet à la fois. Pour prétendre à tout embrasser il faut la naïveté de l'apprenti, ou du génie, qui finissent par se rejoindre. Parfois le souffle lyrique soulève *Paris* jusqu'à la grande envolée :

*Œuvre, ouvriers, tout brûle! au feu tout se féconde!  
Salamandres partout!... Enfer! Éden du monde!  
Paris! principe et fin! Paris! ombre et flambeau!...  
Je ne sais si c'est mal, tout cela; mais c'est beau,  
Mais c'est grand! Mais on sent jusqu'au fond de son âme  
Qu'un monde tout nouveau se forge à cette flamme :  
Ou Soleil ou Comète, on sent bien qu'il sera...*

Mais quelle est l'Idée-mère! Que valent ces Idées vers lesquelles l'inquiétude humaine « pousse un cri d'amour »? Le prêtre qui « soutient, en pleurant, la Croix dépossédée » se voit condamner par Rome; le serviteur de la Liberté s'écroule aux pieds de sa déesse :

*Parce qu'ayant en vain quarante ans combattu,  
Il ne peut rien construire où tout est abattu.*

Le socialisme à son tour :

*Écrase les débris qu'a fait la Liberté,  
Y roule le niveau qu'on nomme Égalité...  
... Tous seront appelés et tous seront élus.*

Prédiction qui paraît assurément peu vraisemblable.

Peut-être après tout n'y a-t-il pas d'Idée, le machinisme serait une fin en soi? C'est assez ce que semble croire notre époque. Sans être exprimé formellement, on

peut considérer cela comme implicite dans le poème, avec toute la place faite aux instruments du labeur : équerre, essieu, moyeu, ressort, bascule, levier, marteau, fournaise. Ces accessoires, certes, sont plus prosaïques que poétiques.

*Paris* ne comporte qu'une conclusion provisoire. Le poète veut croire que la Ville sera sauvée d'un désastre apocalyptique parce qu'il s'y trouve des Justes devant lesquels l'Ange exterminateur se trouvera désarmé :

*Des hommes pleins d'amour, de doute et de pitié  
Qui disaient : « Je ne sais » des choses de la vie,  
Dont l'or ou le pouvoir ne fut jamais l'envie...*

C'est bien plus tard seulement que Vigny trouvera des réponses à son interrogation passionnée devant la Cité moderne. *La Maison du Berger* et *La Bouteille à la Mer* nous diront, d'une part de nous détourner « des choses sociales et fausses », d'autre part que l'avenir, c'est la recherche scientifique. *Credo* auquel semble progressivement se rallier le temps présent. En 1831, Vigny n'a tout de même que trente-quatre ans.



### 3.

## Madame Sand.

La révolution de 1830, ses conséquences et répercussions sur la vie de Vigny nous ont contraint d'ouvrir une grande parenthèse. La stricte chronologie conseillerait à présent d'aborder *Stello*, paru en librairie en juin 1832, après une publication partielle, fin 1831, dans la *Revue des Deux Mondes*. Pourtant ce qui concerne le cœur doit avoir priorité, parce que cette même année 1832 marque un tournant, dont les conséquences seront capitales pour l'ensemble de la destinée et de l'inspiration. Vigny n'eût-il jamais rencontré Marie Dorval qu'il n'en aurait pas moins composé *Stello*. Sans les événements intimes de 1832-1833, il n'aurait probablement pas écrit *La Mort du Loup* ni *La Colère de Samson*.

Vers avril 1832, s'est abattue la funeste épidémie dite du choléra. L'atteinte dont souffre le poète se révélera bénigne mais lente aussi à guérir. Sa préoccupation est bonne à noter : il brûle une pile de manuscrits qu'il juge indignes de sa plume. Des œuvres de jeunesse, des tragédies : *Roland*, *Julien l'Apostat*, *Antoine et Cléopâtre*. Il est alité lorsqu'il entend un grand cri : Lydia, prise d'une attaque foudroyante, s'est écroulée. Elle se remettra, mais, quand les santés se rétablissent rue d'Artois, c'est au tour de M<sup>me</sup> Dorval de payer son tribut.

Après ces semaines d'inquiétude et de séparation, les amants devraient être tout au bonheur de pouvoir se retrouver enfin dans l'abri qu'ils se sont fait, 18, rue Montaigne. Mais le bonheur est déjà menacé, ou en passe de l'être. Rien n'indique, qu'à cette époque, Marie Dorval ne soit pas irréprochable en amour. Cela est confirmé,

semble-t-il, par ce qu'écrira un jour à Vigny Pauline Duchambge : « J'ai toujours espéré qu'elle redeviendrait telle que je l'ai connue pendant la première année de votre liaison. »

Le péril, comme toujours, surgit du côté où on ne l'attend pas, afin de vous trouver désarmé, sans méfiance. Pourquoi Marie Dorval, habituée, comme toute actrice à succès, à recevoir des lettres d'inconnus, se trouve-t-elle tout à coup sensibilisée à celle qu'elle reçoit de George Sand, laquelle vient de débarquer à Paris de sa province ? Pourquoi s'en va-t-elle monter son escalier ? Comment se douterait-elle que de ce bon mouvement, de cet acte spontané et innocent, son amour ne réchappera pas ?

Il n'est pas dit que, difficiles comme ils l'étaient, Vigny et Dorval se seraient montrés capables d'édifier un bonheur à deux. Mais l'entrée en scène de George Sand va sonner le glas. Non sans doute que George se soit proposé pareil objectif. Mais du fait qu'elle se glisse au milieu de ce couple d'amants qu'il eût fallu laisser à eux-mêmes, elle apporte ces éléments fatidiques : l'indiscrétion, le doute, finalement le soupçon. Notons les étapes :

« J'ai fait connaissance avec M<sup>me</sup> Sand, auteur d'*Indiana*. C'est une femme qui paraît avoir vingt-cinq ans. Son aspect est celui de la Judith célèbre du Musée. Ses cheveux noirs et bouclés et tombant sur son col à la façon des Anges de Raphaël. Ses yeux sont grands et noirs, formés comme les yeux modèles des mystiques et des plus magnifiques têtes italiennes. Sa figure sévère et immobile, le bas du visage peu agréable, la bouche mal faite. Sans grâce dans le maintien, rude dans le parler. Homme dans la tournure, le langage, le son de voix et la hardiesse des expressions. »

De son côté, Fontaney va juger plutôt sévèrement cette nouvelle relation : « C'est un joli garçon, c'est une médiocre femme. Comme ses romans n'ont qu'un premier volume, elle n'a que la tête. »

Des mois se passent, au cours desquels l'amitié, l'intimité des deux femmes ne fait que se renforcer. En novembre 1832, Vigny est sans illusions : « L'amour des périls de cette femme. L'amour de son malheur, de ses humiliations et de ses fautes mêmes.

« La candeur de l'actrice. — Désespoir attachant, gaieté enivrante, folie d'enfant, pleurs d'enfant.

« Il voudrait n'être qu'un ami pour elle et se séparer de l'amour pour que l'infidélité, quand elle viendra, ne le force pas à l'abandonner.

« Ma Sapho. »

Un peu plus tard :

« L'Amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité. L'Amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs et, tout en gémissant, s'en repaît. Mais toi, Amour de l'âme, Amour passionné, tu ne peux rien pardonner. »

Du 21 février 1833 :

« M<sup>me</sup> Sand vient à minuit chez une de ses amies et veut passer la nuit chez elle. Bizarre conversation. »

Vers avril 1833, George Sand se laisse courtiser par Mérimée. Et c'est une aventure d'un soir qui sombre dans le ridicule <sup>56</sup>.

« Cette femme monstrueuse a dit hier tout à coup à son amie nouvelle : « Eh bien, c'est fini, je me suis donnée hier à... » Elle a eu cet homme qui la méprisait et le lui disait... Elle ajoutait : « Il m'a traitée comme une fille. » Il m'a dit : « Vous avez le ton d'une fille sans en avoir les avantages et la fierté d'une marquise sans en avoir les grâces. »

Quelque temps plus tard, il écrira à Marie Dorval : « J'interdis à Marie de revoir cette Sapho qui l'ennuie. »

Notons à ce propos que la discrétion n'est pas le fort de Marie. Elle raconte les scabreuses confidences de son amie non seulement à Alfred, mais à qui veut les entendre. George Sand le lui pardonnera du reste, notant dans son journal intime :

« Elle m'a trahie, je le sais bien; mais vous, mes bons amis, quel est celui d'entre vous qui ne m'a pas trahie?... Elle a répété un mot que je lui avais dit. Vous m'avez tous fait répéter des mots que je n'avais pas dits... »

Une des pièces les plus importantes du dossier est d'un caractère surprenant. Marie prend feu et flamme et s'abandonne à de véritables « imprécations <sup>57</sup> ». La raison? Alfred s'est permis de reconduire George Sand. « Un jour je vous dirai que c'est de cette soirée-là que vous m'avez

perdue. » Ni plus ni moins. D'où procède une telle rage? Marie a-t-elle peur que son amant ne lui prenne son amie, ou vice-versa? En tout cas elle se sent narguée, et M<sup>me</sup> La Grande, comme l'appelle Vigny, n'aime pas cela. M<sup>me</sup> Mau-rois conclut prudemment que le rôle joué par George Sand auprès du couple Vigny-Dorval fut plus complexe qu'on n'avait coutume de le décrire. Ajoutons qu'un élément au moins se dégage de l'incident : la violence du climat passionnel.

Que faut-il penser? Il ne semble pas douteux que Vigny lui-même ait cru que Marie le trompait avec George, bien qu'il n'en acquît jamais la preuve formelle. Et il est certain que beaucoup de contemporains ont cru la même chose, à commencer par Arsène Houssaye, lequel se livre à des descriptions croustillieuses d'ébats auxquels il ne devait guère être convié <sup>58</sup>...

Les amies, devenues « les inséparables », étaient voyantes, notamment George, avec ses pantalons, ses redingotes, ses cigares, bien grandes audaces pour l'époque.

Enfin il y avait les confidences de Lélia, douée : « d'une ardeur de l'âme qui paralysait la puissance des sens avant de l'avoir éveillée, tandis que son sang se glaçait, impuis-sant et pauvre, devant l'essor immense de sa volonté ». En bon français, George était frigide. De là à conclure qu'elle était faite pour Lesbos il n'y avait qu'un pas.

Nous écrivions naguère que, s'il était arrivé aux deux amies de goûter certaines intimités, l'important était de constater qu'elles ne s'y étaient pas tenues. Rien dans leurs carrières ultérieures ne dénote un retour à des ten-dances de ce genre. L'amitié ne se démentira jamais. Toutefois après l'été 1833 George sera moins envahissante. Elle a rencontré Musset et dès lors ne sera « plus tout à fait Lélia ».

Nous ne voyons pas de raison, aujourd'hui que les dos-siers sont ouverts, de modifier ce jugement. Certaines lettres, assurément, ont quelque chose d'équivoque, mais singulièrement, on dirait plutôt des lettres d'amies de



pension un peu exaltées, dont la plume est dépourvue d'érotisme.

Tout compte fait, nous sommes porté à pencher vers l'innocence des relations entre Dorval et Sand. Certes, écrivions-nous : « On ne les suppose pas reculant devant des plaisirs interdits pour cette simple raison qu'ils seraient interdits. » Bien sûr. Mais cette supposition ne cadre guère avec tout ce que nous savons maintenant d'elles. Quand Lesbos a trouvé sa proie, elle ne la lâche pas si facilement.

Alors, Sapho n'aurait existé que dans l'imagination de Vigny? Jusqu'à un certain point, c'est possible. Tout porte à croire que la jeunesse du poète avait subi un revers de ce genre, que l'auteur de *Symetha*, sensibilisé sur ce sujet, pouvait être particulièrement soupçonneux devant une amitié féminine très poussée.

Remarquons aussi que les lettres de Marie Dorval à Vigny, dans certaines allusions érotiques, ne laissent pas douter qu'elle aimait donner et recevoir des caresses qui ne sont pas le privilège de Sapho, mais qui peuvent faire penser à elle.

Une certaine légende a fait de Vigny une sorte de Séraphin auquel il aura fallu des années pour s'apercevoir qu'il aimait une gourgandine. C'est ainsi qu'un Sainte-Beuve se représente les choses.

La vérité ne serait-elle pas plutôt que Vigny se révèle ombrageux à l'excès et que, par ses soupçons, il exaspère une femme qui croit n'avoir, à cette époque, rien à se reprocher? N'est-il pas logique de penser qu'à ces manifestations jalouses, elle répond du tac au tac, et par la jalousie, et que voilà nos amants engagés dans l'engrenage infernal dont ils ne s'évaderont plus?

Il semble qu'on doive faire remonter à cette même année 1833 la jalousie de Marie Dorval envers une belle Anglaise, Mrs Holmes. C'est, en effet, à cette époque que les Holmes s'installèrent 3, rue Neuve-de-Berry, tenant un salon littéraire dont Vigny était la vedette.

Voilà pour les faits et il est peu probable que nous en sachions jamais bien davantage. Mais là n'est pas sans doute le plus intéressant. Ce qui domine de très haut des histoires plus ou moins douteuses d'alcôve, c'est la



psychologie de personnages à la fois exceptionnels et pourtant bien représentatifs de leur temps.

Si l'entrée en scène de George Sand amène la destruction du couple Marie-Alfred, ce n'est pas parce que celle-ci se serait introduite ou non dans le lit de la belle actrice. Alfred a pu le croire, il en a souffert, mais après tout il n'a pas rompu. Ce qui va miner cette liaison c'est plutôt l'agitation nerveuse, voire le déséquilibre dont va faire preuve Marie Dorval. Vigny se figure-t-il réellement, comme il l'écrira, dans sa vieillesse, à sa dernière conquête, que certains jeux peuvent mener à la déraison? Chacun a pu rencontrer des femmes qui, s'étant découvertes en Lesbos, n'en deviennent nullement déséquilibrées.

Notre sentiment est que George Sand a agi à la manière d'un puissant révélateur sur une femme qui portait en elle les germes d'une anxiété, d'une instabilité, qui deviendront pathologiques. Relisons le beau portrait que M<sup>me</sup> Sand tracera de son amie dans *Histoire de ma Vie* :

« Il est étrange que je me sois attachée longtemps et toujours à cette nature poignante qui agissait sur moi, non pas d'une manière funeste (Marie Dorval aimait trop le beau et le vrai pour ne pas vous y rattacher, même dans ses heures de désespoir) mais qui me communiquait ses abattements sans pouvoir me communiquer ses renouvellements soudains et vraiment merveilleux. J'ai toujours cherché les âmes sereines, ayant besoin de leur patience et désirant l'appui de leur sagesse. Avec Marie Dorval j'avais un rôle tout opposé, celui de la calmer et de la persuader... Et pourtant ce n'était pas par devoir seulement que j'écoutais sans me lasser sa plainte passionnée et incessante contre Dieu et les hommes... j'y trouvais un charme étrange.

« ... M<sup>me</sup> Dorval était le résumé de l'inquiétude féminine arrivée à sa plus haute puissance. Mais c'en était aussi l'expression la plus intéressante et la plus sincère. Ne dissimulant rien d'elle-même, elle n'arrangeait et n'affectait rien. Elle avait un abandon d'une rare éloquence; éloquence parfois sauvage, jamais triviale, toujours chaste dans sa nudité et trahissant partout la recherche de l'idéal insaisissable, le rêve du bonheur pur, le ciel sur la terre. Cette intelligence supérieure, inouïe de science psycho-

logique et riche d'observations fines et profondes, passait du sévère au plaisant avec une mobilité stupéfiante. Quand elle racontait sa vie, c'est-à-dire son déboire de la veille et sa croyance au lendemain, c'était au milieu de larmes amères et de rires entraînants... »

Nous ne soupçonnerons pas George Sand, dans ces lignes rétrospectives, d'avoir voulu tricher. Bien au contraire, elle nous avoue qu'elle trouvait à une certaine Marie, à sa plainte, un charme étrange. N'oublions pas que Marie était, en premier lieu, une actrice. De même que les bons orateurs servent à leur public les formules que celui-ci a envie d'entendre, Marie, par un mimétisme sans doute inconscient, interprétait pour Lélia le rôle même de Lélia sans que celle-ci s'en doutât. Alors que « la froideur des sens plaçait Lélia au-dessous de la plus abjecte des femmes », tandis que « l'exaltation de ses pensées l'élevait au-dessus des hommes les plus passionnés » on conçoit comme elle pouvait se sentir fascinée par ce « résumé de l'inquiétude féminine à sa plus haute puissance ».

George se convainc que c'est à elle de parler raison, de calmer et persuader Marie. Au vrai, elle déclenche chez elle les virtualités de l'insatisfaction. Celle-ci ne procède pas chez Marie d'une inhibition des sens au moment de l'acte physique mais bien de cette tendance des romantiques à poursuivre sur cette terre des choses qui ne sont pas de cette terre.

Pendant de longues années, Sand se plaira à écouter la plainte passionnée contre Dieu et contre les hommes, mais c'est à elle qu'il appartiendra de transformer la plainte en doctrine. Sa double conscience de son infériorité physique et de sa supériorité intellectuelle la prédispose à souffrir : elle se doit d'entonner le chant libérateur, de convier ses sœurs à l'affranchissement. Sous son influence, une simple anxieuse deviendra persécutée et revendicante. On imputera à l'homme, partenaire à la fois dominateur et insuffisant, toutes les misères de la création. L'intrigue particulière se double du service d'une noble cause.

En elle-même, la cause est bonne. La condition des femmes laisse à désirer. Cette grande entreprise de libé-

ration, la Révolution, les a oubliées. Le Code civil s'est montré plus romain à leur égard que soucieux des mœurs françaises. Après 1830 on assiste à un vif mouvement féministe. Il n'en est pas de plus justifié.

Vigny eût été le serviteur désigné de la cause féminine, vers laquelle le portait son goût des opprimés, des victimes sociales. Il y songera longtemps. Finalement, Marie Dorval et George Sand l'en dégouteront. Peut-être est-ce l'ordre des choses : les précurseurs des mouvements les plus nécessaires sont des êtres si particuliers qu'ils compromettent ce qu'ils voudraient servir et le rendent suspect. Les affranchies refusent de trouver un allié dans un représentant du sexe ennemi. Elles affirmeront leur égalité en ne lui demandant que ce que les hommes demandent aux filles, exigence où elles ne verront pas la vraie cause de leur déception.

Marie Dorval n'est pas de la race des Juliette Drouet. Elle n'est pas prête à se laisser fondre comme cire au soleil devant la majesté du grand homme. Sans doute Hugo, qui avait l'amour pontifiant et la fredaine solennelle, l'eût-il fait rire aux éclats. Il est vrai qu'il est plus facile à Juliette Drouet, dont la vocation personnelle n'est pas éclatante, de consentir à n'exister que par Hugo, que pour lui. Marie ne saurait sacrifier ni son génie ni son démon. Elle ne considère pas qu'elle soit sur terre pour servir Vigny, c'est au contraire Vigny qui est né pour travailler pour elle et la servir. Si encore elle avait l'art de nouer une alliance entre les égoïsmes, de les faire collaborer ! Mais elle ne se représente plus rien qu'en termes de conflit. L'affranchissement que lui a fait miroiter George Sand n'a fait qu'enfler sa vanité. Et la première démarche de la vanité, c'est de transformer l'amour en un procès.

C'est à l'heure de la rupture seulement que Vigny verra tout à fait clair, et dans la fatale influence de George Sand, et dans ses désastreux résultats sur une nature inconsistante, « une tête légère » :

« Il y a telle femme qui établit avec son amant une suite de disputes qui forment, à la longue, un véritable procès. Les reproches, les injures, les soupçons en sont les pièces qu'elle évoque et rajeunit à chaque mauvaise

humeur et au moindre mécontentement. Cette coutume hideuse lui irrite les nerfs et la jette dans des accès de véritable maladie — elle a fini par se persuader qu'elle était persécutée par lui et dès qu'il entre chez elle, elle prend un ton et une attitude hostiles. Elle va dans ses brusqueries jusqu'à l'insolence, elle cherche à lui faire entendre des reproches et des épigrammes. L'étonnement où il est de cette réception le rend froid d'abord, puis sombre et triste; elle s'en irrite. Il appelle alors son esprit à son secours, il parle, il fait rire. Elle s'en irrite encore et lui dit qu'il la blesse par cette fausse gaieté. Alors il veut se retirer, elle reste seule avec lui et se jette à genoux, l'adore et pleure à ses pieds. »

Cette querelle passionnée va s'étendre sur des années, jusqu'à ce qu'elle ait achevé d'épuiser ses victimes, d'user les cœurs. Sans doute comporte-t-elle aussi comme un mortel ravissement, celui-là même devant lequel un Nietzsche s'arrêtera captivé :

« Ce qui, chez la femme, inspire le respect et souvent la crainte, c'est sa nature, qui est « plus naturelle » que celle de l'homme, sa souplesse et sa ruse de fauve, sa griffe de tigresse sous le gant, sa naïveté dans l'égoïsme, la sauvagerie indomptable de son instinct, l'immensité insaisissable et mobile de ses passions et de ses vertus... Ce qui, malgré la crainte qu'on éprouve, excite la pitié pour cette chatte dangereuse et belle — « la femme » — c'est qu'elle paraît être plus apte à souffrir, plus fragile, plus assoiffée d'amour, et condamnée à la désillusion plus qu'aucun autre animal. La crainte et la pitié : animé de ces deux sentiments l'homme s'est arrêté jusqu'à présent devant la femme, un pied déjà dans la tragédie qui, tandis qu'elle vous ravit, vous déchire aussi <sup>59</sup>. »

Vigny reprochera à Marie Dorval d'être « malheureuse par goût ». « C'était, dit George Sand, la balle élastique qui touchait terre pour rebondir sans cesse. Ceux qui l'écoutaient une heure en étaient éblouis. Ceux qui l'écoutaient des jours entiers la quittaient brisés, mais attachés à cette destinée fatale par un invincible attrait, celui qui attire la souffrance vers la souffrance et la tendresse du cœur vers l'abîme des cœurs navrés. »



Faut-il estimer que, dans ce singulier trio, c'est en fin de compte Marie Dorval la victime? Nous le croyons <sup>60</sup>. Si elle est la balle élastique, ses rebondissements ne la mèneront que d'une chute à une autre. George et Alfred ont leur œuvre, la solidité mâle de leur esprit leur permet de se reprendre dans les pires vicissitudes. Marie n'est que femme et qu'interprète. Vigny et Sand l'auront aimée passionnément, mais, à leurs influences combinées bien qu'antagonistes, sa personnalité ne résistera pas. Peut-être le pressent-elle confusément, ce qui donnerait un sens caché à son étrange lettre « d'imprécations », lorsqu'elle redoute de leur voir faire alliance.

Le 6 mars 1833, la mère d'Alfred de Vigny, qui devient bien vieille, est prise d'une attaque. On la sauve, mais sa raison reste égarée plus qu'à demi.

*Ah! depuis que la mort effleura ses beaux yeux,  
Son âme incessamment va de la terre aux cieux.  
Elle vient quelquefois, surveillant sa parole,  
Se poser sur sa lèvre, et tout à coup s'envole;  
Et moi, sur mes genoux, suppliant, abattu,  
Je lui crie en pleurant : « Belle âme, où donc es-tu?  
Si tu n'es pas ici, pourquoi me parle-t-elle  
Avec l'amour profond de sa voix maternelle?... »*

Vigny prendra le parti d'installer sa mère chez lui, avec la dame de compagnie qui lui est désormais nécessaire. L'épreuve sera de longue durée, épreuve non seulement morale mais matérielle en raison du peu de fortune, de l'exiguïté relative du logis. Les passages du *Journal d'un Poète* consacrés à la maladie, à la vieillesse de sa mère sont parmi les plus beaux qui soient sortis de sa plume. Bien souvent désormais, au lieu de sortir, d'aller rejoindre M<sup>me</sup> Dorval, il s'attardera au chevet maternel, s'efforçant à lui faire la lecture, à la distraire. Sa pensée se reporte vers ses jeunes années, les années déjà lointaines; il évoque tout ce qu'il a reçu de celle qui lui enseigna raison et fermeté d'âme, qui la première aussi lui révéla la tendresse. Les veilles anxieuses se développeront en



méditation, en inspiration. L'esprit invinciblement se fixe sur le double aspect de la mission féminine, s'arrête à cette énigme de la création, la femme, avec sa complexe vocation d'amante et de mère. Vocation complexe et si étrangement unique, à laquelle répond quelle aspiration de l'homme? Berceur, être bercé?

C'est au cours de ces longues soirées, pendant les années qui vont suivre, tandis que le poète est retenu chez lui par la tendresse filiale et que cependant sa rêverie l'emporte au loin, vers la maîtresse séduisante et décevante, qu'on imagine la lente condensation à d'étranges profondeurs, des conceptions audacieuses qu'exprimera un jour *La Colère de Samson* :

*L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour.  
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,  
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance  
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.  
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,  
Il rêvera partout à la chaleur du sein,  
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,  
A la lèvre de feu que sa lèvre dévore,  
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,  
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.  
Il ira dans la ville, et là les vierges folles  
Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles...*

Le poète s'est plu parmi les vierges folles, il a respiré leurs fièvres et il en a été troublé. Ce n'en sont pas moins de douloureuses fièvres. Autour de son image élégante, que de nostalgies, d'appels à l'infini! Il fait trop rêver les femmes, et ces rêves à leur tour l'envoûtent et le désagrègent. Partout autour de Marie Dorval on rencontre l'insatisfaction. George Sand n'en a pas le monopole. C'est Pauline Duchambge, qui fut belle et qui vieillit, riche et qui est pauvre, aimée et qui ne l'est plus. « Cette pauvre petite M<sup>me</sup> Duchambge, écrit Fontaney, qui fait de si gros soupirs; qui a dû tant aimer, et qui semble si pleine d'âme et de douloureux regrets pour le temps passé de l'amour! » C'est, dans l'horizon plus lointain, Marceline Desbordes-Valmore qui a conservé une image inoubliable

de l'auteur d'*Éloa*, tel qu'il lui est apparu à Bordeaux en 1824. Elle vit maintenant à Lyon et souhaiterait si fort que Dieu lui eût donné la place de Marie! Jusqu'à la cuisinière de Marceline qui, d'émotion, prendra le lit après avoir vu une représentation de *Chatterton*. Sensible époque...

Vigny n'a pas d'autre désir, on peut le croire, que de servir M<sup>me</sup> Dorval dans sa carrière. On le verra la servir envers et contre tous. Le malheur est qu'il faille d'abord le faire contre elle-même. Ses meilleurs amis, Dumas, Hugo, veulent la faire entrer au Français, mais ce n'est pas chose facile en raison des intrigues habituelles à la maison. Les sociétaires font bloc contre cette rivale venue on ne sait d'où et qui les éclipse. Il faudrait beaucoup d'art et de tact, rassurer, apaiser. M<sup>me</sup> Dorval devrait prendre conscience du rang où ses succès l'ont haussée. Améliorer son standing, dirait le langage d'aujourd'hui. Mais elle n'a pas la notion du respect qu'on doit à son propre talent. On la trouve toujours prête à jouer n'importe quoi. Des *Jeanne Vaubernier* ou la *Cour de Louis XV*, des *Dix ans de la vie d'une femme*, pièce si indécente que les spectateurs criaient d'apporter la cuvette.

Peut-être ne peut-elle simplement pas s'empêcher de jouer. Tout lui paraît préférable au désœuvrement. C'est sur la scène qu'elle est née, qu'elle a aimé, vécu, c'est la scène qui la tuera, elle reste prisonnière du chariot de sa jeunesse et, avec tout son génie, l'interprète de *La Meunière du Puy-de-Dôme*. Elle est marquée d'une empreinte qui a sa beauté, mais cependant marquée au fer. Des carrières comme la sienne ne ressemblent guère à celles que font les acteurs de nos jours. A cette époque le public du théâtre était plus limité, mais plus fidèle et plus familier qu'aujourd'hui. Les pièces se succédaient plus vite sur l'affiche. Répétées à la diable, sans grand souci de mise en scène, apprises n'importe comme, l'acteur improvisait son rôle autant qu'il le jouait. Le terrible Antony, reparaissant au foyer d'Adèle d'Hervey, provoquant désastre sur désastre, l'accule au suicide. On arrive; pour sauver au moins l'honneur de sa victime, il s'écrie : « Elle me résistait, je l'ai assassinée! »

Cette réplique finale, c'est le gros effet de la pièce.

Voilà qu'un machiniste maladroit baisse trop tôt le rideau. Le public, frustré, se déchaîne. Vexé, Bocage est remonté dans sa loge. Alors Marie Dorval se relève et s'écrie en plaisantant : « Vous voyez bien, je lui résistais, il m'a assassiné ! »

Le revers de cet esprit primesautier, c'est qu'on ne peut pas la rendre sérieuse, la décider à s'acheter, sinon une conduite, du moins une ligne de conduite. Son enfance, son métier ont créé chez elle les premiers déséquilibres, implanté en elle l'instabilité. Il lui faudra, dans les hauts et les bas, obéissant à ses propres fatalités, poursuivre sa course jusqu'à la fin, jusqu'à la mort.

Vigny va enfin avoir pour interprète Marie Dorval. Une représentation est organisée à son bénéfice à l'Opéra<sup>61</sup>. Elle y jouera un acte de la *Phèdre* de Pradon en costume du xvii<sup>e</sup> siècle, ce qui est une idée singulière, et une petite pièce, un proverbe que Vigny a écrit pour elle : *Quitte pour la peur*.

Il s'agit de présenter la comédienne à un public de qualité et de le convaincre qu'elle est capable de jouer les femmes du monde. Le Tout-Paris élégant viendra voir cela, qui fera figure de succès d'estime. Le spectacle a paru mince pour le cadre.

On ne serait pas surpris de trouver *Quitte pour la peur* signé de Musset, à supposer à Musset, il est vrai, une plume un peu plus raisonneuse. Mais nul plus que l'auteur de *Stello* n'était habile à se parer des grâces surannées de l'Ancien Régime. L'anecdote, qui lui venait d'une histoire contée par la princesse de Béthune, est scabreuse : le Duc néglige sa jeune femme, elle prend un amant, se trouve enceinte. Le Duc l'a appris, vient une nuit frapper à sa porte, elle croit que c'est pour la tuer, il s'amuse du reste à l'effrayer, mais déclarera enfin que sa présence n'a d'autre but que de sauver la réputation de sa femme : « Vos gens et les miens m'ont vu entrer, ils me verront sortir, et pour le monde, c'est tout ce qu'il faut. »

Vigny attribuait à ce petit acte l'importance « d'une esquisse au pastel dans le goût de Boucher et de Watteau ». Et il ajoute pour lui cette réflexion : « La femme adultère

de 1778 n'avait à craindre ni le poignard du moyen âge ni le sabre vengeur du Garde national outragé de 1832. C'était un de ces temps de confusion religieuse et morale où les hommes n'ont plus pour guides que leurs sentiments individuels d'honneur ou de bonté. Les dehors seulement sont respectés alors, et ce que l'on nomme les convenances. »

Même lorsqu'il n'était question que de divertir, de mettre en valeur la femme aimée, le moraliste ne perdait pas ses droits. Lancé lui-même dans une vie équivoque et en souffrant, il se rattachait à l'idée de respect des convenances...

Il avait cru s'affranchir par le mariage de l'obligation de gagner son pain. Du mariage, il ne connaît que la servitude, et le joug de la pauvreté n'est guère allégé. Peut-il quitter sa femme inapte, sa mère infirme? M<sup>me</sup> Dorval le voudrait-elle? Elle croit d'abord à sa carrière. Ils sont mal placés pour se faire les acteurs d'une fuite à deux, comme celle de Liszt et de M<sup>me</sup> d'Agoult. Ils n'y aspirent ni l'un ni l'autre, mais peut-être, touchant les limites de leur passion, se reprochent-ils mutuellement de ne pas y aspirer davantage?

Quel événement précis, peu après la représentation de *Quitte pour la peur*, provoque une sorte de demi-rupture? Marie Dorval a été engagée au théâtre de Rouen.

« Tout ce que tu m'as fait souffrir, lui écrit Vigny le 3 juillet 1833, depuis que tu demeures dans cette rue, dans ce nouvel appartement (44, rue Saint-Lazare) est incalculable. Ce n'est pas trop de toute ta vie pour me le faire oublier; mais enfin, hier, j'ai revu ton âme tout entière et, après nos quatre heures de baisers et d'amour, elle s'est rouverte, comme tous les jours dans mes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée.

« Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant; je te confie à la garde de *ton amour, de ton honneur et de ta bonté!* N'oublie jamais cela.

« Cependant, ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie.



Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé plus que je ne puis le dire, je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais... Il est affreux pour moi que cela soit arrivé, et c'est pour moi seul que cela est douloureux. »

Que s'est-il passé au juste? Nous ne le savons pas. Mais bientôt, après cette crise, Marie va partir pour Rouen et y demeurer près de six mois, remportant au théâtre triomphe sur triomphe. Rouen n'est pas bien loin de Paris mais il ne semble pas que les amants aient fait un effort pour se rejoindre. S'il n'y a pas rupture, il y a dislocation. Vigny reste dans ses foyers, tenant compagnie à ses malades, commençant *Servitude et grandeur militaires*. Peut-être aussi est-il aux pieds de Mrs Holmes, ou d'une actrice du Français, Félicia Thierret, dont Marie est jalouse.

Quant à Marie Dorval, elle réagit à sa façon. Elle a découvert à Rouen un beau talent d'acteur, un jeune homme plein de flamme, un artiste qui a fait, au cours d'une vie aventureuse, un peu tous les métiers, et qu'elle croit capable d'éclipser même Bocage dans les jeunes premiers du mélodrame. Elle sentira se réveiller pour lui le côté protecteur de sa nature. Elle intéresse Dumas à son protégé et M. Gustave s'illustrera sur la scène parisienne sous le nom de Mélingue.



## Kitty Bell.

« L'âme de Stello se sépara de son corps un jour, et se plaçant debout, en face de lui, toute blanche et toute grave, elle lui parla ainsi sévèrement :

« — C'est vous qui m'avez compromise. C'est vous qui m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte, et de parler de choses indignes de moi, pour répondre à cet air amoureux que vous avez, et ne pas démentir l'ardeur de vos yeux et les caresses de votre sourire.

« Quittez cette femme et me laissez penser. »

« Lorsque vint le jour, le corps se leva avec elle pour partir et lui dit : « Allons-nous ? » Et ils allèrent rejoindre la belle maîtresse. »

M<sup>me</sup> Dorval est revenue à Paris au début de 1834 après cette première et douloureuse absence, mi-rupture, mi-séparation. Elle repartira d'ailleurs sans cesse en tournée, poussée par l'inquiétude, ou le manque d'argent, ou le besoin de propager sa notoriété, ou celui, tout en échappant à Vigny, d'exercer sur lui un subtil chantage, de le forcer à travailler pour elle, à composer le chef-d'œuvre aimanté qui, en l'imposant enfin sur la scène du Théâtre-Français, la rendra à lui.

Ses amis ont enfin obtenu son engagement. Elle doit débiter dans *Antony*, mais la politique s'en mêle et fait interdire la pièce. Dès lors on ne lui confie que des rôles mineurs. Si elle exista jamais, la liaison avec Mélingue n'a pas duré. De nouveau Marie Dorval est toute à Vigny.

Lui-même apparaît comme un être partagé.

« Où me conduiras-tu, passion des Idées, où me conduiras-tu ?

« J'ai possédé telle idée : avec telle autre j'ai passé bien des nuits.

« Vous m'avez donné mon imagination pour maîtresse.

« La volupté de l'âme est plus longue, l'extase morale est supérieure à l'extase physique! »

On n'en est pas si sûr :

« Sémélé, poème. — Sémélé s'écrie : « O ne sois plus homme; viens me voir comme un dieu! »

« Et Jupiter descendit avec ses rayons. Il la brûle, il la dévore. Elle se consume et se tord dans la souffrance.

« Oh, humanité, tu es comme elle. Tu as voulu voir et toucher l'intelligence divine, tu l'as reçue dans ton sein et elle t'a dévorée.

« A présent tu te désespères, tu brûles, tu te consumes désespérée et tu souffres de la révélation céleste. »

*Sémélé, Sémélé, l'insatiable amante,*

*Le désir est en toi, le désir te tourmente;*

*Sur ton lit aux pieds d'or, tu tournes nuit et jour*

*Tes flancs voluptueux que fait trembler l'amour,*

*Tes longs bras nus et blancs qui vont tordant ta couche,*

*Tout mordus, tout meurtris du courroux de ta bouche,*

*... Tes épaules d'ivoire et ta large poitrine*

*Et tes pieds tourmentés d'une vigueur chagrine...*

Il appartient au poète de jouir et de souffrir plus intensément que le commun des hommes parce qu'il magnifie souffrance et volupté. Mais quelle volupté plus rare : emprunter au maître des dieux, non plus sa gloire et ses rayons, mais son pouvoir le plus subtil, le plus véritablement divin, la métamorphose.

Arracher Sémélé à cette couche brûlante et la présenter aux hommes comme la fille des plus nobles désirs, « une des rêveries de Stello », une « jeune femme mélancolique, gracieuse, élégante par nature plus que par éducation, réservée, religieuse, timide dans ses manières, tremblante devant son mari, expansive et abandonnée seulement dans son amour maternel. Sa pitié pour Chatterton va devenir de l'amour, elle le sent, elle en frémit; la réserve qu'elle s'impose en devient plus grande. Tout doit indiquer, dès

qu'on la voit, qu'une douleur imprévue et une subite terreur peuvent la faire mourir tout à coup ».

Rencontre du génie créateur et de la plasticité de la femme et de l'actrice. Métamorphose qui ne peut être opérée cependant sans que le dieu ne se dépouille de ses rayons, le démiurge de sa force, et ne laisse plus voir en lui que le pâle Chatterton.

L'histoire de Chatterton avait fourni à *Stello* un épisode touchant, illustre le propos de l'ouvrage à la façon d'une estampe. L'amplification scénique, aux lois de laquelle Vigny, dramaturge-né, se conforme, la nécessité de faire exprimer au seul Chatterton la requête de tous les poètes, va écraser l'anecdote et les personnages. Ce drame qui met aux prises le poète, la Femme, la Société, déforme la thèse originale et lui fait perdre la mesure.

La Société est personnifiée par de vaniteux pantins, gonflés de leur importance, oppressifs et barbares. John Bell, « vautour qui écrase sa couvée », se croit juste en se tenant à la lettre des lois. Il est le capitaliste que favorise le régime de Juillet. La pièce débute par un tableau d'odieuse exploitation de l'homme par l'homme dans un monde qui se veut utilitaire et qui bafoue toute dignité humaine. L'évocation de ce paria, l'ouvrier, prépare l'entrée de cet autre paria, le poète. Dans la figure du Lord-Maire, M. Beckford, on retrouve la suffisance que dénonçait Vigny, alors qu'il était militaire, chez « ces hommes si nuls qui sont pourvus d'une autorité ». Les jeunes Lords en habit rouge, assez inexplicablement amis de Chatterton, ce sont les fringants officiers de la garde de Louis XVIII, compagnons de ce lieutenant de Vigny trop pauvre pour avoir un cheval à lui, qui n'aimait guère le vin, et dont le tabac irritait la gorge délicate. En opposition avec ces personnages, l'auteur introduit celui du Quaker, un de ces justes que la Société tolère parce qu'il est de son intérêt d'honorer la Religion, mais qu'elle se garde bien d'écouter.

Le long monologue de Chatterton n'est pas dans le goût d'aujourd'hui. Toute la pièce, du reste, est verbeuse. Mais

comment ne pas s'émouvoir en relisant ce testament effervescent du romantisme? Souffrance du travail qui accapare ou qui se refuse, images hallucinatoires, nostalgie de la femme, obsession de la mort. Chatterton n'est pas empli du sentiment de sa grandeur, mais de celui de son infériorité. C'est un humilié, et du reste un orgueilleux. Est-il vraiment à l'image de l'auteur de *Moïse* et de *Servitude*? On n'en peut pas douter et pourtant il n'est que son double spectral. Confondant pitié pour un héros de théâtre et pitié pour soi-même, Vigny, de sa propre main, se caricature effrontément. Il ne voit plus que sa faiblesse et ses déceptions. Toutes ses blessures se sont rouvertes et saignent en lui. Il se souvient d'avoir été rossé par ses camarades de classe, ignoré par les gens en place, bafoué par la femme et par la fortune. Tout l'a déçu, meurtri, d'un univers trop différent de l'univers qu'il portait en lui. Il est pareil à cet aveugle-né auquel une opération rend la vue et qui s'écrie « : Est-ce là le monde, le visage humain, la nature, tout ce dont je rêvais? » Sentiment qu'on trouvera un jour sous sa plume, mais nuancé de sérénité : « Il y a des natures délicates et pensives qui vivent non pas isolées mais séparées. Elles ne touchent aux hommes que par la bonté et par l'amour. Le dédain natif, involontaire et paisible des êtres, des événements et des choses, fait que tout en elles semblerait pouvoir s'exprimer par ce mot : ce n'est pas assez beau, ce n'est pas assez parfait, ce n'est pas assez de bonheur pour moi, je ne suis pas de ce monde, j'y passe sans l'aimer, sans y tenir, sans le toucher » (1847).

Chatterton n'a pas accès aux sphères du dédain paisible. Cet exilé des astres ne se sent capable de les rejoindre que dans la mort. Combien de fois Vigny a-t-il voulu mourir? Ou bien se livre-t-il à une magique opération d'envoûtement, construisant son héros de toutes ses faiblesses intérieures pour les tuer avec lui, et lui-même parvenir ainsi à la force, à la grandeur?

Les difficultés que l'auteur dut surmonter pour faire jouer sa pièce furent considérables. Non seulement l'ouvrage déconcerta les Comédiens français, mais il faisait surgir à leurs yeux l'image abhorrée, l'actrice venue du boulevard. Le comité de lecture fut unanime à refuser la



pièce. L'administrateur, Jouslin de La Salle, était pourtant d'autre avis. Il s'adressa à Thiers, trouva finalement appui chez le duc d'Orléans qui fit lire *Chatterton* à la Reine. Les Comédiens s'inclinèrent devant l'agrément royal.

Il faut être sensible à cette ironie : l'auteur de *Stello* bénéficiant de la protection du pouvoir. Louis-Philippe ne s'est pas fait la réputation d'un protecteur des lettres. Il ne faudrait pourtant pas en conclure qu'il tenait les poètes en aversion, seulement il avait besoin de se les représenter en quelque autre qualité. On le voit témoigner de l'estime à Musset, mais parce qu'il le confond avec un de ses cousins, inspecteur des domaines. Et s'il est favorable à Vigny, c'est qu'il l'a rencontré, en 1831, à la tête de ce bataillon de la Garde nationale. En sa prudence, il estime qu'on devrait jouer la pièce de l'ancien officier, mais pourquoi s'en aller mécontenter les Comédiens en leur imposant M<sup>me</sup> Dorval? Au bal de l'Hôtel de Ville, il se fit amener Vigny et le félicita d'avoir choisi M<sup>lle</sup> Mars pour interprète. Cela devenait une affaire d'État. Mais tel est l'avantage de la monarchie constitutionnelle, Louis-Philippe ne se serait pas cru permis d'aller au-delà d'une insinuation et Vigny tint bon.

Aux répétitions, les acteurs étaient de glace envers M<sup>me</sup> Dorval. Un escalier tournant qu'on avait monté sur la scène faisait scandale. Vigny et M<sup>me</sup> Dorval jugèrent prudent de garder secret le jeu de scène final. Enfin, le 12 février 1835, vint le soir de la première. Toutes ces intrigues avaient piqué la curiosité. La Reine, les princes assistent à la représentation.

« On va jouer *Chatterton*, écrit Vigny à six heures du soir. J'écris cette note debout, je me sens très calme, convaincu que si le drame ne réussit pas, cela ne fera que retarder le succès inévitable des pièces spiritualistes.

« Il est impossible que dans six années, s'il les faut attendre, ce que j'ai voulu faire ne soit pas senti.

« Unité, simplicité d'action, développement continu d'une même idée. Poésie, philosophie. »

Cependant, la pièce réussit.

« Une attention profonde, voilà ma première récompense. Le public était là comme un seul homme, me disant



par sa contenance ces mots que j'ai sentis successivement :  
« J'ai confiance en vous, je vous sais consciencieux, je vous écoute, parlez. »

« Ensuite, il m'a dit :

« — Je suis touché de ce que vous me dites, votre plainte sur la position du poète est juste. »

« Puis il m'a dit : « Je sens que vous avez souffert cela. »  
Et puis il m'a tendu les bras.

« ... Un sentiment doux et triste emplit mon cœur et des larmes inondent mes yeux malgré moi... »

L'auteur se repent d'avoir mal jugé ses concitoyens. On peut donc les atteindre, les émouvoir.

« Tout se tourne en besoin d'être seul et de me mettre à penser. On me croit triste. Ce n'est point de l'affliction, mais un travail intérieur continu et impossible à arrêter. Il n'a rien de commun avec le cœur et fait seulement que le visage s'abat. »

*Chatterton* demeure dans les annales théâtrales comme le prototype du succès d'émotion. Une émotion qui avait failli forcer d'interrompre la représentation à la fin du troisième acte. Le jeu de scène final, qu'on n'attendait pas, et qui tient de l'acrobatie — après un grand cri, M<sup>me</sup> Dorval se laissait choir comme morte du haut de l'escalier, son corps ployé sur la rampe — avait cristallisé cette émotion en une sorte de terreur. Le triomphe ne se démentira plus, malgré les réserves qui paraissent dans la critique.

Le public est-il donc, en 1835, particulièrement attentif à la condition du poète? Il se peut. Après tant d'espérances qu'on avait conçues, les poètes, les artistes méconnus ou incompris meurent et se tuent beaucoup en ces temps de *sweating system*.

Sans doute la société savait-elle bien dans le fond ce qu'elle voulait, mais elle n'était pas encore endurcie. La question : à quoi cela sert-il? n'était pas encore imprimée profondément dans la conscience publique. Celle-ci se souvenait des siècles de civilisation hiérarchique, et qu'on avait espéré remplacer l'aristocratie du sang par l'aristocratie des talents. Le rêve était mort, mais on pouvait encore pleurer sur lui et croire qu'un adolescent maladif

et visité par l'Esprit valait mieux et plus que Lord Beckford et M. Bell, que l'arriviste et le négrier.

Thèse qui, peut-être, ne rencontre que notre profond désenchantement. M. Beckford et M. Bell sont bien à leur place; et Chatterton bien à la sienne avec sa misère et sa fiole de poison. C'est là ce qu'on appelle l'ordre, tandis que l'idéal et la justice ne sont peut-être que de grandes ombres bouleversantes. Lourd de trop d'expérience, notre temps s'attachera plus volontiers à évoquer la figure de Kitty Bell.

Plus que jamais, M<sup>me</sup> Dorval était apparue comme la douce héroïne accablée, si accablée et si féminine.

« ... Avait-on prévu, écrira Vigny, cette grâce poétique avec laquelle elle a dessiné la femme nouvelle qu'elle a voulu devenir? Je ne le crois pas. Sans cesse elle fait paraître le souvenir des Vierges maternelles de Raphaël et des plus beaux tableaux de la Charité; — sans effort elle est posée comme elles; comme elles aussi elle porte, elle emmène, elle assied ses enfants, qui ne semblent jamais pouvoir être séparés de leur gracieuse mère; offrant ainsi aux peintres des groupes dignes de leur étude, et qui ne semblent pas étudiés. Elle est bonne et modeste jusqu'à ce qu'elle soit surprenante d'énergie, de tragique grandeur et d'inspirations imprévues, quand l'effroi fait enfin sortir au-dehors tout le cœur d'une femme et d'une amante. »

L'amour de Kitty Bell ne s'avoue jamais, sinon dans la mort, et il est pourtant toujours sensible. Ce qui fait l'incomparable beauté du rôle, c'est qu'il est presque muet. Kitty Bell parle à peine, et quelques mots très simples, très ordinaires nous livrent tous ses secrets. Par une telle création, Vigny devance, de combien, tout le théâtre moderne dans son aspiration à exprimer des vérités intérieures, intimes, par le silence autant que par les mots. Le drame romantique avait foulé aux pieds l'appareil usé de la tragédie, mais personne n'avait, parlant le langage de tous les jours, ramené sur scène le message racinien.

Si l'auteur de *Cinq-Mars* avait ouvert la voie à Dumas, l'auteur de *Chatterton* semble l'ouvrir d'une part à Dumas fils et, d'autre part, au mouvement futur du Théâtre-

Libre. Il y a par avance un élément ibsénien dans le rôle de Kitty Bell.

Quelles qu'aient été les fautes de la femme, le nom de la comédienne doit être bien associé ici au nom de Vigny, et pas seulement parce qu'il lui est en fait associé. Cet être fertile en métamorphoses, Sémélé, Éva, Dalila, a pourtant donné la vie à Kitty Bell. Elle a fait passer en elle la sourde complainte de la victime, de l'éternelle esclave, « la plainte incessante contre Dieu et contre les hommes », mais que le poète a su transfigurer en lui imposant les vertus de dignité, de tenue, de silence. Il l'a rendue à cette double vocation d'amante et de mère, dont l'unité profonde le hante tandis que la vie ne lui en présente que les oppositions. Il peut alors se laisser aller à son instinct naturel de militant du féminisme.

« De frayeur en frayeur, dit le Quaker à la petite Rachel, tu passeras ta vie d'esclave. Peur de ton père, peur de ton mari un jour, jusqu'à la délivrance. Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme; oublie jusque-là et après oublie encore, si tu peux. Joue toujours et ne réfléchis jamais. »

Y a-t-il si loin du reste de Kitty Bell à Dalila? L'une est assassinée par l'homme, l'autre l'assassine, ni l'une ni l'autre ne semblent faites pour lui.

Vigny ne reviendra pas au théâtre. Non qu'il veuille se retirer sur un triomphe, mais l'inspiration qu'un auteur reçoit de l'interprète lui était nécessaire. Il écrira : « J'ai longtemps cherché quelle secrète antipathie m'éloignait d'écrire pour le théâtre, antipathie étrange en moi dont le principal instinct ou talent est la composition dramatique. En analysant l'art théâtral je l'ai trouvé. C'est qu'il y a dans cet art une partie qui reste toujours flottante, celle du *jeu* qui appartient à l'acteur, et ce qu'on appelle le jeu n'est rien moins que l'expression des sentiments, le dessin des tableaux et celui des scènes, c'est-à-dire trois des sources d'émotion. »

Ce précurseur des pièces spiritualistes était-il fait pour le théâtre de son temps? Marie Dorval aurait-elle mérité de lui inspirer le théâtre de l'avenir? Comment se poser la question quand déjà leur liaison n'a plus d'avenir!

*Chatterton* va désigner son auteur à toute une jeunesse littéraire, besogneuse et désespérée, comme un protecteur naturel. Vigny recevra des lettres d'inconnus miséreux et pleins de génie qui lui demandent de l'argent. On le trouvera toujours prompt à aider des infortunés vraiment intéressants, à solliciter pour eux, lui qui n'a jamais sollicité pour lui-même. Mettant ses actes d'accord avec son œuvre, il professe qu'on ne saurait se montrer trop attentif envers les jeunes gens qui viennent consulter. Il notera avec tristesse les suicides, les morts prématurées qui soulignent les désenchantements de l'époque. Il plaidera avec Balzac pour une meilleure protection de la propriété littéraire. Ce rôle exaspère Sainte-Beuve qui consignera cette réflexion : « Il se fait le pontife des jeunes esprits douloureux. » Le reproche, on en convient, est accablant. Procède-t-il d'une rancune contre la préface de *Chatterton*, cette *Dernière Nuit de travail*, du 29 au 30 juin 1834?

Vigny y avait assené quelques dures vérités aux hommes de lettres, déclarant qu'ils n'avaient pas besoin d'être aidés parce qu'ils sont habiles et savent plaire. Description spirituelle et mordante, qui contient une remarque d'une profonde portée. L'homme de lettres « monte de la grammaire à l'œuvre au lieu de descendre de l'inspiration au style ». La formule résume à peu près toute la critique littéraire et elle est assez généralement négligée par elle; la distinction est trop vraie, elle est blessante.

La préface de *Chatterton*, comme du reste la pièce, est souvent en porte à faux. Le plaidoyer est trop personnel, manque d'objectivité. Vigny n'aspire-t-il qu'à crier : pitié pour le poète? « Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme!... Il faut que le poète ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir. »

C'est la revendication la mieux fondée, celle de la mansarde et du pain quotidien. L'auteur la développe avec abondance et précision. Au sortir de la première de *Chat-*



terton, M. de Maillé fonda un prix de poésie. L'Académie distribue-t-elle encore ces mille francs que nos dévaluations ont rendus dérisoires, tout comme la rente des membres de l'Académie Goncourt? On dirait que la société, qui nourrit tout de même bon nombre d'inutiles et de fainéants, se heurte à une sorte d'impossibilité, lorsqu'il s'agit de subventionner efficacement les auteurs des hautes créations spirituelles, lesquelles sont dépourvues de valeur marchande.

Mais le poète aspire-t-il seulement à la ration quotidienne? C'est la fière réplique de Chatterton au Lord-Maire : Sur le navire social, quelle est la fonction du poète?

« — Il lit dans les astres la route que nous montre le doigt du Seigneur. »

Il faut choisir. Ou cette mission revient au poète, et ce n'est pas Chatterton qui la fera accepter. Ou bien le poète n'a droit qu'à la charité publique, fait partie des ordres mendiants et mineurs.

Peut-être tout plaider pour le poète, pour le créateur artistique, est-il une entreprise condamnée tant qu'un philosophe n'aura pas expliqué à nos démocraties utilitaires la véritable portée de la mission poétique. C'est-à-dire tant qu'on n'aura pas répondu à la question : Qu'est-ce que la poésie? Aussi longtemps que la poésie ne sera qu'une harmonie intuitive mais dont on ne peut fournir la justification rationnelle, les plaidoyers paraîtront fragiles.

« J'ai voulu, dit l'auteur de *Chatterton*, montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail... Y a-t-il un autre moyen de toucher la société que de lui montrer la torture de ses victimes? »

Il n'y a pas en effet d'autre moyen de la toucher, de lui faire verser des pleurs d'un soir. Autre chose serait de la transformer...

Lors des représentations de *Chatterton*, George Sand a partagé l'émotion générale, qui lui dicte cette lettre <sup>62</sup> à Marie Dorval :



« Mon amie,

« J'ai à vous dire que je ne vous ai jamais trouvée si belle, si intelligente et si admirable qu'hier soir. Tout le monde vous le dit, mais vous savez que je suis un des plus touchés et des plus reconnaissants qui s'inclinent devant vous <sup>63</sup>.

« La pièce est extrêmement belle, touchante, exquise de sentiment. J'en suis sortie en larmes, sans vouloir dire un mot à personne, parce que je ne pouvais pas parler. Entre nous, ma chère, quels que soient les travers de la vie et du monde, et les petitesesses des hommes en société, il n'y a que de nobles cœurs et des esprits d'une grande élévation qui puissent produire de telles choses.

« Je n'aime pas du tout *la personne* de M. de Vigny, et en cela je ne vous ressemble pas (ceci est bien spirituel n'est-ce pas?), mais je vous assure que d'âme à âme j'en use autrement. Rends-le heureux, mon enfant, ces hommes-là en ont besoin et le méritent.

« Adieu, j'irai te voir.

« Où prends-tu que je ne *veux plus* te voir? Mais je te dirai pourquoi je ne puis pas, souvent. Je t'embrasse, mon amie, et te suis toujours à tout jamais dévouée.

« GEORGE. »

« Rends-le heureux, mon enfant... » C'est par là certes qu'il aurait fallu d'abord commencer. Ce cri du cœur vient bien tard, il ne changera pas Marie pas plus qu'il ne rendra le bonheur à Musset <sup>64</sup>.

Voici qu'il nous faut encore nous arrêter à ces deux femmes, parce que seul leur comportement peut nous éclairer sur l'évolution de notre auteur. L'histoire des filles de Marie Dorval nous montre comment ces féministes concevaient l'affranchissement de la femme, lorsqu'il ne s'agissait pas d'elles-mêmes.

Aussi convient-il d'évoquer ici, comme en marge, le pathétique destin d'Antoine Fontaney, bien qu'à vrai dire son aventure ne fasse point corps avec celle des protagonistes. Mais elle est comme une humble réplique, propre à redonner de la perspective aux êtres de génie et d'ex-

ception qui nous occupent : combien de fois les œuvres d'inspiration et d'orgueil se font-elles contresigner par le sang des modestes, des effacés!

Né à Paris en 1803, d'origine obscure, Antoine Fontaney avait fait son droit, vécu de petites places de clerc d'avoué, d'employé de mairie. Mais il avait des goûts littéraires, et ce qu'il est convenu d'appeler une jolie sensibilité.

Il s'était fait apprécier par ses poésies dans le milieu des cénacles, et par sa gentillesse, un certain don d'intéresser à lui. Prenant part aux journées de Juillet il est remarqué par le comte d'Harcourt, député de l'opposition libérale, qui, nommé ambassadeur en Espagne, se l'attache officiellement. Voilà Fontaney diplomate, mais bien mal qualifié pour cet emploi. Il n'aime vraiment que Paris, la poésie, les conversations d'esprits ornés et délicats. Il écrit à Vigny : « Quand il faut vivre dans un monde qu'on ne comprend pas et dont on n'est pas compris, cela devient un exil; on est triste, bien triste, car l'on songe à ce que l'on a quitté. On compare le présent au passé, on se reporte aux jours où l'on était si bien... »

Il est éperdument amoureux de Marie Nodier, même après son mariage avec un autre. Quand il revient à Paris, la mission de M. d'Harcourt terminée, il est sans le sou, essaye de vivre de sa plume, donne à la *Revue des Deux Mondes* des souvenirs d'Espagne fort goûtés. C'est alors qu'il tient un journal, consignait brièvement ses faits et gestes. Il est mondain, officieux, famélique, pleure aux pieds de Marie Nodier mariée, non sans noter au passage : « elle est un peu jaune ce matin », pleure dans le lit pathétique et insignifiant d'une Adèle qui l'adore mais qu'il n'aime plus.

Cependant, il fait la connaissance de M<sup>me</sup> Dorval. Besogneux, mais semblant n'avoir jamais rien à faire, il est commode parce qu'il est toujours là. Elle ne dédaigne pas d'essayer à l'occasion ses griffes sur lui. Il est plus intimidé encore que fasciné. Elle lui parle de Vigny, soupirant de le trouver si peu jaloux. Convierait-il de le rendre jaloux? Un autre jour, après dîner, elle lui met son pied dans la main. Elle s'amuse ainsi de lui : comment se douterait-elle que cet air amoureux n'est pas provoqué par ses propres charmes?

C'est la pureté, l'innocence qui troublent Fontaney. Les êtres proches de l'ange, baignés des rayons d'Éloa, les jeunes filles enfin. Tandis que M<sup>me</sup> Dorval reçoit au salon, Fontaney fait mine de s'éclipser, et s'en va presser contre son cœur dans la salle à manger, voire dans le cabinet de toilette, l'aînée des filles de la maison, la jolie Gabrielle, âgée de dix-sept ans. Singulière maison où l'on imagine Vigny faisant semblant de lire Shakespeare à Marie Dorval dans sa chambre, tandis qu'à côté Fontaney serre de près Gabrielle... Scènes d'intimité au milieu desquelles circule une bonne dévouée et grondeuse et où la petite Louise voit s'enflammer son cœur d'enfant, brûle d'arracher Fontaney à Gabrielle, finit par les dénoncer...

M<sup>me</sup> Dorval a compté sur l'éloignement de Fontaney, qui est renvoyé en Espagne, pour mettre un terme à cette intrigue. Mais Gabrielle et lui sont de ces cœurs qui résistent à toutes les absences, ils s'écrivent chaque jour des lettres passionnées. Ne sachant que faire au milieu de ses tournées, de sa vie compliquée, Dorval renvoie sa fille au couvent. Vaine précaution : à son retour à Paris, en 1834, le jeune homme fait évader son ange et l'emmène en Angleterre. Ils en reviendront en 1836 fort mal en point. De constitutions fragiles, prédisposés à la tuberculose, leurs santés n'ont pas résisté au climat de Londres, ou à la misère. Rien n'est plus navrant, dans le sommaire journal de Fontaney, que de voir se mêler l'enfantillage amoureux et la certitude de la mort prochaine. On mène Gabrielle au tombeau le 15 avril 1837 et c'est, le 11 juin, le tour du pauvre Fontaney qui, dans la *Revue des Deux Mondes* signait *Lord Feeling*. Personne ne s'est trouvé pour conserver la tombe de ces victimes de l'amour et de l'idéal.

George Sand les a jugés sévèrement : « Gabrielle n'était pas artiste... La beauté ne suffit pas sans le courage et l'intelligence. Fontaney n'était pas mieux doué; c'était un bon jeune homme, d'une figure intéressante, capable de sentiments doux et tendres, mais très à court d'idées... » L'oraison funèbre est définitive. Ces grandes personnalités ignoraient-elles les philtres qu'elles répandaient autour d'elles? George Sand ne mettait pas en doute que le romantisme et les sommets passionnels n'étaient point le

fait de tout le monde, mais l'apanage des constitutions de fer. Avec quelle désinvolture on s'affranchit des désordres qu'on a créés en surchauffant de jeunes imaginations!

Nous avons pu croire naguère à une certaine insensibilité de Marie Dorval. Ses lettres montrent qu'il n'en est rien. Si elle avait pris Fontaney en aversion c'était parce qu'il se refusait à épouser Gabrielle. Ses réactions sont si bien analysées par M<sup>me</sup> Maurois que nous lui cédon's la parole :

« Louise, à son tour, avait dû s'avouer enceinte du premier venu. La chute des vierges folles avait, en son temps, désespéré leur mère. « J'aurais dû les battre! » disait-elle à George Sand, car le concubinage de Gabrielle et « la dégradation de sa sœur » lui faisaient également horreur. Quand elle avait empêché ces filles « d'une idéale « beauté » de faire du théâtre (« Je sais trop ce que c'est! » disait-elle à George Sand), elle s'était vue accuser de contrarier leur vocation par jalousie d'artiste.

« Une lecture attentive de sa correspondance éclaire tout ce côté de sa vie. Dorval s'y montre douloureusement sensible aux malheurs de ses enfants perdues : « Jamais je ne reçois un mot de Gabrielle... J'ai pourtant « été bien bonne pour elle, n'est-ce pas? Je lui ai offert « ma maison... Au lieu de cela, elle a consenti à *vivre* « *publiquement* avec un homme qui n'en veut pas pour sa « femme. Oh! c'est odieux! C'est une douleur éternelle « pour moi... Cette fierté de jeune fille, cette innocence « du cœur, pourquoi ne l'a-t-elle pas conservée?... » En rentrant de Londres, Gabrielle, tuberculeuse, a des coquettes de mourante, exige de sa mère « une douillette « verte, en soie ».

« Et cette horrible Louise, oui *horrible!* Cette méchante « fille ose m'écrire, dans un style aussi bas que son âme, des « lettres à me rendre folle. Son audace dépasse tout. C'est « un démon dont la mission est de me torturer. Et toujours « de l'argent, de l'argent, de l'argent!... » Dans cette tragédie humaine, il semble que Caroline, persécutée par deux sœurs féroces, soit l'éternelle Psyché-Cornélia-Cendrillon. En elle seule, Dorval trouvera quelque consolation « tant « qu'elle sera pure. C'est l'innocence et la virginité d'une « fille qui fait toute la tendresse de la mère »...



« Le code moral, tout personnel, de Marie, a ceci de surprenant qu'il permet l'adultère, considéré comme naturel et nécessaire, tandis qu'il condamne sévèrement l'inconduite de la fille non mariée. Le crime contre l'honneur, c'est, d'après elle, de prendre un amant *avant* un mari.

« Gabrielle, à vingt et un ans, le paie de sa vie. Pour raison de grossesse, Louise réussira à se faire épouser par Bibet, mais ce mariage forcé ajoutera un pauvre hère aux bouches à nourrir. « La tête me tourne. Toutes les « tracasseries des affaires, de la maison et des enfants me « tombent dessus. Il ne me manquait plus qu'un gendre. « Le voilà!... »

« Le nouveau ménage sera comblé par elle de meubles, de linge et d'argenterie. George Sand voit, en cette femme de théâtre, une *mater dolorosa*, « martyre à toute heure de « sa vie, du déchirement de ses propres entrailles », chez laquelle « le sentiment maternel tenait de la passion et « parfois du délire » <sup>65</sup>. »

Oui, il y a deux poids et deux mesures. La sage Caroline consolera sa mère, non seulement par son innocence et sa virginité, mais en se laissant marier par elle. Car pour la récompenser de sa bonne conduite Marie Dorval lui fera épouser son dernier amant, l'excellent Luguet...

Cependant, lorsque M<sup>me</sup> Maurois fait état d'un code moral tout personnel à Marie, nous pensons qu'elle se trompe. C'est le code même du xix<sup>e</sup> siècle. L'idée que la jeune fille serait plus légitimement libre de disposer d'elle-même que la femme mariée est, en cette deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle, tout à fait récente. Certaines évolutions sociales sont aussi lentes que difficiles. Constatons objectivement que, dans notre système de conventions, le droit de la femme à l'amour s'est présenté, historiquement, d'abord comme le droit à l'adultère <sup>66</sup>. Dans le poncif du roman type 1900, la liberté d'aimer chez la femme requiert ce préalable : un mariage malheureux.

Tout se passe comme si la femme, sur laquelle a pesé un esclavage séculaire, ne pouvait trouver son indépendance que dans une attitude initiale de révolte contre son seigneur et maître. Avant de s'organiser dans la liberté, il lui faut d'abord se faire Dalila. C'est un fait qu'en France, ce processus de « décolonisation » de la



femme a pris environ un siècle. Il n'est sans doute pas terminé. Et, pendant cette phase transitoire, les mères les plus libres d'allure seront les plus féroces quant à la vertu de leurs filles non mariées. Marie Dorval n'est pas une exception. En règle générale, la femme, même affranchie, est plus conservatrice que l'homme.

Peut-on agir sur la société quand on voit qu'on ne peut rien seulement sur le caractère d'une femme? Qui se souviendrait encore de M<sup>me</sup> Dorval si elle n'avait jamais créé qu'*Antony* ou *Marie-Jeanne*, son dernier succès? Pourtant elle n'a guère conscience de ce qu'elle doit à Vigny. Les amis du poète lui disent : « Vous l'avez sauvée », mais *Chatterton* n'a pas épuisé sa carrière que déjà Dorval est reprise par son insatisfaction, son vague à l'âme, elle aspire à quelque chose de nouveau, elle ne sait à quoi. Rien n'est plus douloureux que la longue lettre que Vigny lui adresse le 9 avril 1835, après une soirée où elle s'est complu à lui dire des méchancetés en présence de M. Merle.

« Ne crois pas que j'aie jamais attendu autre chose de toi. Je ne me suis jamais trompé sur ce que tu entretiens dans ton cœur de mauvais sentiments et de calculs égoïstes. Tout est dévouement en moi, toutes les heures de mes jours et de mes nuits souvent se passent depuis quatre ans à chercher comment te rendre heureuse, et pendant ce temps-là tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine nouvelle tu me referas pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent.

« ... Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté. Je les sens toujours en moi veillant sur toi, mais en vérité je commence à ne plus savoir comment les employer, tant tu me repousses et tant je suis las de cette lutte continuelle. »

Il y a des lassitudes dont on ne revient pas. Le ton atteint à une sévérité hautaine qui marque la destruction de l'amour. Tandis que la foule confond le poète et l'actrice dans le même rayonnement, tel est leur paradis. Mais l'attrait sensuel aurait-il perdu de son empire, le lien qui continue d'attacher Vigny prend un aspect mys-

tique. Il se sent une dette envers Marie Dorval en raison même des espérances qu'il avait placées en elle et qu'elle a déçues, il sent qu'il lui faut expier et cette erreur et les voluptés de cette erreur. Sentiment où se glisse aussi le respect humain, une faiblesse devant l'aveu public de l'échec.

« J'ai éprouvé une étrange chose, c'était le besoin de la servir et de la protéger, de la vanter, de l'élever et de lui faire rendre hommage, dès que j'avais à me plaindre d'elle. C'était comme pour tromper ce monde et montrer à l'extérieur un amour qui pût me persuader moi-même et affaiblir ma peine. »

De nouveau Dorval courra la province tandis qu'il se remet à sa table, achève l'histoire du capitaine Renaud. *Chatterton* n'a pu lui rendre sa maîtresse. A son retour, à l'automne, elle n'est pas meilleure, elle parle de Vigny à tout le monde pour le critiquer, s'en plaindre, revendiquer, déblatérer. Pour la première fois paraît, sous la plume de Vigny, le symbole de Dalila. L'année s'achève, qui a vu jouer *Chatterton*, paraître en librairie *Servitude*. Le poète a trente-huit ans, il pense que *Servitude* est la préface à toutes ses œuvres. Sainte-Beuve lui consacre un grand article synthétique. Année brûlante, solstice d'été, mais riche en pressentiments mortels; Alfred de Vigny a pris conscience de ce qui le sépare à tout jamais de la femme qu'il aime. Il n'a plus d'espoir parce qu'il a compris que leurs âmes ne sont pas de la même famille, il voit enfin Marie Dorval dans la clarté supérieure, celle qui tue, celle qui est au-delà du pardon, qui ne peut plus qu'enregistrer, constater :

« Il y a deux sortes d'âmes parmi nous, les unes jouissent du moment présent et oublient, à l'instant même où elles se possèdent de cette enivrante émotion, et ce qui a précédé, et la préoccupation de ce qui va suivre.

« Le point où elles peuvent arriver est un dessèchement complet du cœur. Un étourdissement perpétuel leur rend aussi bonne et aussi vive une impression qu'une autre, elles s'y livrent entièrement et sans réserve. Une âme de cette sorte, dès qu'elle voit venir ensuite le moment où elle va sentir le remords et l'effroi du vide de sa vie et de son cœur, s'empresse de s'étourdir et de se jeter dans

l'action exagérée de ce qui se présente devant elle, ou cherche une occupation qui la passionne. Elle en prend vite le ton, l'allure et le mouvement et réussit à tuer sa mémoire et ses sentiments. Elle s'éveille de temps à autre, épouvantée, et se demande s'il est vrai qu'elle aime et soit aimée, alors comme le *moment* la saisit encore elle pleure abondamment la destruction de son être, qu'elle ne comprend pas et dont elle n'a pas la force de se rendre compte. Mais qu'une troupe gaie de femmes et d'hommes vienne devant elle, cette impression qu'elle avait est passée, elle ne s'en souvient plus que justement assez pour se demander si elle n'était pas ridicule, elle se mettra sur-le-champ à la gaieté délicate ou grossière (comme on voudra) et ensuite elle retombera comme affaissée et hébétée. Caméléon perpétuel, elle finit par n'être ni heureuse ni malheureuse, c'est seulement une flamme qui ne s'allume qu'au mouvement des autres, et par elle-même n'ayant plus de vie, demeure incapable d'être et ne méritant plus qu'on compte sur elle plus que sur une bulle de savon toujours emportée par le vent et colorée par les objets qu'elle rencontre. »

Sous ce grave portrait, sous cette « étude de moraliste », on a reconnu sans peine le modèle. Le modèle jugé par une âme d'une autre race, une « âme contemplative, attentive à la fois aux trois points de l'existence, le passé, le présent et l'avenir ». Mais plus en elle « l'intelligence est large et haute, plus sa bonté s'accroît et s'épure, plus se répand autour d'elle une indulgence sans bornes et sans mesure. Mais plus aussi s'accroît dans une proportion égale le dédain de la nature humaine à qui elle pardonne, et la tristesse d'être condamnée à ce spectacle humiliant des individus et des peuples dégradés. Elle sent au milieu du monde la solitude s'étendre autour d'elle.

« ... Voyant trop clair dans les choses de la vie, elle en perd la jouissance... »

Belle analyse de soi, qui se termine comme doivent se terminer les douleurs d'ici-bas : par la prière.

« Si Dieu prend en aide la pauvre race humaine, qu'il daigne jeter à pleines mains les semences de l'espèce trop rare des âmes contemplatives, et qu'il tarisse dans leur sève celle des âmes faibles et mobiles en qui le *moment* seul

produit une secousse galvanique, dont l'énergie convulsive ressemble à l'excès de la vie, mais n'est en effet que la singerie de l'âme par l'agacement sensitif des nerfs. »

## 5.

### L'Œuvre.

Le mouvement, l'agitation des passions n'ont pas empêché l'éclosion de l'œuvre, *Stello* d'abord, *Servitude et grandeur militaires* ensuite. *Stello* est un ouvrage plein de charme et de profondeur, dont la portée est loin de se limiter à la revendication du poète. Aucun régime ne fait grâce à ce dernier. Ni la monarchie absolue qui laisse mourir de faim Gilbert, ni le régime représentatif utilitariste, qui offre une place de valet de chambre à Chatterton, encore moins la Révolution, qui guillotine André Chénier.

Tel est le fil conducteur, mais celui-ci est loin de résumer tous les enseignements de l'ouvrage. L'auteur a pris conscience de sa propre dualité et trouvé le moyen de l'exprimer à travers le dialogue de *Stello* et du Docteur Noir. Ce dernier représente la lucidité raisonnée, *Stello* étant l'enthousiasme mais aussi l'anxiété, la dépression. *Stello* est un cyclothymique. Le Docteur Noir n'est pas sans présenter certains aspects lucifériens. On peut se demander si, dans une certaine mesure, ce personnage n'est pas inspiré par la mère du poète et son rationalisme voulu <sup>67</sup>.

*Stello* et aussi *Servitude* ont fait figure d'ouvrages antisociaux. Ce grief a de quoi nous surprendre. C'est sans doute que le terme « social » a changé de contenu. Il s'est lié pour nous à des notions comme l'amélioration du sort des masses. Il semble qu'antisocial au xix<sup>e</sup> siècle ait signifié : de nature à ébranler l'édifice de la société. En ce sens, oui, ce qui sort de la plume de Vigny à cette époque est antisocial. L'auteur se révèle anarchiste tout autant que Voltaire écrivant *Candide*.



Selon Vigny aucun régime n'est bon, parce que la société n'est pas bonne. « L'ordre social est toujours mauvais. De temps en temps il est seulement supportable. Du mauvais au supportable la dispute ne vaut pas une goutte de sang. » De même, il notait qu'on devait avoir pour le chef : « Les sentiments qu'on a pour son cocher : il conduit bien ou il conduit mal. » L'homme n'a pas à compter sur la société pour l'aider à réaliser ses aspirations. Chacun recherche sa vérité, tandis que l'ordre politique est mensonge, convention des lieux et des temps. « L'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours. »

Ne faut-il tout de même pas avoir une règle d'action ? « Oh ! nul doute, Monsieur, qu'il ne vaille autant choisir, en temps de luttes, que de se laisser balloter comme un numéro dans le sac d'un grand loto. Mais l'intelligence n'y est presque pour rien, car vous voyez que, par le raisonnement appliqué au choix du Pouvoir qu'on veut s'imposer, on n'arrive qu'à des négations, quand on est de bonne foi. Mais dans les circonstances dont nous parlons, suivez votre cœur ou votre instinct. Soyez (passez-moi l'expression) bête comme un drapeau... »

« Mais que dis-je ? Qui que vous soyez d'ailleurs, vous n'avez nul besoin de vous mêler de votre parti. Les partis ont soin d'enrégimenter un homme malgré lui, selon sa naissance, sa position, ses antécédents, de si bonne sorte qu'il n'y peut rien, quand il crierait du haut des toits et signerait de son sang qu'il ne pense pas tout ce que pensent les compagnons qu'on lui suppose et qu'on lui assigne. »

Comment l'auteur va-t-il chercher à prouver qu'il a raison, que les vérités sont humaines et philosophiques et qu'on ne les rencontre pas dans la politique ? « *Scribitur non ad narrandum, sed ad probandum*. Je n'aime point que l'on raconte pour conter. Je pars toujours du fond de l'idée. Autour de ce centre, je fais tourner une fable qui est la preuve de la pensée et doit s'y rattacher par tous les rayons... »

Il vaut mieux, littérairement, se proposer de suggérer que de prouver. Qui veut trop prouver ne démontre plus rien. La valeur de *Stello* est faite beaucoup plus de son

texte même, où sont répandues à chaque ligne les vues les plus pénétrantes, les plus excitantes pour l'esprit, sorties du génie spontané de l'auteur, que de son affabulation.

Sans doute ne faut-il pas chercher trop de raisons dans les récits concernant Gilbert et Chatterton. Ce sont deux estampes. Si Vigny espéra qu'on leur reconnaîtrait une valeur probante, c'est qu'il croyait pouvoir attendrir, lancer cet appel : « Traitez-nous comme l'hirondelle, protégez-nous et ne nous touchez pas. »

Les pages essentielles de *Stello* sont inspirées par la Terreur et la mort d'André Chénier. Le chef-d'œuvre naît de la parfaite rencontre entre l'exemple choisi, la pensée de l'auteur, sa sensibilité, ses moyens d'expression. Qui ne se souvient des scènes de la prison, du réfectoire de Saint-Lazare, de ces amours nées à l'heure de mourir, d'un héroïsme teinté de frivolité, de M<sup>me</sup> de Saint-Aignan, de M<sup>lle</sup> de Coigny. Sur ces personnages, autour de cette humanité condamnée, et qui le sait, et qui affecte de l'ignorer<sup>68</sup>, plane et tourbillonne la fatalité des convulsions sociales. L'artiste est grand par son sentiment des êtres, le philosophe par son intuition des règles auxquelles obéissent les Parques.

Les récits que le poète tenait de sa famille, dont des membres avaient péri le 8 Thermidor, les détails recueillis par tradition orale, et qui ont impressionné si vivement sa jeune imagination, les affinités qu'il se sentait avec André Chénier le prédisposaient à faire une œuvre accomplie. Mais c'est de la seule intuition créatrice qu'il pouvait tirer sa conception du rôle des hommes dans l'histoire. Et c'est ici encore destruction d'un préjugé : le grand personnage ne commande pas à la fatalité, il en est l'esclave. Peut-être aussi les Robespierre, les Saint-Just, s'ils ont paru présider à de grands événements, ne méritaient-ils pas le nom de grands hommes. Emportés par le courant, ils sont en quelque sorte aussi irresponsables que les prisonniers de Saint-Lazare. Si la conspiration de Thermidor réussit contre Robespierre et met fin à la Terreur, c'est parce que le canonier Blaureau, ne sachant ni ce qu'il veut, ni ce qu'il fait, ni à qui il obéit, se décourage de pointer un canon dont la roue s'obstine à glisser sur un défaut du pavé.

On est frappé du parallèle qu'on pourrait établir entre ces vues et celles qu'exprimera Tolstoï dans *Guerre et Paix*. Tolstoï ne parvient pas à se figurer que ces grandes foules d'hommes, les peuples, les armées, entrent en mouvement simplement parce qu'un général, un empereur, leur donne un ordre. Un chef remporte des succès constants, c'est que les événements se pressaient dans un seul sens. Ceux-ci viennent-ils à se détourner, le chef commande dans le désert. Pour de mystérieuses raisons, le général Henriot a perdu toute autorité sur le canonnier Blaireau. Pendant des années, un Napoléon, malgré tel ou tel revers tactique, ira de conquête en conquête jusqu'au moment où le sens même des victoires semble se renverser et ne plus produire que la retraite et la défaite. En opposant à la figure impériale cette curieuse figure de chef passif, intuitif, Koutousof, dont tout l'art consiste à ne pas chercher à se mettre en travers de la fatalité, Tolstoï ne semble que reprendre et préciser les idées de Vigny qu'il n'avait probablement jamais lu. A l'opposé des logiciens, des faiseurs de systèmes, les grands créateurs littéraires, qui ont le sens de l'homme sur lequel leur étude les penche, rapportent les événements à une somme d'impondérables et se défient des causes abstraites.

Sentiment des réalités vraies, de ces réalités nombreuses qui sont les composantes des destins, et de l'irréalité des trop grands systèmes et des trop grands desseins. Absurdité de ces vues que Saint-Just tire de son esprit et veut appliquer à la société : « Robe d'enfant dans laquelle il voulait faire tenir cette nation grande et vieille. Pour l'y fourrer, il coupait les têtes et les bras. » A Saint-Just s'oppose Joseph de Maistre, avec ses farouches doctrines : la vertu rédemptrice de l'effusion de sang, et surtout du sang innocent, meilleur que l'autre; la divinité de la guerre, destinée à purger le monde. « Entendez-vous le cri de la bête carnassière, sous la voix de l'homme? — Voyez-vous par quelles courbes, partis de deux points opposés, ces deux idéologues sont arrivés d'en bas et d'en haut à un même point où ils se touchent, à l'échafaud? »

« Dans cette violente passion de tout rattacher, à tout prix, à une cause, à une *Synthèse*, de laquelle on descend

à tout, et par laquelle tout s'explique, je vois encore l'extrême faiblesse des hommes qui, pareils à des enfants qui vont dans l'ombre, se sentent tout saisis de frayeur, parce qu'ils ne voient pas le fond de l'abîme que ni Dieu Créateur ni Dieu Sauveur n'ont voulu nous faire connaître. Ainsi je trouve que ceux-là même qui se croient les plus forts, en construisant le plus de systèmes, sont les plus faibles et les plus effrayés de l'*Analyse*, dont ils ne peuvent supporter la vue, parce qu'elle s'arrête à des effets certains, et ne contemple qu'à travers l'ombre, dont le ciel a voulu l'envelopper, la *Cause*... la Cause pour toujours incertaine. »

Un ouvrage tel que *Stello* contenait des pages trop touchantes pour que les contemporains n'en fussent pas émus, des beautés trop grandes pour qu'ils n'en subissent pas la fascination. Mais sa portée transcendante les dépasse, leur échappe. Au dire de Vigny, « *Stello* a donné le vertige à la critique ». Les temps n'étaient pas propices à un tel adepte de la méthode. La méthode expérimentale sera appréciée au laboratoire, on l'invitera du reste à n'en pas sortir : issue de l'atelier des mythes, elle est suspecte. La sonde de l'analyse ne semble pas faire meilleur ménage avec l'intuition poétique que la vérité avec la fable. Tout homme ne doit-il pas choisir entre son cœur et sa tête? Bergson n'est pas venu rapprocher les branches du compas, l'intuition et la raison.

Comment donc comprendre un livre dont tout le propos est d'établir qu'il ne s'agit pas de politique? Avec cette même obstination qu'on admire chez les castors, les hommes vont chercher à réintégrer *Stello* dans leurs clayonnages politiques. N'y parvenant guère, la société, toujours ingénieuse, se débarrassera d'un détracteur hors série en le rejetant hors série. La trop ingénieuse migraine de *Stello*, la présentation si originale et inattendue de l'ouvrage permettront à la fois d'applaudir et de hausser les épaules. Après le succès de *Cinq-Mars*, c'est une sévère désillusion, on pense qu'elle dicte ces réflexions, placées dans la bouche du héros de *La Canne de jonc*, le capitaine Renaud :



« Il en est ainsi presque toujours de tous les conseils écrits ou parlés. L'expérience seule et le raisonnement qui sort de nos propres réflexions peuvent nous instruire. Voyez, vous qui vous en mêlez, l'inutilité des belles-lettres. A quoi servez-vous? Qui convertissez-vous? et de qui êtes-vous jamais compris, s'il vous plaît? Vous faites presque toujours réussir la cause contraire à celle que vous plaidez. Regardez, il y en a un qui fait de *Clarisse* le plus beau poème épique possible sur la vertu de la femme; qu'arrive-t-il? On prend le contre-pied et l'on se passionne pour *Lovelace*... »

En tout cas, les conseils les plus précis du Docteur Noir n'étaient pas faits pour plaire à ceux-là même auxquels ils s'adressaient le plus directement : les écrivains. « Qui eut raison des Guelfes ou des Gibelins? Ne serait-ce pas *La Divine Comédie*? » Cette réflexion ne frappa particulièrement ni Hugo ni Lamartine. Ils préféraient qu'un parti politique leur fît un auditoire. Tout écrivain tend à la fois vers l'art et vers le succès. Heureux celui qui, cherchant le succès, atteint à l'art par-dessus le marché. Malheureux qui, comme Vigny, aimerait bien avoir du succès, mais par-dessus le marché seulement.

Il passe son temps à dire ce qu'il ne faut pas dire, à révéler des points névralgiques. Après *La Vérité dans l'Art*, il faut qu'il écrive : « Comme le Pouvoir est une science de convention suivant les temps, et que tout ordre social est basé sur un mensonge plus ou moins ridicule, tandis qu'au contraire les beautés de tout Art ne sont possibles que dérivant de la vérité la plus intime, vous comprenez que le Pouvoir, quel qu'il soit, trouve une continuelle opposition dans toute œuvre ainsi créée. De là ses efforts éternels pour comprimer ou séduire. »

Il est difficile de transiger après pareil ultimatum. Si Vigny reçoit pourtant le ruban rouge, moins sans doute comme homme de lettres que comme ancien officier et pour avoir organisé ce bataillon de la Garde nationale, il n'ira pas faire sa cour au château et, suivant sa formule, se tiendra séparé du pouvoir. *Cinq-Mars* était, selon le siècle, un faux départ. *Stello* crée une impasse.

La séparation d'avec les amis de la première heure n'était pas moins fatale. Elle entraînera une conséquence



regrettable : on voit dès lors Vigny entouré de compagnons qui ne sont guère de sa taille, dont un Antony Deschamps, un Auguste Barbier, un Brizeux, restent peut-être les plus notoires. Viendront se recommander de Vigny tous ceux qui mettront en pratique les conseils de *Stello*, bien moins parce qu'ils ont pénétré ces conseils que parce qu'ils n'ont pas l'étoffe de s'abandonner à de hautes ambitions. Le groupe qui s'assemble autour de Vigny prend des attitudes d'opposition aux tumultes du siècle, mais aussi à son courant créateur. Est-ce au nom des vérités supérieures que le siècle sera contredit, ou ce refus des compromissions, ce goût de la pureté artistique, ne traduira-t-il qu'une certaine pauvreté d'inspiration?

C'est le mercredi après-midi que reçoit Vigny. D'abord rue de Miromesnil, puis, après 1831, rue des Écuries-d'Artois. L'appartement est modeste, convient à un gentilhomme sans fortune, qui n'a pas les moyens de tenir table ouverte, dont le riche beau-père n'est pas disposé à se laisser attendrir, même par la gloire. On y voit quelques bons meubles anciens hérités de famille, un piano dont jouera Berlioz, quelquefois Liszt. Vigny, avant de revendiquer dans ses derniers vers une place :

*Parmi les maîtres purs de nos savants musées,*

se montre fort sensible aux correspondances des arts, fort connaisseur en peinture, en musique. Le ton qui règne, 6, rue des Écuries-d'Artois, est élevé, délicat. On sert le thé, coutume britannique qui étonne à Paris. Lydia est confinée dans un rôle à peu près muet et Vigny la traite avec une politesse déjà surannée, lui donne la main chaque fois qu'elle se lève de son fauteuil ou s'y assied. Le culte des plus hautes valeurs s'accorderait mal avec l'affectation de professionnalisme littéraire, qui requiert alors une mise tapageuse et chevelue. Les Jeune France aiment à scandaliser par leur mauvaise tenue. Ce goût profond des Français pour le débraillé, un débraillé par lequel on croit affirmer liberté d'esprit et bongarçonisme, et qui a été comprimé par l'Empire et la Restauration, éclate après 1830. Parmi les jeunes gens qui entourent Hugo, auxquels il distribue des pièces de cinq

francs pour qu'ils viennent l'applaudir au théâtre, il y a des suspects, des indésirables. La porte de Vigny ne s'ouvre que pour une élite. Les livres d'adresses de l'époque mentionnent simplement après son nom : « Capitaine en non-activité. » Il fréquente des maisons du faubourg Saint-Germain. Parfois aussi l'acteur Bocage, partenaire habituel de M<sup>me</sup> Dorval, paraîtra à ses mercredis. Elle-même y vint-elle? On ne sait. Le contraire étonnerait, tout au moins dans les débuts de leur amitié.

Le refus de l'artiste de se compromettre avec le contingent se traduira plus tard en doctrines littéraires : l'art pour l'art, le parnasse, le symbolisme. Elles iront de pair avec cette affectation d'élégance morale et physique un peu cassante, le dandysme.

Une certitude désenchantée mûrira lentement : ce qu'il y a de plus vrai dans l'art échappe, non seulement à la foule, mais même à cette partie de la société qui s'en considère comme l'élite dirigeante. L'artiste se détournera de travailler pour être compris, affectera de ne plus vouloir même être compris.

Est-ce à *Stello*, aux mercredis de Vigny, qu'il faut faire remonter l'origine de ces mouvements, de ces écoles? On ne le croit pas. Sa bonté, son amour des vertus de modestie le rendent accueillant aux talents de second ordre. Sa fidélité à l'amitié n'égare pourtant pas sa clairvoyance : « Léon de Wailly, Antony Deschamps, Dubois (du *Globe*), Buchez, Émile Deschamps sont de ces hommes nombreux en France qui, pareils à Rivarol, dispersent leur esprit dans la journalière conversation et se fondent ainsi, comme le Rhin, dans les sables. »

On ne croit pas qu'il eût ratifié des théories préconisant des façons de s'exprimer soit obscures, soit trop recherchées, ne dissimulant souvent que le vague de la pensée. Les uns dédaignent ses conseils, mais d'autres les suivront trop bien, c'est-à-dire sans discernement. S'il abhorre la vulgarité, s'il redoute la dispersion, il est loin de recommander la séparation radicale d'avec le siècle, d'avec les sources d'inspiration.

« Quand j'ai dit : « la solitude est sainte », je n'ai pas entendu par solitude une séparation et un oubli entier des hommes et de la société, mais une retraite où l'âme puisse

se recueillir en elle-même, puisse jouir de ses propres facultés et rassembler ses forces pour produire quelque chose de grand.

« Cette production ne peut jamais être qu'un reflet des impressions reçues de la société, mais il sera d'autant plus brillant que le miroir sera plus clarifié par la retraite et plus épuré par la flamme d'un amour extatique de la pensée et l'ardeur d'un travail opiniâtre. »

*Servitude et grandeur militaires* parut en octobre 1835. Cette œuvre d'un auteur encore jeune marquera sa figure d'une gravité prématurée. Il a mêlé sa personne, son moi, à l'histoire de ses personnages. « Je vous répondrai, écrivait-il au marquis de La Grange, que *Servitude et grandeur* est un livre qui ne doit pas avoir de suite. Je suis heureux que vous l'aimiez. C'est le pendant de *Stello* : il a ses trois soldats comme l'autre ses trois poètes. Il représente une époque terminée : la vie de l'armée de la Restauration et sa mort. Il représente aussi une idée qui tient au passé. J'ai donné à cause de cela des cheveux blancs à ce livre. Je l'ai fait remonter aux aïeux et au grand Frédéric; je me serais donné cent ans à moi-même, si j'avais pu, pour imprimer à tout l'unité sans laquelle rien n'est solide ni durable. Mais, à présent, une autre idée m'occupe et j'y donnerai une autre forme. »

L'écrivain avait été attiré vers les derniers jours d'André Chénier par des affinités personnelles; de même les récits de *Servitude* ont leur point de départ dans des souvenirs personnels ou de famille. Vigny a tenu de son parent, l'amiral de Bougainville, le récit qui donnera naissance à *Laurette ou le Cachet rouge* <sup>69</sup>. Un commandant de navire avait fait fusiller l'équipage d'un navire marchand anglais sur un ordre, du reste mal interprété, du Directoire. On sait aussi que Vigny était présent lors de l'explosion de la poudrière de Vincennes, dont un adjudant fut la seule victime. Et c'est l'histoire de cet officier de la Garde qui donne sa démission à la veille des journées de Juillet, la reprend et est tué, qui inspire la mort du capitaine Renaud. Vigny avait lu, annoté, la correspondance et les mémoires de l'amiral Collingwood. N'appartiennent

sans doute à la fiction pure et simple que les scènes célèbres de Fontainebleau, entre Napoléon et le Pape. Dans ses lettres à M<sup>me</sup> Louise Lachaud, l'auteur donnera quelques éclaircissements. Toutes les fois qu'il a écrit *je*, c'est qu'il était lui-même en scène.

Cet éloge du soldat, ce plaidoyer pour le soldat, emprunte sa puissance et sa plus haute valeur au fait qu'il est prononcé par un objecteur de conscience. Plus encore peut-être que le livre du soldat, *Servitude* est le livre de l'objection de conscience. Bien longtemps après l'avoir publié, l'auteur reportera sa pensée sur lui. On trouve cette note sous sa plume en 1851 :

« En général l'homme de guerre soldé, le soldat, est bien forcé à l'*obéissance passive* mais il a en lui la voix de l'honneur qui s'élève haut et qui a ses arguments à donner.

« Comme Antigone et Créon défendant avec justice le respect religieux dû aux morts et la religion de la patrie, deux voix doivent parler tour à tour à l'homme de guerre, celle de l'*obéissance* et celle de la *justice* et de l'*honneur*.

« Sous les gouvernements injustes, il est sans cesse bourreau et assassin. Là est l'horreur de son métier. Montluc ou des Adrets étaient bourreaux, catholiques et protestants.

« Un homme est voué à l'*obéissance*, un autre à la *justice*.

« Celui de l'*obéissance* et de la servitude militaire est le plus grand puisqu'il souffre de sa résignation.

« Platon compare les guerriers à des chiens. Il leur veut les mêmes qualités. Le chien tue et rapporte le gibier. »

Comment résoudre ce conflit de la justice et de l'action injuste? La société est-elle fondée sur le principe de fidélité, d'autorité, ou sur la raison et les lumières de la conscience? Peut-elle se passer de l'un, ou doit-elle invoquer les deux ensemble, et alors comment les concilier?

Vigny fut sans doute le premier à poser une telle question dans les lettres, aussi passa-t-elle à peu près inaperçue, mais, bon gré mal gré, il faudra qu'elle se pose en fait et déchire les hommes, au xx<sup>e</sup> siècle comme au crépuscule de la Révolution.

« Le combat de la raison et de l'autorité est-il éternel ou trouvera-t-on enfin une pensée qui les unisse, une



parole qui propage cette pensée et l'établit à jamais? » (1843, à propos des religions).

Si Vigny a échoué dans la tâche d'apporter cette pensée, cette parole, que le monde et le cerveau de l'homme ne veulent point livrer, car une telle synthèse serait la divinité même; si Vigny n'a pu résoudre le conflit insoluble, il lui a du moins apporté cette réponse humaine, la consolation. Où la raison, la conscience, ne sont point satisfaites, il appartient à l'homme de s'offrir à lui-même cette mystérieuse réparation : la beauté. Quand ses attitudes ne parviennent pas à rencontrer la loi morale, il fera surgir de ses contradictions mêmes l'idée esthétique, et s'appuiera sur elle. L'esthétique créée par l'auteur de *Servitude* tient du reste à une pensée mystique et chrétienne : celle du rachat. Le passage même du Christ sur cette terre n'en a pas banni le mal, il n'était au pouvoir du Christ que d'apporter aux hommes le rachat et de pleurer au mont des Oliviers sur les délivrances qui ne lui étaient point permises :

*Mais je vais la quitter, cette indigente terre,  
N'ayant que soulevé ce manteau de misère  
Qui l'entoure à grands plis, drap lugubre et fatal  
Que d'un bout tient le Doute et de l'autre le Mal.  
Mal et Doute! En un mot je puis les mettre en poudre;  
Vous les aviez prévus, laissez-moi vous absoudre  
De les avoir permis. — C'est l'accusation  
Qui pèse de partout sur la Création! —*

Mais telle est la faiblesse des hommes : oubliant ce que le Christ lui-même n'a pas eu le droit de révéler, ils n'aiment point qu'un auteur les force à considérer de trop près leurs énigmes. C'est à contrecœur qu'ils en subissent la fascination. A quoi bon dissiper les certitudes illusoires de la convention, du préjugé, quand on ne peut pas apporter une solution? Parce qu'il a forcé ses lecteurs à évaluer la vérité dans la condition du soldat, Vigny passera longtemps pour un destructeur de l'idée militaire.

Peut-être une robuste candeur est-elle plus propre en effet à la fonction militaire qu'une trop haute conscience.



Vigny ne l'a pas méconnu, ni le repos d'esprit que l'homme peut tirer de sa propre démission.

« J'avais autour de moi d'innombrables amis intimes, si gaiement résignés à leur insouciant soumission, si libres d'esprit dans l'esclavage de leur corps, que cette insouciance me gagna un moment comme eux, et avec elle, ce calme parfait du soldat et de l'officier, calme qui est précisément celui du cheval mesurant fièrement son allure entre la bride et l'éperon, et fier de n'être nullement responsable. »

Telle est bien la grâce d'état d'une condition soumise : l'irresponsabilité. Il faut que ses attraites soient bien grands, son empire bien puissant sur le cœur de l'homme. Il n'est pas d'autre secret au consentement des peuples à la guerre, comme il n'en est point d'autre à ces abandons, que nous voyons de toutes parts en ce siècle, des prérogatives si difficilement acquises de la liberté.

L'espérance conçue par Vigny ne s'est pas réalisée. « En attendant que le monde, encore enfant, se délivre de ce jouet féroce (la guerre), en attendant cet accomplissement bien lent, qui me semble infaillible... » Vigny pensait que le conflit de l'homme et du soldat, de la conscience et de l'obéissance passive, pourrait se résoudre par la fusion de l'armée dans la nation. Sans doute cette fusion a-t-elle eu pour effet pratique de décharger l'armée de certaines besognes de police intérieure qu'on aura tendance à réserver à des spécialistes <sup>70</sup>. Il est plus facile de modifier un recrutement que les données d'un problème. Mais lorsque la nation armée embrigade pêle-mêle les inaptés avec ces objecteurs de conscience par vocation que sont les intellectuels, les clercs, les prêtres, on se dit que le militaire de carrière avait au moins signé un pacte.

Parce qu'elle sera exigée de tous, l'obéissance passive ne verra modifiées ni sa nature ni ses cruautés. Elle n'en sera pas moins imposée par un pouvoir politique versatile. Le commandant fusille le déporté sur l'ordre lointain d'un Directoire impuissant, divisé, déjà renversé peut-être. Charles X fait sortir sa garde avant même de savoir s'il entend conserver son trône. Plus saisissants d'être empruntés à des luttes fratricides, ces exemples ne sont pas sans application au cas des guerres nationales. Des hommes

d'un jour, par mauvaise foi ou bonne foi, dans l'erreur ou dans l'irréflexion, créeront les fatalités.

Impuissant devant l'énigme de son sort, l'homme n'a droit qu'à ces consolations qu'il puise dans la conscience de ses mérites individuels. Comment convaincre les hommes de cette vérité d'apparence si simple? Il n'y a pas de problème de la vérité sociale. Ce problème seul existe, celui de l'homme devant la société, comme devant son destin. Le problème social, c'est le problème de la conscience individuelle. Dans ses projets relatifs à *La Deuxième Consultation*, Vigny notera : « Diviniser la conscience. » Cette partie de sa tâche était achevée avec *Servitude*.

*Servitude et grandeur*, ce livre par lequel Vigny nous paraît si grand, ne fut nullement compris en son temps, si ce n'est par quelques officiers de cette armée de la Restauration, vouée à l'impopularité. Louis-Philippe s'en servit pour réprimer l'émeute, puis, après 1832, elle fut soumise à des mesures d'épuration. La légende impériale ressuscitait de ses cendres mais la paix en Europe n'étant pas menacée, le soldat n'apparaissait plus que dans un rôle de défenseur de l'ordre intérieur, de gendarme.

Le perspicace Sainte-Beuve fut déconcerté par *Servitude* au point de se réfugier dans des arguties assez microscopiques. Il pose cependant la question essentielle en se demandant si l'honneur, cette vertu chevaleresque et si personnelle à l'auteur, serait bien propre à servir de fondation aux sociétés.

Il est vrai que ce vieux mot, l'Honneur, à force d'avoir beaucoup et mal servi, semble faire partie d'un vocabulaire usé. On le confondrait volontiers avec l'arrogance des gentilshommes prompts à troussez les filles et à rosser les manants. L'honneur, est-ce la contrepartie des droits féodaux, du droit de cuissage? On pourrait aussi le définir comme la morale particulière à une caste retranchée de la morale courante. En quoi il s'appliquerait, en effet, à la condition du soldat, en elle-même défi au commandement : « Tu ne tueras point. » Vigny définit l'honneur comme « la poésie du devoir », ou bien « l'atticisme dans les actions ». Ce n'est sans doute pas très clair.

L'honneur fait partie de ces notions qui se sentent plus qu'elles ne peuvent se définir. Il en est un peu de l'honneur comme de ce qu'on appelle la santé, la jeunesse, privilèges qui paraissent si naturels qu'on s'aperçoit à peine qu'on les possède. C'est le jour où ils se dérobent qu'on prend leur mesure...

La vérité d'une notion comme l'honneur ne se vérifie jamais mieux que devant l'abîme que découvre son absence. Le garde national de 1835, tout en défendant un ordre trop exclusivement utilitariste, n'avait pas prétexte à rougir de son époque. Le <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, témoin d'abominables forfaits, a connu la honte que lui ont infligée des gens sans aveu.

L'honneur, certes, ne peut à lui seul servir de base à la société. Il n'est qu'une esthétique de la conduite individuelle, particulièrement nécessaire dans les temps troublés où la morale courante se trouve éclipsée. Personne ne sait ce que c'est que l'honneur, soit. Pas même Alfred de Vigny. Pas plus que cette notion ne lui serait « personnelle ». L'honneur, c'est de pouvoir se regarder en face, même, et surtout, quand la vie n'est pas facile.

« *Cinq-Mars, Stello, Servitude et grandeur militaires* (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté; la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande. »

Ainsi Vigny, au seuil de l'année 1836, se représente-t-il sa mission créatrice. Comment se propose-t-il de la mener à bien? L'œuvre à laquelle il songe s'appellera *La Deuxième Consultation du Docteur Noir*.

Stello, depuis 1832, semble avoir beaucoup évolué. Il ne se complaît plus dans ses propres rêveries, sa faculté d'enthousiasme s'est proposé un objet défini. Il est tourmenté du besoin de s'écrier : pitié pour les hommes, pour l'humanité.

« Comment peut-on voir les frères et les sœurs, enfants de Dieu, errer ainsi dans l'ombre, incertains de tout, ignorants de tant de choses, étrangers à tant de divines pensées, noyés dans de grossières sensations, sevrés des adorations universelles qui devraient les unir en une bienheureuse famille, sans sentir un désir presque invincible de leur parler et de les enseigner? »

Fernand Gregh résume le tourment de Stello en cette formule : « Que faudrait-il enseigner aux hommes pour les rendre heureux? »

Mais que faudrait-il enseigner à soi-même? Est-il heureux, cet homme solitaire, au seuil des années les plus dangereuses de la vie? N'est-ce pas pour fuir son infortune et sa misère qu'il rêve d'apostolat? Et quand il aura donné l'expression parfaite à son espoir, à son message, la foule voudra-t-elle s'arrêter pour écouter, ou continuera-t-elle de passer, indifférente, prête à piétiner également « l'homme qui les devance et l'homme qui remonte leur courant ». C'est dans la fièvre du travail, de la méditation, de l'inspiration, que naît insidieusement cette tentation : la volonté de puissance.

C'est la nuit que Vigny a toujours aimé travailler. Il n'a qu'éloignement pour cette application bureaucratique où s'accomplit la tâche de la plupart des hommes de lettres. Il ne consacre toutes ses heures à la sienne que lorsqu'il est au moment d'achever une œuvre et pour ne pas laisser refroidir la lave en fusion. C'est quelquefois au prix d'une tension physique excessive. Écrivant *Chatterton*, il lui arrivait de se trouver mal. Toutes les œuvres de Vigny semblent avoir été rédigées en peu de temps et sans grande nécessité de corrections. La recherche de l'expression ne lui coûtait pas beaucoup d'efforts. Ce qui explique peut-être cette réflexion, paradoxale chez lui, qui termina peu de livres : Balzac avait d'autant plus de mérite qu'il avait peu de facilité! Mais la facilité de Vigny reposait sur un travail intérieur souvent étendu sur des années. Cette maturation, attestée par les notes de son journal, restait invisible à ses contemporains. Son revers, c'est « l'abstraction-distraktion » où il va brusquement se trouver plongé au milieu des actes de la vie, voire une tendance à l'obsession, à l'hallucination. Cet air lointain,



absorbé, qu'il prend au milieu d'une conversation, est souvent confondu avec du mépris, de la hauteur. Sous cette réserve, ses journées semblent appartenir à sa famille, à ses maîtresses, à ses amis, à la vie mondaine. L'inaptitude de Lydia fait retomber sur lui jusqu'aux petits soucis du ménage, du livre de comptes, de la dépense qu'il faut étroitement mesurer...

Le logis est étroit, Lydia maladroite, souffrante, enfantine. M<sup>me</sup> de Vigny déraisonne de plus en plus, il a fallu la faire interdire pour pouvoir gérer son peu de bien, elle entre à tout propos dans de grands accès de colère. M<sup>me</sup> Dorval continue ses interminables tournées et ses retours donnent lieu à autant de drames, de réconciliations brûlantes et avortées. Pourtant, aux heures solitaires des nuits, quel monde se découvre dans l'esprit du poète ! Un monde d'une vérité surnaturelle. Il ourdit la fable des civilisations et des grands libérateurs. Il vogue vers l'Orient, berceau des religions, vers la Grèce, berceau de la sagesse. Il voudrait, fidèle à sa coutume, que son ouvrage contînt trois romans historiques et donne pour symbole à ce plan à trois faces la lettre delta.  $\Delta$  est aussi la première lettre de *Daphné*, le seul de ces épisodes qui soit connu, qui ait été achevé. Autour de ces récits et pour les encadrer, il imagine un roman qui vienne montrer leur application aux temps modernes. Sous les noms de Lamuel ou d'Emmanuel — l'Ange révolté du *Déluge* — on en verrait surgir la figure de Lamennais.

A d'autres heures, il médite d'autres projets. Écrire sur la condition des femmes. Mais ce ne serait plus un plaidoyer en faveur de la victime. Les notes tournent au réquisitoire. La femme est trop libre. « Leur faiblesse est écrasée par l'amour qu'elles ne cessent de demander à grands cris. Elles se meurent également d'être trop aimées et de ne pas l'être assez.

« Mahomet seul les a comprises en les parquant comme des animaux.

« La faiblesse et la liberté tuent les femmes. Une trop grande carrière ouverte devant elles et l'impuissance de la parcourir. De là l'ennui et le désœuvrement et l'infidélité plus ou moins criminelle par satiété du bonheur.



Elles ne cessent d'attendre l'amour dévoué; quand elles l'ont, elles le brisent. »

Vigny consacra l'année 1836 à des études sur les origines du christianisme et, en 1837, rédigea l'épisode qui nous est parvenu sous le titre de *Daphné*. Il est loin de se douter alors qu'il ne pourra pas terminer cette œuvre. Tenons-nous-en pour l'instant à ce qu'il lui a été permis de mener à bien. Nous voyons trois époques dans l'œuvre créatrice de Vigny. *Daphné* appartient en réalité à la troisième, celle où il s'évadera de son siècle pour se livrer à ce que nous appellerons les grands songes. Mais la rupture avec le siècle demande encore à s'accomplir. Avant l'automne, avant l'été de la Saint-Martin, voici venir les tempêtes d'équinoxe.

## Madame Dorval.

Qui était réellement Marie Dorval? Nous disposons à présent d'éléments d'appréciation qui faisaient défaut, mais les lumières qu'ils nous dispensent laissent hésitant devant trop de contradictions. C'est ainsi que nous ne pouvons pas répondre avec certitude à une question essentielle : Marie était-elle vraiment infidèle? Elle le deviendra, certes. Mais avant 1838? Nous n'en voyons aucune preuve positive. Vigny le croyait, bien des contemporains le croyaient. Même la brève liaison qu'on lui attribue avec Mélingue est plus probable que certaine. Une juridiction quelconque devrait acquitter Marie au bénéfice du doute.

Les lettres qu'elle écrit à Alfred au cours de ses interminables tournées ne permettent guère de définir une personnalité sans doute protéiforme. On leur trouvera du charme, fait de leur naturel, de leur tour spontané, prime-sautier. L'écriture n'est pas son vrai moyen d'expression. On doit lui savoir gré d'en avoir conscience, et l'intelligence de ne pas chercher à forcer son talent, d'éviter le genre apprêté, recherché. A l'occasion, elle ne se prive pas de bêtifier. Tout paraît couler de source.

Les passages les mieux venus de cette correspondance sont ceux où elle décrit le revers de sa vie ambulante, la solitude qui s'abat sur la vedette recrutée de fatigue quand le rideau est retombé, les feux de la rampe éteints. Les applaudissements se sont tus et elle se retrouve, après avoir reçu tant de compliments de la part d'inconnus qu'elle ne reverra jamais et dont elle oublie déjà les visages, dans la chambre d'hôtel. Une sorte d'*Envers du Music-Hall*...

Comment cette correspondante serait-elle perverse? Cette soi-disant Dalila s'exprime plutôt comme une midinette, avide d'une sentimentalité un peu mièvre. C'est cet aspect « fleur bleue » qui finit par intriguer. Marie Dorval était-elle une Mimi Pinson? Que faut-il penser de son côté « courrier du cœur »?

N'est-il pas touchant de constater que le symbole de la Maison du Berger est né dans la banlieue parisienne, d'un dialogue amoureux qui aurait pu être celui d'un étudiant et d'une grisette?

Une certaine Marie est tout entière dans la lettre qu'elle écrit à cette occasion. C'était cette femme-là sans doute qu'aimait Alfred.

Marie Dorval, à Vigny, 14 juin 1836 <sup>71</sup> « ... J'ai revu toute la nuit le bord de l'eau et notre grabat de Villeneuve-Saint-Georges. Jamais je ne t'avais vu plus aimable et plus tendre. Cette impression d'amour que tu m'as laissée me fait du bien, m'encourage et me console. Sois toujours mon amant comme tu l'étais hier et je ne comprendrai pas de plus grand bonheur dans la vie. Tâche de retrouver la petite étoile de la rivière, tu l'appelleras *Marie-Alfred*. Je t'ai juré devant elle de t'aimer toujours et de t'être fidèle, je crois bien que tu m'as fait le même serment, si tu y manquais cette pauvre petite étoile s'en irait du ciel.

« ... Ma petite charrette roulante me déplait moins parce qu'elle a été visitée par toi <sup>72</sup>. Je vois la même campagne que nous voyions hier ensemble, cela donne de l'intérêt à ce qui m'entoure. Je cherche une petite maison de berger et je n'en vois pas.

« Voici que nous changeons de chevaux, je vais faire jeter cette petite lettre à la poste de Villeneuve-le-Roy.

« Adieu, mon cher amour, mon Alfred bien aimé. Pense à ta pauvre Marie, bien malheureuse de ne plus être près de toi. »

Revenons aux faits. L'engagement de Marie Dorval au Français, son triomphe dans *Chatterton*, auraient dû lui ouvrir les perspectives d'une carrière stable. Il n'en est rien. Après *Chatterton* elle crée, aux côtés de M<sup>lle</sup> Mars

qui la déteste, *Angelo, tyran de Padoue*, de Victor Hugo, puis la voilà partie. De juillet à décembre 1835, elle courra le nord et l'ouest de la France. Son contrat au Français n'en est pas moins renouvelé pour 1836, lui accordant trois mois de congé. Mais, se mettant en route, nous l'avons vu, le 13 juin, elle restera, dans ses pérégrinations, absente toute une année.

Ces départs ont déjà leur tradition. Quand Marie s'en va, Alfred passe avec elle la nuit de la première étape. Quand elle revient, elle triche vis-à-vis des siens, regagnant Paris un jour plus tôt que prévu pour pouvoir consacrer ces vingt-quatre heures à Alfred. Sans doute, sous l'étoile de Villeneuve-Saint-Georges, ne pensent-ils pas qu'ils vont rester si longtemps sans se revoir.

On pourrait se demander pourquoi Vigny, qui réussit à s'évader ainsi parfois des servitudes familiales, ne va pas de temps en temps rejoindre Marie en province. Ils ne connaîtront pas les vacances qu'à l'occasion prennent Victor Hugo et Juliette Drouet. Vigny n'a pas repris vis-à-vis de Lydia l'indépendance de Hugo vis-à-vis d'Adèle. Il n'ose d'ailleurs s'absenter trop longtemps, en raison de l'état physique et mental de sa mère. Mais nous voyons aussi que Marie prend d'extraordinaires précautions. Elle veut, certes, que son nom soit associé à celui de Vigny par la rumeur publique. Tant qu'il ne s'agit que des rumeurs et des on-dit... Mais si ses amours devenaient trop visibles, ne risquerait-elle pas de voir sa carrière compromise, peut-être brisée, par le pharisaïsme de la province?

Au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle les amoureux, grâce à l'automobile, s'évadent sur les grandes routes et se perdent dans l'anonymat du tourisme. En 1835, rien de tel. Les voyages sont interminables et quand il s'agit de vedettes, elles sont aussitôt, comme Louis XVI à Varennes, reconnues au relais de la poste. Il n'y a guère de possibilités d'accommodements pour une actrice célèbre en tournée.

Les circonstances ne permettaient vraisemblablement pas d'humaniser la cruauté des séparations causées par les tournées de Marie Dorval. La vraie question serait : Pourquoi menait-elle cette vie-là?

Marie Dorval avait besoin d'argent. Dans tous les doutes qu'on peut éprouver sur sa véritable nature, il y a une certitude. Elle n'était pas vénale. Jamais elle ne s'est donnée que pour satisfaire ses sens ou son cœur. C'est peut-être une des raisons qui la font détester au Français, où la plupart des actrices en renom se font couvrir d'or et de bijoux par les puissants de la terre. A côté de ces bourgeoises rangées qui tiennent leurs comptes, elle est une enfant terrible. Merle est devenu trop indolent pour rétablir sa situation personnelle. Il le sera de plus en plus à mesure que sa santé s'altère. Ce sont les deux filles qui grandissent et réclament. Jusqu'au père de Caroline, Piccini, besogneux, auquel il faut glisser un subside...

Ajoutons que Marie est changeante et qu'elle déménage sans cesse, ce qui contribue à l'endetter <sup>73</sup>. Le traitement que peut lui assurer la Comédie-Française ne lui permettant pas de joindre les deux bouts, quoi de plus naturel que le désir chez elle d'exploiter sa renommée pour « faire de l'argent » en province. Frapper un grand coup, désintéresser ses créanciers, avoir quelque chose devant elle, espérer une éventuelle stabilisation financière qui permettrait la stabilisation morale...

C'est une interprétation. En fait, l'opération ne sera, hélas! pas rentable. Le début de la tournée, en Bourgogne, est déficitaire. Lyon est réticent. Trois mois de perdus. A Marseille seulement, Marie Dorval fera triompher son répertoire. Succès qui fait accourir M. Merle : six personnes à nourrir à la maison. Marie fera son bilan. Elle a gagné en un an la somme énorme de cinquante mille francs <sup>74</sup>. Entre ses frais de route, les créanciers, les nécessités de la famille, c'est à peine si elle a pu « dissimuler » quelques billets...

Faut-il admettre qu'au fond d'elle-même Marie Dorval prenait la fuite devant une situation inextricable, où elle se sentait impuissante? La haine des Comédiens français, l'impéritie de M. Merle, les caprices de Gabrielle mourante,



le dévergondage précoce de Louise? L'idée qu'elle pourrait aller remettre de l'ordre chez elle ne paraît pas l'effleurer. Elle préfère se faire envoyer Caroline, cette fille, « blafarde » au dire des contemporains, mais, à la différence des aînées, sage et dévote. Qui sait si au fond elle n'a pas besoin de fuir jusqu'à cet amour pour Vigny, qui n'ajoute qu'une complication de plus?

Il est impossible de croire qu'elle n'est pas toujours amoureuse de Vigny. Mais elle remet sans cesse au lendemain de le retrouver. Si seulement Vigny pouvait prendre les choses en main chez elle et suppléer M. Merle! Mission à laquelle il ne se prête guère, on le conçoit.

Pourtant, cet amour est authentique. Au cours de ces années d'absences perpétuelles, il ne paraît pas avoir varié. De Rouen, 1833 : « Ce que je veux ce sont tes lettres et ton amour. Quand tu n'en redoubles pas les expressions, je ne vis plus, tout se glace autour de moi. Non rien ne vaut ta présence, ta voix, tes caresses, rien n'est comparable à ces trois jours passés avec toi et pour toi seul enfermée dans ta chambre, dans ton lit, dans tes bras. Rien, rien ne vaut cela. Que puis-je entendre après t'avoir entendu, quelles louanges peuvent me flatter après toutes celles que j'ai reçues de toi. Que peut-on m'apprendre de moi! Toutes les adorations est-ce que je ne les ai pas reçues de toi? Qu'est-ce qu'il y a après un amour comme celui que tu m'as donné? Rien, rien, mon Alfred, toi c'est l'air et la lumière, tout le reste, c'est la mort et la nuit... »

Voilà comme elle réagit à une lettre d'Alfred où elle a cru voir quelque froideur. Il est bien regrettable que nous ne les ayons pas, ces lettres, probablement détruites par Caroline <sup>75</sup>.

Voilà ce qu'elles inspirent à Marie : « Je viens de lire toutes tes lettres. Oh, il n'y a pas une femme qui en ait de semblables. Il faudrait les lire à genoux, et *mourir* si l'on perdait celui qui les a écrites. Quel cœur! que de bonté! que d'amour d'amant, de frère, non je ne puis les lire sans me sentir mille fois indigne de lui. »

Quatre ans plus tard c'est le même ton, toutefois plus désinvolte. De Montpellier, 11 janvier 1837 : « Mon petit Alfred, ne sois plus triste je vais bientôt revenir; tu m'as dit si souvent : Marie, que je voudrais être riche je te

donnerais tout l'argent dont tu as besoin... Eh bien, tu m'en laisses gagner, n'est-ce pas la même chose? Voyons dis-moi bien de l'amour, envoie-moi bien des caresses dans tes lettres... Une bonne lettre pour lire dans mon lit. Sais-tu que tu ne me parles plus de rien... mais de rien du tout!... en es-tu là?... Est-ce que tu ne seras plus mon amant, dis? Tu m'écris des lettres si sérieuses!... Je te vois d'ici avec ta mère... Oh, tant mieux! que tu es adorable! tu es tout ce qu'on veut, toi, chaste ou passionné... Sois chaste jusqu'à mon retour je t'en supplie! ne me parle pas d'amour, ne réveille rien ni en toi ni en moi de cela. Tu sais de quel amour je veux parler? Pour celui de l'âme il est toujours en nous deux tendre, profond et inaltérable n'est-ce pas, mon ange? Oh que l'autre reviendra vite!... Il revient seulement en te disant cela... Adieu, adieu... Je baise ta bouche, tes yeux. Je n'y vois plus. Je me couche. Je t'ai bien griffonné tant pis. Adieu mon bien-aimé Alfred. »

Marie dira un jour que c'est la jalousie de Vigny qui, en l'exaspérant, a tué son amour. Mais sur ce point elle n'avait rien à lui envier. Elle s'en confesse. De Rouen : « Quand je crois voir de la froideur dans tes tranquilles lettres, des idées de jalousie viennent me tuer, voilà tout. Ne parlons plus de cela jamais. Mon caractère ne peut pas changer. Si un jour je t'aime à mon aise, tu me trouveras plus aimable, mes nerfs se calmeront beaucoup et mon imagination aussi, je t'en réponds. » Et d'ajouter cette phrase déconcertante : « Puisque tu es au mieux avec mon mari, demande-lui si je le tourmente. »

Vigny s'inquiétera des succès qu'elle a à Marseille. Il lui reproche de mener une vie *éventée*. Le terme est mesuré mais elle s'en offense. Elle-même cependant a donné l'exemple. Si elle se méfie de Mrs Holmes nous pouvons la comprendre. Les inquiétudes que lui donne M<sup>lle</sup> Thierret sont plus surprenantes. On imagine mal Vigny enflammé pour cette conquête supposée <sup>76</sup>.

Pour « faire de la jalousie » à tout prix, voilà Marie qui ne trouve rien de mieux que... Lydia! En effet, un mois environ après ces adieux idylliques de Villeneuve-

Saint-Georges, la petite étoile Marie-Alfred est en perdition.

Vigny s'est mis en route pour Londres à l'invitation de sa belle-famille. Cela occasionne de fâcheux retards de courrier. Marie, à Bourg-en-Bresse, est aux cent coups. Elle ouvre son cœur à Pauline Duchambge. Peut-être Vigny n'a-t-il décidé ce voyage que pour rejoindre M<sup>lle</sup> Thierret, qui justement joue à Londres? Même si elle s'efforce de repousser cette idée, il n'en reste pas moins « son odieuse femme ».

« Voyez-vous, Pauline, M. de Vigny m'a donné (peut-être imprudemment) trop de droits sur lui pour que je ne le croie pas à moi uniquement, pour que je ne me croie pas offensée, pour que je ne sois pas révoltée dès que quelques circonstances viennent rompre l'illusion dans laquelle il m'a environnée, et sans laquelle je n'aurais pu l'aimer trois mois <sup>77</sup>! Enfin, cette jalousie de le savoir avec elle est *réelle* et je vous jure qu'il est obligé de *coucher* avec elle. Je ne suis pas en état de marchander mes expressions, oui, *coucher* avec elle, c'est l'usage des ménages anglais. Tous les Anglais couchent avec leur femme et on ne leur a pas donné deux chambres, il aura voulu faire le bon mari pour plaire à son beau-père. Il n'y va que pour cela.

« Tout cela me prouve qu'il aime sa femme car M. de Vigny a l'âme trop noble pour se résigner à tous ces semblants de tendresse. Oh, je suis désolée! Il est affreux d'aimer un homme marié. C'est toujours la femme mariée qui a tout l'empire, tout se rattache à elle. Lui en reviendra là. Et vous verrez que tout cela finira affreusement pour moi. Ainsi déjà nos querelles ne tournent jamais contre elle. Ce n'est pas à elle qu'il en veut, c'est à moi. C'est toujours moi qui le tourmente *toujours, toujours*. »

Telle est Marie. Jalouse de Lydia! Comment Alfred peut-il partir pour Londres sans sa permission alors qu'elle-même est à Bourg-en-Bresse, en route pour le Sud! Elle se calmera mais on ne lui ôtera pas de l'idée que ce voyage à Londres a été fatal, qu'Alfred n'est plus le même. Elle tient la comptabilité de leurs lettres : Alfred est en déficit.

Avouons franchement que ces psychologies nous déroutent. Nous avons affaire à deux obsédés. A Lyon, Marie se lie d'amitié avec Marceline Desbordes-Valmore mais on sent que la ressemblance qu'elle trouve à la seconde fille de Marceline avec Vigny lui fait mal.

Les événements nous fourniront la conclusion. Ajoutons pourtant à ces lettres de l'absente quelques mots de commentaire. Elles nous semblent créer un certain malaise. Cela pourrait provenir du fait que la duplicité de Marie est une possibilité. Il est plausible, en effet, que ses fuites soient gouvernées en premier lieu par le besoin d'évasion. Elle sait que Gabrielle agonise, mais elle ne vient pas à son chevet<sup>78</sup>. Elle sent que Vigny se détache d'elle et elle ne fait rien que d'écrire...

Oui, il y a une possibilité que Marie Dorval ait préféré pour une fois dans sa vie être libre, même avec la rançon des étapes solitaires, de la frustration du cœur, compensée par des amours de hasard et de rencontre, qu'on oublie aussi vite que le besoin qui les a fait naître est assagi. « O femme qui s'est faite homme... » gémit Vigny.

Cette interprétation peut être la bonne mais il y a à notre sens autre chose, et qui transcende ce que Vigny appelle l'acte du lit et des draps. Une certaine réprobation que fait naître en nous la lecture des lettres de Marie tient moins à leur contenu qu'à ce qu'elles ne disent pas. Son inconduite n'étant pas prouvée, nous hésitons à la taxer de fausseté. Nous croyons qu'elle est sincère dans ce qu'elle écrit, tout en pensant qu'elle peut disposer de sincérités multiples, ce qui ne serait pas invraisemblable de la part d'une actrice renommée pour le naturel avec lequel elle incarnait les passions.

Nous avons fini par formuler ainsi cette impression assez diffuse qui est celle d'un vide, d'une absence : nous ne trouvons jamais dans les lettres de Marie Dorval à l'homme qu'elle prétend aimer si passionnément l'expression d'une sollicitude. Elle se place toujours à son propre point de vue à elle. Elle réclame de l'amour, dont elle a soif. Mais s'occupe-t-elle jamais des soucis, des travaux, de l'état d'âme d'Alfred? Certes, elle s'inquiétera de sa santé, mais c'est parce qu'il a moins écrit.

Elle se préoccupe aussi de la mère du poète, dont elle



sait combien elle compte pour lui. Mais c'est de la politesse : elle ne peut que la détester, c'est naturel. M<sup>me</sup> Léon de Vigny le lui rend bien. Dans l'ensemble de ses lettres, il n'est jamais question que d'elle-même, d'elle seule. Aimer ne serait-il que consentir à être adulée? Trait féminin dont ni les actrices ni Marie Dorval n'ont le monopole...

Ajoutons enfin que cette fidélité de Vigny, à laquelle elle tient tant, constitue de par son éloignement un problème qu'elle traite par préterition. Attitude qui n'est non seulement pas raisonnable, mais pas non plus très naturelle. Faut-il, en fin de compte, voir en elle une égocentrique? Ses épreuves, ses difficultés, sa triste jeunesse l'expliquent sans doute. Mais il nous paraît difficile d'échapper à cette conclusion. On a vu en elle une évaporée. Évaporée peut-être, égocentrique certainement. En amour elle veut posséder. Elle ne dira jamais : je t'appartiens.

En avril 1836, après dix mois d'absence, elle a l'impression que Vigny se détache. De Toulouse, elle lui écrit : « Ces longs silences me tuent... Sois juste, ce n'est pas moi qui ai commencé à rendre notre correspondance si rare. Je n'ai pas senti un instant mon amour se ralentir pour toi. Je t'aime, moi, comme si je t'avais vu *hier* il n'en est pas de même de toi. Mon absence en est cause. Ce n'est pas un reproche que je te fais. Cette absence n'a pas été une obstination mais une nécessité. J'envoyais toujours de l'argent et cela ne finissait pas. C'était un abîme dont j'ai eu bien de la peine à entrevoir le fond! J'ai gagné depuis que je suis partie de Paris : cinquante mille francs passés. Je n'en ai envoyé que *vingt mille pour mes dettes*, j'en ai dépensé *vingt-deux mille* en hôtels et frais de poste! puis une toilette à renouveler sans cesse... mes enfants... que sais-je? »

Elle continue en expliquant qu'elle ne pouvait pas s'en tirer à Paris avec *neuf mille francs* sans toujours s'endetter davantage. « Oui, c'était un grand bonheur que de vivre près de toi, vivre de ta vue, de ton âme et de ta pensée... Tu ne sauras jamais tout ce que j'ai eu à souffrir! Je me suis débattue longtemps avec mon bonheur! Mais il a bien fallu céder et partir... Une fois partie il a fallu rester.



Ce sacrifice m'aura-t-il coûté mon bonheur, ce bonheur de l'âme qui ne peut m'être donné que par toi? »

Elle annonce son retour pour les premiers jours de mai. Une lettre d'Arles, du 12 juin, à Pauline Duchambge, montre ses incertitudes. « M. de Vigny ne veut-il plus me voir? »

L'absence est le plus grand des maux...

## L'équinoxe.

Marie n'a fait que toucher barre à Paris, pour apprendre la mort de Gabrielle, bientôt suivie par celle de Fontaney, qu'on enterre le 14 juin. L'été, l'automne, ce seront de nouvelles pérégrinations, puis, en novembre, la signature d'un engagement au Gymnase, devant prendre effet en juillet 1838. Vigny, plongé dans l'étude des premiers temps du christianisme, achève la rédaction de *Daphné*. Ses nuits laborieuses ne le dispensent pas de souffrir de l'ingratitude de la destinée quotidienne.

« Ma vie est un drame perpétuel; je marche sur une poudrière.

« Placé entre ma mère qu'une soudaine apoplexie m'enlèvera à la suite de quelque accès de colère, et ma femme contre qui ma mère s'empporte sans cesse, craignant la mort de l'une et l'affliction de l'autre également, ne pouvant faire cesser cette position, faute d'une fortune assez grande, ayant devant moi l'égoïsme millionnaire de mon beau-père, dont les revenus annuels sont de quarante mille livres sterling, c'est-à-dire un million, et qui prive de tout ses deux enfants du premier lit, — tout ce que me donnent mes travaux s'engloutit dans une maison que je rends plus heureuse et qui me rend malheureux. »

En vain pourtant avait-on pressé Alfred de placer sa mère dans quelque clinique, il n'a pu s'y résoudre.

Vers le 20 décembre 1837, l'état de M<sup>me</sup> de Vigny empire brusquement : c'est la fin. Quels liens n'unissaient pas cette mère et ce fils ! Il exprimera sa douleur en d'admirables pages <sup>79</sup>. Évoquant ces cruelles années, Robert de Traz écrit : « Par des attentions qui ne se relâ-

chaient pas, par une patience passionnée, en gestes devenus protecteurs à leur tour, Vigny lui rendit un peu de l'amour inquiet qu'elle lui avait voué dès sa naissance. Successivement la mère et le fils se sont ainsi disputés l'un l'autre à la mort. Comme elles se ressemblaient, ces deux âmes hautes et farouches, également incomprises d'autrui, et comme elles s'entendaient ! Pourtant, elles conservaient leurs distances. Il ne s'agissait pas de s'affaiblir. Cette mère janséniste renfermait dans son sein des tendresses qu'elle jugeait inférieures à sa vertu. Elle n'obtenait d'être forte qu'à condition d'être secrète. Et lui, plus caressant mais toujours intimidé, il la vénérât trop pour lui confier ses détresses. Quand elle mourut, il lui ressembla davantage — ce qui arrive souvent car les morts nous délivrent de certaines oppositions — et il retrouva, à son exemple, le langage de la prière. Il se jeta à genoux, il adjura Dieu de lui donner la foi, sanglotant, en proie à une terreur sans bornes : « Je ne l'ai plus ! Je « ne l'ai plus <sup>80</sup> ! »

Quelle consolation durable ce contempteur des dieux pourrait-il cependant trouver dans la prière ? Et s'il faut souscrire à des vues d'une sensibilité si pénétrante — l'influence maternelle s'accusant après la disparition de M<sup>me</sup> de Vigny, — les temps sont-ils déjà venus ? Cette femme de grand cœur avait subordonné les impulsions du sien aux commandements de la raison. On ne retrouvera pas sous la plume de Vigny les effervescences de Chatterton ni l'exaltation de Stello sur Héloïse. On l'imagine écoutant parfois une voix chère et disparue, et elle lui affirme qu'on ne se fait pas l'Antéchrist, que tout cela n'est pas vrai, pas sérieux, qu'à ce jeu-là on risque de devenir fou. On n'écrit pas la doctrine de ses passions, on met sa vie d'accord avec son œuvre puisque aussi bien *Daphné*, ce n'est pas le triomphe de Julien, c'est sa défaite...

La douleur réclame pourtant les diversions, les consolations terrestres. La mort d'un être si cher emporte cette contradiction affreuse et banale : elle précipite dans l'affliction mais elle délivre d'un joug. Le devoir filial avait été pieusement, totalement accepté : soudain il n'est plus. Alfred est seul mais aussi il est libre. Et ce qu'il

faut évoquer au début de cette dramatique année 1838, ce sont ces vers du *Mont des Oliviers* :

*Et pourquoi nul sentier entre deux larges voies,  
Entre l'ennui du calme et des paisibles joies  
Et la rage sans fin des vagues passions,  
Entre la léthargie et les convulsions...*

Marie est à Paris, s'apprêtant à reprendre au Français *Hernani* et *Marion de Lorme*, à créer des pièces nouvelles à l'Odéon. Auprès d'Alfred elle voudrait être la consolatrice. « Mon Alfred! N'avons-nous pas besoin de nous voir? Devant qui pourras-tu mieux pleurer, et qui te comprendra mieux! » Mais au contraire il se replie sur lui-même. « Ah! je te suis bien peu nécessaire! » gémit-elle. Puis elle lui adresse une sommation. Sa jalousie a trouvé un nouvel aliment... Vigny sans doute juge plus politique de ne pas la pousser à bout...

Marie a lancé ses accusations au hasard. « Tu vis chez toi dans ta maison dans l'intimité de deux jeunes filles (je les ai vues à l'église), il y en a une qui est *belle* tout s'explique pour moi. »

C'est à se demander si, à se forger des griefs, à brandir des accusations imaginaires, on ne finit pas par faire arriver ce qu'on redoute. Vigny n'a pas besoin des soupçons de Marie pour apprécier la beauté de Julia Battle-gang, mais il est peu probable qu'absorbé par son dévouement, puis par son chagrin filial, il ait prêté alors à la jeune fille autre chose qu'une attention superficielle.

En tout cas, il ne deviendra son amant que trois mois plus tard, le 3 avril 1838. Marie s'est assez plainte de l'influence néfaste que la jalousie d'Alfred avait eue sur sa propre conduite. Se pourrait-il que réciproquement ses soupçons à elle aient contribué à porter le poète vers Julia?

Certes, à ce moment, il fait l'effet d'un homme que l'absence a détaché. Selon M<sup>me</sup> Duchambge, il aurait déjà fait une infidélité à Marie alors qu'elle s'attardait à Marseille. Il pourrait s'agir de Mrs Holmes, ou de toute autre. Il va s'apercevoir que la fraîcheur de Julia pourrait lui

apporter ce qui lui manque le plus : la distraction, la gaieté. « Julia, rires, folies... »

Contrairement à ce qu'on a tendance à s'imaginer sur la foi des aspects sévères de son œuvre, Vigny appréciait la gaieté et la joie en amour. Il avait aimé en Marie « son beau rire » avant de lui reprocher d'être « malheureuse par goût ». De même il dira à Louise Colet que l'amour n'est pas une chose triste. S'il avait pu penser, dans sa jeunesse, que Delphine Gay riait trop, il avait évolué.

Les sœurs Battlegang, plus ou moins apparentées à Lydia, étaient originaires de Charleston, elles étaient venues compléter leur éducation à Paris, Julia cultivant la peinture, Maria la musique. Cette dernière trouvera un compagnon en Léon de Wailly, intime ami de Vigny. On finit par ne plus se gêner du tout, dans cet atelier de Montmartre où il arrivera même au poète de passer la nuit entre les deux sœurs. « Ah ! que j'aurai des remords en Amérique ! » s'écrie Julia. Les notes intimes de Vigny ne nous laissent aucun doute sur les progrès qu'il fait faire à son élève. N'insistons pas, cela a été dit <sup>81</sup>.

Pensons plutôt que, dans toute la vie du poète, Julia est la seule femme auprès de laquelle il ait eu le droit de se détendre vraiment, avec laquelle il a pu se divertir, fréquenter les restaurants et les guinguettes. Parce qu'il la présentait comme une parente de Lydia, il pouvait sortir avec elle, s'évader des rencontres uniquement clandestines. Marie aura beau lancer un jour qu'Alfred ne l'a jamais emmenée souper, n'oublions pas qu'elle ne l'aurait pas voulu elle-même. Elle aurait vite été reconnue et nous avons constaté ses propres scrupules à braver ouvertement l'opinion publique. Plus tard Louise Colet, bien que veuve, n'aura pas moins souci de l'opinion.

Quant à Lydia, nous ne savons pas ce qu'elle en pensait. Vivant dans l'univers rétréci d'une malade, il est probable qu'elle tenait avant tout à sa propre sécurité matérielle et qu'une jeune fille de vingt ans ne représentait pas à ses yeux un péril.

Voilà donc Vigny ravi par « un coup de soleil ». Étrange parallélisme, la même chose arrive à Dorval. Elle aussi a besoin de jeunesse et ses regards s'arrêtent sur les vingt-sept ans de Jules Sandeau, ancien compagnon de



George, laquelle lui a emprunté la moitié de son nom. On tourne dans un cercle restreint. Cela permettra à Marie d'éprouver les affres de la jalousie du passé et de souffrir dans les bras de Sandeau du sentiment qu'elle ne parvient pas à lui faire oublier George Sand...

De fin mai à fin septembre 1838 va se jouer le drame de la rupture, dont Vigny a pu dire : « Quelquefois il arrive que deux amants se trompent mutuellement et veulent se séparer, alors commence une lutte comme celle de l'ange et de Jacob où ni l'un ni l'autre ne peuvent se terrasser <sup>82</sup>. »

Il nous paraît vain de chercher à établir des responsabilités. Les épisodes de cette rupture sont maintenant bien connus. Ne retenons que ce qui peut éclairer des psychologies complexes.

Notons les étapes. Premier acte : le 25 mai, Marie, souffrante, reçoit la visite de Vigny. « Fiévreuse et maladroite, écrit M<sup>me</sup> Maurois, elle exhume de sa collection de griefs le souvenir de Félicia Thierret. Vigny contre-attaque en parlant de Sandeau. Le 31 mai, une nouvelle explication relative à Sandeau est suivie d'une « trêve d'alcôve » entre les amants réconciliés. Le 17 juin l'Agenda enregistre un doublé : Marie l'après-midi et, le soir, Julia qui s'écrie : « Tu es un Hercule ! »

Le lendemain, Vigny, d'un « sapin », voit passer la voiture de M<sup>me</sup> Dorval ; il donne à son cocher de fiacre l'ordre de la suivre. « A trois heures, elle s'arrête rue du Bac et renvoie sa voiture. » Rue du Bac ! C'est là qu'habite Sandeau. Vigny a maintenant la preuve, indiscutable, d'une trahison niée et reniée par « l'être incompréhensible ».

« La page du mardi 19 juin porte deux épées croisées suivies du mot : RUPTURE en majuscules grecques. « A Montmartre <sup>83</sup>, écrit Vigny, scène affreuse : elle me dit que ses enfants ne m'aiment pas, qu'elle me fera écrire par son mari de ne jamais venir chez elle, qu'elle ne m'aime plus depuis quatre ans et ne me voit que par pitié. Rupture. Je lui jure de ne pas la revoir qu'elle ne me rappelle. » Mais elle écrit : « Je ne puis me séparer de vous sur de telles violences. C'est affreux. Non, mon cœur n'a pas dit les paroles qui sont sorties de ma bouche... Pardonnez-les-moi. *Je vous supplie* de revenir chez moi

demain soir. Si vous devez me quitter, que ce soit au moins sans vous laisser l'idée que quelqu'un puisse vous haïr chez moi et que je sois capable d'employer jamais le moyen que je vous ai dit, pour vous éloigner de ma maison... Ne me laissez pas l'horrible chagrin de vous avoir dit cela... »

Le 22 juin, Marie et Alfred se reprendront. C'est une rupture manquée.

Deuxième acte, qu'on pourrait intituler partage. Vigny court de Julia à Marie, elle de Jules à Alfred. Il y aurait de quoi user les tempéraments les plus solides. Alfred s'assombrit de plus en plus. L'idée de la lutte implacable des sexes apparaît sous sa plume en même temps que s'esquissent des fragments de *Lettres à Éva*.

*Soir, juin 19 : Éva.*

« O fatale vanité des femmes, d'où viens-tu? Quelle désastreuse et faible prétention leur a persuadé qu'elles devaient lutter contre notre sexe comme avec un implacable ennemi!

« O femme qui t'es faite homme! tu es perdue.

« Tu te crois forte et c'est encore obéir que faire ce que tu fais. Tu obéis et à quelle influence pestiférée? Crois-tu que je l'ignore <sup>84</sup>? Toute ma vie a été perdue près de toi. J'ai lutté contre tout ce qui t'entourait et m'était hostile. J'ai surmonté l'affreux dégoût que me donnait ta maison et ceux qui l'habitent. Tout cela pour te voir et vivre de ta présence.

« La présence, la présence! chose divine et bienfaisante. Nécessaire vue qui soutient l'amour par une perpétuelle contemplation de l'objet chéri. La présence qui rassure sur chaque chose. Sur la mort, à laquelle on ne croit plus quand on voit tant de vie, sur l'oubli que démentent les yeux et la parole. Sur l'infidélité même, qui ne semble plus possible.

« Ce besoin tu ne l'as pas compris, tu l'as pris pour une insignifiante jalousie.

« On peut trop aimer. Je ne l'avais pas cru. »

Le poète cherche à s'affranchir de son tourment en se le racontant à lui-même, en s'efforçant de le hausser jusqu'à la fiction. Dans ces *Lettres à Éva* <sup>85</sup>, parsemées des

réflexions les plus personnelles et les plus désespérées, on suit l'agonie de cet amour :

*Ah! de nos lents amours bien sombre est l'agonie,  
Après s'être épuisés dans des combats jaloux...  
... Hélas! qui n'a gémi de sentir dans son âme  
Près du feu de l'amour brûler une autre flamme?*

Flamme dévorante, infernale en ce qu'elle ne place l'espoir du salut que dans le tourment lui-même. De Julia à Marie, de Marie à Julia, l'homme en proie à cette tempête d'équinoxe, désespéré, erre de la volupté au désespoir. Et ce sont des réveils navrés.

22 juin.

« Je sens clairement mes idées se dégager du sommeil et se former une à une.

« L'une d'elles est triste : elle porte ton image désespérante. Et elle appelle mon cœur, elle frappe sur lui. Il s'éveille en sursaut, il frémit et résonne et bat comme une cloche funèbre et un gémissement sourd, un soupir profond résonne dans ma poitrine!

« La pensée et le supplice commencent. Je vais me lever et fuir pour m'étourdir. Le Docteur Noir a éveillé Stello.

« Dès mon enfance, il en fut ainsi pour moi. Toujours une peine éveilla mes idées, comme l'ombre de Clytemnestre éveilla les Furies. »

Les scènes appellent les scènes, les reproches les reproches, les réconciliations les ruptures, à un rythme sans cesse précipité. Il s'arrache à Marie pour aller oublier, respirer un moment près de Julia, revenir chez lui. Au mois d'août, le sommeil l'a fui ou bien il ne trouve qu'un sommeil entrecoupé de visions morbides, de cauchemars affreux. Il rêve qu'il dévore le squelette de Marie...

Fin juillet, Marie a confessé son sentiment de l'irréparable. « Nous revoir c'est nous torturer tous les deux... » Pourquoi Alfred ne veut-il pas de cette rupture qu'elle lui propose? Il nous est apparu détaché d'elle au point de l'éviter, il a pris une maîtresse, elle un amant. Elle lui écrit : « Comment après ce que je vous ai dit comment vous revoir!... Ce qui est arrivé est irréparable! J'attends votre volonté pour obéir. »

Mais, pour la seconde fois, c'est lui qui écarte la rupture. On va encore recommencer à s'aimer, à se torturer, à s'adorer, à se tromper de plus belle. L'idée que Vigny n'aurait attendu qu'un prétexte pour rompre est démentie par les faits. Ce qu'il voudrait, c'est reconquérir Marie de haute lutte. Mais Marie n'est pas de celles qui peuvent se soumettre à la loi de l'homme. Une troisième fois, elle provoque la rupture. Est-ce la bonne? Il faut encore un épilogue.

Troisième acte : intervention de Pauline Duchambge. Depuis des années témoin et confidente de cette liaison, elle est informée par Marie : « Je me suis non pas séparée de M. de Vigny, mais arrachée... Pauline je vous jure que c'est *pour lui*, pour le rendre à sa dignité, que je me suis séparée de lui car moi j'ai tout perdu, et lui a le droit d'attendre tout le bonheur dont il est si digne! »

Marie, d'autre part, insistera sur le fait qu'il ne s'agit pas de Sandeau, qui ne compte pas, qu'elle n'a pas vu de quatre jours. « Je ne l'aime pas... j'essaierai de l'aimer. » Sur ce point, on n'est pas obligé de la croire, à voir la façon dont plus tard elle harcèlera Sandeau, s'accrochera à lui. Il est probable que Sandeau, de tous ses amants, et tout indifférent qu'il fût, est celui qu'elle a aimé le plus.

M<sup>me</sup> Duchambge va alors servir d'intermédiaire, voyant tour à tour Marie et Alfred, écrivant à ce dernier. Or, elle ne va pas s'assigner pour mission de réconcilier, mais de faire comprendre à Vigny qu'il se doit de rompre. Ce pourquoi on l'a taxée de fausseté, de perfidie. Est-ce bien juste? Il apparaît assez clairement que Marie voulait rompre, bien qu'elle ignorât encore la liaison Battlegang (que Pauline finira par lui apprendre du reste).

Pauline va s'évertuer à écœurer définitivement Alfred en lui révélant que, depuis des années, Marie est indigne. Mais c'est précisément l'attitude qu'a prise Marie elle-même : celle de l'auto-accusation. Ce qui est trop difficile à articuler, chargerait-elle Pauline de l'exprimer?

C'est invraisemblable? Pas plus invraisemblable que si Pauline inventait les aveux de Marie. Et pourquoi celle-ci les ferait-elle, sinon pour qu'on les rapporte? « Quand elle est dans ces moments où elle s'accuse elle-même, moi,



je tomberais à ses pieds », écrit Pauline, qui voit d'autre part dans Marie « un composé de bien et de mal inexplicable », et dans son amour « un amour sans cœur qui existait un jour, qui le lendemain était distrait, puis dont la vérité revenait ». Pauline n'est pas d'une pièce. D'abord très dure : « Dans sa fausse générosité, elle vous dit : « Je ne suis pas digne de vous... elle pouvait s'en rendre « digne! » Pauline finira par plaider la cause de Marie qui voudrait revoir Alfred une fois encore.

Que devons-nous penser? Nous n'avons aucune preuve des « égarements » de Marie avant l'affaire Sandeau, sinon ses propres aveux rapportés par Pauline. Aveux apocryphes? Un pareil forfait paraît peu compatible avec le ton, le style de M<sup>me</sup> Duchambge, son émotion, sa personne. D'ailleurs Marie n'écrit-elle pas de sa main qu'elle s'est arrachée pour rendre Vigny à sa dignité?

Si Pauline n'est pas un monstre, on est amené à conclure que l'attitude d'auto-accusation adoptée par Marie n'a d'autre sens que la volonté de détacher Vigny d'elle à tout jamais. Ce n'est peut-être pas très courant chez la femme que de vouloir ternir l'image qu'on laisse dans un cœur. Mais nous savons les colères et les rages dont Derval est capable. Elle exaspérera Sandeau par des scènes où elle ira jusqu'à se blesser au sein d'un coupe-papier. Ses « égarements » n'étaient pas que sensuels.

Il est certain qu'elle ne pouvait pas plus pardonner à Alfred ses jalousies qu'elle n'était capable de le dispenser des siennes. Toujours elle insiste sur cette jalousie qui aurait fait tout le mal. « Au milieu de tous mes égarements, je n'ai aimé que lui... Sa jalousie a tué mon amour, elle m'exaspérait et dans ma colère je suivais une route dont j'étais lasse au bout de huit jours... Je suis toujours sous l'influence de la nouveauté mais pour huit jours seulement. Mais au fond ce que j'aime sérieusement, c'est pour toujours et j'aimerai Alfred ainsi tout le reste de ma vie. Ah! s'il ne m'avait pas tourmentée, s'il n'avait pas exigé que je renonce à voir tel ou tel, je n'aurais jamais été si loin dans mes fautes, je me suis cabrée comme un cheval rétif... Il n'a pas su me prendre... »

Il n'a pas su me prendre! Éternel reproche de la femme qui n'aime plus!



Écoutons encore la plainte de Marie rapportée par Pauline.

« Je ne veux pas le revoir, pour nous éviter à tous deux des déchirements inutiles, nous nous attendririons, je me laisserais toucher par sa douleur, je lui promettrais, dans le moment où je serais près de lui, tout ce qu'il voudrait et ensuite je manquerais à ma parole. Ce serait toujours à recommencer. Je ne puis ni ne veux vivre dans des querelles continuelles. J'ai besoin de repos. Je n'aime personne, je ne quitte Alfred pour personne <sup>86</sup>. Si j'ai fait des imprudences c'est sa tyrannique jalousie qui m'y a entraînée. On m'accuse dans le monde de le tromper, encore une fois il s'avilit en demeurant près de moi, je dois m'éloigner de lui. Dites-lui que ma plus chère occupation est de relire ses lettres, que je l'aime absent mais que les scènes de jalousie me mettent hors de moi et m'ont rendue d'autant plus malheureuse qu'elles m'ont poussée à des imprudences coupables. Il comprendra ce que je veux dire. Je porterai la croix qu'il m'a donnée toute ma vie. Ne le trompant plus, l'ayant rendu à lui-même je me sens digne de porter mes pas vers la tombe de sa mère. J'irai, je ne l'avais pas osé jusqu'ici. »

Non, Pauline ne trahit pas son amie, malgré toute l'exaspération que parfois celle-ci provoque en elle.

Il aurait fallu que la musicienne fût douée de la plus puissante des imaginations pour inventer ce rôle de la pécheresse qui s'accuse, d'une Marie-Madeleine non peut-être sans repentir, mais ancrée dans son refus du ferme propos. Marie sacrifiera Vigny plutôt que de céder sur le principe du droit de la femme à disposer de son corps. Et c'est ainsi que l'auteur de *La Colère de Samson*, qui, tout de même, devait bien connaître Marie Dorval, se représentera les choses.

Cela dit, Marie Dorval avait-elle tellement disposé d'elle-même? Si une passade ne durait que huit jours, n'était-ce pas qu'il s'agissait essentiellement d'affirmer le principe, de se prouver sa liberté? Moins légère que bonne élève de George Sand? Peut-être. Auquel cas, il apparaîtrait qu'elle et Vigny auraient brisé leurs cœurs sur l'autel des principes antagonistes.

Quoiqu'il en soit il s'avère que la rupture a été imposée

à Vigny par Dorval, finalement avec l'aide de M<sup>me</sup> Duchambge. Ce point est fondamental dans la genèse des poèmes qui sont le testament de cet amour : *La Mort du Loup* et *La Colère de Samson*.

Vigny a fini par se convaincre que les choses sont en effet irréparables. Il prend cette décision : partir, et se consacre aux préparatifs nécessaires. Le but de ce voyage sera le petit manoir qu'il tient de sa tante la chanoinesse. Y est-il retourné depuis plus de dix ans qu'elle y est morte? Il aurait voulu s'en défaire et s'y serait décidé si on lui en avait offert trente-cinq mille francs, mais un acquéreur éventuel n'a pas voulu aller au-delà de trente mille <sup>87</sup>.

C'est à Marie à présent d'effectuer un dernier revirement. C'est sans doute ce qu'ont éprouvé tous les amants : « Quittons-nous, soit, mais pas comme cela! » Elle va, le 17 septembre, jusqu'à se présenter rue d'Artois. Mais c'est trop tard, il fait condamner sa porte et ne se laisse pas fléchir quand, le lendemain, Marie lui fait écrire par Pauline. Le 20 septembre, il va prendre congé de Julia, puis, à cinq heures et demie, c'est le départ pour Tours.

Dans le jour qui décline, assis aux côtés de Lydia, grosse, mal à l'aise, qui gémit et soupire, il regarde défiler lentement par la portière le paysage de la route d'Orléans. Toute la nuit, à travers la Beauce endormie, on va rouler ainsi... Tout est fini. Que penserait pourtant Lydia : « Lydia, ma seule amie », si son compagnon laissait libre cours à son désespoir! Seul le silence est grand...

Au Maine-Giraud, Vigny va trouver une demeure plus qu'à l'abandon, délabrée, hantée par l'ombre de la vieille chanoinesse vivant dans le souvenir de ses morts. Le poète se sent dévasté, il se rappellera avec effroi ce premier séjour au sein d'une nature dont il n'entend pas la consolation. Une lettre à M<sup>me</sup> de La Grange, écrite pourtant une année plus tard, et malgré l'adoucissement qu'imposent les convenances, la pudeur de soi-même, révèle sa désolation.

« 27 octobre 1839. — ... Moi, je n'ai point quitté Paris; j'ai laissé les moissons et laisserai les vendanges se faire

sans moi. Je prépare des ouvrages et, quelquefois, je passe des nuits à l'étude pour ne pas trop penser aux souvenirs qui me blessent le cœur. Vous en avez touché un qui saigne et qui me tue quand je suis à la campagne; j'y trouve ma mère assise partout et la tombe de sa sœur et son père, ce vieil amiral qui me regarde et me parle d'elle. L'an dernier, si je n'avais été secoué par l'Angleterre, je tombais malade chez moi. J'y passe mon temps à retenir mes larmes. — Le silence des champs ne vous fait-il donc jamais mal? Les arbres noirs me semblent des cyprès plantés sur des tombes. Mon imagination va sur-le-champ au bout de tout, au néant de chaque chose de la vie, et je ne peux plus m'occuper des bagatelles de ce monde; le dégoût de tout travail me saisit, je dédaigne d'écrire et je jette toutes mes idées dans une fosse commune. — La vie publique, dans les villes, les idées générales, les luttes, les passions avouées ou cachées, heureuses ou souffrantes, tout cela me rend à moi-même. Et cette flamme intérieure a quelque chose à brûler, à éclairer, autre chose que moi-même qu'elle finirait par tuer dans une solitude trop entière. »

Le Loup du dépit amoureux avait été jeté treize ans plus tôt dans la cheminée d'Alexandre de Duplaa. Il n'était qu'endormi. Celui qui va trouver la mort au Maine-Giraud, le 31 octobre 1838 <sup>83</sup>, a mesuré la vanité, le néant des passions. Si la passion n'est rien, nous ne sommes rien nous-mêmes, car ce sont nos passions qui nous font vivre.

*A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,  
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.*

L'impression profonde que la fable du Loup produira sur la postérité a contribué à propager de Vigny une image qui n'est pas la bonne. A le statufier en quelque sorte dans le bronze d'une philosophie où le stoïcisme répond au désespoir :

*... Si tu peux, fais que ton âme arrive,  
A force de rester studieuse et pensive  
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté*

*Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.  
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.  
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche  
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler.  
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.*

*La Mort du Loup* n'est nullement l'expression d'un système philosophique. C'est un cri de douleur, un cri du cœur, mais poussé sous forme d'antithèse. Démarche qui accompagne fréquemment la création chez Vigny. Au fond de lui-même, il est Stello, un enfant romantique au cœur trop ardent, aux sens trop impulsifs, à la nature trop sensible. « J'ai le cœur sauvage... » écrira-t-il à Louise Colet. Il faut des antidotes, qu'ils s'appellent le Docteur Noir, Moïse, le Loup. « C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme *La Mort du Loup* », écrira Vigny à M<sup>me</sup> de La Grange. C'est cela même, une saignée, un remède à la congestion qui menace d'étouffer ce cœur douloureux.

Prises en elles-mêmes, la lancette, la sangsue n'ont pas de signification. Le Loup non plus. Le vrai cadavre est celui de Stello. Avec l'entrée en scène de Lydia, le poète s'était tu. Avec la sortie de scène de Marie, Stello s'efface. On peut considérer l'œuvre en prose de Vigny comme terminée. Une nouvelle vocation poétique apparaît, qui prend sa source dans l'angoisse. Angoisse devant la destinée, le cœur, la femme, la nature, la création, la divinité...

Si *La Mort du Loup* est la réponse à la douleur, une haute tentative pour la dominer, tous les serpents n'en sont pas rendus inoffensifs et familiers. Le plus insidieux de tous, c'est la déception. Novembre a succédé à octobre et a ramené Éva, une Éva qui est encore tout entière Marie Dorval. Malgré les numéros en chiffres romains qu'il assigne à ces fragments, malgré son effort pour romancer, combien l'homme est enfoncé encore dans le déchirement de son cœur!

Une lettre cependant vient l'arracher à son obsession. Sir Hugh Mills Bunbury, son beau-père, vient de mourir



en Angleterre. Vigny craint que cette nouvelle ne porte un coup à la fragile Lydia, mais on imagine qu'elle ne lui cause aucun chagrin personnel. D'autant moins que, quelques jours plus tard, on apprend que Sir Hugh a laissé un testament par lequel il déshérite entièrement ses deux enfants du premier lit! Le sort, la méchanceté des hommes s'acharnent. Un tel testament paraît contraire à la loi, il faut prendre position. Vigny décide d'aller à Londres et de défendre ses intérêts...

Le chemin de Londres traverse Paris. En roulant sur la grand-route, le poète pense-t-il à cette malédiction de la pauvreté qui semble peser sur lui? Non, sa pensée appartient tout entière encore à sa déception amoureuse. Il fait étape à Tours. Ce n'est pas sous le nom d'Éva que vivra le souvenir de Marie Dorval, mais sous le cruel symbole de Dalila. A l'auberge, il note quelques traits, une première esquisse en prose, mais « dont le mouvement est bien jeté » de ce qui sera *La Colère de Samson*.

Les six mois que Vigny sera amené à passer en Angleterre, où il réside à Londres : 42 York Street, Portman Square, chez la grand-mère de Lydia, seront pour lui cette halte réparatrice que seul le dépaysement peut offrir à l'angoissé. Il renouera les relations ébauchées lors de son premier voyage et observera d'un œil vif les détails de la civilisation britannique. Les affinités ne lui manquent pas pour comprendre cette nation, à la fois dans ses grandeurs et ses tares dissimulées. Il n'est pas besoin d'expliquer son anglophilie par un secret penchant vers le protestantisme. Sans doute la religion protestante exalte-t-elle l'examen de conscience, mais les Anglo-Saxons n'ont pas le monopole de cette vertu chère au poète. Il aperçoit fort nettement la part d'hypocrisie qui pénètre le moralisme anglais et le ferait parfois confondre avec un élément de la ploutocratie. Ses impressions sont assez semblables à celles qu'on pourrait éprouver de nos jours. Vers 1849, il déplorera l'exportation des capitaux français apeurés chez les banquiers de la Cité, déjà il apprécie en 1839 cette pondération, cet esprit d'équité qui caractérisent l'opinion publique en Angleterre, et rassérènent les Français harassés par l'incertitude, la versatilité parisienne. Il mesure combien les



révolutions, les suspicions politiques qui écartent les meilleurs serviteurs d'un pays, ses meilleures têtes, viennent diminuer ses forces vives. Il achève de s'en convaincre : tout désordre entraîne des maux, des injustices plus grandes que celles qui l'ont provoqué.

Londres fait bon accueil à Vigny. On lui ouvre l'*Athenaeum Club* où il peut travailler. Il admire quelle place le livre tient au foyer anglais, entretient des relations avec des intellectuels qui deviendront ses correspondants : Reeve, Chorley, Mrs Austin, Mr et Mrs Grote. Il rencontre Thomas Carlyle, assiste à des représentations shakespeariennes du célèbre acteur MacReady. Une femme, d'origine genevoise, M<sup>lle</sup> Camilla Maunoir, apparaît, qui sera souvent sa confidente épistolaire, traduira ses poèmes en anglais.

A Londres, Vigny va aussi retrouver un ami de jeunesse, et même d'enfance, puisqu'il fut son condisciple à la pension Hix, Alfred d'Orsay. Cet « arbitre des élégances » le présente à celle que nous appellerons sa marraine <sup>89</sup>. A Gore House, Lady Blessington reçoit beaucoup. Vigny y rencontrera maintes personnalités, dont le prince Louis-Napoléon, prétendant en exil. Une sympathie s'établit entre les deux hommes, par laquelle s'expliquera, en partie, le ralliement de Vigny au Second Empire.

Une légende veut que Vigny ait remarqué chez Lady Blessington deux tableaux de Mantegna, *Samson et Dalila* et *L'Agonie au Jardin*, tableaux qui se trouvent aujourd'hui à la National Gallery. Qu'en faut-il penser? Vigny nous dit avoir ébauché *La Colère de Samson* à Tours. A l'hôtel de l'Univers probablement. Il est probable qu'il a pu admirer au musée de Tours le Mantegna représentant *Le Jardin des Oliviers*.

Les Mantegna de Londres sont médiocres. Le poème de Vigny ne rappelle d'ailleurs en rien la conception du peintre, qui représente une Dalila tout italienne, dans un jardin, auprès d'un bassin de marbre, et sous un arbre où s'enlace la vigne. Vigny montre Samson sous la tente, dans le désert, Dalila endormie à ses pieds.

En fait, les Mantegna en question ont été acquis par

la National Gallery en 1883 à la vente de la collection Sunderland et on ignore tout à Londres de leur odyssée antérieure.

Ce point nous paraissait important à préciser <sup>90</sup>. Il est arbitraire et gratuit de vouloir chercher à tout prix des coïncidences. Cela empêche de voir le fait essentiel : sous le coup de la rupture avec Marie, Vigny retourne à sa vocation première, exprimer des sentiments modernes à partir de scènes bibliques. Sa jeune imagination y alimentait ses perplexités. Il ne s'agit plus à présent de perplexités mais d'angoisse. *Samson et Dalila* est le poème de l'anxiété masculine devant l'éternelle inconnue...

*La Colère de Samson* est datée de Shavington, le 7 avril 1839, ce qui n'est pas un mince sujet de surprise. Imagine-t-on un poème de Byron daté de Romorantin? Qu'allait faire Vigny dans cette localité perdue quelque part entre Birmingham et Liverpool <sup>91</sup>?

On peut aussi se demander si Marie Dorval méritait bien de passer à la postérité sous les traits de Dalila. Ce n'est pas parce qu'une femme est légère, trompe son amant, finit par le trouver insupportable et lui signifie son congé qu'elle est Dalila. Et « l'Ange de l'Adultère », l'auteur de *Quitte pour la Peur*, l'amant de Julia, est-il bien qualifié pour jeter l'anathème?

On peut voir dans un tel poème une sorte de crime passionnel, qui n'a pas l'excuse d'être perpétré à chaud, une vengeance contre celle qui a commis ce crime : vous prouver qu'en l'aimant vous perdiez votre temps.

Interprétation qui ne saurait être tout à fait fausse : Vigny semble la ratifier lui-même en se décernant cette excuse : « Quand un cri sort du cœur d'un homme malgré lui, ce cri est sacré. » D'ailleurs il se gardera de publier le poème de son vivant.

Exagérations romantiques? Pour une part. Vigny n'a-t-il pas noté : « L'art exagère et doit exagérer, comme la passion. »

La vraie justification, à notre sens, est d'un autre ordre. Elle tient au caractère transcendant de l'œuvre, laquelle traduit une somme d'expériences. Le tableau biblique est là comme une illustration du thème fondamental. De par sa somptuosité même, il risque d'en mas-

quer plus ou moins la vraie signification. Il ne s'agit nullement de dialogue, la femme sommeille pendant que l'homme médite et s'élève bien au-dessus du cas particulier.

« Des compositions comme les miennes sont d'une extrême difficulté », note le poète après avoir achevé : c'est une raison pour les aborder par leur côté escarpé. La femme sur laquelle médite Samson n'est nullement la courtisane syrienne assoupie à ses pieds. Celle-ci ressemble-t-elle seulement à Marie Dorval? Mais alors, déguisée en Orientale :

*Comme un doux léopard elle est souple et répand  
Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.  
Ses grands yeux, entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,  
Sont brûlants du plaisir que son regard demande  
Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.  
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,  
Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle...*

Ce tableau suggère Marie par deux traits : la souplesse, et ces pieds voluptueux empruntés à Sémélé. Les yeux, par contre, sont ceux de George, qui avait quelque chose d'oriental.

Mais ceci n'est que mise en scène. Le vrai sujet du poème c'est la guerre des sexes. Nous avons vu surgir dans les *Lettres à Éva* l'idée du « procès », à laquelle va succéder celle de la lutte implacable. M<sup>me</sup> de Staël n'a-t-elle pas écrit : « Il y aura toujours guerre entre les deux sexes, guerre secrète, éternelle, rusée, perfide <sup>92</sup>... »

Dès ses premiers mots, Samson ne fait que paraphraser M<sup>me</sup> de Staël :

*Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,  
Se livre sur la terre, en présence de Dieu...*

Le passage qui suit est une méditation de l'homme sur sa destinée. Pour répondre à son besoin d'amour il ne rencontre que des vierges folles et en arrive à la triste conclusion :

*Et, plus ou moins, la femme est toujours DALILA.*

Nous n'avons pas quitté le domaine d'admirables généralités. Mais voici qu'on nous présente Dalila en personne :

*« Elle rit et triomphe; en sa froideur savante,  
 Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante  
 De ne rien éprouver des atteintes du feu.  
 A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu :  
 « Elle se fait aimer sans aimer elle-même.  
 « Un maître lui fait peur, c'est le plaisir qu'elle aime  
 « L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.*

Cela ne peut que mal finir :

— *« Donc ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas!  
 Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,  
 Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.*

...

*Bientôt se retirant dans un hideux royaume,  
 La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome,  
 Et, se jetant de loin un regard irrité  
 Les deux sexes mourront chacun de son côté.*

Deux remarques s'imposent. D'abord, le thème de Gomorrhe est étranger à la légende même de Samson et Dalila, il est surajouté. Ensuite et surtout, la Dalila qui nous est présentée n'a rien de commun avec ce que nous savons de Marie. Elle n'a même rien de commun avec l'enfant de volupté du début du poème. Comment, à propos de Marie, parler de froideur savante et d'insatisfaction avec l'homme? *Cette deuxième Dalila, c'est Lélia, c'est George, voire cette mystérieuse Symetha de la première jeunesse...*

La fin du poème, les malédictions que Samson adresse à la femme constituent un retour au sujet biblique. Il est bien évident que le :

*Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie...*

ne saurait s'appliquer à la pauvre Marie, dont les faiblesses n'étaient pas de nature si diabolique.



Dalila est donc une figure extrêmement composite, symbolisant, dans sa transposition moderne, la femme qui cherche son affranchissement en se faisant l'ennemie de l'homme, et cela au point de vouloir changer de sexe. Nous lui trouvons au moins deux modèles, probablement trois <sup>93</sup>, et, finalement, ce n'est pas Marie qui vient au premier plan. Seulement, sans elle et les chagrins qu'elle a infligés au poète, celui-ci n'aurait certes pas traduit son désenchantement par les imprécations de Samson. Et rien de tout cela ne serait peut-être arrivé si Vigny n'avait pas éprouvé cette phobie de Lesbos...

Les contemporains le croyaient dupe. En réalité il était plus que lucide : déflant, ombrageux.

*Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr...*

...

*Toujours mettre sa force à garder sa colère...*

Combien de femmes en diraient volontiers autant!

Il s'agit d'un couple d'amants maudits. Ils ne se reverront pas en ce monde, pas plus qu'ils ne se relèveront de leur rupture. On peut s'interroger sur la véritable nature d'une telle malédiction. Conflit sans doute de deux orgueils. Mais ne peut-on y voir aussi l'effet d'une recherche du ciel sur la terre poussée jusqu'à la déraison? N'est-ce pas là le grand mal romantique; demander à cette terre des choses qui ne sont pas de cette terre, exiger des êtres plus qu'ils ne peuvent donner, vouloir soi-même vivre trop au-dessus de sa propre réalité? A trop cultiver le rêve, les nuits « ne consolent pas des jours », elles les rendent impossibles à supporter, on s'écrie :

*Donc ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas...*

Marie Dorval mourut le 20 mai 1849 <sup>94</sup>. Vigny était alors au Maine-Giraud et n'apprit la nouvelle que par le journal. Il s'étonna douloureusement de la fin prématurée de celle « qui était en possession de cette vie avec tant d'ardeur et d'éclat ». Longtemps après, causant avec



Jules Janin, il rappellera son souvenir : « Vous rappelez-vous son beau rire, et comme elle était gaie, aussitôt qu'elle avait quitté les terreurs de la scène? »

Marie Dorval avait à peine quitté cette scène terrestre qu'une jeune actrice, Rose Chéri, reprenait, en octobre 1849, *Quitte pour la Peur*. « Je serai peut-être le seul à Paris, écrivit alors Vigny à sa nièce Alexandrine du Plessis, n'ayant pas vu cette représentation qui est fort courue, à ce que l'on m'écrit. Et si je la vois jamais, faut-il vous le dire? oui (pourquoi pas!) cela me pourra bien serrer le cœur, car il me semble, en pensant à celle pour qui ce fut écrit, que l'on jette sa robe au sort et que l'on se partage son manteau. »

TROISIÈME PARTIE

# LES GRANDS SONGES



## 1.

### Du temple de Daphné au jardin des Oliviers.

Lorsque Alfred de Vigny revient d'Angleterre au printemps de 1839, il constate que ce dépaysement l'a « moralement régénéré ». A Paris il va retrouver Julia, à laquelle il devra encore plus d'un an de bonheur. Un jour, pourtant, le 27 septembre 1840, il faudra la reconduire au Havre et nul vaisseau ne la ramènera d'Amérique. Leurs relations ne seront plus qu'épistolaires mais se poursuivront fidèlement <sup>95</sup>.

Les amitiés féminines peuvent-elles consoler de l'amour? En tout cas, l'absence d'amour laisse plus libre de les cultiver. Si celles de Vigny pour M<sup>me</sup> Ancelot, M<sup>me</sup> de La Grange, Mrs Holmes, apparaissent comme des constantes, nous le voyons alors nouer, ou plutôt renouer, des rapports très confiants avec M<sup>me</sup> d'Agoult, dont a pris fin la retentissante liaison avec celui qui devient « l'abbé Liszt ».

Un portrait de Vigny par Daubigny, peint à la miniature vers 1840, nous fait mesurer les changements survenus en lui. La vieillesse le rendra à une sérénité douce, un peu molle. Mais de celui qui vient de pousser ces cris : *La Mort du Loup*, *La Colère de Samson*, les traits sont finement et durement sculptés. Il montre une beauté fatale, dépouillée de l'illusion, virile. Il est surpris dans la transition : se détachant des passions, marchant vers la retraite contemplative.

Sainte-Beuve est revenu de Lausanne et constate que Vigny est réputé ne plus rien pouvoir écrire.

Cependant, l'année 1839 va voir naître en secret un de ses plus prestigieux poèmes : *Le Mont des Oliviers* <sup>96</sup>. Pour

en comprendre la genèse, il nous faut faire un retour en arrière. En 1839-1940, Vigny n'a nullement renoncé à mener à bien son projet de *La Deuxième Consultation du Docteur Noir*.

En fin de compte, il n'y parviendra pas. La vraie raison, peut-être, est que Stello est mort avec l'agonie du Loup. Cette *Deuxième Consultation*, avec l'épisode de Daphné, c'est, à certains égards, le testament littéraire de Stello.

*Daphné* est sans doute l'œuvre la plus mal connue d'Alfred de Vigny, ce qui peut s'expliquer par sa publication en 1913 seulement <sup>97</sup>. Au surplus, il s'agit d'une œuvre inachevée et dont le sens est loin d'être clair. *Daphné* contient pourtant les plus belles pages qui soient sorties de la plume de Vigny prosateur, peut-être les plus belles pages qui furent écrites en son temps.

*La Deuxième Consultation* devait se présenter sous la forme d'un triptyque dont l'épisode de *Daphné* eût constitué le premier volet. Daphné est un temple aux environs d'Antioche, où réside le sage Libanius, gardien du culte de Vénus-Uranie. L'action se déroule au IV<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle Vigny trouvait des analogies avec la sienne. Tandis que s'écroulaient les structures du monde antique, le christianisme connaissait sa plus grande crise <sup>98</sup>. Non seulement il était gravement menacé par l'arianisme mais aussi les mœurs s'étaient grandement relâchées. Le christianisme, en émancipant la femme, lui a fait perdre toute mesure et les jeunes filles, promues « sœurs adoptives », transforment les églises en lieux de scandale (saint Jean Chrysostome).

A Daphné, Libanius reçoit la visite de l'empereur Julien, qui s'apprête à combattre les Barbares. Ce Banquet se tient au crépuscule d'un monde.

« La nuit était en ce moment si muette que nous pouvions distinguer le bruit léger des sources de Daphné. Toutes les étoiles éclairaient le ciel par de si larges feux qu'il nous semblait que nous étions placés au milieu d'elles. Je voyais à travers les colonnes du portique les lauriers du bois sacré s'entrelacer en berceaux et se balancer ainsi



que les cyprès, les cèdres et les arbres indiens, sous le vent frais qui venait de la mer voisine. Les parfums de l'aloès, du sandal et du lys des eaux pénétraient nos cheveux, nos épaules et nos bras de leurs fraîches odeurs, et nous les sentions apportés par les gouttes invisibles de la rosée nocturne. »

La figure de Julien, dit l'Apostat, a toujours hanté Vigny. Julien avait inspiré à sa jeunesse une tragédie qu'il détruisit en 1832. Dans *La Deuxième Consultation*, il pose le jeune Empereur en antagoniste du Christ. Au Christ en croix fait pendant la statue de Julien, également transpercé, mais par un javelot surmonté d'une croix. C'est une double défaite du Christ et de l'Antéchrist. Or, il arrive au poète de s'identifier à Julien. Il s'écrie : « Julien ! Si la métempsycose existe, j'ai été cet homme ! »

Julien, après avoir été chrétien, veut abattre le christianisme qui affaiblit l'Empire, d'autant plus que les chrétiens sont alors divisés en deux cents sectes rivales. Mais si Julien se veut païen, il est un païen mystique, comme pourrait l'être un disciple de Platon.

Nous citerons ici une page de *Daphné* qui n'est pas, sous la plume de Vigny, sans valeur autobiographique.

« — Ne crois pas... dit Libanius, que Julien ait trompé personne; ne crois pas que ce soit sans effort qu'une âme comme la sienne puisse rompre ce nœud dont les religions entourent et pressent notre enfance. Les prestiges merveilleux des cultes, qui sont excellents pour soulever de terre les âmes vulgaires, ont cela de fatal aux plus grandes âmes qu'elles les emportent trop haut. A l'âge où les rêves et les désirs s'échappent de nos esprits avec tous les amours et s'élèvent au ciel aussi naturellement que le parfum des plantes, on prend en passion telle merveille enseignée au berceau, on la craint et on l'adore; et selon la force de son imagination, on ne cesse de doubler sa grandeur et ses beautés et de l'entourer des magiques peintures de son délire jusqu'au moment où le rayon de la vraie lumière écarte les vapeurs éblouissantes et trompeuses... Son amour du Christ luttait encore dans son cœur et partout il le retrouvait jusque dans les cris de Prométhée. Il est difficile de dire à quel point il lui est

naturel de s'élever et de vivre dans les régions divines : n'as-tu pas remarqué, Basile, que ce n'est qu'avec effort qu'il en descend, tandis que chez le commun des hommes et même les plus habiles philosophes, l'effort est de se détacher d'en bas pour monter?

« ... Il pourrait presque contempler face à face et sans cesse l'Essence, l'Essence véritable, autour de laquelle est la vraie science; il y cherche sans cesse la sagesse, la justice et l'amour. C'est au moment où il était le plus enivré que les divisions des Galiléens l'ont troublé... Dès qu'il n'a plus vu clairement dans Jésus de Nazareth la Divinité pure et le Verbe qu'il adorait, il n'a plus rien voulu de ce culte. »

L'explication est-elle décisive? Si Jésus n'est pas Dieu, est-ce une raison pour rejeter totalement son message? On touche ici le point le plus important de la pensée religieuse de Vigny, fortement mis en lumière par Maurice Paléologue. Vigny rejette le message du Christ parce que c'est un message de pessimisme et de désespoir. « L'Évangile est le désespoir même », notera-t-il. « Les dogmes chrétiens, écrit Paléologue, par leur origine comme par leur substance, sont essentiellement pessimistes. La religion du Crucifié peut à certains égards être considérée comme une des plus sombres croyances où se soient attachés les instincts supérieurs de l'humanité. »

Et de citer cette pensée : « La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité, mais elle s'indigne en secret contre Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan; tels sont Oreste et don Juan. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes. »

De même, Vigny notera : « Le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial; l'église chrétienne est sombre comme un tombeau. L'un est dédié à la vie, l'autre à la mort. »

En d'autres termes, s'agissait-il de faire miroiter l'espérance d'une survie! C'est sur cette terre qu'il fallait fonder le bonheur de l'homme, en exaltant ses facultés les plus nobles et les plus valeureuses. Telle est la rancune de

l'Antéchrist contre le Christ. Le Galiléen pourtant l'emportera sur Julien. Basile de Césarée et Jean Chrysostome se convertiront, mais Paul de Larisse ne se résignera pas. Il s'écrie : « Venez, maîtres futurs de la terre qui lui apportez les ténèbres, la nuit et la tristesse...

« Venez donc, et soyez fiers, apportez, sur le monde que vous allez étouffer, le règne de l'homme qui dit : « Une place pour moi dans le ciel et je sacrifierai tout; je m'éloignerai de mon frère s'il est faible. Si mon frère tombe, je le foulerai aux pieds et je me purifierai les pieds pour être digne d'entrer dans le tabernacle. Je massacrerai les innocents qui ne croient pas les mêmes choses que moi, afin de m'asseoir seul et tranquille dans ma chaise curule du ciel. Je dévorerai l'ennui, je dissimulerai mes meilleures amours, j'étoufferai mon cœur, je dessécherais ma chair pour obtenir une place dans le ciel. » — Le ciel te donner une place, ô Barbare! le ciel pour ton âme de boue! Crois-le, troupeau aveugle, et fais périr tout ce qui avait embelli et parfumé la terre, fais périr l'idéale Beauté, l'idéale Vertu, l'idéal Amour! »

Apostrophe qui constitue bien la préface aux invectives de Nietzsche contre le christianisme. De même, Nietzsche accusera le christianisme d'avoir fait perdre à l'homme le sens des valeurs viriles, d'avoir fait de l'homme « un sublime avorton ». De même il ne verra dans le christianisme qu'un « platonisme à l'usage du peuple <sup>99</sup> ».

De ces prémisses identiques, la même conclusion ne sera pourtant pas tirée. La logique de ses ambitions entraînera Nietzsche à se poser en destructeur de la philosophie platonicienne elle-même. Le respect de Platon au contraire désarmera Vigny. Libanius a le sentiment que, dans l'état de décomposition de la civilisation, la nouvelle religion, précisément à cause de son appareil de prodiges et de superstitions, pourra sauver ce qui est éternel dans la sagesse antique. Il fait comprendre sa pensée à l'empereur Julien qui, dès lors, s'écrie : « Tu l'emportes, Galiléen! »

En marge de son manuscrit, Vigny a écrit : « Tout est dans l'idée que je prête à Libanius sur les cultes. L'originalité de la composition est dans la nouvelle interprétation donnée au mot semi-fabuleux : *Tu l'emportes*,

*Galiléen.* J'aime à le faire dire à Julien comme conclusion de son entretien philosophique — j'aime à penser que, s'il l'a dit, ce qui est fort douteux historiquement, il l'a dit de la sorte. »

Ce mot, c'est une idée supérieure qui l'impose à Julien. « Au Dieu préservateur, quel qu'il soit ! » s'écrie-t-il. Il faut avant tout sauver, préserver, non détruire. Si le Dieu de la tristesse et de l'ombre est plus habile à préserver que le Dieu de l'enthousiasme et du soleil, il faut lui céder la place et garder son mépris pour soi. Et Julien court à une mort mystérieuse, il se retranche.

Les paroles de Libanius ont sonné le glas de ses espérances. « C'est vraiment par un sentiment purement poétique que tu t'es exalté, Julien, et il se trouve ainsi que tandis que tu croyais agir sur la multitude des hommes, tu n'as agi que sur toi-même. » Et ce fut aussi le cri d'admiration naïve du jeune Joseph Jechaïah, où le maître du monde romain a vu sa condamnation sans appel : « Tu as fait reculer le soleil de deux années, impérial Josué ! »

C'est par une parabole que Libanius a exprimé le fond de sa pensée.

« Regardez attentivement, dit-il, cette momie embaumée. Elle porte dans sa tête des trésors et dans sa poitrine un rouleau de papyrus, sur lequel tiendraient aisément, rassemblées et écrites en caractères grecs, quelques brèves maximes qui peuvent exprimer tout ce qu'ont imaginé les hommes jusqu'à ce jour pour tâcher de se rendre meilleurs. Les couleurs vertes, rouges, dorées de la momie n'ont point pâli. Ses cheveux se sont conservés aussi blonds, aussi soyeux que durant la vie, aucun des trésors d'Isis et d'Osiris, aucun sphynx azuré ne s'est perdu, pas une lettre du papyrus ne s'est effacée, grâce à ce cristal énorme qui couvre la momie dans toute son étendue. Ce cristal est transparent, et à travers les lueurs rougeâtres, argentées, violettes, que lui apportent les flambeaux et les astres et qui lui donnent l'aspect d'un lac merveilleux ou d'un ciel inconnu découvert dans l'ombre, on ne cesse d'apercevoir le visage immobile de la momie. Elle croise ses bras sur sa poitrine et y garde en paix notre trésor. Sur ce cristal énorme sont gravés et



peints des caractères sacrés qui, faisant adorer l'enveloppe, ont conservé le trésor des âges anciens. Les dogmes religieux, avec leurs célestes illusions, sont pareils à ce cristal. Ils conservent le peu de sages préceptes que les races se sont formés et se passent l'une à l'autre. Lorsque l'un de ces cristaux sacrés s'est brisé sous l'effort des siècles et les coups des révolutions des hommes, ou lorsque les caractères qu'il porte sont effacés et n'impriment plus de crainte, alors le trésor public est en danger, et il faut qu'un nouveau cristal serve à le voiler de ses emblèmes et à éloigner les profanes par ses lueurs toutes nouvelles, plus sincèrement et chaudement révérees.

« Or, les Barbares dont nous parlons ont une crainte toute vraie, toute jeune et sans examen du nouveau dogme des chrétiens; s'ils la conservent pure, ce dogme sera le seul en vérité qui puisse sauver le trésor du monde, et ce sera là le cristal neuf orné de symboles nouveaux et préservateurs. »

Sans doute faut-il considérer *Daphné* avant tout comme une œuvre de recherche, indispensable à la connaissance de Vigny lui-même et de la genèse des grands poèmes de sa maturité. Le symbole du cristal préservateur donnera naissance à l'art poétique de *La Maison du Berger*, par la transmutation du cristal en diamant. Et l'angoisse qui naît des énigmes de la métaphysique chrétienne se traduira par l'agonie du Christ au Jardin, alors qu'il :

*Eut sur le monde et l'homme une pensée humaine.*

C'est en 1845 seulement que Vigny renonce décidément à publier *Daphné*. « Plaidoyer des idées dangereuses », dira-t-il à Buloz<sup>100</sup>. Explication un peu sommaire. *Le Mont des Oliviers* n'est-il pas éminemment, dans la bouche du Christ, un plaidoyer d'idées dangereuses? On dirait que ce Christ qui s'écrie :

*Si j'ai caché le Dieu sous la face du Sage*

emprunte beaucoup au personnage de Julien. Il est réellement un amalgame de Jésus et de Julien.



L'explication profonde, Vigny ne l'a pas donnée mais elle peut, croyons-nous, s'analyser ainsi. *Le Mont des Oliviers* n'est pas fondamentalement une œuvre antichrétienne mais plutôt une somme des questions qu'un chrétien est amené à se poser et qu'il peut toujours espérer transcender par la vertu de l'acte de foi. *Daphné* est une œuvre antichrétienne, le christianisme y est jugé du dehors et non, comme dans le poème, du dedans.

Nous croyons pouvoir formuler ainsi la question majeure posée par *La Deuxième Consultation* : est-il possible de concevoir un spiritualisme capable de sauvegarder la sagesse et la morale sans recourir à un déprimant appareil de superstitions auxquelles le rationalisme et le développement de l'esprit scientifique ne nous permettent plus d'adhérer ?

Or, à cette proposition Vigny, qui voudrait « diviniser la conscience », ne croit pas pouvoir *en conscience* répondre par l'affirmative. C'est le drame de Julien-Stello.

Dès lors Vigny s'est vu, dès le départ, conduit à cette sorte de syllogisme :

Morale et sagesse ne peuvent se soutenir sans recours à l'artifice du surnaturel. Or il n'y a pas de surnaturel et, dès lors qu'on s'en avise, morale et sagesse sont destinées à sombrer.

Que telle fut la pensée intime de Vigny, il n'y a pas de doute. Le nombre de notes qu'il a rédigées en vue ou en marge de sa *Deuxième Consultation*, finit par constituer une sorte de fatras où il arrive qu'on s'égare. Mais ce plan, de 1837 ou 1839, est formel :

16 décembre.

« Vue générale.

*Daphné* démontre l'ancienneté de la négation philosophique du christianisme, mais que dès lors il pouvait se trouver un homme qui pensât qu'il était bon de ne pas le détruire, pour conserver et perpétuer le trésor public de la morale.

La seconde partie démontre que les philosophes ont regretté leur ouvrage...

La troisième est le trouble désespéré, le cri du jeune Trivulce, qui s'écrie : tout est vieux, le saint (?) est mourant, mais *le philosophisme est mort*. Ceux qui le parlent

radotent et divaguent. Il n'y a de vrai que ceci. Il prend un fusil et sort. (Voici une machine bien parfaite et qui remédie à toute chose au monde.)

LE DOCTEUR. — L'action folle!

TRIVULCE. — Eh bien! oui! folle si vous voulez, mais je suis fils de mon père, je veux être Roi à mon tour, ne fût-ce que pour un jour.

« Un jour de pouvoir et la mort après, allons, allons! »

Les deux jeunes gens les suivent comme des séides et brûlent leurs livres avant de sortir <sup>101</sup>.

LE DOCTEUR. — Quand Trivulce sera dictateur je rirai bien. »

Vigny a-t-il pressenti Hitler? En tout cas, son œil de visionnaire a aperçu ce qui pouvait se produire à l'orée d'une ère post-chrétienne. Et nous savons d'expérience en 1962 que les séides de l'« action folle » et les destructeurs de livres n'ont pas dit leur dernier mot.

Il est probable que Vigny a sacrifié son œuvre pour ne pas encourir le reproche de représenter une telle évolution comme *fatale*. Un tel scrupule lui fait grand honneur <sup>102</sup>.

Ce geste devrait achever de détruire la légende d'un Vigny pessimiste. En réalité celui qui définissait la poésie : l'« enthousiasme cristallisé », aurait voulu persuader du triomphe final de la lumière contre les ténèbres, du bonheur contre la tristesse. A ce carrefour de son destin, il a choisi l'affirmation spiritualiste contre la fatalité, de même que, malgré l'effondrement de ses amours, il célébrera dans *La Maison du Berger* la primauté de l'amour.

Tel qu'il fut publié en 1843 dans la *Revue des Deux Mondes*, *Le Mont des Oliviers* ne comprenait pas la fameuse dernière strophe du Silence. Sa date (1862) lui donne l'allure d'un testament. Il faut donc la lire en parallèle avec cet autre testament, *L'Esprit Pur*. Au silence par lequel l'homme répondra :

*Au silence éternel de la divinité*

la contrepartie est donnée par l'invocation :

*Son règne est arrivé, Pur Esprit, roi du monde!*

Or ce système d'idées, cette double démarche de la pensée, s'est en réalité affirmé chez Vigny vers la quarantaine et ne variera plus. C'est l'âge où le rejet de la métaphysique chrétienne et du surnaturel s'effectue une fois pour toutes chez l'auteur d'*Éloa*. On peut donc bien parler d'un tournant de l'existence.

« Que Pascal dise : j'ai peur de la mort et du diable, voilà pourquoi je me brise la tête de peur de penser, cela ne prouve pas autre chose que sa faiblesse et tout son livre de *Pensées* se réduit à cela : poltronnerie malade dans un cerveau puissant. »

S'agissant de Pascal, c'est un peu bien sommaire, mais, s'agissant de Vigny, c'est clair. Le christianisme lui paraît sans espoir. Julien, lui, s'était inventé une sorte de religion solaire qu'il prétendit imposer à l'Empire. Il y a longtemps que l'auteur de *Chatterton* ne croit plus aux possibilités d'action du poète sur la société. L'heure contemplative a sonné.

## 2.

### Le symbole du diamant.

Alfred de Vigny a quarante-cinq ans. Il n'a rien publié en volume depuis *Servitude*, mais Chatterton a poussé ses *Poèmes antiques et modernes*, réédités en 1837 dans leur présentation définitive et dont l'audience s'accroît chaque jour. Le succès des reprises de *Chatterton* en 1840 va achever de désigner Vigny comme le porte-parole et le défenseur de ceux qui se sentent étouffés par une société trop uniquement utilitariste. Un courant d'opinion se forme qui voudrait porter Vigny à l'Académie. Un autre courant voit en lui un écrivain fini, frappé de stérilité, une sorte de poète mort jeune. C'est sans doute la raison qui le porte à mettre au net les poèmes qui paraîtront en 1843 dans la *Revue des Deux Mondes* : *La Sauvage* <sup>103</sup>, *La Mort du Loup*, *La Flûte*, *Le Mont des Oliviers* et, en 1844, *La Maison du Berger*.

Il est curieux qu'au xix<sup>e</sup> siècle si peu d'hommes de lettres se soient souciés de la défense de leur profession. On n'en voit que deux d'importants : Vigny et Balzac, fondateur de la Société des Gens de lettres. Vigny milita pour l'extension de la propriété littéraire après la mort des auteurs. Il s'appuya sur le cas de M<sup>lle</sup> Sedaine pour porter la question devant l'opinion <sup>104</sup>. Le Parlement s'en était saisi. Vigny poussait Lamartine, Villemain, se faisait entendre de la commission. Il fut seul avec Balzac à suivre les débats. Il avait connu Balzac imprimeur, lorsqu'il corrigeait les épreuves de *Cinq-Mars*.

« C'était un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait, et écumant en parlant parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide ».

Vigny s'entend interpellé :

« — Eh bien, monsieur de Vigny, les poètes seront donc toujours, comme l'a dit votre Chatterton, des parias intelligents ? »

« Je me retourne et je vois que ces paroles sortent d'une bouche dont les dents étaient les perles les mieux rangées du monde, d'une poitrine forte, d'un corps très gras, d'une tête jouflue et toute rouge <sup>105</sup>. »

Avec le temps tout s'estompe et le xix<sup>e</sup> siècle ayant été littérairement si riche nous éprouvons quelque difficulté à nous représenter que les années où nous sommes parvenus sont celles d'une véritable crise littéraire. Il y a une période d'éclipse, un vide, qui coïncide avec la mort du romantisme. Né avec la Restauration, il ne lui aura guère survécu. On peut dire qu'en un certain sens, un de ses plus grands promoteurs, Vigny, lui porte le coup de grâce avec cette magistrale remise au point du culte béat de la nature que contient *La Maison du Berger*.

Au vrai, le romantisme était déjà mort. Poétiquement avec *La Chute d'un Ange* <sup>106</sup> et *Les Recueils*, derniers retours d'un Lamartine désormais obsédé par l'action politique. Théâtralement avec les échecs de Hugo, obstiné jusqu'à la chute des *Burgraves*, mais qui, désormais, se taira pendant dix longues années — dix années de silence chez Hugo ! — et se croira fini jusqu'à l'exil de Guernesey. On annonce de part et d'autre la fin des lettres, leur divorce d'avec les nouvelles formes sociales. Sainte-Beuve professe que l'Académie n'a que faire des écrivains, ce qui fut peut-être pour lui le moyen d'y entrer. Quelques tentatives préfigurent un symbolisme, ésotérique position de repli.

D'une façon assez inattendue, Vigny avait été sollicité d'entrer en correspondance avec le prince royal de Bavière, soucieux de se documenter sur l'état des lettres en France. Dans la longue lettre que Vigny lui adresse en 1859 perce le sentiment qu'on traverse un intervalle, un temps d'incertitude <sup>107</sup>.

Pourquoi cette défaveur sur les lettres, appelant les efforts d'un Vigny, qu'il poursuivra jusqu'à la fin de sa



vie et jusque sous la Coupole, pour essayer de faire comprendre que les lettres constituent après tout une profession respectable, voire utile à la cité?

C'est l'époque où Vigny commence le tour de ses visites académiques. Il nous a laissé le souvenir burlesque de certaines d'entre elles, où il est des plus mal reçus par des hommes pourtant distingués comme Royer-Collard ou Barante. Vigny lui-même n'a jamais bien compris pourquoi on lui était si hostile.

Peut-être une des raisons tenait-elle à la lourdeur du climat social, aux nuages qui montaient à l'horizon. En 1842, un accident de voiture coûte la vie au duc d'Orléans et le trône eut pour héritier un enfant. Vigny note que cet accident risque d'être aussi fatal à la Maison d'Orléans que l'assassinat du duc de Berry le fut pour la branche aînée. Louis-Philippe, en vieillissant, devient autocrate, et Thiers lui reproche de gouverner et non de régner, comme il convient à un monarque constitutionnel. Significativement, M. de Barante reproche à l'auteur de *Chatterton* d'avoir omis de parler des torts des ouvriers.

Les torts des ouvriers! La seule loi sociale qu'ait péniblement consenti à se donner la monarchie bourgeoise limite à huit heures la journée de travail des enfants de moins de douze ans. De douze à seize ans c'est douze heures, après seize ans, plus de limite. Les justes paroles de Lamartine en faveur du droit d'association tombent dans un silence glacial. Un orateur scandalise la Chambre en 1840 en observant que, puisqu'on demande compte au gouvernement des centimes du budget, on peut bien lui demander compte de la vie des soldats qui meurent en trop grand nombre.

Il n'est pas étonnant qu'on sente monter la révolution prolétarienne et l'émeute couvrir dans les faubourgs. A cette situation, l'imagination de ceux qu'enrichissait l'expansion due à la révolution industrielle n'opposait que l'idée du « juste milieu ». C'est-à-dire le maintien de la compression sociale et du *sweating system*, tel que préconisé par des patrons de combat du type de Beckford. L'auteur de *Chatterton* indisposait, il faisait figure de champion dans une querelle qui, en réalité, le dépassait, la perpétuelle controverse entre les intérêts matériels et

établis et les valeurs spirituelles qui prétendent les transcender.

C'est dans ce climat, aux heures solitaires de la nuit, que l'auteur de *Daphné* élabore son art poétique.

Il n'est pas heureux. Il étouffe dans une vie privée toute de déceptions. Le malencontreux procès de Londres s'éternise en d'épuisantes querelles de procédure. « Je pense souvent qu'il est nécessaire que je ne meure pas encore, car moi seul peux conduire ces fils si déliés, et l'idée de laisser seule une femme si timide, si facilement effrayée, d'une piété et d'une bonté si naïves, au milieu d'une famille qui s'acharnerait à dévorer ses biens, me trouble quelquefois et me serre le cœur <sup>108</sup>. »

Les formes moyenâgeuses de la justice anglaise, son coût excessif, mettent parfois des ombres sur son admiration envers cette grande nation. Le litige a eu pour effet de bloquer les arrérages de la rente due à Lydia. Le poète est plus démuni d'argent que jamais. En vain il écrit à Sutton Sharpe, son avocat, pour se faire restituer son dû. Le célèbre *barrister*, qui a bien connu Vigny à Paris où, dans sa jeunesse, il fréquentait le monde romantique, ne comprend pas qu'un étranger ignore cette coutume : un client ne doit s'adresser au *barrister* que par l'intermédiaire du *solicitor*...

« N'oubliez donc jamais que je suis perpétuellement garde-malade; que si je vaux quelque chose c'est uniquement par là; que c'est pour cela seulement que je m'estime. J'avoue que si c'est une vertu, c'est une vertu de femme que j'ai là. Eh bien! telle qu'elle est, j'y tiens, je m'y rattache, j'en aime les ennuis. Elle rachète mes fautes peut-être, si l'on me juge d'avance dans le ciel. Elle me laisse de ma mère les souvenirs les plus consolants qu'il y ait au fond de ma mémoire, en me disant que je n'ai pas perdu une seule des minutes qui lui étaient données. J'ai bien fait, me dis-je en y songeant, et je trouve que toute chaîne est légère quand elle est dorée par un peu de bonté. Eh! qu'appelle-t-on donc des sacrifices? Que sont, après tout, ces beaux voyages que j'aurais aimés? Je serais bien peu de chose, si la méditation ne me don-

naît plus que ne peut donner la vue des terres historiques <sup>109</sup>. »

Il se fait une obligation d'autant plus impérieuse de ce devoir de « frère hospitalier » que d'autres devoirs sont moins respectés. Transvaluation par laquelle l'homme expie... Est-ce trop de mysticisme? Un soir d'octobre 1843, il songe à sortir et s'attarde, retenu par quelque vague pressentiment, lorsqu'il entend un cri, accourt, trouve Lydia environnée de hautes flammes. Le feu d'une bougie s'était communiqué à ses dentelles. Il la sauve, non sans qu'elle ait été grièvement brûlée. « Vous voyez si j'ai raison de ne pas quitter cette personne prédestinée à tous les accidents, qui semble ne pouvoir vivre qu'à la condition de m'avoir à côté d'elle pour la sauver tous les deux mois d'une maladie ou d'un événement <sup>110</sup>. »

Mais d'autres lettres encore, notamment à une amie inconnue à laquelle il s'adresse très librement, révèlent cette nostalgie des voyages, qu'il cherche à étouffer. « Combien de chaînes n'ai-je pas au col dont je suis écrasé! Puis-je voyager, moi? Tout le monde, excepté moi, a le droit de voir et d'adorer la nature dans les belles contrées de la terre; moi je ne puis que rêver des félicités lointaines qui me sont ravies, pour toujours peut-être, et je ne me console de mon immobilité forcée qu'en me réfugiant dans tout ce que la Philosophie et la Poésie ont de plus abstrait. Et vraiment vous devez, vous qui me connaissez, savoir si je suis à envier, et il y a des gens qui m'envient ce lieu de refuge que je me suis créé dans ma solitude. »

Il rédige pourtant ce poème en prose :

« ... Quelle terre serait assez nouvelle à ma pensée pour l'étonner?

« Quel pays existe dont elle ne puisse faire d'avance la peinture?

« Quelle contrée attirerait mes regards au point de les détourner du ciel, et le ciel n'est-il pas partout?

« Assieds-toi donc, lève la tête au ciel, regarde et pense. »

*La poudre de diamant. Les religions sont des œuvres de poésie. Elles élèvent des temples à une idée pour la faire voir de loin et la conserver dans le trésor de la morale. Le*

*temple vieillit, s'écroule, et laisse voir l'idée dans ses ruines, pareille à une poudre de diamant.*

Ces lignes, crayonnées en marge de *Daphné*, forment comme le point de départ et la synthèse du grand message que Vigny voudrait propager. Mais il ne saura guère, de son vivant, se faire comprendre.

Un jour où l'Académie discutait les rapports sur les prix de vertu : « L'un préférerait ce trait-ci, l'autre exaltait ce trait-là. Il y avait un maçon qui avait retiré d'un puits dans un éboulement plusieurs personnes. Vigny demanda la parole et déclara que cette action lui paraissait d'un plus haut prix et, pour ainsi dire, une perle d'une plus belle eau que les autres. Cette perle d'une belle eau à propos de maçon et de puits a fait sourire. C'est du Vigny tout craché. »

Sans doute Sainte-Beuve, lorsqu'il s'agit de Vigny, ne manque-t-il jamais une roserie. Mais, cette fois, on ne saurait lui en vouloir. Le poète se complaisait dans un appareil fort déconcertant de diamants, de perles et de cristal où les contemporains étaient excusables de ne voir qu'orfèvrerie. Ils ne connaissaient ni *Daphné*, ni les notes du poète, ni la parabole de Libanius qui constituent les clefs de ce très particulier symbolisme et rendent intelligibles certains passages de *La Maison du Berger*. Cette note enfin est décisive : « La Poésie, Lamartine dit souvent que ce n'est qu'une *volupté*. Cela peut être pour la forme, mais qui empêche qu'elle ne soit une volupté couvrant la pensée et la rendant lumineuse par l'éclat de son cristal conservateur ? J'y ferai mon possible (1842). »

Ainsi nous voyons Vigny s'opposer à un temps où la politique et les polémiques qui s'ensuivent ne font que s'échauffer et accaparer les esprits. A des valeurs et controverses d'un jour, il oppose les valeurs civilisatrices permanentes, celles que la religion aurait pour tâche de préserver. Mais, devant l'affaiblissement de la religion, la poésie peut-elle bien assurer la relève ? Peut-elle prendre la place du temple ou de la cathédrale, pour exalter, faire voir de loin, préserver la civilisation, faire prévaloir, les vieux dogmes étant usés et dépassés, le rayonnement des valeurs spirituelles ? Audacieuse question que Vigny n'hésite pas à poser et à résoudre par l'affirmative.



Dans cet art poétique de *La Maison du Berger*, chant deuxième, il faut faire deux parts. On regrette que Vigny ait compliqué son message poétique et philosophique par une harangue contre l'éloquence de la tribune et la poésie mensongère. Sans doute a-t-il voulu opposer le contingent au permanent, le faux au vrai. Mais il n'est pas bon, dans un même mouvement, de passer de l'éternel au contingent : l'un réagit sur l'autre.

Le message positif se limite aux deux premières strophes, aux quatre dernières. La poésie est enthousiasme. L'enthousiasme se nourrit spontanément aux flambeaux du Soleil, de l'Amour, de la Vie. Mais la vie est double. Aux flammes extérieures s'opposent celles de la vie intérieure, l'enthousiasme pur de la pensée, de la spiritualité. Sous le feu spirituel se condenseront les perles, les diamants, symboles de la durée, de l'éclat, de ce qui subsiste encore à travers les temples écroulés. Ainsi se conservera le trésor de Daphné en dépit des errements des hommes.

*Poésie! ô trésor! perle de la pensée!...*

*... Comment se garderaient les profondes pensées  
Sans rassembler leurs feux dans ton diamant pur  
Qui conserve si bien leurs splendeurs condensées?  
Ce fin miroir solide, étincelant et dur,  
Reste des nations mortes, durable pierre  
Qu'on trouve sous ses pieds lorsque dans la poussière  
On cherche les cités sans en voir un seul mur.*

De ce rôle conservateur du diamant poétique va sortir aussi un rôle dynamique. Du temps de Vigny, le mot d'intuition n'était pas à la mode. Pourtant le diamant se change en intuition :

*Diamant sans rival, que tes feux illuminent  
Les pas lents et tardifs de l'humaine Raison!*

Ce n'est pas, en effet, la Raison seule qui peut procurer la consolante certitude d'une marche heureuse vers l'avenir, la foi dans l'avenir est un mouvement de l'âme :



*Il faut, pour voir de loin les peuples qui cheminent,  
Que le Berger t'enchâsse au toit de sa Maison.*

Il ne nous sera pas permis de voir de nos yeux de chair ce que nous voyons avec les yeux de l'esprit : la pensée précède de trop loin l'action, l'action dépendante des préjugés, des superstitions ancestrales, des « choses sociales et fausses » :

*Le jour n'est pas levé. Nous en sommes encore  
Au premier rayon blanc qui précède l'aurore  
Et dessine la terre aux bords de l'horizon.*

*Les peuples tout enfants à peine se découvrent  
Par dessus les buissons nés pendant leur sommeil,  
Et leur main, à travers les ronces qu'ils entr'ouvrent,  
Met aux coups mutuels le premier appareil.  
La barbarie encor tient nos pieds dans sa gaine.  
Le marbre des vieux temps jusqu'aux reins nous enchaîne,  
Et tout homme énergique au dieu Terme est pareil.*

Il n'est de justification à l'optimisme que dans la philosophie spiritualiste et platonicienne. Il convient d'affirmer la précellence de l'idée sur la matière, la réalité supérieure de l'esprit sur le monde extérieur que lentement il modèle. Affirmations qu'on dirait en effet recopiées dans *La République* de Platon ou dans les ouvrages de philosophes à la fois platoniciens et chrétiens comme Malebranche :

*Mais notre esprit rapide en mouvements abonde :  
Ouvrons tout l'arsenal de ses puissants ressorts.  
L'Invisible est réel. Les âmes ont leur monde  
Où sont accumulés d'impalpables trésors.  
Le Seigneur contient tout dans ses deux bras immenses,  
Son Verbe est le séjour de nos intelligences,  
Comme ici-bas l'espace est celui de nos corps <sup>111</sup>.*

### 3.

## La Maison du Berger.

« 11 juin 1842. — Écrit les vers sur les chemins de fer dans *La Maison du Berger*. Rien n'est plus rare qu'un poète écrivant en vers le fond de sa pensée la plus intime sur quelque chose. Quand on y arrive et que l'on sort de ce que la poésie a de trop fardé, composé et compassé, on éprouve une secrète et douce satisfaction à la rencontre du vrai dans le beau. »

Cette note est précieuse parce qu'elle fixe la date où s'élabore *La Maison du Berger* et aussi parce qu'elle nous montre que le poète attachait une importance particulière à ces vers qui ont déconcerté, et qu'il en était très satisfait.

On estime généralement qu'ils ont été inspirés par l'accident du chemin de fer de Versailles, survenu précisément en 1842<sup>112</sup>. Nous pensons que la source originelle est plus ancienne. Vigny avait-il jamais lui-même pris le chemin de fer? En tout cas, Lydia serait morte d'effroi à cette pensée et ne voulut jamais voyager autrement qu'en voiture.

De même que le symbole de *La Maison du Berger* est né au cours d'un dialogue amoureux avec Marie Dorval, ce sont ses émotions à elle qui peuvent avoir sensibilisé Vigny à ce thème. En effet, le 19 novembre 1836, elle s'était confiée au chemin de fer pour se rendre de Lyon à Saint-Étienne. Ce voyage l'avait terrifiée.

« Je suis partie hier de Lyon par le chemin de fer. Il était trois heures après-midi. La nuit est bien vite venue; nous traînions derrière nous six énormes voitures. *Un seul* cheval, attelé à tout cela<sup>113</sup>. Je puis t'assurer que le

chemin qui mène au sabbat n'est pas autrement effrayant que celui de Lyon à Saint-Étienne. Un climat affreux de brouillard et de neige sous ce ciel-là, des feux de charbon de terre tout au travers d'une campagne désolée, des maisons tout à jour et tout en feu où il semble que des diables se démènent, le bruit des mines qu'on fait sauter, des convois de quarante voitures toutes noires qui passent à côté de vous et qui roulent toutes seules pendant *sept lieues* seulement parce qu'on les a poussées par-derrière. D'autres qui passent avec un bruit effroyable et une fumée qui vous engloutit pendant cinq minutes, tantôt sur un chemin très étroit suspendu entre deux rivières, tantôt sous la terre dans des souterrains qui serpentent pendant une demi-lieue, il y en a treize à passer tous plus lugubres les uns que les autres et qui menacent de s'écrouler de tous côtés... C'est une belle chose que l'industrie! Mais elle causera des accidents effroyables. Un jour tout le genre humain sautera en l'air. »

Les strophes 10, 11 et 12 de *La Maison du Berger* sont comme un développement poétique de cette lettre dont on retrouve parfois presque les termes :

*Sur le fer des chemins qui traversent les monts...*

...

*Quand elle va sous terre et fait trembler les ponts...*

...

*Transperce les cités et saute les rivières...*

Plus caractéristique encore la strophe 16 :

*Ainsi jetée au loin l'humaine créature*

*Ne respire et ne voit dans toute la nature*

*Qu'un brouillard étouffant que traverse un éclair.*

Mais il est bien évident que Vigny ne s'est pas attaché à traiter ce thème simplement en vue de reproduire les impressions ressenties par Marie Dorval six ans auparavant. Son véritable propos n'a pas été compris, en particulier des lettrés, aux yeux desquels les vers sur les chemins de fer constituent la partie faible et comme arbi-

traire du poème. Ces vers comportent, à notre sens, deux images malheureuses. Il n'aurait pas fallu, croyons-nous, à propos de chemins de fer, évoquer des animaux comme le taureau ou le cerf. Il y a là comme une disparate qui prête à sourire. Le dragon, animal fabuleux, est plus acceptable.

Sous cette réserve, la désapprobation soulevée par ce passage ne prouve qu'une indifférence regrettable à l'égard de mutations qui affectent pourtant si profondément la condition des hommes sur la planète. Le poète de *Paris* est le seul grand écrivain de son temps qui ait eu conscience de la révolution industrielle au point de vouloir l'incorporer à sa poétique. Si *Paris* est parfois ou déclamatoire ou prosaïque, *La Maison du Berger* échappe, certes, à ces deux reproches.

Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que Vigny a très correctement dégagé l'essentiel dans les phénomènes observables de son temps, c'est-à-dire l'avènement du charbon comme source d'énergie et de la machine à vapeur comme moyen de circulation et qu'il en a tiré la conclusion que le monde ne pouvait plus rester le même <sup>114</sup>. D'une part, c'est l'expansion par la multiplication des échanges, de l'autre, l'asservissement du plus grand nombre :

*La lettre sociale écrite avec le fer...*

*...vois les cités serviles*

*Comme les rocs fatals de l'esclavage humain...*

Ce que Vigny ne pouvait pas apercevoir de son temps c'est que l'augmentation de la productivité permettrait un jour des lois sociales limitant l'insécurité, la misère, créant des loisirs, développant l'éducation et l'hygiène. Mais il ne propose pas le retour en arrière, cher à tant d'esprits jusque de nos jours. Il rappelle que le but suprême est l'amour et, somme toute, ce que nous appellerions aujourd'hui l'humanisme.

Sa pensée est bien précisée par cette note relative à une *Réponse d'Éva : L'Âge d'or de l'Avenir*. « L'âge d'or de l'avenir vers lequel nous marchons a le sens de vos paroles. *La majesté des souffrances humaines* est un témoignage rendu à ce que souffre l'impatiente famille des

hommes en se voyant marcher si lentement vers le but et en voyant s'épaissir les voiles devant ses pas. »

Si les œuvres majeures de Vigny sont des expressions de l'angoisse, *La Maison du Berger* est d'une autre veine, celle de l'acte de foi et d'espérance. Un plaidoyer pour l'avenir...

Nous avons abordé le poème qui, sans doute, constitue le sommet de l'œuvre de Vigny par ses côtés les plus difficiles. Justifiés, croyons-nous, par le souci de respecter, dans la genèse de l'œuvre, la chronologie. Les vers sur la nature sont justement célèbres et ont attiré d'innombrables commentaires. L'auteur du *Cor* avait un grand sentiment de la nature. Le :

*Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur...*

répond à la vérité de l'homme. Nous avons vu quelles impressions il avait retirées de son séjour au Maine-Giraud après le drame de 1838. Il y a peu d'apparence qu'il y soit retourné dans les années qui suivirent. Le recul a permis la réconciliation. Plus qu'à la nature elle-même, d'ailleurs, il s'en prend au mythe, au poncif pourrait-on dire, de la nature bienfaisante. Tout de même, *La Maison du Berger* est le poème de la réconciliation, par laquelle s'amorcera la possibilité du retour à la terre.

C'est pourtant la figure de la femme que le poète appelle Éva qui domine l'œuvre, lui confère sa force persuasive. Et, bien qu'Éva soit à l'évidence un personnage symbolique, c'est tout de même par elle que l'œuvre vit et palpite et garde sa jeunesse. Quelle est la part de réel que contient Éva et qui lui donne cette densité? Quel est l'être qui a pu, au moins partiellement, inspirer Éva? La première Éva, celle des fragments de lettres en prose, celle de l'amertume et du chagrin, nous la connaissons bien. Mais aussi, après celle du poème, il en est une troisième, à laquelle sera dédié ce testament, *L'Esprit pur*.

La réponse généralement apportée a été propagée par deux amis intimes de Vigny : Émile Deschamps et Philippe Busoni.



Émile Deschamps à Busoni : « Je croyais que vous saviez qui se cachait sous le nom d'Éva. Elles sont deux, la mère et la fille, et vous les connaissez aussi bien que moi. C'est Mrs Holmes à qui est dédiée *La Maison du Berger* <sup>115</sup>. »

Émile Deschamps et Philippe Busoni ont mis la postérité sur une fausse piste.

Leur version serait corroborée par l'anecdote suivante : Vigny avait un jour demandé en grand mystère un rendez-vous à son ami le peintre Jean Gigoux, futur amant de M<sup>me</sup> Hanska — de Balzac. Il lui amena une visiteuse dont il lui demandait de faire un croquis. Le peintre avait pensé qu'il s'agissait de Marie Dorval mais celle qui parut était « une blonde Anglaise ».

S'il s'était agi de Mrs Holmes pourquoi ce mystère? Le peintre la connaissait sûrement et l'aurait reconnue, car il allait souvent aux mercredis de Vigny, où venaient également les Holmes, sans doute même fréquentait-il leur salon. Et si Mrs Holmes avait voulu donner un portrait d'elle à Vigny rien ne lui eût été plus facile sans éveiller de soupçons.

Au surplus, s'il est vrai que l'épisode se place en 1838, la « blonde Anglaise » n'était vraisemblablement autre que Julia Battlegang. On comprend que Vigny ait voulu pouvoir conserver un portrait d'elle, puisque Julia était destinée à retourner un jour aux États-Unis.

Tryphina-Anna-Constance Shearer était à peine sortie de l'adolescence lorsqu'elle épousa un officier britannique, le major Holmes, d'origine irlandaise. Celui-ci avait un ou deux ans de moins que Vigny. Comme lui il admirait Shakespeare, rêvait théâtre, quitta l'armée. Il monta même sur les planches. La rencontre se fit probablement à Dieppe où le jeune ménage était en voyage de noces, peut-être dès 1827, en tout cas peu après, puisque Holmes apportera son aide à Vigny pour ses traductions de Shakespeare. Les Holmes avaient de la fortune, ils adoptent Paris pour résidence principale.

Si Vigny admira Tryphina — Marie Dorval en sera plus tard jalouse mais de qui ne l'était-elle pas? — rien ne nous fait apercevoir alors une idylle entre le poète et cette Juliette de seize ans. Il est vrai qu'en 1836, Pauline

Duchambge prête une aventure à Vigny. Est-il vraisemblable qu'alors Tryphina soit devenue la maîtresse d'un jour d'un homme dont tout Paris associait le nom à celui de Marie Dorval? Il s'agirait d'une passade sans lendemain, puisque la personne qui va entrer réellement en scène est Julia.

Ce n'est donc qu'en 1840 au plus tôt, Julia partant en septembre, qu'on peut supposer l'existence d'une liaison sérieuse entre le poète et Tryphina. Ce qui est sûr, c'est qu'alors les Holmes et les Vigny sont liés d'amitié depuis plus de douze ans. Il est rare, bien que cela ne soit certes pas impossible, de voir une liaison passionnelle se nouer dans de pareilles conditions.

Voici donc déjà beaucoup d'invraisemblances. La vérité est que nous n'avons aucune idée de ce qu'a pu être la vie amoureuse de Vigny après le départ de Julia. Nous n'avons aucun indice d'une liaison avec Tryphina. Et, de celle-ci, nous ne savons strictement rien, nous ne sommes nullement éclairés sur sa nature, sa véritable personnalité. Elle aimait les voyages, l'équitation, et M. Baldensperger la qualifie de dévote...

Que Tryphina ait été ou non la maîtresse de Vigny, c'est après tout secondaire. Ce qui est d'intérêt, c'est de savoir si, d'une façon ou d'une autre, elle a pu inspirer le personnage de la seconde Éva.

Dès 1836, Vigny note ce projet :

« Désœuvrée, laissée libre, aime Cœlio, se donne à lui... »

Ce thème se retrouve dans un projet abandonné de rédaction de la troisième strophe de *La Maison du Berger*.

*Si ton beau corps pâlit de se voir face à face  
De ce mort ranimé que l'on dit ton époux,  
Si ta main s'amaigrit dans cette main de glace  
Qui n'a de mouvement qu'un mouvement jaloux;  
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges  
Et si ton beau front pur est rougi par des songes  
Qui me vengent dans l'ombre en te parlant de nous,*

*Pars courageusement...*

On ne voit pas en quoi cette situation s'appliquerait *a priori* au ménage Holmes. On n'a pas le droit de construire ce syllogisme : Éva est mariée à un vieillard impuissant, or Éva c'est Tryphina, donc Dalkeith Holmes était impuissant. En tout cas, il n'était pas un vieillard à l'époque, il n'avait pas quarante-cinq ans!

Mais on ne peut pas s'empêcher de penser que la situation évoquée rappelle étrangement celle de l'épouse de M. Merle, prématurément atteint dans sa santé.

Cet examen d'une question litigieuse nous amène à anticiper. Le fait que Mrs Holmes, après vingt ans d'un mariage stérile, ait, le 16 décembre 1847, mis une fille au monde, a pu accréditer la légende. Vigny sera le parrain d'Augusta Holmes. Fut-il davantage?

Augusta ne dédaignait pas de faire valoir l'idée d'une ressemblance entre elle et le poète, dont elle aurait pu hériter les dons exceptionnels qui la distinguaient <sup>116</sup>. Elle avait peu connu sa mère, morte prématurément en 1858. (Vigny était alors sur le déclin de sa liaison avec Louise Colet, entamée en 1854.) Quant à Mr Holmes il survécut dix ans à Vigny, avec lequel il était resté intime après la mort de sa femme.

La question de la filiation réelle d'Augusta Holmes est sans incidence sur l'inspiration de *La Maison du Berger*. Mais Augusta peut-elle être la troisième Éva, celle de *L'Esprit pur*?

Est-il très vraisemblable que Vigny, sur son lit de mort, ait adressé son testament spirituel à une « petite sirène » de quinze ans?

Alfred de Vigny à Dalkeith Holmes, 31 mars 1861, dimanche : « On prétendait que vous viendriez aujourd'hui à Paris, mon cher ami, nous vous avons attendu vainement <sup>117</sup>. Faites-moi donc savoir quel jour vous traverserez Paris avec la petite sirène qui vient de nous charmer. Je ne sortirai pas ce jour-là, très certainement.

« Lydia l'embrasse de tout son cœur et bien tendrement. Pour moi je lui fais une grande révérence de menuet, très respectueuse. Tout à vous. Alfred de Vigny. »

Cette lettre nous montre l'affection que Vigny portait

à sa filleule, deux ans avant sa propre mort. De là à conclure que cette enfant eût été la destinataire de *L'Esprit pur*...

Il serait important cependant de pouvoir identifier la troisième Éva. Cela jetterait peut-être quelque clarté sur celle qui fut la seconde. Or, il existe un indice. Un an avant sa mort, en 1862, Vigny composa un poème intitulé *Les Oracles*, qui n'ajoute rien à sa gloire, mais qui constitue une sorte de réaffirmation des thèmes du chant II de *La Maison du Berger*. Ce poème débute ainsi :

*Ainsi je t'appelais au port, et sur la terre,  
Fille de l'Océan, je te montrais mes bois.  
J'y roulais la Maison errante et solitaire...*

Cette *Fille de l'Océan*, nouvelle dénomination d'Éva, a fait rêver les biographes. Pour M. Baldensperger, celle-ci ne peut être que Mrs Holmes. Nous pensons que, pour une fois, le symbolisme d'Alfred de Vigny a pu prendre en défaut la perspicacité de M. Baldensperger. Pourquoi Mrs Holmes? Parce qu'elle était anglaise? A ce compte-là Lydia aussi était anglaise, et même née à Demerara. Et pourquoi pas Julia, de Charleston? Voilà bien des filles de l'Océan possibles.

La clef de notre interprétation se trouve contenue dans la dernière strophe de *La Maison du Berger*, qui s'achève par les deux vers célèbres dont l'énigme n'avait pu être percée :

*Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines  
Ton amour taciturne et toujours menacé.*

Nous estimons que cette énigme est résolue par la publication des *Mémoires inédits*. Il ne s'agit nullement de mythologie <sup>118</sup>. En rédigeant cette strophe, le poète a été repris par le souvenir de sa jeunesse rendant visite pour la première fois au Maine-Giraud et à sa tante la chanoinesse, qui vivait si exclusivement dans le passé et le culte de ses morts. Relisons :

*Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre  
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;*



*Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,  
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,  
A rêver, appuyée aux branches incertaines,  
Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines  
Ton amour taciturne et toujours menacé.*

Dans cette perspective, tout paraît clair. Éva l'amante s'est soudain effacée pour céder la place à M<sup>me</sup> de Baraudin. Diane est prise pour symbole des vœux qu'elle avait prononcés et les fontaines sont les nombreuses sources qui coulaient sous les antiques futaies du Maine-Giraud et auprès desquelles la chanoinesse parlait au jeune soldat qu'était alors Vigny de ses chers disparus.

N'oublions pas que Vigny appelle la chanoinesse « cette seconde mère ». Or, l'image de la mère n'est jamais absente de ses évocations de la femme. Même Dalila tient de la mère une part de son redoutable prestige. Si la mère est absente de la conception d'Éva, c'est pourtant, *in fine*, « la seconde mère » qui vient prendre sa place...

Rien d'étonnant donc à ce que, vingt ans plus tard, chez un homme gravement atteint par la maladie, l'image de l'amante s'estompe et finisse par se confondre avec celle de la mère. Cette fille de l'Océan, qui annonce la dernière Éva, c'est la comtesse Léon de Vigny, issue d'une famille de marins et née à Rochefort-sur-Mer...

Dans la dernière partie de sa vie, Vigny dissimulait un début de calvitie par le port d'une perruque. Or, cette perruque était faite des cheveux de sa mère... Ce comportement quelque peu au-delà de la normale est révélateur. On peut légitimement supposer que la dernière maladie provoquera cette nostalgie du retour au sein maternel si fréquente chez l'homme qui se sent en péril, encore amplifiée chez celui qui

*...rêvera toujours à la chaleur du sein.*

La dernière Éva, à laquelle est dédiée *L'Esprit pur*, ne descend pas la suite des générations, elle les remonte. Ce n'est pas une brillante « petite sirène » de quinze ans, elle n'est autre que la fille de l'Océan, la mère du poète.



Résumons-nous. Le fait que Tryphina ait attendu d'avoir trente-huit ans pour mettre un enfant au monde ne prouve pas que son mari ait été impuissant. Il tend à prouver qu'elle a pu se croire stérile. Au cas où elle eût été la maîtresse de Vigny, c'est des années seulement après le début de cette liaison présumée qu'elle devient mère et Mr Holmes n'en prend pas ombrage.

Peu de temps après la naissance d'Augusta, éclate la révolution. Redoutant les conséquences possibles des troubles sur la santé de Lydia, Vigny va se retirer avec elle au Maine-Giraud pour de longues années. L'aurait-il fait s'il avait eu l'impression qu'une femme très aimée l'avait rendu père?

A moins qu'il ne surgisse quelque preuve d'une liaison avec Tryphina et d'une paternité de Vigny, nous pensons qu'il convient de ne pas trop croire à tout cela. Au moment où s'élabore *La Maison du Berger*, en 1842, la correspondance de Vigny le montre particulièrement déprimé, nourrissant d'irréalisables rêves d'évasion. Cela serait-il s'il avait alors été heureux dans les bras de Tryphina-Éva?

Nous nous sommes peut-être un peu longuement étendus sur ce sujet. Mais il importait de faire table rase d'une fausse identification.

La seconde Éva est un mythe qui, pareil au cristal de Libanius, enveloppe une réalité. Vigny, dans ses notes, nous dit qu'il se la représente avec un arc-en-ciel à ses pieds.

*Viens donc, le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole  
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend.*

Cette déification de la femme n'est pas, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'apanage de Vigny. Elle correspond à un mouvement profond dont les causes ont, sans doute, quelque chose d'assez mystérieux. Tandis que la femme réelle cherche comme à tâtons les voies de son émancipation, les esprits les plus avancés et les plus représentatifs s'engagent dans des entreprises de sublimation. Saint-simoniens et phalanstériens voient dans la femme à la fois la mère, l'inspiratrice et la prêtresse de l'amour libre.

De grands esprits édifient des mystiques de la féminité. Auguste Comte, fondateur de la philosophie positive, instaure le culte déconcertant de Clotilde de Vaux. Plus tard, Jules Michelet, non content d'avoir incarné l'histoire, élaborera sa propre religion de la femme. Dans les deux cas, cette vocation se manifeste chez des hommes qui ont fait litière des vieux dogmes théologiques, des « esprits forts », mais en même temps des hommes frustrés. Clotilde est une inaccessible malade, Athénaïs est impuissante et mal réglée. Comme Auguste Comte, Michelet va sublimer une insatisfaction. Éva est-elle aussi une sublimation de « l'enfant malade et douze fois impure » ? Mais d'où procède donc, au *xix<sup>e</sup>* siècle, ce besoin de mettre la femme au ciel avec un arc-en-ciel à ses pieds ?

Il nous semble que la meilleure réponse est fournie par Renan, qui semble avoir été sensibilisé à ce thème, sans toutefois relever de ces cas exceptionnels de frustration dont Comte, Vigny, Michelet sont représentatifs.

« Presque tous nous sommes doubles. Plus l'homme se développe par la tête, plus il rêve le pôle contraire, c'est-à-dire l'irrationnel, le repos dans la complète ignorance, la femme qui n'est que femme, l'être instinctif qui n'agit que par l'impulsion d'une conscience obscure. Cette rude école de dispute, où l'esprit européen s'est engagé depuis Abélard, produit des moments de sécheresse, des heures d'aridité. Le cerveau brûlé par le raisonnement a soif de simplicité, comme le désert a soif d'eau pure. Quand la réflexion nous a menés au dernier terme du doute, ce qu'il y a d'affirmation spontanée du bien et du beau dans la conscience féminine nous enchante et tranche pour nous la question. Voilà pourquoi la religion n'est plus maintenue dans le monde que par la femme. La femme belle et vertueuse est le mirage qui peuple de lacs et d'allées de saules notre grand désert moral. La supériorité de la science moderne consiste en ce que chacun de ses progrès est un degré de plus dans l'ordre des abstractions. Nous faisons la chimie de la chimie, l'algèbre de l'algèbre; nous nous éloignons de la nature, à force de la sonder. Cela est bien; il faut continuer : la vie est au bout de cette dissection à outrance. Mais qu'on ne s'étonne pas de l'ardeur fiévreuse qui, après ces débauches de dialecte-

tique, n'est étanchée que par les baisers de l'être naïf en qui la nature vit et sourit. La femme nous remet en communication avec l'éternelle source où Dieu se mire <sup>119</sup>...

Éva est née d'un mouvement d'âme analogue à celui qui inspirera le Renan des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Mais Vigny en fait d'abord le symbole de cette humanité souffrante et militante qui cherche sa voie vers l'âge d'or de l'avenir.

Voilà pour Éva-mythe. Mais le mythe serait peut-être insupportable si Éva n'était pas aussi assez réelle pour parler à l'imagination sensuelle et nourrir le rêve : nous pourrions toucher sa main.

*Incessu patuit Dea*. Dès l'attaque elle entre en scène :

*Si ton cœur gémissant du poids de notre vie  
Se traîne et se débat comme un aigle blessé...*

« Plainte passionnée et incessante contre Dieu et contre les hommes », disait déjà George Sand.

*Oh! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,  
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?  
Qui naîtra comme toi portant une caresse  
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,  
Dans les balancements de ta tête penchée,  
Dans ta taille dolente et mollement couchée  
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant?*

« Sa taille, écrit George Sand, était un souple roseau qui semblait toujours balancé par quelque souffle mystérieux, sensible pour lui seul. Elle était mieux que jolie, elle était charmante; et cependant elle était jolie, mais si charmante que cela était inutile. » A l'évidence ces deux descriptions s'appliquent à la même personne. On dirait qu'elles procèdent d'un même regard...

Le symbole de *La Maison du Berger* a surgi au cours d'une conversation amoureuse au bord de la Seine, à Villeneuve-Saint-Georges, où n'existait pas encore une vaste gare de triage, et les émotions ressenties par Marie

entre Lyon et Saint-Étienne sont à l'origine des vers sur les chemins de fer.

Mais surtout la présence physique de Marie est sensible dans Éva comme elle ne l'est nullement dans le personnage de Dalila, cette Orientale hautement élaborée. La maison roulante nous livre Marie jusque dans la peau et l'*odor di femmina*.

*Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,  
Et là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,  
Pour nos cheveux unis un lit silencieux...*

A certains égards le poème peut être considéré comme un puissant, quoique chaste et décent, cryptogramme de l'amour physique.

Celle qui :

*Marche à travers les champs une fleur à la main*

n'est pas une sylphide mais bien une fille de cette terre :

*L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,  
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire  
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire;  
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.*

Les pieds de Sémélé étaient « tourmentés d'une vigueur chagrine », ceux de Dalila « voluptueux et croisés sous elle ».

*Éva j'aimerai tout dans les choses créées  
Je les contemplerai dans ton regard rêveur  
Qui partout répandra ses flammes colorées,  
Son repos gracieux, sa magique saveur...*

« La flamme jetait des rougeurs vacillantes sur les joues brunes d'Héloïse et pénétrait sous les arcs réguliers de ses sourcils, et l'âtre se peignait dans ses larges prunelles sombres, tantôt endormies, tantôt foudroyantes. »

Ainsi *La Maison du Berger* vient justifier la dédicace à Marie Dorval de *La Maréchale d'Ancre* :

... *Mais toujours à la source*  
*Votre nom bien caché se lira sous les eaux.*

Comment l'emprise de Marie sur Alfred a-t-elle pu se révéler si profonde? Il y a là un phénomène qui dépasse la notion de « magique saveur ». De par leurs caractères, Alfred et Marie étaient à la fois faits l'un pour l'autre et incompatibles.

Ils étaient deux mystiques, mais de familles différentes. Vigny, qui se reconnaît en un Julien qu'il invente plus ou moins à son image, est un mystique, mais d'un spiritualisme allié à la libre pensée et à une sorte d'enthousiasme solaire. Marie est une mystique d'inspiration chrétienne qui a le sens du péché et peut-être l'amour de la faute <sup>120</sup>. C'est quand elle aura quitté Vigny qu'elle se sentira digne enfin d'aller se recueillir sur la tombe de sa mère... La pécheresse marche vers la Croix, lui, païen, vers l'Esprit Pur. Routes trop divergentes...

Une preuve de plus qu'Éva c'est bien Marie, c'est que, tout en construisant son culte de l'Esprit Pur, Vigny a fait d'Éva une chrétienne. Une de ces « sœurs d'adoption » dont parle saint Jean Chrysostome. C'est ainsi qu'il ne terminera pas son poème sur cette belle avant-dernière strophe consacrée à l'Esprit, mais sur l'image de Sophie de Baraudin, chanoinesse de l'Ordre de Malte, apparition qui vient souligner le caractère chrétien du personnage d'Éva.

Au résumé, dans ce grand poème, il y a, non peut-être fusion, mais du moins juxtaposition des deux mystiques, harmonie que la vie réelle ne pouvait établir.

Ainsi la première et la seconde Éva sont comme deux aspects de la même personne. Aspects contradictoires, certes, mais n'avons-nous pas été amenés à définir Marie comme une personnalité protéiforme? Ce qu'il faut se demander c'est comment Vigny a pu dresser un pareil temple à celle qu'il avait prise en aversion au point qu'il ne voulut jamais la revoir. Car cette aversion est indiscutable et persistante, ce qui empêche de supposer, qu'avec



le recul, Vigny se serait pris à idéaliser la traîtresse.

Il serait probablement plus juste d'avancer que la sublimation naît de la frustration, tout comme dans les cas de Comte et de Michelet elle s'élève à partir de la consommation de Clotilde ou des vapeurs d'Athénaïs. Mais il est encore bien plus simple de penser que la création poétique ayant ses racines dans le subconscient, le poète n'en pouvait faire jaillir que ce qui s'y trouvait et les images de l'amour étaient indissolublement liées chez lui aux images de Marie dans l'amour. Si bien qu'à vouloir tracer le portrait de la femme idéale telle qu'il la conçoit, le poète ne peut tout de même tracer que le portrait de Marie, bien que sa conscience lucide l'ait jugée sévèrement et qu'il la déteste.

Dans une lettre bien postérieure à leur rupture, Marie Dorval écrit : « M. de Vigny, chef de l'école spiritualiste... » Elle le connaissait bien. La question est de savoir si, elle qui s'était jugée « indigne », n'en avait pas moins authentiquement quelque chose d'Éva. Vigny n'est pas le seul à avoir vu de l'Éva en elle. Si cette virtualité ne se traduit pas dans les faits, ce n'est pas seulement, comme Vigny a pu le croire, à cause d'une mauvaise influence de George Sand. Bien d'autres facteurs ont joué, liés à la vie même de l'actrice. Mais nous pensons que M<sup>me</sup> Victor Hugo ne se serait pas exprimée sur elle comme elle l'a fait si ce que nous appelons une virtualité n'avait pas existé <sup>121</sup>.

Si une femme a réellement incarné Éva au xix<sup>e</sup> siècle, ce n'est pourtant pas la pauvre Marie, c'est plutôt Juliette Drouet. Hugo a eu toutes les chances : en tant qu'actrice, Juliette n'avait pas de véritable vocation.

## 4.

### La Coupole.

De février 1842 au 8 mai 1845, où il fut élu, Alfred de Vigny se présenta une demi-douzaine de fois à l'Académie française. Celle-ci, dans sa majorité, était hostile aux romantiques. Lamartine avait été élu dès 1829, mais son cas restait particulier. Chateaubriand goûtait peu ceux qui se considéraient comme ses continuateurs. Victor Hugo cependant fut accueilli en 1841, Charles Nodier l'avait précédé en 1834. Nodier soutint la candidature de Vigny, mais il était près de sa fin et ce fut Mérimée qui lui succéda, l'emportant contre Vigny. Entre-temps, Sainte-Beuve, à présent brouillé avec Hugo, avait été également l'heureux rival de Vigny. Vigny et Hugo étaient réconciliés et ce dernier lui annonça son élection en ces termes : « Je vous félicite et nous félicite. *Ex imo corde.* » Vigny succédait à un vaudevilliste et auteur de comédies légères, M. Étienne.

On sait que les tribulations du poète ne se limitèrent pas là. Non seulement il avait dû faire antichambre, mais encore sa réception fut marquée par un scandale, le comte Molé, qui le recevait, en ayant profité pour faire subir, à lui et à son œuvre, un « éreintement » de première grandeur et tout à fait contraire aux usages. Car, s'il arrive, en pareilles occasions, que volent quelques fléchettes, les séances de réception de l'Académie sont par essence honorifiques et, par conséquent, laudatives.

Quelles raisons avaient pu déterminer Molé, haut fonctionnaire, homme politique, lequel avait servi tous les régimes à leur tour, à en user de la sorte avec Alfred de Vigny? On savait que le poète avait écrit une relation

de cette affaire. La publication des *Mémoires inédits* nous l'a apportée. Il s'agit d'un texte rédigé quelques années plus tard dans la solitude du Maine-Giraud et qui est malheureusement beaucoup trop long pour n'avoir pas des aspects fastidieux. Il ne nous éclaire pas beaucoup. On constate que Vigny a d'autant plus souffert de cette mésaventure, et cela jusqu'à l'obsession, qu'il ne fut jamais à même d'en démêler les ressorts cachés. Il s'était formé contre Vigny, au sein de la Compagnie qui l'avait élu, une cabale, dont Molé prit la tête et se fit l'exécuteur des hautes œuvres. Le pourquoi de cette cabale nous reste ignoré.

Cabale est le mot, car, au départ, il n'y avait nullement, nous dira Vigny, d'hostilité personnelle entre lui et Molé. Au contraire, Molé s'était montré favorable à sa candidature. Ils étaient du même monde, s'y rencontraient, Molé avait invité Vigny à un grand dîner chez lui peu avant son élection. Quand Vigny a terminé son discours de réception, il s'en va le lire à Molé qui lui fait l'accueil le plus affable et passe la matinée à l'écouter avec grande attention. Il ne fait aucune objection.

Bien mieux, lorsque Vigny, dans sa lecture, en vient à cette comédie d'Étienne, *L'Intrigante*, où l'auteur avait pu paraître blâmer certains « mariages forcés » où se complaisait Napoléon, Molé qui, à l'époque, avait exercé les fonctions de Grand Juge, va abonder dans son sens. Vigny dit qu'il a la liste de dix-sept mariages « faits par ordre impérial malgré les parents et les jeunes personnes ». Et Molé de raconter pour sa part l'histoire du mariage de la fille du duc de Choiseul avec le marquis de Marmier<sup>122</sup>.

Vigny va laisser son discours à Molé, qui l'enferme ostensiblement dans son secrétaire. Il mettra six mois à rédiger le sien, ce qui est peu normal. La réception d'Alfred de Vigny n'aura lieu que le 29 janvier 1845.

Quelque temps avant la lecture d'usage des discours en commission, Vigny est l'objet d'une démarche insolite de Villemain, dont il nous laisse un étrange portrait, celui d'un homme atteint de quelque affection cérébrale. Villemain voudrait que, dans son discours, Vigny glissât un éloge du Roi. Tout au moins un compliment à l'adresse d'un des jeunes princes d'Orléans. Et, suprême mala-

dresse, qui achève de hérissier l'auteur de *Stello*, il lui fait miroiter la perspective d'un siège à la Chambre des Pairs...

Vigny a conclu qu'une conspiration s'était ourdie pour obtenir son ralliement à la monarchie de Juillet et que le discours Molé a été fait pour le punir de son refus et plaire ainsi aux Tuileries, où cela parut en fait un excès de zèle. On connaît la suite : après le discours Molé, Vigny refusera de se plier à l'usage selon lequel il devait être présenté au Roi par Molé lui-même. En fin de compte, pour clore l'incident, Louis-Philippe l'invitera à passer une soirée en famille, à sa résidence de Neuilly.

L'explication que s'est forgée Vigny est peut-être la bonne, en tout cas nous n'en avons pas d'autre, mais elle n'a rien de satisfaisant pour l'esprit. Quel que fût le véritable sens de cette insolite et ténébreuse affaire, sans doute convient-il de s'arrêter un moment aux discours académiques eux-mêmes, qui ne sont pas dépourvus d'enseignements <sup>123</sup>.

Avant d'en venir à l'hommage qu'il doit à son prédécesseur, Vigny a développé une théorie selon laquelle la famille intellectuelle se divise en deux branches. Il y aurait d'un côté le *Penseur*, de l'autre l'*Improvisateur*. Avec la figure du *Penseur*, Vigny procède en réalité à un portrait de lui-même. On ne peut dire que ce portrait, qui présente ainsi une précieuse valeur d'autobiographie, ne soit pas ressemblant. Seulement, il ressemble à un Vigny de quarante-huit ans, dont, justement, la destinée créatrice touche à sa fin. Et il nous dépeint, plus exactement, un rêveur, un contemplatif. Citons :

« En effet, deux races différentes et parfois rivales composent la famille intellectuelle. L'homme de l'une a des dons secrets, des aptitudes natives que n'a point l'autre.

« Le premier se recueille en lui-même, rassemble ses forces et craint de se hâter. Étudiant perpétuel, il sait que pour lui le travail c'est la rêverie... Il recueille, il amasse les trésors de son expérience, comme des pierres solides et éprouvées. Il les met longtemps en réserve

avant de les mettre en œuvre. Il choisit entre elles la pierre d'assise de son monument. Autour de cette base il dessine son plan, et quand il l'a de tous côtés contemplé, refait et modelé, il permet enfin à ses mains d'obéir aux élans de l'inspiration... Il ne songe qu'à l'avenir, à la durée de sa construction, à ce que les siècles diront d'elle. Il ne voit que les générations qui viendront respirer à l'ombre de son monument, et il cherche à le faire tel qu'elles trouvent à la fois le *bien* dans son usage, le *beau* dans sa contemplation. »

A côté de ce Penseur, son rival consacre ses talents à régner sur son temps. « Qu'il soit orateur, homme d'État, publiciste, ce dominateur rapide des volontés et des opinions publiques, c'est l'Improvisateur. »

On peut relever tout d'abord, ce que ne manque pas de faire Sainte-Beuve, qu'une telle distinction n'allait guère avec le sujet imposé à Vigny. La carrière de M. Étienne, parti du vaudeville pour aboutir à la politique et au journalisme, ne justifiait pas ces catégories. Mais surtout, une telle distinction est-elle valable? Elle le serait, croyons-nous, sur un tout autre plan que celui des carrières intellectuelles. Il s'agirait plutôt de la vie intérieure ou temporelle, du rêve et de l'action, de l'opposition entre clercs réguliers et séculiers, entre les ordres actifs ou contemplatifs. Ou, pour tout dire, des vocations respectives de Marthe et de Marie. Et, certes, selon Jésus et ses critères, c'est Marie qui a la meilleure part. Mais on comprend que Marthe soit vexée.

Il ne serait pas impossible que Molé, orateur habile, lettré, mais nullement auteur, n'ait pas vu malice à ce passage au premier abord. (Il demande à Vigny s'il n'a pas entendu faire allusion à Thiers.) Mais, à la réflexion... On peut le supposer cherchant une réplique, consultant ses amis et de proche en proche les esprits s'échauffent. Car enfin, si le discours de Vigny a un sens, c'est bien celui-ci : à lui la part de Marie, aux autres celle de Marthe...

Or, les amis de Vigny à l'Académie, il les compte sur les doigts de la main. Il nous les nomme : Lamartine, Hugo, Guiraud, Ballanche, Ancelot, Pongerville. Hugo soupçonne que quelque chose se trame et avertit Vigny. Celui-ci charge Pongerville de demander un délai d'une



semaine entre la lecture des discours en commission et la séance publique. Ce délai est refusé!

Lors de la lecture en commission, Vigny proteste contre certains aspects du texte de Molé et il paraît convenu que ce dernier tiendra compte de ces remarques. De son côté, Vigny efface le passage relatif aux « mariages forcés ».

Le discours de Molé est insultant. Tout d'abord, il parle des œuvres de Vigny comme si celui-ci n'avait jamais écrit un vers de sa vie : impossible de se douter que l'homme politique reçoit un poète. Ensuite, il s'attache à prouver que Vigny a sali tout ce qu'il a touché : Richelieu, les victimes de la Terreur, Napoléon, les militaires. Jusqu'à Chatterton! « Il fallait lui montrer sur la terre cette vie pratique dans laquelle nous marchons tous, et au-dessus de sa tête quelque chose de plus élevé, de plus poétique que sa propre poésie. »

Molé était-il une bête? Peut-être pas au sens littéral. Mais il était trop court d'idées pour suivre Vigny sur son terrain et montrer ce que sa thèse pouvait avoir de précieux. Alors, il vit rouge et se fit arrogant, tout comme on peut imaginer Marthe cassant son balai sur les épaules de Marie, cette poseuse.

Où Molé est sans excuse possible, c'est dans sa déloyauté. Non seulement il n'avait rien corrigé des passages qu'il avait promis de nuancer, mais encore il rétablit le passage que Vigny avait retranché de son propre discours pour pouvoir le prendre à partie!

« M. Étienne et moi nous n'avons pas connu *ces familles françaises se déroband par la fuite à des firmans qui envoyaient, comme récompense, une jeune esclave à un janissaire* (expression, Monsieur, que vous venez de retirer à l'instant et qui se trouvait dans le discours auquel j'ai dû répondre)... jamais il n'y a eu parmi nous alors ni jeunes esclaves ni janissaires; jamais M. Étienne n'aurait reconnu sous ce nom les soldats ou les généraux de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. »

Ce 29 janvier 1846, Vigny put mesurer qu'il s'était attiré des haines. Il se demanda pourquoi. A qui pouvait-il porter ombrage? Mais il faisait pire. Par ses positions *séparées*, il donnait mauvaise conscience... Dans un monde de compromissions, cela ne se pardonne pas.

Il put mesurer aussi qu'il avait des amis.

« Mais que je remercie ma destinée, écrit-il à Brizeux, de m'avoir fait naître dans un siècle de liberté! J'avais foi dans mon pays, je sentais en parlant que ma voix sortait par les fenêtres pour aller à lui et que son cœur m'était ouvert. Je ne me suis pas trompé. Le lendemain du 29 janvier, trois cents journaux me vengeaient d'un seul mouvement. Pendant deux mois, ils ont continué leur acte de justice. Des lettres de sympathie sans nombre ont suivi la vôtre, des amis, des parents, des inconnus tous indignés, tous attendris, des étrangers même : hier il m'en est venu une de Moscou. Transportez la scène au temps de Louis XIV; j'étais étouffé. Aujourd'hui, trois cents journaux demanderaient compte du procès de Fouquet et deux tribunes examineraient les pièces. Alors il disparut et l'on se tut. »

L'explication que s'est faite Vigny, suivant laquelle ses adversaires voulaient plaire aux Tuileries, et finalement manquèrent leur but par l'exagération même de leurs attaques, ne résiste guère à l'examen. Vigny ne s'est pas rendu compte du caractère offensant de ses définitions. Des Lamartine, des Hugo n'en pouvaient prendre ombrage. Ils avaient beau se mêler au siècle, vouloir agir sur lui, la hauteur de leurs aspirations les plaçait d'emblée sur la voie royale de la postérité. Ne pouvaient non plus prendre ombrage ceux que nous appellerons les clients de Vigny, hommes de lettres que leur tempérament ne plaçait pas, dirions-nous en style d'aujourd'hui, sur une orbite solaire. Mais les propos de Vigny étaient blessants, il faut en convenir, pour tous ceux qui, à l'Académie, avaient cherché la confirmation de mérites, littéraires ou non, d'un caractère strictement temporel, ou pour ceux qui se doutaient bien que l'immortalité conférée par la Coupole ne coïncide pas forcément avec celle du Parnasse.

S'il y a une critique à formuler contre Vigny c'est, pensons-nous, celle-ci : trop retiré en lui-même, trop étranger aux affaires, aux heurts et frottements du Forum, il a oublié, ou négligé, ou été inconscient du fait qu'il pouvait, lui, l'inoffensif, faire de la peine... Cela n'excuse pas

l'algarade du comte Molé, ni ses lourdes bottes. C'est un résultat du drame de la solitude. Nous écrivions dans un autre contexte qu'à Vigny il n'avait manqué qu'une femme. Combien cela nous apparaît plus poignant à la pensée que, pour sa réception à l'Académie il monte en voiture seul, il nous le dit. Cette Lydia qui, fiancée, ne voulait pas écouter *Le Cor*, sera bien restée fidèle à son personnage. Après la première de *Chatterton*, Alfred n'a pas osé aller souper avec Marie, retournant auprès de sa mère et de Lydia, qui n'étaient pas venues au théâtre, ces deux destinées!

Pas davantage ne voyons-nous Lydia sous la Coupole, en ce jour de faste ou de malheur. Un contemporain spirituel a pu dire que Lydia avait traversé la vie du poète comme le Rhône les eaux du lac Léman, sans s'y mêler. Le mot est joli. Il ne rend pas compte de certaines altérations de la personnalité qui ont pu s'ensuivre. L'effigie du Penseur que nous livre l'âge mûr de Vigny est celle d'un homme que la solitude a déshumanisé. On verra d'autant plus en lui désormais de l'affectation, de la vanité, qu'il ne publie plus rien. On dénoncera ses petits ridicules, ses cheveux blonds factices, son goût des parfums, ses points d'honneur...

Lui n'a jamais compris, heureusement, qu'il pouvait susciter des haines, mais nous le voyons bien puisque, bizarrement, « le gentilhomme » en suscitera encore longtemps après lui <sup>124</sup>...

Notre interprétation, selon laquelle il n'y avait pas de réels dessous politiques dans l'affront fait à Vigny, nous semble bien étayée par une note qu'il a rédigée et qui n'a pas trouvé sa place dans le récit principal <sup>125</sup>.

Il faut d'abord observer que Vigny, malgré son préjugé légitimiste et son horreur de Philippe, ne fut nullement maltraité par lui. C'est même grâce au duc d'Orléans et à la reine Marie-Amélie que *Chatterton* put être représenté. L'attitude légitimiste chez un ancien officier de la Garde royale était quelque chose que les Orléans pouvaient déplorer mais qu'ils comprenaient à merveille.

A cette époque, la faveur royale comptait pour beau-

coup dans les élections académiques. Or, nous avons vu que la majorité académique était hostile à Vigny, dont les échecs répétés avaient, en revanche, mécontenté les milieux intellectuels et littéraires. Il y avait là une situation qui pouvait déplaire aux Tuileries. Il n'est donc pas impossible que Louis-Philippe ait trouvé un moyen de marquer qu'on devrait en finir, ne fût-ce qu'en raison de son désir bien connu d'éviter « les histoires ». Mais, s'il a agi ainsi, il n'a pu le faire qu'en sous main, de même que Vigny ne pouvait pas se rallier *ouvertement*. Cependant, son jugement de 1845 n'était plus tout à fait celui de 1830.

Un des meilleurs passages de son mémoire est celui où il rapporte la soirée qu'il passa, le 14 juin 1847, à Neuilly, où Louis-Philippe le reçut en famille. Relation plus développée que celle déjà connue par le *Journal d'un Poète*, et qui contient un fort beau portrait de Louis-Philippe vieillissant.

Mais venons-en à cette note, rédigée en 1852.

« J'aurais très volontiers rendu cette visite d'usage à un prince que je n'avais vu que dans les premiers jours de son règne, qui, malgré mon absence constante, avait approuvé mon élection en termes pleins de bonne grâce et dont j'avais été connu et même noblement recherché.

« Ma situation et la réserve de ma conduite étaient comprises par lui. » Ici, Vigny renvoie à une note : « M. Dentend, mon notaire et notaire du roi Louis-Philippe, était traité en *parent* à la cour de Neuilly (fils naturel, dit-on, du duc de Montpensier, frère du Roi, il avait tous ses traits et sa voix à s'y méprendre). Il me dit, en 1849, qu'un jour Madame Adélaïde lui avait dit : « Tu vas quelquefois chez M. de Vigny? Il nous tient toujours « rigueur. On l'invite aux Tuileries et il ne vient pas, « mais nous ne lui en voulons pas. Nous savons son respect *superstitieux* pour la branche aînée; c'est toujours « Bourbon, ça ne fait rien. »

Vigny poursuit : « Le petit-fils du second frère de Louis XIV savait mon respect héréditaire pour les Bourbons, il savait que sous leur drapeau et dans leur garde, j'avais servi la France depuis la première année de leur règne jusqu'aux dernières. Mais il savait aussi que je ne pensais pas que sa *royauté consentie* eût encore atteint



son plus haut degré de perfection et de légitimité, qu'il y manquait encore, à mes yeux, la *mort* d'un enfant et qu'il y aurait toujours entre la couronne et lui la vie d'un homme.

« Je n'étais pas absolument le seul en France à penser de la sorte, et ce prince si rempli de tact et d'esprit avait su ménager des scrupules semblables et respecter des retraites moins inoffensives que la mienne. »

...

« Je répète donc que je m'attendais depuis le jour de mon élection à porter aux Tuileries le discours prononcé par moi.

« Ceux qui voulurent absolument voir dans mon refus un acte révolutionnaire se *trompèrent incroyablement*. Ceux qui se posèrent comme défendant contre moi un trône que je n'attaquais pas s'étaient donné trop de peine et beaucoup de mérite. J'ai même lieu de croire que personne ne leur en sut gré.

« Ce que je dis ici, je ne l'ai pas pu dire plus tôt. Durant la vie du chef de la Maison d'Orléans, c'eût peut-être été considéré comme une flatterie, car les *courtisans du malheur ont été quelquefois les courtisans du retour*, et l'on aurait pu croire que je m'excusais. »

C'est bien du Vigny, il est là tout entier. Constatons que, sur ce scandale académique, resté mémorable dans l'histoire littéraire, la lumière n'est pas faite. Quels motifs déterminèrent réellement Molé à agir comme il l'a faits ? Il se peut que ce secret soit enfoui dans quelque grenier d'archives familiales d'où il émergera un jour. Avec le temps, presque tout finit par se savoir. En attendant quelque révélation, les commentaires ne peuvent être que prudents. Nous avons la version Vigny, nous n'avons pas la version Molé.

La période créatrice de la vie de Vigny s'achève. Est-ce un effet de son entrée sous la Coupole ? On ne saurait le dire, car il travaille encore à loisir à de grands poèmes, qui seront *La Bouteille à la Mer*, *Wanda*, *Les Destinées*, peut-être même *L'Esprit pur*. En ce qui concerne ce dernier, vu son caractère testamentaire, mieux vaut s'en tenir



à sa date officielle de 1863. Mais les vraies dates d'achèvement sont les suivantes : *La Bouteille*, 24 septembre 1847; *Wanda*, 5 novembre 1847. Quant aux *Destinées*, d'après les documents, elles s'esquissent à la même époque, même s'il est vrai qu'elles ne furent achevées que le 27 août 1849<sup>126</sup> au Maine-Giraud.

*Wanda* ne fait pas partie du cycle des Grands Songes. Le poème fut inspiré par l'émouvant destin de ces femmes de l'aristocratie russe qui choisirent de suivre en Sibérie leurs maris, coupables de conspiration<sup>127</sup>. Thème qui ne pouvait laisser insensible l'auteur de *Cinq-Mars*, cet ennemi des monarques absolus, fussent-ils guidés par un Richelieu. Si le poème n'est pas toujours égal à la pensée qui le suscita il contient au moins une grande image :

*Silencieux devant son armée en silence  
Le Czar, en mesurant la cuirasse et la lance,  
Passera sa revue et toujours se taira.*

Entre *Les Destinées* et *La Bouteille à la Mer*, le lien n'est sans doute pas apparent. Ces œuvres sont pourtant issues de la même souche. Expriment l'une le désespoir et l'autre l'espérance invincible elles n'en procèdent pas moins également de *Daphné*.

*Les Destinées* représentent le désespoir chrétien succédant au désespoir antique. Une note du poète nous éclaire sur ses intentions.

« A tout prendre, je ne vois guère en les analysant profondément, dans la Fatalité et la Providence que des effets dont la cause est la lutte des caractères les uns contre les autres. Ces effets extraordinaires étonnent, et on les attribue, par effroi, à des puissances inconnues, l'Orient et l'Antiquité à la *destinée fatale*, l'Occident à la *volonté providentielle*, ce qui revient au même en changeant le nom et en l'appelant *Livre de Dieu* où l'avenir est inscrit. Mais je ne vois nulle part une place assez grande donnée à la volonté de l'homme. »

Or, cette pensée intime de l'auteur ne se retrouve guère dans le poème. Où Vigny rêvait d'un monument à la volonté et au libre arbitre, sa vocation tragique nous dépeint le caractère inexorable de la fatalité. La splen-

deur des images, confiées à ce rythme ternaire quelque peu obsédant, crée une impression qui n'engage certes pas à se libérer de l'antique effroi. *Les Destinées* ont beaucoup fait pour propager l'idée que Vigny se faisait de la condition humaine une conception particulièrement noire. Et cela d'autant plus que ce titre a servi de titre général aux *Poèmes philosophiques*. On ne peut que le déplorer <sup>128</sup>.

On peut aussi se demander pourquoi l'auteur du *Mont des Oliviers* s'est trouvé amené à se pencher de si près sur le thème de « la grâce nécessitante ». Il s'agit là plutôt de déviations jansénistes ou protestantes que de la doctrine apostolique. *Les Destinées* nous amènent certes à penser, plus qu'au Christ de nos églises, à ces crucifix dits « du Christ aux bras étroits » symbolisant que la Rédemption ne serait pas faite pour tout le monde. Plus que le Sauveur évangélique, c'est le Dieu des sombres théologiens de la Réforme ou de Port-Royal qui renvoie sur terre les âpres destinées antiques, au lieu de les mettre au chômage.

Il n'en est pas moins qu'hérésie ou non, déviation ou pas, la querelle de la Grâce et celle de la Prédestination font partie de l'histoire du christianisme dans les temps modernes, et qu'elle n'a pas fini de troubler des consciences. Elle ne peut, au vrai, se résoudre que si elle se trouve en quelque sorte dépassée.

Il nous semble que, dans la dernière partie de sa vie, la partie contemplative, c'est ce dépassement que Vigny a cherché, sans toutefois trouver le moyen de l'exprimer. Pour essayer d'être plus clair, nous appellerons cela : la recherche du troisième mythe.

Premier mythe : la Fatalité. Deuxième mythe : la Providence. Le troisième mythe serait celui des forces spirituelles libératrices, sises par-delà les anciens dogmes oppressifs, se suffisant à elles-mêmes sans le recours à l'artifice du surnaturel. Ce poème du troisième mythe, Vigny n'a pas découvert les éléments qui lui auraient permis de l'écrire. Mais bien des passages de son œuvre peuvent en être considérés comme des esquisses, avec le symbolisme du cristal, puis du diamant, l'invocation à l'Idéal et à l'Esprit pur de *La Maison du Berger*.

De ces esquisses en vue d'un troisième mythe non révélé,

*La Bouteille à la Mer* peut être considérée comme la plus magistrale. L'auteur y exprime l'essentiel de sa foi :

*Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées.*

Vigny concluait en ces termes son discours à l'Académie : « ... Si, comme j'en ai la foi profonde, l'espèce humaine est en marche pour des destinées de jour en jour meilleures et plus sereines, que la chute de chaque homme n'arrête pas un moment la grande armée. L'un tombe, un autre se lève à sa place, et une fois arrivés sur l'un de ces points élevés d'où l'on parle avec plus d'autorité, notre devoir est de penser, dès ce jour même, à ceux qui viendront après nous : pareils à nos glorieux soldats qui, d'une main, plantent leur drapeau sur la brèche, et tendent l'autre main à celui qui, après eux, marche au premier rang. »

Dans la pensée de Vigny, *La Bouteille à la Mer* « conseil à un jeune homme inconnu » auquel il est dit :

*Oubliez Chatterton, Gilbert et Malfilâtre,*

représente cette main tendue. Le cristal préservateur, le diamant poétique ont pris la forme plus concrète d'une solide bouteille de champagne, confiée avec son message aux flots de l'Océan. Mais il y a une différence capitale. Le cristal tendait à la préservation de l'acquis, la bouteille protège l'avenir et la propagation de la découverte.

*Ci-joint est mon journal, portant quelques études  
Des constellations des hautes latitudes.*

*Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu!*

Le message proprement poétique se trouve à présent dépassé. L'acte de foi s'exprime en faveur du savoir, de la science, de la découverte. Vigny ne pense plus à soi qu'au passé.

*Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.  
Cet arbre est le plus beau de la terre promise,  
C'est votre phare à tous, penseurs laborieux!*

Nous sommes loin de cette poésie « blonde et ingénue » qui avait charmé la jeunesse de Sainte-Beuve. Cependant, sur le plan de l'art proprement dit, le poète de *La Bouteille à la Mer* reste encore novateur. Comme dans *La Maison du Berger*, il utilise cette forme qui n'est qu'à lui, ces stances si particulières de sept vers. Mais si, dans *La Maison*, il lui arrive encore de faire appel à certaines conventions, à certains clichés (marches d'émeraude, parvis d'albâtre), *La Bouteille* ne comporte aucune de ces faiblesses. Les images sont à l'échelle de l'Océan, non seulement par leur somptuosité, mais aussi par leur vérité. Cette poésie nouvelle annonce à bien des égards Baudelaire et même le Rimbaud du *Bateau ivre*. D'un point de vue purement artistique, la grandeur de Vigny peut se mesurer ainsi : une de ses mains a tenu celle d'André Chénier, de l'autre, il appelle Baudelaire et Rimbaud, comme nous semblent l'attester ces vers :

*Il se résigne, il prie; il se recueille, il pense  
A Celui qui soutient les pôles et balance  
L'équateur hérissé des longs méridiens.*

*... O superstition des amours ineffables,  
Murmures de nos cœurs qui nous semblez des voix,  
Calculs de la science, ô décevantes fables!  
Pourquoi nous apparaître en un jour tant de fois?  
Pourquoi vers l'horizon nous tendre ainsi des pièges?  
Espérances roulant comme roulent les neiges;  
Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts!*

*... Tremblante voyageuse à flotter condamnée,  
Elle sent sur son col que depuis une année  
L'algue et les goémons lui font un manteau vert*

*Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides  
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.*

*... Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris  
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,*

*Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,  
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.*

*... Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :  
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.*



## 5.

### Le retour à la terre.

Si les sentiments d'aversion que Louis-Philippe inspirait à Vigny en 1830 s'étaient quelque peu estompés, il lui reprochera, en 1848, et de n'avoir rien su prévoir, et d'avoir capitulé en trois heures.

Selon Vigny, le roi des Français se sentait tranquille parce qu'il disposait de la majorité parlementaire et des fortifications de Paris, dont l'édification avait été obtenue à la suite de longues controverses.

« Depuis un an, tout le monde voyait une révolution s'amasser et s'avancer, excepté le roi Louis-Philippe. »

Vigny pense qu'un biais aurait pu être trouvé permettant de donner satisfaction à l'opposition. Mais l'intransigeance de Guizot y mettait obstacle. « Madame Adélaïde fut seule opposée à cette vigueur théâtrale qui lui inspirait peu de confiance pour le moment d'agir. Elle vit plus loin et plus juste que sa famille, parla longtemps, s'enflamma, pleura même inutilement. Le Roi, charmé d'avoir près de lui un Richelieu si inflexible, comptant à la fois sur sa légalité et sur ses chers *forts détachés* pour lesquels il avait tant plaidé près de tous les membres du Parlement, se décida pour l'énergie.

« Sa pauvre sœur fut si frappée de la pensée que cette résolution perdait tout sans ressources qu'elle se retira le visage en feu, les yeux gonflés de pleurs et le col rempli et rougi du sang qui l'étouffait, et rapportée avec peine, s'endormit d'un tel sommeil que le lendemain rien ne put l'éveiller et qu'elle mourut de cette scène et des terreurs de sa prévision. Cette mort fut la première brèche faite à la chaîne des fortunes heureuses de Philippe...

Cette femme était son conseil et le tenait en bride lorsqu'il avait des élans et des boutades monarchiques et des bouffées de gloriole bourbonnienne <sup>129</sup>. »

Ce que nous venons de citer est-il une application de la théorie de la Vérité dans l'Art? Madame Adélaïde n'a pu assister à un conseil tenu peu avant le 24 février 1848, car elle mourut le 31 décembre 1847. Mais l'esprit de ce que rapporte Vigny est juste. La sœur de Louis-Philippe était la seule personne de sa famille à avoir de l'influence sur lui. Vigny devait être bien renseigné car M<sup>me</sup> de La Grange voyait souvent la princesse. Vigny nous a laissé un portrait étonnant <sup>130</sup> de cette personne « d'aspect violent et bachique », sans ressemblance avec les autres Bourbons, qui avait contracté une union secrète avec un officier et peintre militaire nommé Athalin. L'histoire a peu parlé d'elle mais il semble bien qu'elle ait dans une certaine mesure partagé le trône de son frère, sans jamais s'être mise en avant <sup>131</sup>.

L'aveuglement de Louis-Philippe est confirmé par Victor Hugo. « Le mardi 22, il était d'une gaieté qu'on peut dire folle. A deux heures, comme les premiers coups de fusils se tiraient, il conférait avec ses gens d'affaires sur le parti à tirer du testament de Madame Adélaïde <sup>132</sup>. »

« Il capitula en trois heures », dit Vigny. Effectivement en deux heures car, le 24 février, à dix heures, il revêt son grand uniforme et, à midi, il abdique, à la consternation de la Reine et des princesses, mais poussé par son dernier fils le duc de Montpensier, que Hugo dépeint « actif de peur » et parlant « avec toute la chaleur de l'égoïsme ». De même, le Régent présomptif, le duc de Nemours « passif et stérile » selon Hugo, s'efface volontiers et le Roi appelle à la Régence la duchesse d'Orléans. Le soir même il couche à Dreux, en route, une fois de plus, pour l'exil.

Le reste est connu. La duchesse d'Orléans se présenta devant la Chambre avec ses deux fils. L'héritier, le comte de Paris, avait dix ans. Dans son discours, a noté Vigny, « Lamartine commença Régence et finit République ».

Il est intéressant de constater que Vigny et Hugo ont porté le même jugement sur les fils de Louis-Philippe. Ceux-ci ne firent rien pour défendre le trône, malgré les

commandements importants dont ils étaient pourvus. Vigny y voit le résultat d'une éducation qui n'avait fait d'eux que des figures d'apparat.

A reconsidérer ces événements, on reste perplexe. De quoi s'agissait-il? Essentiellement de mettre un terme à la corruption par une réforme électorale. Les républicains étaient alors peu nombreux en France et ne pensaient pas pouvoir atteindre leur but dans l'immédiat. Mais le régime n'était pas représentatif. Les classes ouvrières et paysannes étaient dépourvues de tout moyen d'expression. Les intellectuels, les membres des professions libérales et des classes moyennes n'avaient, en raison du régime censitaire, guère accès au Parlement, composé de fonctionnaires et propriétaires. Plusieurs scandales avaient déconsidéré les classes dirigeantes.

On se demande pourquoi Louis-Philippe et ses fils, plutôt que de chercher à élargir la base de la monarchie constitutionnelle, se mirent dans le cas de tout abandonner sous la pression des faubourgs de Paris. Ils imposèrent ainsi la République dans les plus mauvaises conditions. Vigny remarque qu'en se mettant à la tête de la révolution, Lamartine sauvait la propriété contre les socialistes.

Voici Vigny républicain. « La question est d'estimer ou de mépriser la nation. Quand on l'estime on veut la république, la croyant capable de la porter. Quand on la méprise, on veut un maître absolu. »

Il offre ses services. « Mais M. de Vigny n'est pas républicain! » répond-on à son ami Busoni, chargé de tâter le terrain. Il est vrai qu'il est bien difficile de le classer, de lui attribuer une étiquette.

On prépare des élections. Vigny envoya aux électeurs de la Charente une belle profession de foi, très conforme à son noble caractère, et qui pourrait se résumer ainsi : indépendance à tous égards. Il est un homme nouveau, qui a consacré sa vie à l'étude, mais « quand la France est debout, qui pourrait s'asseoir pour méditer »?

Il va lire ce document à Lamartine pour lui demander son approbation. « Efforçons-nous de la former (la République) à l'image des Républiques sages, pacifiques et

heureuses qui ont su respecter la Propriété, la Famille, l'Intelligence, le Travail et le Malheur. » Et Lamartine de s'écrier : « Ah! que c'est bon à entendre! Il y a quelques jours, on n'aurait pas pu dire cela. Aujourd'hui on le peut <sup>133</sup>. »

On ne sait pas ce que Lamartine a pensé de ce qui suit : « Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. Je ne reviendrai visiter au milieu de vous notre belle Charente qu'après que votre arrêt aura été rendu. » Si l'on considère au surplus que la candidature n'avait pas été portée dans les délais et que Vigny n'avait que bien peu séjourné en Charente, on ne s'étonnera pas trop du froid silence par lequel répondit le corps électoral.

Le retour au Maine-Giraud paraît avoir répondu à deux ordres de préoccupations. Tout d'abord, après les atroces journées de Juin, il convient de mettre à l'abri la craintive Lydia malade, de peur cette fois. Ensuite, comme de nouvelles élections résulteront de l'adoption d'une constitution, préparer plus sérieusement sa candidature.

Cette retraite au Maine-Giraud va durer cinq ans, avec un assez long retour à Paris dans l'hiver 1850-1851. En effet, Vigny sera nommé alors directeur de l'Académie et il tiendra à venir exercer ses fonctions.

En cet été de 1848, après ce Paris poisseux de sang, la campagne charentaise apparaît moins lugubre que dix ans auparavant, à l'époque de *La Mort du Loup*. Le 11 août, Vigny écrit à Philippe Busoni : « Partout les moissonneurs de Léopold Robert assis sur leurs gerbes, de beaux vieillards aux longs cheveux blancs entourés de leurs vigoureux enfants la serpe à la main, et souriant à leurs grands bœufs surchargés d'épis, aux voyageurs qu'ils saluent, au soleil qu'ils bénissent! On ne désespère plus de la France... Plus loin la paix et le travail et la joie des moissons et des vendanges! C'est ce que je vois en ce moment même chez moi, dans ma chaumière du Maine-Giraud. Nos blés sont tous dans les granges; je fais établir et perfectionner une distillerie d'eau-de-vie puisque nos raisins produisent le cognac le plus pur, et vous pouvez m'écrire comme à P.-L. Courier : à Alfred de Vigny, *vigneron*. »



Quel est au juste le cadre de cette pastorale? A vrai dire, une cour de ferme... Rien n'est plus stupéfiant que la description du Maine-Giraud par Vigny en tête de ses *Mémoires*. Il ne faut, décidément, pas trop croire les poètes romantiques sur parole.

Il est possible que certains éléments du paysage aient pu changer, des futaies ayant sans doute disparu pour céder la place aux cultures. Le site est loin de tout, c'est vrai, mais ni tragique ni même sauvage. C'est un pays de molles ondulations, propices au vignoble. Quelquefois le sol se creuse un peu plus, une éminence un peu plus escarpée porte une petite forêt, c'est le cas de ce domaine.

Le vieux manoir n'est pas isolé des bâtiments agricoles, ne comporte ni parc, ni tour de maison, ni jardin. La cour sur laquelle il donne est vaste, c'est exact, mais que Vigny, ancien officier, écrive qu'on aurait pu y faire manœuvrer cinq cents lances, cela laisse rêveur. Disons plutôt un escadron. De nos jours, quand on franchit le portail, on a en face de soi le manoir avec sa petite tourelle, au bas de laquelle s'ouvre la porte d'entrée. A côté, à main droite du visiteur, un chai de construction moderne, puis une maison d'habitation également moderne et sans caractère. Plus près, à droite et à gauche, les bâtiments agricoles.

Le manoir proprement dit est ce qui reste d'une construction féodale dont les tours ont disparu. Étage unique et surélevé, murs épais percés de rares fenêtres. Quand on entre, on se trouve dans une vaste pièce recouverte de boiseries de chêne, œuvre villageoise, mais de bon style, que fit réparer Vigny. Et puis, on a la surprise de constater que cette pièce, c'est tout le château. Un château d'une pièce... Elle sert aujourd'hui de fruitier, de séchoir à légumes, que parfument des chapelets d'oignons.

Depuis Vigny, le manoir a-t-il subi de nouvelles destructions? C'est possible, pas certain. Il se peut qu'une partie de cette salle ait été isolée par une cloison, des paravents, pour abriter les lits d'Alfred et de Lydia. On est perplexe devant cette salle des gardes qu'on n'oserait qualifier, en style d'aujourd'hui, de salle de séjour ou de *living-room*. Les communs qui se trouvaient auprès



semblent avoir disparu, remplacés par ce chai, cette maison d'habitation un peu banlieusarde.

Pour retrouver le souvenir du poète, il faut gravir dans la tourelle un escalier de pierre en colimaçon. On arrive dans une petite lanterne, qui servait d'oratoire à la chanoinesse de Baraudin, et qui donne sur cette cour de ferme. Une partie de l'espace est occupée par une planche dont les extrémités, d'un côté, sont fortement arrondies pour épouser la courbe du mur. Sur cet ascétique lit de repos, on imagine assez mal qu'on puisse vraiment s'allonger.

Il y a encore place pour une table. Même en été, le froid est sépulcral. Sans doute, du temps de Vigny, qui aimait la chaleur du feu, existait-il un poêle, dont on aperçoit assez mal l'emplacement, tant le réduit est exigü. C'est là que Vigny composa *La Mort du Loup*, médita *La Colère de Samson*. C'est là qu'il se retirait, à l'heure où Lydia s'endormait, pour « sous le froc et le capuchon » jouir du « calme adoré des heures noires ».

Mais faisons abstraction pour l'instant des heures contemplatives. Ce n'est pas façon de parler, c'est très délibérément qu'Alfred de Vigny s'est fait *vigneron*. Il avait hérité un domaine que l'administration de deux femmes, leur impéritie, avait mené au dernier degré du délabrement. Avant la Révolution, quelques droits féodaux le faisaient rentable. Par la suite, sous le régime du métayage, aucune amélioration n'étant effectuée, il ne rapportait rien. Vigny n'avait trouvé ni à affermer ni à vendre pour les 35 000 francs qu'il demandait.

Lors de ses rares et brefs séjours, de 1838 à 1848, Vigny avait entrepris quelques travaux. Malgré son respect pour les grands arbres, objets de la vénération de sa tante, il en avait abattu, aménagé les communs, fait poser des parquets dans les habitations de ses métayers qui logeaient sur la terre battue, commencé l'installation des chais, de la distillerie, rendu à la culture des terres improductives. C'est à poursuivre cette mise en valeur qu'il va patiemment se consacrer.

Les résultats ne seront pas minces, grâce à la production de bonnes eaux-de-vie régulièrement achetées par la maison Hennessy. D'après les réglementations d'aujourd'hui,

d'hui, le Maine-Giraud se trouve dans la région d'appellation contrôlée dite de Fins-Bois. En 1861, dans une note testamentaire, Vigny estime la valeur de son domaine à 150 000 francs et ajoute en 1862 « elle sera facilement portée à 200 000 <sup>134</sup> ».

Sans compter les céréales, la terre a produit en 1857 en eau-de-vie 63 hectolitres à 385 francs l'hectolitre, soit 26 930 fr. 15 centimes. En 1861, Vigny escompte 112 hectolitres au même prix, soit 43 120 francs <sup>135</sup>.

Concluons que le poète, ayant rompu avec la « productivité » littéraire, peut-être influencé par l'intérêt qu'il avait porté aux saint-simoniens, s'est découvert à la cinquantaine une vocation de producteur agricole. Tout en quintuplant la valeur de son bien, il relève ainsi le niveau de vie de ses paysans.

Il existait chez les hommes de lettres des générations antérieures une tradition selon laquelle Vigny en Charente avait pu inspirer en partie Eugène Fromentin pour son célèbre roman : *Dominique*, publié en 1862.

Cela est loin de constituer une certitude. Nous sommes à présent assez bien éclairés sur les sources de *Dominique* <sup>136</sup>. Fromentin n'aurait sans doute pas eu besoin du personnage d'Alfred de Vigny pour camper son Dominique de Bray, où il a mis avant tout de lui-même. Le fait que le roman se passe en Charente n'a pas non plus de signification particulière. Il ne s'agit d'ailleurs guère du même pays, les paysages maritimes de Fromentin sont bien différents des vallonnements boisés de l'Angoumois.

On peut toutefois noter que, si Dominique de Bray, après des succès littéraires, se retire dans ses terres, les fait valoir et s'efforce d'améliorer le mode de vie de ses paysans, Fromentin n'a pas, pour sa part, imité son héros. Sur ce point, Dominique ressemble à Vigny et non à Fromentin.

« A regarder les choses d'une manière un peu superficielle, écrit Émile Henriot, *Dominique* ne serait en somme que l'histoire d'un raté mondain, comme il en est tant. Mais ce serait certainement méconnaître l'intention la plus remarquable de Fromentin, qui a voulu que cet échec

fût constaté par son héros même, et sa retraite délibérée et consentie par lui, pour servir d'exemple aux vaniteux et aux moins purs. Dominique est un romantique conscient de la faillite de ses rêves, et qui au lieu de s'en prendre à l'univers et de tourner comme tant d'autres à la révolte et à l'anarchie, se renonce, loyalement et sans amertume.

« Voilà un beau cas de romantisme maté. A cette date de 1860, si proche des illusions qui venaient d'illustrer le siècle en le démoralisant, on n'avait pas encore vu beaucoup de romantiques aussi sages, ou capables de le devenir; et cet exemple littéraire avait le mérite d'être original et inédit. Je crois qu'il est resté unique. »

Émile Henriot n'a pas pensé à Vigny en écrivant ces lignes, il n'en est pas moins vrai qu'elles s'appliqueraient parfaitement à lui, à cette nuance près que son renoncement n'était pas aussi délibéré que celui de Dominique, mais Fromentin pouvait s'y tromper. Qu'il ait médité sur le cas de Vigny, on peut le croire, comme semble en témoigner ce passage du roman où Dominique fait en quelque sorte son propre bilan <sup>137</sup>.

Citons ces lignes : « J'ai le goût et la science de la terre, — mince amour-propre que je vous prie de me pardonner — je fertiliserai mes champs mieux que je n'ai fait de mon esprit, à moins de frais, avec moins d'angoisse et plus de rapport, pour le plus grand profit de ceux qui m'entourent. J'ai failli mêler l'inévitable prose de toutes les natures inférieures à des productions qui n'admettaient aucun élément vulgaire. Aujourd'hui très heureusement pour les plaisirs d'un esprit qui n'est point usé, il me sera permis d'introduire quelque grain d'imagination dans cette bonne prose de l'agriculture... »

Vigny avait assurément plus de confiance que cela dans son œuvre, mais il avait lancé la bouteille à la mer et il est bien vrai qu'il tournait au moins une partie de son imagination vers l'agriculture.

Bien qu'un comité se fût formé pour soutenir sa candidature, Vigny ne fut pas élu au scrutin de juin 1849. La Constituante n'avait pas écouté la voix des sages et la Constitution du 4 novembre 1848 avait dressé face à face

sans arbitrage possible deux pouvoirs destinés à devenir rivaux, celui d'un président élu au suffrage universel et celui d'une assemblée unique. Le 10 décembre 1848, Lamartine put se mordre les doigts d'avoir fait triompher l'élection présidentielle au suffrage universel : il recueillait 17 914 voix contre 1 448 302 à Cavaignac et 5 534 520 à un personnage qui se désignait comme Napoléon Bonaparte <sup>138</sup>. L'Empereur était revenu ! Comme son illustre prédécesseur, il pourra dire aux députés : « Je suis l'élu de toute la nation tandis que vous n'êtes que les élus des départements. »

Vigny n'est pas à Paris lorsque a lieu le coup d'État du 2 décembre 1851, cette « opération de police un peu rude ». Il se ralliera peut-être d'autant plus facilement qu'il subit l'influence d'une province si bonapartiste qu'on a pu la qualifier de « Vendée bonapartiste ». Le contact avec ce monde agricole qui ne pense qu'à amasser du bien a achevé de le persuader que la France n'est pas mûre pour la République. Déjà, il nous disait dans *La Maison du Berger* que l'agriculteur n'avait pas le sens civique.

*L'ombrageux paysan gronde à voir qu'on dételle  
Et que pour le scrutin on quitte le labour*

Le monde rural est analphabète, illettré, constate Vigny. On n'envoie pas les enfants à l'école, surtout les filles, l'instruction, pour elles, serait la perte. En vain, Vigny s'efforce d'obtenir la création d'une bibliothèque municipale à son chef-lieu, Blanzac, d'organiser un embryon de vie culturelle. Ces gens qui ne se prêtent pas au savoir, à la civilisation, comment seraient-ils les éléments d'une République ?

Il faut compter, d'autre part, avec l'antiparlementarisme hautement exprimé de Vigny. Cet ennemi de l'absolutisme monarchique s'est convaincu, qu'en France, les assemblées parlementaires ont la vocation de détruire et non celle d'édifier. La France n'est ni l'Angleterre ni l'Amérique.

Dès lors, Louis-Napoléon, Napoléon III, lui paraît un moindre mal. Il semble que, dans son personnage même, il ait vu comme une réplique moderne de cet empereur



Julien qui le fascinait. Une sorte de bon tyran idéal, intelligent, philosophe, humanitaire, doux et rêveur, formé par le socialisme et le libéralisme, voire par les sociétés secrètes, ne croyant guère à l'autorité que comme à un moyen de forcer les hommes à être libres. Vigny va accorder à Louis-Napoléon ce préjugé favorable qu'il refusa si obstinément à Louis-Philippe.

Tout comme Julien, Louis-Napoléon n'a-t-il pas vu paraître le Génie de l'Empire : « Pâle et faible avant que l'on m'ait nommé Auguste, il est grand et puissant aujourd'hui. » Comme Julien, il se rendra au banquet, lequel ne se déroule plus sous les lauriers du temple de Vénus-Uranie, mais sous les plantes vertes de la préfecture d'Angoulême.

Lors d'une tournée triomphale, l'Empereur a fait mander le poète en sa retraite. Après dîner (10 octobre 1852), ils s'attarderont en une longue conversation privée, au grand dépit de l'assistance. « Je l'ai retrouvé pour moi ce qu'il était à Londres, aussi simple, aussi affectueux, amical dans ses entretiens réitérés et prolongés toute la soirée, aussi calme que s'il n'eût pas entendu le bruit du triomphe qui l'entourait, cherchant le vrai de toute chose et le jugeant avec impartialité, le même enfin que je l'avais connu dans l'exil, seulement un peu plus mélancolique et sachant déjà ce que pèse le pouvoir suprême<sup>139</sup>. »

Tel était apparu Julien dans la nuit d'Antioche et pourtant il lui fut dit : « Tu as fait reculer le Soleil de deux ans, impérial Josué ! » Mais sans doute est-il plus humain — et, qui sait, plus vrai ? — quand on a passé beaucoup de nuits solitaires, entre les tisanes de Lydia et le *Constitutionnel*, seul lien avec le monde extérieur, et qu'on annote même le journal dans les marges pour tromper son inaction, de prendre encore cette note : « L'indépendance véritable ne consiste pas seulement à s'opposer et à blâmer, mais à seconder et approuver si l'on veut l'autorité, librement et sans intérêt. »

Le « bonapartisme » de Vigny lui a fait beaucoup de tort aux yeux de la postérité. Constatons en toute équité qu'il n'en tira pas de profit personnel, si ce n'est une pro-



motion au grade d'officier de la Légion d'honneur qui lui était bien due. Constatons aussi que nul n'a songé à faire le procès de Mérimée et de Sainte-Beuve, comblés par les faveurs impériales. Vigny n'est pas responsable de l'accession de Louis-Napoléon au pouvoir, mais bien les cinq millions et demi de bons Français qui votèrent pour lui et lui maintinrent leurs suffrages.

Et pourquoi un poète, retourné à la vocation terrienne de ses ancêtres, ne pourrait-il pas s'écrier, comme Virgile : *Deus nobis haec otio fecit!*

La tâche du biographe consiste moins à porter des jugements qu'à expliquer, qu'à montrer par quels chemins se font des évolutions parfois surprenantes. Vigny n'est pas le seul à avoir rêvé du « bon tyran ». Un exemple non moins illustre est fourni par Renan. Mais quand Napoléon III, obligé de s'appuyer sur le clergé, suspend le cours de Renan, le tyran paraît moins bon. On a pu blâmer Vigny d'avoir approuvé une telle mesure. Mais ce qui lui donnait le droit de prendre cette position, ce que les contemporains ne savaient pas, c'est le fait qu'il avait de lui-même suspendu son propre cours en renonçant à publier *Daphné*, à terminer sa *Deuxième Consultation*.

De tout cela, croyons-nous, il y a deux enseignements à tirer. Le premier c'est qu'il ne faut pas juger de l'évolution intérieure d'un homme quand on ne possède pas tous les éléments pour le faire. Il convient de laisser ce soin à la postérité. Le second, c'est qu'un écrivain qui pense à la postérité — et c'était le cas de Vigny — doit aussi se préoccuper de ce que la postérité pensera de lui.

En cela, Hugo s'avère supérieur à Vigny, à qui aura fait défaut cette sorte de sixième sens par la vertu duquel se compose, non seulement une œuvre, mais aussi un personnage représentatif et symbolique. S'il y a des faiblesses dans l'œuvre de Vigny, peu importe, car il s'y trouve aussi des sommets que nul autre n'a atteints. Ce qu'en définitive il aura vraiment manqué, c'est son silence!

Si Vigny n'a pas su camper son propre personnage, il n'en est pas moins vrai que, jusque dans ses contra-

dictions, il est plus représentatif des perplexités de son siècle que même un Lamartine ou un Victor Hugo. La France a désavoué Lamartine, et celui qui a fondé la République, ce n'est pas Hugo, c'est Bismarck.

Vigny avait deux façons d'être conséquent avec lui-même. Il aurait pu rester légitimiste, ce qui, sans doute, était stérile <sup>140</sup>. La monarchie écroulée, il pouvait se faire républicain mais cela lui parut utopique. Entre la stérilité et l'utopie, Bonaparte offrait l'opportunisme. Or, on n'écrit pas :

*Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées*

pour se rallier à l'opportunité du moment, même si on y trouve d'excellentes raisons. A cause de cette erreur, l'auteur de *Moïse* verra se dérober sous lui le piédestal du prophète. Il ne dominera pas son siècle. Mais il en reflétera les incertitudes et les angoisses.

## 6.

### Dernières années.

C'est fin 1853 seulement que Vigny revient se fixer à Paris, ou même au début de 1854. Le retour a été encore retardé par une rechute de Lydia. Enfin, après avoir fait ses adieux à son régisseur Philippe et à ses paysans, il reprend la route avec Lydia et la fidèle femme de chambre, Esther. En tout, il aura passé près de six ans au Maine-Giraud. Il n'y reviendra guère, semble-t-il, que pour de brefs séjours, pour jeter l'œil du maître sur le domaine qu'il a restauré.

Au cours de cette longue retraite, Alfred de Vigny n'a rien produit, sinon des Mémoires inachevés, et quantité d'esquisses, fragments et projets, dont aucun ne semble avoir été sérieusement entrepris. Le silence d'Alfred de Vigny a rendu perplexes ses contemporains comme il intrigue la postérité. Ce qu'il importe, semble-t-il, de remarquer, c'est qu'il a déconcerté Vigny lui-même. Jusqu'à son dernier jour il pensera à des œuvres, ou à terminer enfin *La Deuxième Consultation*. Pour se défaire des questions, il répond un peu n'importe quoi, ou bien qu'on sera étonné du nombre d'œuvres qu'il a en portefeuille. Ce qui a fait croire à certains que, pareil à Pénélope, il détruisait le jour ce qu'il écrivait la nuit... On en doute.

Comptait-il même beaucoup sur son *Journal*? A l'occasion d'une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal, il les compare à des grains de chapelet épars dans une assiette. Port-Royal y a passé un fil ascétique, Victor Cousin y passe un fil sceptique. Ce genre d'ouvrages est le plus trompeur de tous. Il est trop commode de se donner pour architecte sous prétexte qu'on laisse un fouillis de pierres

dans un chantier. Et de s'adresser cette injonction : « Terminer son ouvrage. »

Pendant les romans commencés, *La Duchesse de Portsmouth*, *Blanzac*, *Féra*, *Le Septième Dragon*, etc., ne seront pas poursuivis, les idées de poèmes resteront à l'état d'esquisses, le mythe de Lilith, première femme d'Adam, gardera son secret, Satan ne sera pas sauvé.

Aux heures de dépression, Vigny se juge tout simplement fini. « Quand un talent créateur sent qu'il n'a rien en lui qui soit à la hauteur de ses meilleures et plus grandes œuvres, il doit garder un silence décent et assister noblement au jugement de la postérité. »

Mais voici une réflexion autrement révélatrice, de 1857 : « Je me demandais cette nuit pourquoi j'achevais si peu d'ouvrages. C'est que je n'arrive à m'appliquer qu'aux problèmes difficiles. Je n'aime que les tours de force. J'aime le combat des idées. Où il n'y a pas lutte et grande lutte, je ne veux pas entrer dans le cirque. »

Ce texte est fondamental, surtout si on se souvient qu'une des premières notes de Vigny pour son *Journal*, alors qu'il avait vingt-cinq ans, a trait au « Combat intellectuel ». Seulement, une telle notion ne se suffit pas tout à fait à elle-même. Elle nous met sur la voie sans faire apparaître la vérité tout entière.

Un des biographes de Vigny, M. Émile Lauvrière, a consacré des pages intéressantes au silence de l'écrivain, mais sa terminologie un peu particulière n'est pas toujours très éclairante. Qu'est-ce en effet qu'une « infécondité relative » ou une « impuissance extatique » ? Et traiter Vigny « d'incorrigible rêveur » équivaut à lui mettre une mauvaise note. Chez Vigny, le professeur Lauvrière flaire toujours un peu le cancre...

Le fait que Vigny, vers la cinquantaine, s'abandonne à sa nature « toute contemplative » n'exclurait pas forcément toute création littéraire. Mais il est bien vrai que ce qu'il appelle « la grande lutte » est la seule chose qui lui inspire des chefs-d'œuvre. Ce qu'il n'a pas vu nettement c'est que cette grande lutte est de caractère émotionnel et liée à l'angoisse de l'homme devant sa destinée, sa condition, devant lui-même.

*Sais-tu que pour punir l'homme, sa créature,  
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,  
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même  
En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême  
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir?*

Thème de Narcisse, sans doute, mais le dernier vers va beaucoup plus loin. Il s'agit du *tourment d'être*. Toutes les grandes œuvres de Vigny, à partir de *Moïse*, et même *Chatterton*, sont des œuvres du *tourment d'être*. Et quand Vigny ne rencontre pas cette inspiration-là, quand il n'est pas porté par elle, il est médiocre. Il n'a pas de cordes mineures à son arc, pas de *Chansons des Rues et des Bois*. Il n'aura pas, au Maine-Giraud, sous la futaie, capté les jeux de la lumière et de l'ombre.

La contemplation peut très bien, par les chemins de l'abstrait, mener à l'aridité, à la stérilité. Certains rapprochements que nous avons faits dans notre premier livre peuvent aider à se représenter Vigny aux approches de la vieillesse.

Si nous en croyons Aldous Huxley <sup>141</sup>, curieux d'approcher la réalité dernière à travers l'expérience des grands mystiques, ceux-ci ne perçoivent pas la divinité sous des espèces personnifiées. « Elle apparaît comme une réalité spirituelle tellement au-delà de toute forme ou personnalité particulière, qu'il est impossible de lui appliquer aucun attribut. » Nous reconnaissons la notion d'Esprit pur.

Si Vigny a suivi un chemin analogue, on peut comprendre qu'il ait vu s'effacer en lui la faculté de créer des personnages. Le dernier personnage créé par lui est Éva, encore a-t-elle quelque chose de supra-terrestre, quand il se la représente dans le ciel avec un arc-en-ciel à ses pieds. Après cela, si l'on excepte les fabuleuses Destinées, son imagination créatrice ne se nourrit plus que de symboles, le diamant, la perle, finalement la bouteille jetée à la mer.

Huxley observe encore que les mystiques catholiques, habitués à se représenter Dieu sous des formes incarnées,



voient peu à peu s'obscurcir leur vision du Christ, de la Vierge. Dépouillement qui produirait ces angoisses nommées par saint Jean de la Croix : « Nuit des Sens » et « Nuit de l'Esprit ». Cette épreuve heureusement traversée mènerait enfin à un état de sérénité dépouillé de tout alliage émotif.

Le parallèle est frappant. Lorsque Vigny se voit comme un « perpétuel étudiant », qu'il se représente comme « sous le camail de l'étude », il s'agit en réalité de vie contemplative. Et la contemplation tue l'action, même celle d'écrire et surtout d'imaginer des personnages.

Vigny s'apparente aux grands mystiques. Mais la question déconcertante qui se pose alors est celle-ci : peut-on être un grand mystique quand on n'a pas la foi ? Il faut croire que oui. Les réflexions qu'on peut faire à ce sujet viendront mieux à leur place un peu plus loin.

Notons pour l'instant ceci : s'il y a un auteur qui fasse comprendre Vigny, c'est bien Paul Valéry.

*Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr...*

Mais cette chance peut ne pas être donnée, le fruit ne pas mûrir, nous dit *Monsieur Teste* : « Les résultats en général — et par conséquent les œuvres — m'importaient beaucoup moins que l'énergie de l'ouvrier, substance des choses qu'il espère. »

C'est la pensée pour la pensée, qui cesse d'être réalisatrice. Normalement, la pensée doit servir à quelque chose, elle est, a noté Vigny, « une hirondelle. La volonté la conduit ». C'est du Vigny séculier. Mais le Vigny contemplatif a bien autre chose à nous dire, qui pourrait aussi figurer dans le *Log-Book* de *Monsieur Teste* : « La distraction me fatigue et l'application me repose. Que l'on s' imagine un homme occupé uniquement durant toute sa vie de résoudre un problème de géométrie transcendante et pour qui toute interruption est une souffrance. Ce sera au-dessous de ce que j'ai éprouvé depuis l'enfance. Je me jetai si fortement dans l'étude qu'elle devint comme l'attache perpétuelle de mon âme et ce que les enfants nomment les jeux, ce que les hommes appellent les plaisirs ne furent guère autre chose que des bruits et des mou-

vements perturbateurs, des tumultes hostiles à mon secret travail qui était de me rendre compte de tout et de découvrir de tout art la beauté, de toute science les secrets, de tout mystère le mot, de tout homme le caractère, de tout événement la cause.

« Le reste me semblait temps perdu et de là vient que dans toute circonstance de ma vie je me sois entendu reprocher mes distractions. Très injuste reproche, car ce n'est pas que je sois distrait de ce que je fais ou de ce que je vois, mais toute action, *même l'amour*, quelque passionnée qu'elle soit, me distrait au contraire de ce travail obstiné, perpétuel, né avec moi, et dont la grande roue tourne jour et nuit dans mon cerveau et entraîne mille autres rouages accessoires qui vibrent et s'engrènent dans ses dentelures.

« J'agis, je parle, j'écoute, la roue se détourne un peu, seulement ce qu'il faut de temps pour en finir avec ce qu'on a mis devant elle. Puis la roue reprend son cours intérieur et je cesse de penser à ce que j'entends, à ce que je dis, à ce que je fais » (24 avril 1856).

Ici, l'état d'âme a tourné à l'obsession, voire à l'hallucination. Mais il y a aussi de meilleurs moments dans « le calme adoré des heures noires »... La poursuite de certains états que Vigny appellera d'*Exaltation calme*, ce qui est déjà plus clair que l'*Enthousiasme pur*. L'extase contemplative transcende la volupté des corps. L'amant de Marie Dorval n'écrivait-il pas déjà : « Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir. »

Mais de cette façon aussi, le dramaturge qu'est essentiellement Vigny voit s'évaporer ses personnages; le *Penseur* si antipathique au comte Molé voit s'éloigner de lui la vocation de l'architecte, de l'*homo faber*, il en arrive à ne plus pouvoir même s'explicitier...

Oui, pour que le Vigny du silence nous devienne enfin compréhensible, il y faudra le langage difficile, accessible pourtant, d'un Paul Valéry. Précurseur de Rimbaud, précurseur de Valéry, voilà qui marque bien la place de Vigny dans la chaîne artistique et littéraire. Ce qui reste formulé chez Vigny, Valéry le dira.

Comment Vigny, à cette époque, apparaissait-il à ses contemporains? Citons Théodore de Banville :

« Il y avait là un parti pris de calme, de silence, quelque chose comme une protestation visible contre l'inutile tumulte affairé de la vie turbulente. Le poète était vêtu avec une élégance anglaise tout à fait correcte, et alors inusitée parmi les romantiques. Il avait et montrait au plus haut degré le respect de lui-même. Non seulement il était un gentilhomme mais il paraissait tout cela et voulait le paraître, non certes par une vaine gloriole, mais par amour pour les poètes pauvres et misérables de tous les âges, dont il s'était fait le représentant et l'avocat et parce qu'il forçait ainsi le stupide vulgaire à les honorer dans sa personne irréprochable. »

Ce jugement montre bien les raisons de l'attachement que Vigny a toujours voulu témoigner envers ses origines aristocratiques. Sous l'influence de ses parents, sa jeunesse s'en était fait une opinion exagérée et superstitieuse : il en était revenu de longue date. Il notait : « Il y a deux choses dont rien ne peut venir à bout : le christianisme et la noblesse <sup>142</sup> (1844). » Ayant ainsi reconnu la force du préjugé, il pensait pouvoir la faire servir dans sa personne, pour augmenter la considération due aux choses de l'esprit. Ne pouvant supporter l'opposition factice des valeurs passées et des valeurs à venir, il faisait de lui-même comme le symbole de leur identité profonde, et d'une évolution sans reniement. Cela non plus ne fut guère compris.

Mais quels commentaires pourraient valoir le portrait d'Alfred de Vigny à la fin de sa vie, tracé par une petite fille qui, bien plus tard, rédigea ses souvenirs. Henriette Corkran avait l'âge à peu près d'Augusta Holmes, son père était correspondant de journaux anglais à Paris.

« ... Lorsque j'étais toute petite, ainsi que me l'a souvent raconté ma mère, Alfred de Vigny balançait mon berceau en fredonnant de vieilles chansons pour m'endormir. Je me le rappelle bien; pour nous autres petites filles il était toujours si aimable et si courtois. Il était toujours très élégant, tout à fait un « gentilhomme ». Il avait un sourire plein de charme et des manières calmes et distinguées, à la différence du Français habituel, ges-

ticulant, dont la tête, les épaules, les bras et les traits sont rarement en repos.

« Les manières courtoises du comte de Vigny, empreintes de cette galanterie raffinée de l'Ancien Régime, exerçaient sur moi un attrait particulier. Il était entouré d'une auréole romanesque qui idéalisait son attitude à l'égard de la vie, de la littérature, des femmes et des enfants.

« Quand, ainsi qu'il en avait l'habitude, il déposait un baiser sur ma petite main, je songeais aux « preux chevaliers » dont parlaient mes livres d'histoire français.

« Son visage, comme il m'en souvient encore, sans être frappant, portait l'indéniable empreinte de la race et de la pensée, ses petits yeux bleus avaient une expression pénétrante. Il portait les cheveux assez longs tombant en boucles sur le cou comme c'était, disait-il, l'usage des anciens Francs. Il m'appelait toujours Henriette d'Angleterre. Et il appelait Ophélia ma sœur qui était jolie, fine, aimable et câline. Ces hommages déferents étaient très sensibles à de petites filles comme nous, et nous nous efforcions en sa présence de nous montrer sous notre meilleur jour.

« Sa voix était faible, mais très nuancée, et son articulation très nette; il y avait en lui un petit soupçon de vieux beau. Je le vois encore assis dans un de nos grands fauteuils, soliloquant, les yeux généralement mi-clos comme s'il regardait les profondeurs de son âme. Sa conversation roulait presque toujours sur quelque sujet littéraire; il exécrait les sujets politiques et les scandales.

« Quoique poète il ne goûtait pas la campagne et adorait Paris en toutes saisons. Je me souviens un jour de mon étonnement en l'entendant, comme il était sur notre balcon : « Quelle agréable vue de cheminées; j'adore ces « cheminées. Certes la fumée de Paris est bien plus belle « pour moi que les solitudes des bois, des lacs et des « montagnes. »

« J'ai souvent entendu dire que ses plus grands plaisirs étaient la causerie et la rêverie. Il allait s'asseoir après dîner au foyer du Théâtre-Français où l'on faisait cercle autour de l'auteur de ces beaux drames, *Chatterton* et *La Maréchale d'Ancre*, pour écouter son agréable conversation.



« Il revenait alors dans les maisons de ses amis intimes, parfois après minuit, et causait d'intéressante façon jusqu'aux premières heures du jour; après quoi il rentrait à son appartement de la rue des Écuries-d'Artois, et s'asseyant à son bureau durant des moments d'inspiration, les rideaux clos sur l'aube naissante, il ne se couchait que vers cinq ou six heures du matin. Il avait toujours du feu dans son bureau, curieuse particularité de vieux soldat pour qui toutes les saisons sont semblables dehors, et qui vivait chez lui la vie d'une plante de serre. Il ne pouvait supporter une fenêtre ouverte même dans une pièce où il y avait beaucoup de monde, et cependant il conserva jusqu'à la fin de sa belle et longue existence un aspect de jeunesse singulier.

« ... M. de Vigny vivait d'une façon spartiate. Son appartement était petit; l'ameublement du salon était couvert d'une indienne rouge sombre; sur la cheminée se trouvaient une horloge de marbre blanc et des vases; il y avait un grand piano, quelques fauteuils, un divan; c'était tout, à l'exception de quelques grands portraits dont l'un représentait Machiavel. A côté du salon se trouvait son bureau, meublé d'un secrétaire, d'un fauteuil de cuir et de livres. Une seule domestique, une femme, composait tout son personnel.

« M<sup>me</sup> de Vigny, anglaise de naissance, était une drôle de vieille dame, beaucoup plus vieille que son illustre mari, excellente au demeurant, mais aux antipodes de ce que l'on peut s'imaginer de la femme d'un poète. C'était une sorte de Mrs Malaprop <sup>143</sup>, qui assurait les gens qu'ils étaient, cela va sans dire, exclus dans ses invitations, voulant dire inclus; que d'autres étaient orgueilleux comme Luther au lieu de Lucifer. Pour sa drôle de vieille femme M. de Vigny était toujours d'une amabilité et d'une courtoisie parfaites. Je me rappelle comme il disait : « Ma chère Lydia. »

« Un soir, je vins chez les de Vigny avec mon père et celui-ci apporta mon premier dessin pour le montrer au comte Alfred, qui prenait un intérêt particulier à mon éducation.

« Il regarda mon travail longuement et avec attention et me conseilla de ne pas perdre mon temps à ombrer,



mais de faire des dessins d'après la bosse. Il me dit qu'il admirait beaucoup les œuvres d'Ingres à cause de la pureté et de la perfection du trait. Il me montra quelques belles illustrations pour son poème *Éloa*, l'ange de pitié qui naquit de la larme que le Christ versa au tombeau de Lazare.

« Ce soir-là il m'offrit un exemplaire de ses drames, et écrivit sur la première page de sa grande écriture :

« A Henriette d'Angleterre, souvenir de mon héréditaire affection. — Alfred de Vigny. »

« Il avait un peu plus de soixante ans à l'époque où son souvenir m'apparaît. Il n'avait rien publié depuis vingt ans. Il était très dédaigneux et, comme il le disait, n'approchait son œuvre littéraire que dans la méditation et la prière. Mon père m'a dit que lorsque Vigny écrivait *Chatterton*, il lui arriva de s'évanouir par l'excès d'émotion.

« Je suis allée trois ou quatre fois avec lui au Louvre. C'était un plaisir pour lui de parler des tableaux qu'il aimait le mieux. Le Salon Carré du Louvre était son endroit favori; il en connaissait chaque œuvre par cœur. Ce fut Alfred de Vigny qui me conseilla le premier, aussitôt que je pus dessiner, d'apprendre le pastel; l'élégance et la délicatesse de cet art le charmaient particulièrement.

« Je le revois s'arrêtant devant un pastel de Rosalba au Louvre et s'écriant de sa voix douce : « Ah! vraiment « il n'y a qu'avec le pastel qu'un artiste peut rendre la « fleur d'une joue de jeune fille, et la poudre sur l'aile d'un papillon <sup>144</sup>. »

Ce portrait idéalisé, vu à travers le prisme des souvenirs d'une enfant, est loin de rendre compte de toute la vérité de l'homme. Ce n'est pas sans raisons que nous avons choisi le texte qui figure en épigraphe. Cette fin de vie « dissimulée sous un visage paisible » a aussi sa large part « d'agitations violentes et sombres ».

Entre le départ de Julia, en 1840, et le retour du Maine-Giraud en 1854, l'information fait défaut. La minuscule tourelle où s'écrivit *La Mort du Loup* reçut-elle des visiteuses, Vénus des champs ou Muses du département?

Tryphina Holmes vint-elle jamais en Charente avec ou sans sa fille Augusta?

Années de veuvage du cœur? Il en émerge une affectueuse correspondance, poursuivie au long des années, avec une jeune femme, petite-nièce de Vigny, la vicomtesse du Plessis. Alexandrine du Plessis fut sans nul doute flattée du sentiment que lui portait Vigny, mais sans jamais songer à ce propos qu'elle était femme.

Sitôt de retour à Paris, Vigny va revoir Louise Colet et, le samedi 18 mars 1854, il devient son amant. Il y avait huit ans qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois, au printemps de 1846, dans l'atelier du sculpteur Pradier, dont on sait que Juliette Drouet avait été la compagne, avant qu'elle connût Hugo. Déjà une attirance mutuelle avait été ressentie.

Louise Colet, née Revoil, originaire d'Aix-en-Provence, était alors la maîtresse du philosophe Victor Cousin. A trente-six ans, elle était dans tout son éclat. Mais la sympathie naissante resta sans suite car, en juillet de la même année, Louise fit la connaissance de Gustave Flaubert et ce fut le coup de foudre.

L'exilé du Maine-Giraud devait la retrouver, à quarante-quatre ans, déprise de Flaubert. Celui-ci lui avait donné une rivale insupportable, qui n'était autre qu'Emma Bovary. Flaubert n'admettait pas que l'amour le dérangât dans son travail. Il s'enfermait dans son « gueuloir » de Normandie et n'accordait quelques jours à Louise qu'environ tous les trois mois. Entre-temps il lui écrivait ces lettres qui constituent un passionnant document littéraire. Ce régime ne suffisait pas au bonheur de Louise.

C'est une sorte de réplique du drame Marie-Alfred : deux êtres aptes à se rejoindre dans la passion, mais l'un des deux fait passer sa vocation d'abord et, finalement, ces amants ne se voient pour ainsi dire jamais, ou pour de trop brèves rencontres. Marie Dorval avait ses tournées et Flaubert M<sup>me</sup> Bovary.

Est-ce cette similitude de destinées sentimentales qui créa un lien? Il y avait d'autres raisons. Louise composait des poèmes que couronnait l'Académie, c'était une intellectuelle et une femme pour intellectuels, académiciens de préférence. Elle était pauvre, avec une fille à élever,

le mari dont elle était séparée était mort en 1851, elle gagnait sa vie comme chroniqueuse de modes. Mais il lui fallait avant tout un salon académique.

Elle était d'une incomparable beauté. Elle le savait. Un peu trop peut-être. On se méfie d'une femme qui dit d'elle-même : « On a retrouvé dans mes manches les bras de la Vénus de Milo ! » Mais, sur le vu d'un dessin la représentant, on est désarmé. Cette Vénus, avec sa bouche mutine, l'œil ironique et tendre, a plus que la beauté, elle est ravissante de grâce. On comprend Vigny ! Le 15 avril 1854, il lui écrit :

« J'ai le cœur sauvage et l'esprit très civilisé. La nature a créé l'un, le monde a façonné l'autre ; il est ciselé comme une cuirasse d'acier poli qui me sert à parer les coups portés au cœur et à cacher ses blessures. On serait trop triomphant si on pouvait les voir saigner.

« ... Le port, l'asile, c'est la solitude. Et, s'il se peut, la solitude partagée avec un être aussi charmant que vous qui, grâce au ciel, n'êtes pas un homme, et qui portez une intelligence aussi forte, dans un cœur plus pur, et sous la plus parfaite beauté. »

On voudrait pour Vigny qu'il eût trouvé le port, le havre de son automne, auprès d'une telle femme. Mais en fin de compte ces bras iront rejoindre les bras mythiques de la Vénus de Milo. Comment ? pourquoi ? On ne le sait trop, mais on peut le deviner <sup>145</sup>.

Cette liaison aura tout de même duré de trois à quatre ans. Elle semble, vers 1857-1858, se dissoudre et se perdre dans les sables, sans histoires et sans éclats.

La raison essentielle, croyons-nous, est que Louise ne s'est pas rendu compte que Vigny n'avait plus trente ans, ni même quarante. On ne veut pas dire par là qu'elle était trop exigeante à l'égard d'un homme qui voyait s'approcher la soixantaine. On n'en sait rien. Mais elle faisait mener à Vigny la vie de Fortunio.

Louise Colet, bien que veuve et libre, était apparemment de ces femmes qui se croiraient déshonorées si elles faisaient l'amour ailleurs que dans leur propre lit. Comme elle habitait loin, rue de Sèvres, et que Vigny ne quittait pas ses devoirs de « frère hospitalier » avant que Lydia fût prête à s'endormir, il n'arrivait chez Louise qu'assez

tard. Il se retrouvait dans les rues à une heure où il n'y avait plus de fiacres et après les escaliers, le service de Vénus, il s'ensuivait des marches interminables pour revenir rue d'Artois...

Au surplus il fallait qu'une ou deux fois la semaine, Alfred de Vigny vînt orner le salon académique, ce qui, très certainement, l'assommait. Louise ne partageait pas ses vues sur la sainte solitude. Tout le jour, elle courait la ville pour ses reportages de modes et il n'y avait pas, comme du temps de Marie, une rue Montaigne où se rencontrer...

C'est en janvier 1855 que Vigny s'aperçoit qu'il vieillit. Il a la grippe et il voit qu'il a perdu la faculté de « récupérer » propre à la jeunesse. Le voilà obligé de se calfeutrer. « Ma santé que je croyais invulnérable... », écrit-il à Louise Colet. En mai, il fera une sévère rechute de grippe. La blessure que, dans sa jeunesse, il a reçue à l'armée, se rappelle à lui par de vives douleurs.

Pour comble, il est victime, en mars 1856, d'un accident de voiture. Au moment où il met pied à terre, le cheval, nerveux, s'élance, Vigny est projeté sur le trottoir, heureux d'en être quitte avec des contusions. Une jambe, pourtant, a été sérieusement atteinte, sera longue à guérir, il faudra garder deux mois la chambre et ensuite marcher difficilement, pendant longtemps.

Autre source de complications, Louise se voit obligée de garder avec elle sa fille Henriette. L'adolescente est difficile, ou bien sa mère ne sait pas la prendre. Vigny s'essaye en vain au rôle de médiateur, en tout cas l'enfant est entre eux. En 1857, c'est au tour de Louise d'être malade. Au mois de mai, c'est Mrs Holmes qui est frappée par la maladie qui l'emportera un an plus tard. Vigny est dans l'affliction. Louise s'en moque...

Vigny, il faut le constater, aura trouvé à redire à toutes ses maîtresses. De même que Marie était pour le moins évaporée, « éventée », Louise est trop mondaine, dispersée. Elle ne travaille pas sérieusement, malgré ce beau talent poétique que couronnent régulièrement les prix académiques. Au surplus, elle se fait du tort par la causticité de son esprit. Vigny finira par se lasser même d'Alexandrine du Plessis dont il découvre, après une correspon-



dance de quinze ans, qu'elle est frivole. Les femmes ne sont pas sérieuses.

Il apparaît bien que jamais Louise Colet n'a entendu poser pour le rôle d'Éva. Son grand souci paraît être de ne pas se compromettre, de dissimuler sa liaison et, après avoir été Vénus, de passer pour une vestale, une pure intellectuelle.

Il faut rendre à Vigny cette justice : le spiritualiste, le contemplatif, le grand mystique, aura été conséquent avec lui-même. Il se sera toujours refusé à voir dans l'amour physique un péché. Parler d'une « divine faute » ne semble bien, de sa part, qu'une concession au point de vue opposé.

Le roman d'Alfred de Vigny et de Louise Colet est un roman d'espérances déçues :

*Globes toujours pétris et fondus sous nos doigts!*

Mais cette déception où, à vrai dire, peu d'illusions sont perdues, va être lourde de conséquences. En 1858, et très probablement dans l'entourage même de Louise Colet, Vigny va rencontrer une fille de vingt-deux ans, avide de s'affranchir : Augusta.

Ce dernier amour de Vigny a été révélé voici quelque dix ans. Il appartiendra à M<sup>me</sup> Simone André-Mauvais de percer le secret de la véritable identité d'Augusta<sup>146</sup>, après avoir longuement évoqué cette liaison dans son introduction à la correspondance George Sand-Marie Dorval.

Vigny « incorrigible rêveur » se révèle décidément amoureux incorrigible. Il oublie le conseil de La Fontaine :

*Ne forçons point notre talent :  
Nous ne ferions rien avec grâce*

S'éprendre, à soixante ans passés, d'une jeunesse, c'est nécessairement forcer son talent. Mais on ne se sent pas changer et d'ailleurs on ne change pas. L'auteur d'*Éloa* a toujours aimé les jeunes filles et, réciproquement, été



aimé par elles. Augusta apparaît-elle comme une nouvelle Julia?

Mentionnons à ce propos que, sous le règne de Louise Colet, une jeune fille a mis Vigny dans une position plutôt embarrassante. Le père d'Élisa, le général Le Breton, avait été compagnon d'armes de Vigny dans la Garde royale. Chargé d'un important commandement lors de la répression des journées de Juin 1848, il s'était comporté non seulement avec bravoure, mais avec ce sens de l'honneur exalté par *Servitude et grandeur militaires* : il avait, autant qu'il était en son pouvoir, empêché les exécutions sommaires d'insurgés pris les armes à la main.

Comme Vigny, il avait épousé une Anglaise. Élisa était une enfant exaltée et révoltée contre ses parents. Le Breton, devenu homme politique et député, avait supposé que Vigny, qu'elle admirait, pourrait avoir une bonne influence sur elle. Avec cette « pénitente » se montra-t-il bon directeur de conscience? Il y a dans sa manière de lui écrire quelque chose d'un peu trouble, d'un peu frôleux <sup>147</sup>.

Toujours est-il qu'à vingt-deux ans Élisa ne rêvait plus que sainte solitude et entendait mener auprès du poète la vie spirituelle d'une disciple. Ce dont le général, son père, qui voulait la marier, prit ombrage. La suite de la vie d'Élisa la montre en proie à un déséquilibre psychique croissant.

Cette expérience d'amour platonique et spiritualisé tournera court et se solde par un échec psychologique. La même chose n'est pas à redouter avec Augusta. Il semble que Vigny n'ait jamais pu persuader de lire une ligne de lui cette jeune pédagogue, auteur d'un : *Guide des genres des substantifs français neutres dans les autres langues*. Mais, au moins, elle lui épargne ces interminables courses dans Paris qu'il fallait faire pour Louise Colet. Vigny l'installe dans son voisinage, 36, rue du Colisée.

On ne peut nullement se représenter Augusta comme vénale. A cette époque, une jeune femme pouvait difficilement se rendre, comme aujourd'hui, indépendante par son travail. La seule possibilité pour Augusta était de se faire gouvernante dans une famille riche. Nous la

voyons d'abord au service d'une famille russe avec laquelle elle voyage. Si Vigny n'avait pas payé son loyer elle n'aurait pu équilibrer son budget avec seulement des leçons particulières.

Il était bien naturel qu'il fît cela. Il avait manqué d'argent toute sa vie, mais, à l'époque que nous considérons, par ses efforts de *vigneron*, il était tout à fait à son aise. En acceptant de lui devoir ce logis de deux pièces, Augusta n'avait certes pas à rougir.

Ni en quête de vie spirituelle ni vénale, telle apparaît Augusta. Que cherchait-elle? Il n'y a pas deux réponses possibles. Elle l'aimait. Elle ne l'aimait pas pour ses livres, écrits avant qu'elle vînt au monde. Ils lui tombaient des mains. Elle l'aimait lui, pour lui-même. Elle devait bien se douter que c'était déraisonnable. Des unions où les âges sont si mal assortis ne peuvent que mal finir, dans les chagrins. Mais, pendant qu'elles sont, elles sont, et peuvent être très heureuses. Car il arrive qu'une jeune femme s'éprenne d'un homme de soixante ans. Cela s'est vu, cela se voit.

Nous ne pouvons pas juger réellement de cette liaison d'après les lettres publiées, qui sont presque toutes postérieures à septembre 1861, date où Vigny se voit frappé du mal qui mettra deux ans à l'emporter. Ses lettres sont celles d'un grand malade, qui bientôt se rendra compte qu'il est condamné. Cloué chez lui par la souffrance et l'affaiblissement, il ne peut se rendre chez elle et elle ne peut pas venir auprès de lui.

Alors, ils s'écrivent, encore faut-il échanger ces lettres par l'intermédiaire d'un ami obligeant, qui se charge aussi de régler le loyer. « Que fait Augusta? » se demande Vigny dans ses insomnies. Ce paralytique redevient, comme du temps de Marie Dorval, un obsédé de la jalousie. Augusta est trop jeune, trop belle, pour rester sage. Il retrouve son obsession du saphisme, il est jaloux des élèves d'Augusta...

Nous n'avons pas ses lettres à elle mais d'après celles de Vigny on se doute qu'elle l'avait, à de certains moments, jugé trop accaparrant.

Maintenant elle se sent abandonnée, mesure sa position fausse, cherche à s'étourdir, se tourmente pour son loyer.

Il lui reproche de se poser en victime. Lui, replié dans sa souffrance, ne se rend pas compte qu'elle *est* une victime. Cet amour, en somme, n'aura été détruit que par une agonie. Rien ne nous autorise à penser qu'il ne fut pas heureux pendant les trois années qu'il dura avant l'entrée en scène de la fatalité, du « vautour de Prométhée ».

Peut-être Augusta est-elle, avec Julia, la seule à avoir aimé vraiment Vigny.

Il est à remarquer que ces deux femmes, Louise Colet et Augusta Bouvard, apparaissent comme tout à fait étrangères à l'inspiration de Vigny. Elles n'en ont pas moins fait partie de sa vie, ô combien ! et à ce titre le biographe ne peut les ignorer. Au risque d'une entorse à la chronologie, passons tout de suite au dénouement.

La plus grande tâche que s'était assignée le poète avait été de faire vivre Lydia. Ainsi s'était-il convaincu, en dépit de ses faiblesses, de valoir moralement quelque chose. Lydia n'aurait pu que le suivre dans la tombe. Elle l'y précéda. Le 22 décembre 1862, ils étaient allés en voiture jusqu'au Bois. Au retour, dans l'escalier, elle fut prise d'une attaque.

« Sans un moment d'espérance, mais heureusement sans douleur, cette âme si pure et si bonne me quitta en me disant : « Mon bon Alfred, je ne souffre pas. » Seule et dernière consolation... »

Le plus proche parent d'Alfred de Vigny, M. de Pierres, s'occupera des obsèques. A partir de ce moment on voit surtout Vigny essayer, sans trop de succès, de fermer sa porte aux importuns. La vie le quitte et les vivants — les vivantes surtout — lui apportent des nostalgies qui ajoutent à ses tourments.

En vain Éliisa Le Breton, devenue la générale Douay, mère d'une petite fille, au reste répudiée par son mari, voudrait le revoir, dépose chez lui des biscottes... Il écarte même Alexandrine du Plessis. Ne comprenant pas qu'il est perdu, elle lui a écrit sur un ton léger. Qu'elle s'abstienne donc de venir lui parler de papotages mondains, de bals. Il n'est plus réellement occupé que de ses dispositions testamentaires et des instructions à donner au

fidèle Louis Ratisbonne pour la publication de ses œuvres posthumes.

Les mêmes réflexes finiront par jouer à l'égard d'Augusta. Déjà il lui écrivait : « Ah! mon Dieu, dans quelle langue faut-il donc t'écrire pour que tu comprennes l'état de douleur et de faiblesse où je suis. » Elle peut venir le voir, à présent que Lydia n'est plus là, mais à condition qu'Esther et sa fille qui le soignent après avoir tant soigné Lydia ne puissent se douter de rien. Il l'affuble d'un nom d'emprunt et la fait passer pour une de ses aristocratiques nièces. Il lui permet de rares visites vers neuf heures du soir, toujours sur rendez-vous, afin d'éviter des rencontres avec les véritables cousins et cousines que la maladie fait accourir...

Mais bientôt il ne supporte même plus Augusta.

« 25 février 1863. — Mercredi. — Eh bien! donc — à vendredi, mon amie, mais point de vin de Bordeaux. — Il ne faut pas ajouter au supplice de Tantale, ce serait trop cruel.

...

« A quoi bon me faire mal pour des puérités? J'entends toujours le gémissement de Lord Byron :

*Implora pace!*

« J'implore aussi la paix. — Je ne peux empêcher les *affaires de la tombe* qui me poursuivent jusque dans mes rideaux. Mais que du moins des affaires imaginaires et des désirs qui ressemblent de ta part à des reproches ne viennent pas m'attaquer et me piquer de leurs pointes. Ne m'écris pas, je t'en prie, sur les choses auxquelles je ne peux rien.

« Je suis *triste jusqu'à la mort*, n'augmente pas cette tristesse par des lettres de plaintes... »

Le 24 août, un mois avant sa mort, il la pria de le laisser « vivre en Trappiste ». Il lui recommande « ce grand art que Confucius nomma : *le perfectionnement de soi-même et des autres* ». C'est déjà un dialogue d'outre-tombe : les vivants et les morts n'ont plus rien en commun, plus rien à se dire.

Or, cela recouvre un drame : la vivante était enceinte. A cette nouvelle, Vigny avait réagi par une lettre assez



dure, où il lui disait en substance de ne pas compter sur lui, tout en se déclarant prêt à « subvenir à quelque accident de votre vie ». Et il lui avait fait tenir une somme d'argent.

Que faut-il penser? Nous n'en savons rien. Les personnages ont emporté leur secret dans la tombe. Il n'est pas impossible de supposer qu'Augusta ait voulu imposer un mariage à un homme trop près de sa fin. L'enfant, un fils, mis au monde le 28 octobre 1863, aurait donc été conçu fin janvier début février, soit peu après la mort de Lydia, à l'époque où Augusta vient faire de rares visites rue des Écuries-d'Artois. Mais, si elle vient ainsi chez Vigny, et sur convocations écrites, n'est-ce pas qu'il est trop malade pour se rendre chez elle? En admettant même la possibilité physiologique pour un homme de soixante-six ans, atteint d'un cancer à sa dernière période d'évolution, et sous-alimenté depuis dix-huit mois, de devenir père, on ne peut imaginer l'acte se passant rue d'Artois, en raison de la présence des deux gardes dont Vigny était si soucieux de ménager les sentiments.

On serait donc conduit à admettre que Vigny, profitant d'une accalmie, se traînait chancelant rue du Colisée? Tout est possible. Pourtant, si Vigny avait été capable d'aller rue du Colisée, il n'aurait guère fait venir Augusta chez lui!

Augusta mourut célibataire, bien qu'elle se prétendît veuve d'un mythique Antoine Bouvard, ce qui lui permettait de se faire appeler M<sup>me</sup> Bouvard. A cette époque, les mères non mariées n'avaient pas droit, comme maintenant, au titre de Madame <sup>148</sup>.

*Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau...*

Ce cri de Hugo, la vieillesse de Vigny ne semble pas tout à fait le ratifier. Rien ne s'éloigne, les masques et les couteaux sont toujours là, mais, si sauvage que soit le cœur, il ne peut plus vivre selon cette dure loi. Plutôt que de nous quitter, soudain nos passions, avec leurs objets devenus dérisoires, nous font horreur.

Elles ne sont plus que d'intimes et tenaces ennemies,



qui ne veulent pas se résigner. On a beau leur parler de Confucius, elles se cramponnent encore à nous, sans vouloir comprendre que nous ne pouvons plus rien pour les satisfaire, et que leurs importunités ne font que nous humilier en vain.

Comme il l'écrivait à Augusta, Vigny était triste. Il n'était pas du tout content à l'idée qu'il allait mourir. Il avait le sentiment qu'il n'avait pas donné son œuvre essentielle. La vie avec ses tâches, ses heurts, ses révolutions, ses passions, n'avait fait que le déranger. Maintenant, c'était la mort qui le dérangeait, avec son noir cortège de cousines de province et d'ecclésiastiques, et qui venait le priver des dernières années sur lesquelles il avait tant compté, où il aurait vécu du vin de sa vigne, sans plus de Lydia à soigner, et où enfin le grand Symbole, le grand Mythe, aurait pu se manifester dans toute sa splendeur, pour l'illumination des races futures...

Alfred de Vigny à Charles Baudelaire, 27 janvier 1862 :

« Depuis le 30 décembre, Monsieur, j'ai été très souffrant et presque toujours au lit. Là je vous ai lu et relu, et j'ai besoin de vous dire combien de ces Fleurs sont pour moi des Fleurs du Bien et me charment. Combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir imposé ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné par je ne sais quelles émanations du cimetière d'Hamlet. Si votre santé vous permet de venir voir comment je m'y prends pour cacher les blessures de la mienne, venez mercredi 29 à quatre heures. Vous saurez, vous verrez, vous toucherez comment je vous ai lu; mais ce que vous ne saurez pas, c'est avec quel plaisir je lis à d'autres, à des poètes, les véritables beautés de vos vers encore peu appréciés et trop légèrement jugés <sup>149</sup>...

« On se méprend presque toujours sur soi. Sans vous connaître encore, il me semble qu'en beaucoup de choses vous ne vous prenez pas assez au sérieux vous-même. Ne jetez pas ainsi au hasard votre nom, votre rare talent, vos actions, vos lettres et vos propos, et surtout *venite ad me*. »

Baudelaire vient et la conversation se prolonge trois heures, bien que souvent Vigny soit obligé de s'inter-

rompre au milieu d'une phrase, se lève, marche à grands pas en se frappant le côté. Les deux poètes, écrit M. John Charpentier, « se sont découverts sur les cimes cette parenté idéale, auprès de laquelle l'autre, qui n'est qu'un effet du hasard aveugle, apparaît comme une grossière illusion ». Rien n'est plus touchant que de voir Baudelaire par la suite essayer de témoigner sa sollicitude, recommander certaines recettes, certaines gelées de viande... Les deux poètes ne s'en sont pas moins connus trop tard, et pour l'un et pour l'autre. Peut-être un auteur doit-il savoir éviter que les contemporains ne l'oublient, afin seulement qu'il soit permis à ceux qui relèveront le flambeau de venir à lui.

## L'Esprit pur.

Au cours de sa dernière maladie, Vigny s'est efforcé de compléter ses *Poèmes philosophiques*. Il date du 2 avril 1862 cette strophe du *Silence*, qui fait figure d'une sorte de paraphe ajouté au *Mont des Oliviers*. Dernier soubresaut du héros romantique? Apostrophe nietzschéenne? L'homme, ce paria, se fait contempteur. Antony, fils naturel, n'écrasait sous son mépris que la société. Vigny, rongé par le cancer, écrase le ciel.

Il écrit à Louis Ratisbonne : « Je suis accablé des lassitudes de cette lutte contre le vautour que Prométhée m'a légué. Il me dévore avec une cruauté inouïe. »

A Dieu, qui l'a laissé dans les ténèbres, il écrit :

*S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures,  
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté;  
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,  
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,  
Le juste opposera le dédain à l'absence  
Et ne répondra plus que par un froid silence  
Au silence éternel de la Divinité.*

Depuis sa méditation de vingt ans, une certaine négation, chez Vigny, n'a fait que se confirmer. Mais, en regard, va se dresser l'affirmation.

N'insistons guère sur le poème intitulé *Les Oracles*, daté de février et mars 1862.

On peut en conseiller la lecture aux fervents de Vigny qui auront, à travers ces pages, suivi les cheminements de sa pensée politique. On y retrouve Louis-Philippe sous

le nom d'Ulysse, et le thème contestable de *La Maison du Berger* : l'antiparlementarisme. En s'en prenant de la sorte aux hommes politiques, Vigny a-t-il voulu exhaler, vingt ans après, ou presque, une tenace amertume contre le comte Molé? Ou, ce qui serait plus intéressant, avait-il vu le régime plébiscitaire menacé du même écroulement que la monarchie de Juillet? Dans son *Post-scriptum*, il réaffirme le symbolisme du cristal et du diamant, et la conscience,

*Qui, jugeant l'action, régit la Liberté.*

A demi-satire, à demi-diattribe, en tout cas dépourvu de résonance poétique, ce codicille ne s'imposait pas. Vigny n'est pas Juvénal.

Avec *L'Esprit pur*, daté du 10 mars 1863, Vigny nous a laissé son testament, sous la forme d'une sorte d'auto-portrait littéraire. C'est incontestablement un des plus beaux poèmes qui soient sortis de sa « plume de fer » et il est dans toutes les mémoires, ce qui nous prouve qu'en dépit de l'âge et de la maladie mortelle, le poète n'avait rien perdu de son génie, à condition de savoir rester dans ce qui constituait pour lui la voie royale.

C'est probablement sa vérité humaine qui fait le prestige permanent de cette œuvre, comme celui des stances d'amour de *La Maison*. Car, à vrai dire, en relisant ce poème célèbre, si achevé dans la forme, on se surprend à trouver son sujet plutôt banal. Depuis Charles d'Orléans et Marguerite de Navarre, nombreux sont ceux qui, même nés près du trône, ont cru à la supériorité de la lyre. Vigny n'était pas né prince et il a un peu l'air, après Gutenberg, de découvrir l'imprimerie.

La qualité véritable de *L'Esprit pur*, c'est peut-être un certain caractère de *poème naïf*. Aux portes du tombeau, Vigny retrouve l'impulsion première de son adolescence, celle du *peintre naïf* du *Bain d'une Dame romaine*. Demi-naïveté qui, chez lui, n'exclut pas la majesté verbale.

Nous savons maintenant que *L'Esprit pur* n'est pas une conception sortie tout armée du cerveau du poète. Le titre primitif était, nous apprend M. Guillemin : *Le*

*Musée idéal.* Le thème de l'Esprit pur, emprunté à *La Maison*, est donc venu se surajouter.

Mais il y a plus. La première version, toujours d'après le manuscrit étudié par M. Guillemin <sup>150</sup>, était écrite à la première personne :

*Si l'orgueil prend mon cœur quand le peuple me nomme  
Que de mes livres seuls me vienne la fierté*

Dans la version définitive Vigny a écrit : « Si l'orgueil prend *ton* cœur... etc. » Puis, pour légitimer la chose, il a rajouté la dédicace *A Éva*. A-t-il agi ainsi simplement parce que cela « faisait mieux » ? C'est possible. Nous croyons que cela va plus loin.

En effet, Vigny s'interroge. Qu'a-t-il fait de sa vie ? Finalement, il rend compte. A qui pourrait-il bien rendre compte ? Il n'a pas de descendants. Lui sait qu'il est un raté. En vingt ans de silence obstiné, de patience studieuse, il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait vraiment : le maître-mot de toutes choses. Récusant le Dieu des anciens âges il n'a pas vu se manifester à lui, comme il l'avait espéré, le Dieu des temps futurs.

Il y a une autre personne qui sait qu'Alfred-Victor de Vigny est un raté, qui l'a toujours su, et qui continue à le professer dans l'au-delà, c'est M<sup>me</sup> Léon de Vigny sa mère. Alfred était bien doué, mais un peu stupide. Il aurait pu devenir général, ou ambassadeur, ou ministre. Il n'a rien voulu entendre, fait un mariage idiot, couché avec des actrices, et rimailé.

Certains jugeront nos propos fantaisistes. Jusqu'à un certain point, ils le sont, rien ne les étaye, ils relèvent de l'imagination. Mais l'imagination ne trompe pas *toujours*, surtout lorsqu'on a fini par bien connaître ses personnages. Ce qui est certain, c'est qu'on ne saurait sous-estimer l'importance de la mère dans la vie intérieure de ce fils. Et la mort d'un homme, n'est-ce pas toujours un peu le retour dans le giron... Il n'est pas douteux non plus que M<sup>me</sup> de Vigny, qui connaissait, comme remède à la folie qui la guettait, uniquement la raison pratique, a été aussi ignorante de l'âme de son fils qu'une mère peut



l'être et, rapportant tout à ses points de vue à elle, lui a donné un sentiment permanent de culpabilité.

Ainsi, *L'Esprit pur* nous apparaît avant tout comme une tentative ultime d'auto-justification adressée à cette Èva intraitable que fut Marie de Vigny. Alfred est passé à côté de son destin de penseur, de réformateur religieux et social. Mais il restera tout de même quelque chose de lui : ces poèmes qui valent bien des tableaux de musée, qui *sont* des tableaux de musée.

Si *L'Esprit pur* continue à aller au cœur des innombrables écoliers de France qui le récitent, c'est que dans sa confrontation du passé et de l'avenir, on ressent, même inconsciemment, qu'il constitue à la fois un acte de fierté et d'humilité. Vigny nous dit : « Je n'ai pas fait ce que je voulais mais je n'ai pourtant pas perdu tout mon temps et j'ai œuvré dans la bonne voie. » Il nous dépeint le passage du temps patriarcal de la féodalité à celui de l'instruction généralisée, celle-ci pouvant seule rendre possible l'avènement de l'art et de la beauté. Quand on considère les foules qui envahissent aujourd'hui les musées, la vogue des éditions d'art, on se dit que Vigny ne fut pas si mauvais prophète.

Que Vigny n'ait pas réussi à formuler ce que nous avons désigné comme « le troisième mythe », c'est évident. Sinon il ne se serait pas rabattu sur le concept d'un avènement de l'Esprit pur concrétisé par l'ÉCRIT, qualifié de VISIBLE SAINT-ESPRIT. Après tout l'écrit, comme la langue d'Ésope, est susceptible d'apporter le meilleur ou le pire...

Il y a là une profession de foi, en tout cas hermétique, laquelle, pour la plupart, n'aura aucun sens et, pour quelques-uns, en aura probablement trop... Vigny doit-il être considéré comme ce qu'il est convenu d'appeler : un *grand initié*?

Nous confessons que nous n'en savons rien, pour la raison suffisante que nous ne savons nullement ce que représente cette initiation-là. L'ennui, avec l'ésotérisme, c'est qu'on ne peut pas aller à lui, il faut qu'il vienne à vous. Et, si vous ne paraissez pas conforme au type, on vous laisse avec vos perplexités <sup>151</sup>.

*L'Esprit pur* contient-il un message codé? Si oui, pouvons-nous le décrypter?

N'hésitons pas, pour ce propos, à casser vers et strophes, mais respectons les mots *en lettres capitales*. Cela donne : « Le pur tableau des titres de l'ESPRIT. Son règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde!... L'ÉCRIT, L'ÉCRIT UNIVERSEL, parfois impérissable, que tu graves au marbre ou traces sur le sable. Colombe au bec d'airain! VISIBLE SAINT-ESPRIT! »

Observons cette gradation : *Esprit, Pur Esprit, Visible Saint-Esprit*, personnifié par la plume, identifié à la colombe, symbole, comme chacun sait, du Saint-Esprit. On ne saurait nier qu'il y a bien là un appel à la Troisième Personne de la Trinité.

Faut-il en conclure qu'Alfred de Vigny avait adhéré à un système de pensée considéré comme hérétique? On ne saurait tout à fait exclure cette hypothèse, bien qu'elle n'emporte guère notre propre adhésion.

Dissipons tout de suite un malentendu possible : il ne s'agit pas de *spiritisme*, bien qu'à cette époque le spiritisme ait fait fureur. A *Marine Terrace*, à *Hauteville House*, chez Victor Hugo, les tables tournaient avec empressement. Encore aujourd'hui, les tables convoquent le plus aisément du monde l'esprit de Victor Hugo. Malheureusement, les propos ainsi recueillis ne sont jamais que des niaiseries bien indignes de leur auteur supposé. Cette mésaventure n'atteint pas Alfred de Vigny et il n'y a absolument rien qui puisse le faire soupçonner de s'être adonné, de près ou de loin, au spiritisme.

Mais son aventure spirituelle n'exclut pas formellement son appartenance, sous une forme ou sous une autre, à l'initiation. Faute de lumières, nous l'avons dit, il ne nous est pas possible de nous prononcer. Mais enfin, dans la mesure où certaines filiations secrètes existeraient, les étapes historiques seraient représentées par les gnostiques du 1<sup>er</sup> siècle et par leurs héritiers spirituels du moyen âge, Templiers, Albigeois, Cathares.

Que disaient les gnostiques? Principalement qu'ils savaient, comme leur nom l'indique. Teintée de néoplatonisme et de manichéisme, leur doctrine était confuse, s'il est vrai, au dire du *Dictionnaire* de Larousse,

qu'ils se répartissaient en soixante-dix sectes<sup>152</sup>. Il n'y a pas de doute que Vigny, au cours de ses études sur les origines du christianisme, ne se soit penché sur les gnostiques<sup>153</sup>.

Il est beaucoup moins probable que son attention ait été attirée sur les Cathares, sujet alors ignoré, aujourd'hui à la mode, mais qui demeure des plus obscurs.

Des exégètes de Vigny, notamment M. Baldensperger, ont justement souligné l'érudition orientaliste du poète, à laquelle ont concouru des circonstances fortuites, comme son amitié avec Bruguière de Sorsum et Guillaume Pauthier de Censay. Ce dernier servait comme sous-officier dans la compagnie du 55<sup>e</sup> de ligne que commandait Vigny, et l'officier-poète lui confiait le soin de veiller sur la Bible à laquelle il tenait tant. Par la suite, Pauthier s'illustra comme sinologue.

Il est certain que Vigny avait acquis, à une époque où Renan n'avait pas fait son œuvre, bien des connaissances, et qu'il était, si l'on peut dire, un familier de l'hermétisme.

Essayons de donner des points de repère. Si le principal péril que courut le christianisme fut, au iv<sup>e</sup> siècle, l'arianisme, au moins ce combat sur la divinité ou la non-divinité du Christ se livra-t-il ouvertement. Les hérésies dérivées de la gnose ont, au contraire, serpenté sourdement, s'inscrivant comme en filigrane sur l'histoire secrète du moyen âge<sup>154</sup>. Or, ce type d'hérésie a été jugé si dangereux qu'il a paru justifier des représailles d'une férocité incroyable et légitimer, comme dans le cas des Albigeois et Cathares, de véritables génocides. Et les choses ont été si bien faites que la raison suprême au nom de laquelle ces horreurs ont été commises reste inconnue. Le secret des Templiers a brûlé avec eux.

Il est possible assurément qu'un message se soit perpétué à travers les siècles, transmis par de petites sociétés de pensée de caractère ésotérique. Il est possible que Vigny se soit trouvé affilié à un réseau de ce genre. Il y aurait là une explication valable, et à son recul devant la publication de *Daphné*, et à sa volonté de silence. Si une certaine révélation ne peut conduire qu'à des massacres, autant qu'elle reste ésotérique. Jusqu'au jour où le genre humain, mieux instruit et éclairé, sera capable de supporter la lumière sans perdre la vue pour autant.

Il y aurait là l'occasion d'une construction peut-être brillante, mais qui n'aurait qu'une valeur d'extrapolation. Elle ne reposerait sur aucun document concret. Méfions-nous donc. Le chemin qu'a parcouru Vigny, il était assez grand pour le faire tout seul et en mesurer par lui-même les périls, sans qu'on ait à soupçonner l'affiliation à quelque société secrète. Il est possible aussi que par la strophe VIII de *L'Esprit pur*, il ait voulu nous laisser une indication à déchiffrer.

Un poète qui a écrit *Le Mont des Oliviers* n'a besoin de personne pour lui suggérer que, peut-être, l'histoire de la pensée religieuse ne s'arrêtera pas au Golgotha et qu'après la Résurrection et l'Ascension il y a aussi la Pentecôte. La Troisième Personne de la Trinité est, officiellement, prudemment et respectueusement tenue sous le boisseau. Elle semble avoir donné beaucoup d'ennuis. Ne représente-t-elle pas pourtant ce Troisième Mythe pouvant, dans une humanité évoluée, succéder à celui de la Rédemption? Mais quand l'humanité sera-t-elle capable, sans se nuire à elle-même, de considérer, éclairée par le Principe d'Amour et de Lumière, que ni l'amour ni la science ne sont des péchés et que les Fleurs du Mal sont en vérité des Fleurs du Bien?

C'est ainsi que nous paraît pouvoir se dessiner le spiritualisme secret d'un Vigny. Le lecteur appréciera. Le dernier des Grands Songes n'a pu trouver qu'une expression bien approximative, c'est une sorte d'acte de confiance dans l'évolution. Vigny n'a pas découvert dans les éléments que lui fournissait son temps les matériaux nécessaires à la construction du temple qu'il aurait voulu bâtir et pouvoir dédier au grand Principe spirituel, ineffable, innommé, sans visage autre que la Permanence et la Beauté. Mais toute son œuvre essentielle semble appeler l'avènement de l'Ère d'amour et de lumière.

Vigny était un mystique, et nous avons cherché, bien qu'avec prudence, à le serrer au plus près. Mais nous ne pourrons jamais voir en lui ce qu'on appelle un mystagogue. C'est pourquoi il est nécessaire de reconstituer ses derniers jours et d'en bien saisir la vérité.



Il a mis ses affaires en ordre et son dernier testament est du 6 juin 1863<sup>155</sup>. Il laisse sa propriété littéraire à Louis Ratisbonne et son bien temporel à M<sup>me</sup> Louise Lachaud, née Ancelot. Ce legs a pu faire croire que Louise Lachaud était sa fille. A notre avis le texte du testament, maintenant connu, achève de démontrer qu'il n'en est rien. Non seulement Louise Ancelot n'était pas, comme on l'a cru, la filleule de Vigny, mais elle n'est pas non plus la véritable destinataire du legs!

« Celle des conditions à laquelle j'attache la plus haute importance est que Louise Lachaud, maîtresse absolue de ma terre du *Maine-Giraud* (Charente), soit qu'elle la conserve et l'habite, soit qu'elle la vende, en partage également la valeur et tous les avantages entre Georges, son fils, mon filleul, et Thérèse, sa fille, qui ne m'est pas moins chère. Qu'il en soit de même relativement aux parties du legs susceptibles de partage. »

Vigny était donc le parrain non pas de Louise mais de son fils, qui se trouve être, avec sa sœur, le vrai bénéficiaire du legs. Le notaire aura représenté à Vigny les inconvénients et difficultés pouvant résulter d'un legs fait à des enfants mineurs, c'est pourquoi il est ostensiblement adressé à leur mère mais, moralement, il s'agit d'un fidéicommiss.

Vigny avait toujours regretté de n'avoir pas d'enfant et il en était venu à considérer Georges Lachaud comme son fils adoptif. Cette clause testamentaire semble avoir été étudiée juridiquement de très près.

Trop de personnes pensent à l'âme d'Alfred de Vigny, et à son salut. Même Louise Lachaud n'y pense pas comme il faudrait. Il la morigène : « Vous employez tout ce que vous avez de forces à demeurer pour toujours enfermée dans la naïveté du couvent... » Déjà il avait dû défendre Lydia contre de pieuses personnes, voisines et un peu parentes, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> d'Orville : elles épouvantaient la malheureuse, devenue presque tout à fait aveugle, par leurs descriptions de l'enfer. Afin de mettre un terme à ces folies, il écrira à une autre parente, M<sup>me</sup> de Saint-Maur, cette belle lettre à la fois mesurée et indignée :



« Dans la simplicité de ces honnêtes personnes il n'entre pas assez d'idées saines et véritablement graves. Elles ne considèrent pas qu'un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées philosophiques, théologiques et théosophiques, qu'il a étudié à fond toutes les doctrines et les théodicées antiques et modernes et que, s'il veut bien ne pas les exprimer et les développer dans des livres, ni même dans des conversations passagères, c'est parce qu'il ménage la faiblesse égoïste de pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer des conditions, comme pour un acte de notaire » (octobre 1862).

Est-ce à ces dames d'Orville que nous devons le sursaut qui dicta la strophe du *Silence*? Ou au Père Gratry? A cette époque, la fin prochaine d'un académicien n'aurait su laisser indifférent le haut clergé. Vigny a reçu la visite courtoise de l'archevêque. Au Père Gratry de livrer l'assaut. On n'imaginerait pas les choses qu'il écrit! Vigny lui a condamné sa porte : « Il ne convient pas que nous confondions les deux questions de la destinée du ciel et des élus de l'Académie... » Cette rebuffade ne décourage pas un zèle qui nous semble bien peu apostolique et dont les expressions sont même choquantes : « Comment peut-on perdre le précieux temps de la maladie en ne l'employant pas à la régénération religieuse! Et la régénération religieuse de l'âme, je l'ai scientifiquement constaté dix fois, *très souvent* régénère le corps ou du moins le ranime, le guérit pour longtemps. » Et de donner à méditer un étrange passage attribué à Bossuet : « L'acte du chrétien qui se donne tout entier à la Vierge, cet acte livre tout l'homme à Dieu, son âme, son corps, toutes ces pensées, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs, jusqu'au moindre linéament, tous ses os, jusqu'à l'intérieur, jusqu'à la moelle! »

Nous voici loin de l'Esprit pur! Le dernier combat se livre contre l'ineptie.

Cependant, M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> d'Orville étaient bien inquiètes. Elles n'osaient plus affronter directement le malade et elles se désolaient de le voir soigné par deux femmes, très dévouées assurément, mais, hélas! de religion protestante, et ne recevant guère la visite que de ce « brave Juif » Louis Ratisbonne. « Elles guettaient, écrit Léon Séché, l'instant psychologique <sup>156</sup>. » Vigny ne voulut pas les peiner et accepta de voir un prêtre qu'il connaissait de longue date, l'abbé Vidal, curé de Bercy, dont il avait su estimer la foi simple.

Il lui parla des origines de sa famille, de ses traditions religieuses, de son oncle trappiste, du chanoine de Baraudin dont il avait hérité la bague.

— Monsieur de Vigny, lui dit le bon prêtre, je pars un de ces jours pour un assez long voyage, et je ne veux pas partir sans vous avoir donné l'absolution.

Vigny lui tira son bonnet, lui parla, dit : « Je suis catholique, je meurs catholique. » Le prêtre lui donna l'absolution. Sur quoi Vigny lui prit la main, l'attira à lui, l'embrassa, lui dit :

— Ah! monsieur l'Abbé, quelle bonne action vous venez de faire!

« Je n'oublierai jamais, écrivit l'abbé Vidal, cette parole et le ton dont elle fut prononcée. » Elle est digne, en effet, de l'auteur de *Servitude et grandeur militaires*.

Quinze jours plus tard, le 17 septembre 1863, mourait Alfred de Vigny. Il y eut peu de monde à son enterrement et il n'avait pas voulu de discours. Il repose au cimetière Montmartre. Il ne fut pas un libre penseur au sens où généralement on l'entend. Son âme était profondément croyante. Il y avait en lui du réformateur. Mais les vrais réformateurs ne sont jamais effleurés par le doute et n'ont pas le sens du ridicule. L'esprit critique, chez Vigny, nuisit à l'accomplissement de sa vraie mission morale. Au reste, son siècle, déchiré entre le matérialisme pseudo-scientifique et la religiosité pseudo-théologique, ne concevait pas le spiritualisme comme pouvant avoir une existence en soi.

Ceux qui virent passer le convoi funèbre purent croire qu'on enterrait un représentant du passé, un homme d'un

autre âge. Pourtant, Vigny n'avait dans le XVIII<sup>e</sup> siècle que ses racines. Il n'était pas en deçà de son temps, mais loin en avant, peut-être encore bien en avant du nôtre.

Dans son *Cours familier de Littérature*, Lamartine adressa à Vigny un noble et vibrant adieu, tandis que Sainte-Beuve achevait de l'ensevelir sous une forte pelle-tée de terre. Le fauteuil académique d'Alfred de Vigny échut à l'auteur dramatique Camille Doucet. Par une ironie du sort, celui qui accueillait le récipiendaire n'était autre que Jules Sandeau! Ce dernier se tailla un succès avec la formule suivante : « Vous regrettiez tout à l'heure, Monsieur, de ne pas avoir vécu dans la familiarité de M. de Vigny. Consolez-vous, M. de Vigny n'a vécu dans la familiarité de personne, pas même de lui! »

Mais qui se souvenait encore? Peut-être Sandeau lui-même avait-il oublié? Après tout, il n'avait jamais vraiment aimé Marie Dorval, commode pour lui payer son loyer en attendant le mariage bourgeois dont il avait dessein et qui assurerait sa carrière. Stello n'aura pas eu de chance sous la Coupole!

Mais son appel à la postérité ne restera pas vain <sup>157</sup>.

## Post-scriptum.

Ce livre doit faire apercevoir trois époques dans la vie créatrice d'Alfred de Vigny. La première est celle de l'appel, de la vocation; la deuxième celle de la confrontation avec le siècle; la troisième est celle des grands songes. Chacune comporte des tâtonnements, des réussites, des sommets. Et puis il y a une quatrième période, qui cesse d'être créatrice, parce que la vie intérieure se concentre sur une sorte de recherche de l'ineffable et de l'irrévélé.

Le sommet de la première période, c'est le poème de *Moïse*, où se préfigurent les Grands Songes. Celui de la seconde est *Servitude et grandeur militaires* et, dans l'ordre poétique, *La Mort du Loup* et *La Colère de Samson*. Tous les *Poèmes philosophiques* ne font pas réellement partie de la famille des grands songes, mais ceux qui en font partie portent en eux du sublime. On peut avoir ses préférences, mais on ne peut guère les classer par ordre de mérite. La tâche du biographe ne pouvait guère être que de rechercher dans la vie du poète leurs sources et leur genèse.

Les plans ont toujours quelque chose de fallacieux. J'avais écrit ici : « Actualité d'Alfred de Vigny. » Je ne remplirai pas cette case. Il vaut mieux laisser quelque chose à faire au lecteur. L'actualité de Vigny, on peut la trouver tout au long de ces pages.

La raison essentielle qui me conseille de m'en tenir là, c'est que Vigny est justement trop actuel. Il ne convient pas de prolonger une biographie par un essai où l'on finirait par tomber dans l'allusion contemporaine! Vigny lui-même, à cet égard, donne un grand conseil de sagesse

lorsqu'il déclare au marquis de La Grange qu'il a entendu, dans *Servitude*, évoquer l'armée de la Restauration et rien d'autre. Pour cette raison, il aurait voulu, à ce livre, « donner des cheveux blancs ». Ne lui donnons donc pas les cheveux gris de notre temps, où le service de la patrie ne semble plus fait que de cas de conscience!

Les autres sujets d'angoisse évoqués par Vigny, poète du *tourment d'être*, ne sont nullement démodés, qu'il s'agisse de la solitude du conducteur d'hommes, de la guerre des sexes, de l'angoisse métaphysique du chrétien, de l'adaptation des êtres à la permanente révolution industrielle et technique.

Ce qu'on peut peut-être observer, c'est que la prodigieuse accélération de toutes choses à laquelle nous assistons nous rend tous, bon gré mal gré, plus ou moins évolutionnistes. Des querelles des Anciens et des Modernes ne seraient plus guère concevables aujourd'hui. Il y a d'une part la perspective des siècles, d'autre part, l'avenir se fait *prospective*. Nous pensons que cette nouvelle terminologie ne déplairait pas à Vigny, dont la pensée fut si riche de pressentiments. Dans un monde où rien n'est plus figé, son spiritualisme évolutif et dépouillé ne saurait constituer, cent ans après sa mort, un objet d'effroi, bien au contraire.

Et puis, nous répéterons toujours avec lui :

*Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.*



# ANNEXES



# 1.

## Les papiers d'Alfred de Vigny.

Soit au cours de sa vie littéraire, soit pendant les années de la retraite contemplative, Vigny n'a cessé de prendre des notes et d'accumuler des papiers. Si en 1832 il avait brûlé des œuvres de jeunesse, ce geste ne se renouvellera pas. Quand il fut atteint par la maladie il ne se sentit sans doute pas la force de faire un tri.

Une anecdote peut donner l'idée du volume de ces documents. En 1856, Vigny veut faire une recherche dans une caisse juchée sur le haut de sa bibliothèque. Elle est si lourde que, faisant un faux mouvement, elle lui échappe et vient s'écraser sur lui. Il a le visage en sang et devra garder la maison quelque temps jusqu'à cicatrisation de ses blessures.

Après la mort de Lydia, et peu avant la sienne, Alfred de Vigny rédigea, le 6 juin 1863, un testament par lequel il léguait son bien à Louise Ancelot-Lachaud. Toutefois, la propriété littéraire de ses œuvres allait à Louis Ratisbonne. « Œuvres littéraires qui ont été publiées jusqu'à ce jour », spécifiait-il. Cela devait certes s'entendre des poèmes parus dans la *Revue des Deux Mondes*. Les papiers se trouvant au domicile du poète allèrent donc à la famille Lachaud.

Cependant, Louis Ratisbonne se trouvait également possesseur de nombreux inédits dont il tira le *Journal d'un Poète*. Il est probable que Vigny les lui avait remis directement et que s'il avait agi ainsi c'est qu'il envisageait leur publication<sup>158</sup>. Il y eut donc en fait deux fonds, le fonds Ratisbonne et le fonds Lachaud. Ce dernier, par filiation, devint la propriété de M. Marc Sangnier. C'est en fin de compte à son fils, M. Jean Sangnier, que doit aller notre reconnaissance pour la publication de ces inédits, dont il nous retrace l'histoire dans son introduction.

Il nous fait comprendre que, si des documents aussi précieux ont dormi pendant trois générations, c'est que les scrupules de consciences chrétiennes entraient en conflit avec le devoir de ne pas étouffer ce qui était sorti de la plume d'Alfred de Vigny.

M. Jean Sangnier a tranché ce nœud gordien en discriminant entre « ce que Vigny appelle lui-même *littérature volontaire* par opposition à la *littérature involontaire*, notes personnelles ou correspondances qui ne prétendent pas être une création littéraire ». On comprend fort bien cette distinction, mais sans se dissimuler qu'elle rend aléatoire la tâche du biographe. Car c'est un fait exprès que lorsqu'une fuite vient à se produire elle porte toujours sur l'anecdote à caractère croustillieux. Si nous savions le vrai des rapports de Vigny avec M<sup>me</sup> Ancelot ou Mrs Holmes sa mémoire ne s'en porterait pas plus mal, alors qu'une curiosité universelle a été créée autour des thèmes : Vigny érotomane, ou indicateur de police!

Quant à Louis Ratisbonne, il pouvait, vu les termes du testament de Vigny, ne se sentir obligé, *stricto sensu*, qu'à la publication des *Poèmes philosophiques*. Pourquoi les intitula-t-il *Les Destinées*? Le 16 septembre 1861, Vigny rédigeait un testament littéraire à l'intention de Lydia ou de ses héritiers. Il écrivait :

« Si je cessais de vivre avant que le volume nouveau de mes poèmes philosophiques fût complet à mes yeux et digne d'être publié, on ajouterait seulement au volume de mes *Poèmes antiques et modernes* une troisième partie sous le titre de *Poèmes philosophiques*, livre (ou partie) composé des poèmes déjà imprimés dans la *Revue des Deux Mondes*. Ce troisième livre commençant par : *La Maison du Berger...* et finissant par *Les Destinées* <sup>159</sup>. »

Avait-il changé d'avis ou Ratisbonne suivit-il sa propre inspiration? Quoi qu'il en soit, il est probable que Vigny ne lui aurait pas remis les cartons contenant son *Journal*, ni le carton *Daphné* s'il n'en avait pas désiré la publication posthume. On s'explique mal ce qui retint Ratisbonne de publier *Daphné* et ce qui le fit donner du *Journal* de simples extraits, dont les dates sont souvent erronées.

En 1890, les documents étaient encore au complet chez Louis Ratisbonne, où MM. Paléologue et Dorison purent les consulter. M. Dorison notamment releva une copie des principaux passages inédits du *Journal*. C'est cette « copie Dorison » qui servit de base à M. Baldensperger pour son grand travail. L'édition Conard du *Journal*, toutefois, s'arrêta au tome I<sup>er</sup> c'est-à-dire à l'année 1841.

Lorsque je préparais mon premier ouvrage sur Vigny, M. Bal-

densperger voulut bien m'ouvrir ses dossiers et je puisai dans la fameuse « copie Dorison » bien des enseignements et la possibilité de citations inédites que je signalai alors d'une astérisque. Cette astérisque n'aurait plus de raison d'être aujourd'hui qu'existe l'édition de La Pléiade, publiée d'abord en 1948, et où M. Baldensperger a pu présenter enfin un *Journal* à peu près complet et surtout, cette fois, établi suivant une chronologie rigoureuse.

Dans cette édition, ne figurent pas toutefois les textes inédits apportés ultérieurement, en 1955, par M. Guillemin, en 1958, par M. Jean Sangnier.

Il y eut donc, dans des conditions obscures, après la mort de Louis Ratisbonne, dispersion des manuscrits de Vigny qu'il détenait.

Heureusement, son gendre, M. Étienne Trefeu, avait pris une copie de *Daphné* et c'est cette copie, jointe à quelques pages du manuscrit que M. Trefeu avait conservées par devers lui, qui permit la publication de l'œuvre. Celle-ci fut assurée en 1913, à la Librairie Delagrave, par les soins de M. Fernand Gregh. Il y joignit l'ensemble des notes extraites du carton *Daphné* (qui se retrouvent aujourd'hui à leurs dates dans le *Journal*).

On peut regretter que l'édition de La Pléiade n'ait pas reproduit, au moins en partie, la préface de Fernand Gregh, non plus qu'une note sur *Daphné* de Louis Ratisbonne. Les fervents de Vigny se reporteront donc avec fruit à l'Édition Delagrave. On y apprend que Vigny songea longtemps à une refonte de *La Deuxième Consultation* sous la forme d'un roman qui se serait appelé *Christian*. A travers le personnage d'un jeune Israélite désireux de se convertir, aurait été étudiée la situation du christianisme au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce projet n'est pas authentifié par les écrits qui nous sont parvenus, il est possible que Ratisbonne l'ait recueilli oralement lors de ses entretiens avec Vigny. Il semble donc bien que le poète désirait que *Daphné* fût publiée après sa mort et on s'explique mal les raisons qui firent hésiter Ratisbonne.

Vigny semble avoir cumulé les inconvénients d'avoir des héritiers et de n'en pas avoir. Par suite de tractations qu'on peut soupçonner, les papiers du fonds Ratisbonne se trouvent à présent çà et là de par le monde entre les mains de collectionneurs d'autographes qui n'ont rien fait pour les communiquer. C'est grâce à M. Trefeu et à M. Dorison que l'œuvre posthume inédite détenue par Louis Ratisbonne a été sauvée.



Il est donc probable que nous avons maintenant, pour reprendre la distinction faite par M. Jean Sangnier, l'ensemble des écrits de Vigny relevant de la « littérature volontaire ». Il n'en va pas de même de ce que le temps a pu épargner d'écrits plus personnels, ou de correspondance. On ne peut s'élever contre cette distinction, je la faisais en quelque sorte moi-même dans l'avant-propos de mon premier livre, paru en 1939. Tout de même, il y a maintenant cent ans que disparaissait Alfred de Vigny. Or, l'usage s'est plus ou moins établi de limiter les réticences qu'impose le souci de certaine discrétion à une période de cinquante ans, suffisante pour que les générations en cause appartiennent à l'histoire. Souhaitons donc de nouvelles précisions. J'écrivais en 1939 : « Les temps ne sont pas venus d'écrire une biographie complète d'Alfred de Vigny. Viendront-ils ? » Constatons que les temps ont bien voulu répondre en grande partie à notre appel. C'est un encouragement à leur demander un nouvel effort.

## 2.

### La noblesse de Vigny.

Sainte-Beuve a été le premier à jeter la suspicion sur les origines de celui qu'il appelait d'un air entendu « le gentilhomme <sup>160</sup> ». Une tradition s'est ainsi créée selon laquelle Vigny, soi-disant féru de sa noblesse, descendait en réalité d'une famille obscure et pauvre alors qu'il la prétendait ruinée par la Révolution. Le bon sens répond : en dépit des exagérations de M. de Vigny le père, si les parents d'Alfred avaient été des imposteurs, comment expliquerait-on leurs relations, attaches et parentés dans l'aristocratie dite du faubourg Saint-Germain, et le fait qu'Alfred, dès 1814 et à dix-sept ans, ait été admis dans la Maison du Roi? Du moment que les Vigny étaient reconnus par un certain milieu comme en faisant partie, il ne devrait pas y avoir à chercher plus loin.

Cependant, les biographes successifs ont fait crédit aux insinuations malveillantes et M. Baldensperger lui-même n'est pas tout à fait sans reproche à cet égard.

M. Émile Lauvrière a consacré une étude à la question et s'appuyant sur les recherches de M. Ernest Dupuy et les siennes propres, en arrive à nier que Vigny eût droit au titre de comte. De même, pour M. Lauvrière, le grand-père maternel de Vigny n'était ni marquis ni amiral. En effet, le contrat de mariage de sa fille le désigne comme « sieur de Baraudin ». M. Lauvrière oublie qu'on est alors en Révolution et que la Constituante vient d'abolir la noblesse et les titres. Quant à l'amiral, il n'était pas amiral, mais chef d'escadre. On sait bien que de longue date il n'y a plus d'amiral en France, ce terme signifiant chef suprême des forces navales. Le titre d'amiral donné aux chefs d'escadre de l'Ancien Régime était une appellation de courtoisie qui a persisté jusqu'à nos jours, où le grade le plus élevé est vice-

amiral d'escadre (sauf l'exception constituée par le cas de Darlan qui se fit « Amiral de la Flotte »).

En ce qui concerne Alfred de Vigny, il a porté le titre de comte sur la recommandation de son père. Si ce dernier a dit à son fils de prendre le titre de comte, c'est que le dernier marquis de Vigny était sans héritier et qu'Alfred était le dernier descendant mâle de la branche cadette.

Cependant M. Lauvrière, ne trouvant pas de preuve de parenté entre la branche aînée et la branche cadette, en conclut qu'il s'agissait de deux familles différentes. Mais il n'y a pas de preuves non plus que les Vigny de Courquetaine en Brie et les Vigny du Tronchet et d'Émerville en Beauce ne fussent point parents. En tout cas, ils croyaient l'être.

Ce qui semble avoir créé le doute, c'est que le premier aïeul connu du poète ait été receveur de la ville de Paris et ait reçu des lettres patentes de Charles IX en 1570. Mais c'est une erreur de croire que les lettres patentes avaient pour seul but de conférer la noblesse. Elles avaient tout autant pour objet de fournir un moyen de preuve, ce qui était d'importance, étant donné l'exemption fiscale qui s'ensuivait. Avant comme après ses lettres de noblesse, François de Vigny était toujours François de Vigny. La probabilité c'est qu'il était un cadet de famille et que, pourvu d'une charge lucrative, il avait le plus grand intérêt à pouvoir invoquer auprès du fisc des lettres patentes à lui personnellement délivrées.

Sur la question des titres rappelons les usages de l'Ancien Régime. Le droit d'aînesse existait. Le titre primordial se déclinait de père en fils dans la branche aînée. Les cadets prenaient souvent le nom d'une terre noble de leur famille. C'est ainsi que Léon de Vigny s'appela le chevalier d'Émerville <sup>161</sup>.

Les usages ont changé après la Révolution. Comme il n'y a plus de terres nobles, l'habitude s'est prise pour les branches cadettes des titres de courtoisie, lesquels se reconnaissent à ce qu'on les fait précéder du prénom. S'il existait encore de nos jours une nombreuse famille de Vigny, il n'y aurait qu'un marquis de Vigny, qu'un comte de Vigny, son fils aîné, peut-être aussi un vicomte de Vigny, mais tous les autres Vigny se feraient appeler comte Léon, ou Pierre, ou Alfred de Vigny. Ces usages se sont fixés en France après la Restauration <sup>162</sup>.

Concluons donc que la querelle cherchée au poète est bien mauvaise. Il est vrai que, pour M. Lauvrière, le « marquis » de Vigny du XVIII<sup>e</sup> siècle n'était peut-être pas non plus vraiment marquis. En tout cas, sa femme et son fils furent assez titrés pour l'échafaud.

### 3.

## Alfred de Vigny en Béarn.

On peut voir à Pau le contrat et l'acte de mariage d'Alfred de Vigny. Le contrat, où a signé le colonel de Fontanges, établit un régime de communauté avec donation au survivant. Aucun apport n'est mentionné. L'acte de mariage confirme les souvenirs du baron de Duplaa. Les témoins de Vigny étaient : le marquis de Gontaut-Biron, lieutenant général, 65 ans; Duplaa, 40 ans, sous-intendant militaire, et Hippolyte-Martin Dargainaratz, « secrétaire honoraire du Roi à la conduite des ambassadeurs », 58 ans. Témoins de Lydia-Jane Bunbury : Thomas Rynd, major, 46 ans; William Howe-Mulcaster, 41 ans, et John Robertson, 42 ans. Ces deux derniers officiers sont désignés comme « capitaines de haut bord ». Cette expression sans doute veut être une traduction du terme *commodore*, grade intermédiaire entre capitaine de vaisseau et contre-amiral, et qui n'existe pas dans la marine française.

On remarque l'absence au mariage des officiers du 55<sup>e</sup> de ligne, le colonel ne signant qu'au contrat. On en dira ci-après la raison.

A propos du mariage d'Alfred de Vigny, nous aurions voulu vérifier l'authenticité de l'anecdote concernant M<sup>lle</sup> de F. Cela ne serait pas sans intérêt psychologique. Ce besoin d'épouser Lydia à tout prix peut avoir été dicté par une crise de dépit amoureux entraînant l'urgence de prendre une revanche.

En 1894, une communication sur « Alfred de Vigny en Béarn » a été faite à la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau par un M. Paul Lafond. Dans une note, celui-ci écrit : « Entretemps Alfred de Vigny fut présenté au comte B. de F. qui habitait un vieux manoir aux confins de la Gascogne et du Béarn, non loin de Saint-Sever, par l'abbé de Montesquiou, ami com-

mun des Vigny et des B. de F. Le comte B. de F. avait, entre autres enfants, une fille charmante, d'une vingtaine d'années, qui attira l'attention de notre capitaine. Il la demanda en mariage; mais pour des raisons dans lesquelles nous n'avons pas à entrer, sa demande ne fut pas agréée. »

J'ai cru qu'il serait possible de retrouver la trace de cette famille mais n'y suis pas parvenu. J'ai acquis au moins une conviction, c'est qu'aucune famille répondant à cette description n'a habité en 1824 près de Saint-Sever sur l'Adour, département des Landes. M. Paul Lafond a-t-il voulu, par discrétion, brouiller la piste? Dans le Gers, où résidaient les Montesquiou, s'est formulée une autre hypothèse. Pourrait-il s'agir de Saint-Sever de Tursan, infime bourgade effectivement aux confins de la Gascogne et du Béarn et sise dans les Hautes-Pyrénées? Ma visite à cette localité perdue, difficile d'accès, n'a pas manqué de pittoresque, mais l'ombre de M<sup>lle</sup> de F. n'a pas daigné m'apparaître. Que d'autres soient plus heureux!

Les événements survenus à Pau en juillet 1824 furent d'une gravité telle qu'on est bien fondé à voir en eux le point de départ des réflexions qui inspirèrent, dix ans plus tard, *Servitude et grandeur militaires*. Le 55<sup>e</sup> de ligne, venu, comme on sait, de Strasbourg, avait d'abord été stationné à Orthez. Vigny fut ensuite affecté à Oloron. Le 11 juin 1824, le régiment gagna Pau. La capitale du Béarn avait, l'année précédente, accueilli en grande pompe la visite officielle de Madame la duchesse d'Angoulême, mais, pour telles ou telles raisons, l'arrivée du 55<sup>e</sup> de ligne semble cristalliser un fort mouvement d'opposition au régime. Désignés comme « les étrangers », les officiers et soldats sont frappés d'ostracisme par la population.

Le premier incident sérieux éclate le 4 juillet, lors de la messe militaire. (A cette époque l'assistance à la messe faisait partie du service de garnison.) Or, les jeunes gens appartenant à l'opposition avaient choisi d'assister à cette messe à l'église Saint-Jacques et de sortir bruyamment au moment des prières pour le Roi. Les militaires se sentirent à juste titre nargués.

Leur riposte fut sans doute mal inspirée : ils placèrent des sentinelles chargées d'interdire la sortie avant la fin de l'office. Il en résulta de violentes altercations et une bousculade. Le colonel de Fontanges fut pris à partie et violemment apostrophé par un personnage qui apparaissait comme le chef et le meneur des manifestants.

En réalité M. Poque, Beauvais de son prénom, avait servi avec éclat à la fin de l'Empire et quitté l'armée au retour des



Bourbons. Ceux qu'on appelait alors « libéraux » comportaient des républicains mais surtout des bonapartistes, des demi-solde, des anticléricaux. Le colonel de Fontanges fit rapport à Paris mais s'aperçut de l'inertie et de l'indifférence des autorités civiles et judiciaires de Pau, secrètement favorables à Poque.

C'est alors que nous voyons intervenir Vigny, très attaché au colonel de Fontanges. Il écrit à son ami le poète Jules de Rességuier, lié avec le Garde des Sceaux, comte de Peyronnet. Est-ce cette démarche qui détermine, plutôt que le rapport Fontanges, l'envoi par Paris d'instructions au procureur du Roi? Toujours est-il que le 27, Poque est arrêté, ce qui soulève l'indignation populaire. Le lendemain, il est remis en liberté provisoire et porté en triomphe.

Le conflit prend des proportions inouïes : six maîtres d'armes de Pau lancent un cartel à six prévôts d'armes du 55<sup>e</sup> pour un duel public et à mort! Il faudra cela pour réveiller les autorités qui s'interposent. Mais, le 1<sup>er</sup> août, il y a bal à Jurançon. Les soldats qui s'y rendent sont mis en quarantaine par les danseuses, et se trouvent en butte aux insolences des Béarnais. Cela finit par des rixes et dégénère en émeute. On se bat à coups de pierres et de plat de sabre. Le lieutenant-colonel Frioul, dans ses efforts pour rétablir l'ordre, ne doit la vie sauve qu'à Poque lui-même, qui réussit à le prendre sous sa protection.

Vigny ne fut pas mêlé à ces désordres : il était alors de service à Oloron. La ville de Pau, enfin effrayée, protesta de son attachement à Sa Majesté. Il y avait une vingtaine de blessés, civils et militaires. Quatorze inculpés furent traduits en cour d'assises et acquittés, les responsabilités ayant paru impossibles à établir. Le 55<sup>e</sup>, par mesure de pacification, fut réexpédié à Orthez. Si bien qu'aucun des officiers ne fut en mesure d'assister au mariage de Vigny. Quant à Beauvais Poque, il finira sa carrière, sous la monarchie de Juillet, dans le poste honorifique de gouverneur du château de Pau.

Une descendante de Beauvais Poque a consacré une étude à cette affaire et en prend occasion pour traiter Vigny de « dénonciateur <sup>163</sup> ». Ce genre d'accusations a été mis à la mode! En l'occurrence, le terme est très impropre. Faire attirer l'attention du gouvernement sur les possibles répercussions d'un scandale qui a éclaté en public n'est pas dénoncer. La gravité des événements survenus justifie les appréhensions de Fontanges et de Vigny. Arrêter Beauvais Poque fut évidemment une maladresse et une faute politique. Mais cette responsabilité n'incombe nullement à Vigny. Ses lettres à Rességuier ne contiennent rien qui soit à lui reprocher <sup>164</sup>. Ce que nous pouvons constater,

c'est que les soldats du 55<sup>e</sup> étaient très solidaires de leurs officiers, ceux-ci très solidaires des officiers supérieurs. C'était un bon régiment, une unité d'élite. Tout à coup, l'abîme se creuse entre le soldat et la population... Oui, tel est bien le choc émotionnel, le point de départ dont procédera *Servitude*.

## 4.

### Vigny et les femmes.

Il y a deux légendes. Selon la première, Vigny,

*Chantre des saints amours, divin et chaste cygne* <sup>165</sup>

fait figure d'amoureux transi. D'après la seconde il eût été en réalité un érotomane. La première légende fut sans doute propagée à la suite des propos inconsiderés tenus par Alexandre Dumas et colportés par la malice contemporaine. Marie Dorval passe pour avoir dit à Dumas : « Aimez-moi comme m'aime M. de Vigny. » En effet, elle ne désirait pas accorder ses faveurs à l'amant de Mélanie Waldor, mais tenait à conserver son amitié. Dumas restera fidèle à cette amitié jusqu'à la triste fin de la pauvre actrice.

On comprend donc que Marie Dorval ait tenu, vis-à-vis de Dumas, à accréditer l'idée d'un certain platonisme. Cela va donner naissance à des plaisanteries d'un goût douteux. On fera dire à Dorval que « le gentilhomme » lui fait quelquefois « de petites élévations » ou bien, exaspérée par la pruderie de ce nouvel Éliacin, elle va s'écrier : « Quand les parents de M. le Comte vont-ils se décider à demander ma main ? »

Et tous les biographes de se croire tenus de reproduire ces pauvretés !

A l'opposé, Vigny aurait donné des preuves d'érotomanie. La pièce maîtresse du dossier est une certaine lettre qui fut acquise par Arthur Meyer et brûlée par lui devant témoins. Procédure combien inopportune, puisqu'elle assura à la chose un maximum de publicité tout en faisant disparaître la pièce

à conviction, qu'il aurait fallu au moins soumettre à expertise.

Qu'un amant envoie à sa maîtresse une lettre pour lire dans son lit n'est pas en soi extraordinaire. Comment Vigny surmontait-il les embûches d'un genre difficile entre tous? Comment en juger en l'absence du texte?

Il est vrai qu'il y aurait eu le contexte, si l'on peut dire. Mais il y a mille raisons pour lesquelles un papier peut présenter des taches. Allez déterminer, à cinquante ans de distance, leur origine!

L'acte attribué à Vigny est bizarre, pour le moins. Qu'au cours de ses nuits solitaires, il lui arrivât de penser trop intensément à sa maîtresse et de perdre le contrôle de lui-même n'aurait rien d'exceptionnel. Mais de là à en confier la preuve au papier?

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Admettons l'hypothèse de cette frénésie sensuelle solitaire. La vraie question n'est-elle pas la suivante : est-il vraisemblable que, dégrisé, ayant retrouvé son sang-froid, Vigny ait réellement envoyé cet étrange document?

Nous le verrions alors agir *out of character*, comme on dit en anglais, c'est-à-dire en dehors de la vérité de son personnage, ce qui ne peut qu'inspirer la plus extrême réserve.

Une question plus générale se trouve ainsi posée. On sait que nous n'avons pas l'ensemble des lettres de Vigny à Marie Dorval et on peut supposer que, si cette correspondance existait toujours à la mort de l'actrice, elle fit partie des archives brûlées par la pieuse Caroline Luguët. On peut bien se demander comment il se fait que précisément la lettre érotique soit une des seules à avoir échappé à la destruction. Marie Dorval l'aurait-elle montrée, laissée traîner? C'est bien peu probable.

Il existe quelques autres lettres à Marie Dorval. Ce sont pour la plupart des lettres contenant des reproches d'une extrême sévérité. Pense-t-on que Marie aurait précisément laissé traîner ces lettres-là, souvent très dures pour elle, trop dures peut-être?

On est en plein brouillard, d'autant que nous ne savons nullement par quels chemins les lettres de Marie se sont retrouvées : M. Gaudier ne nous apprend pas comment il a pu les réunir et les publier. Ce qui est évident, c'est qu'il y eut des fuites dans les papiers de Vigny sans qu'on aperçoive toujours comment elles se sont produites.

Dans ce brouillard, on peut peut-être émettre une hypothèse. Ou bien Vigny n'envoya pas effectivement ses lettres de reproches, les jugeant à la réflexion inopportunes. Ou bien il

leur attachait tant d'importance qu'il en gardait par devers lui la minute. En ce qui concerne la lettre érotique, si elle s'est retrouvée, conforme ou non à ce qu'on en a dit, si elle a été mise en circulation, c'est sans doute qu'elle était restée dans les papiers de Vigny et n'avait jamais été envoyée à sa destinataire.

Vigny ne destinait certes pas ses agendas à la publicité et, pourtant, il les conservait, si bien que certains d'entre eux aussi ont été vus. Ce qu'on en connaît concerne particulièrement Julia Battlegang. Ils ne laissent pas douter que les vingt ans de Julia surexcitaient la quarantaine du poète.

Il y a là un phénomène qui ne paraît nullement relever de l'érotomanie. Plus singulier est la manie de prendre des notes de ce genre, fût-ce en caractères grecs. Il semble que Vigny ait été soucieux d'attester sa propre virilité. (Je suis puissamment doué pour l'amour physique... Baisé Julia debout..., etc.) Ce symptôme nous paraît, à tort ou à raison, significatif de la frustration. N'oublions pas l'arrière-plan, c'est-à-dire Lydia. Les annotations en caractères grecs ne seraient-elles pas la contrepartie de la vie du « frère hospitalier »?

Il n'est pas douteux que Vigny, grand imaginaire, était un grand sensuel. Mais le destin lui a cruellement refusé une compagne susceptible de le stabiliser. A ce poète de la femme, il n'aura manqué qu'une femme.



## 5.

### Vigny « homme d'ordre »

Cet ouvrage serait, hélas! incomplet, si je paraissais vouloir me dérober à certains débats malencontreux. Faut-il les raviver? Si je m'y vois contraint c'est beaucoup pour la raison suivante. Depuis que j'ai eu l'occasion de dire aux uns et aux autres que je préparais un nouveau Vigny, je me suis invariablement attiré la question : « Se peut-il que Vigny ait été de la police? » Jusqu'au professeur chargé de préparer au baccalauréat un jeune homme qui me touche de près et qui répète à ses élèves : « Vigny? Un flic! »

Je me demande si M. Henri Guillemin a jamais bien mesuré l'immense retentissement de ses boutades et, s'il en est, dans son for intérieur, tout à fait content. Je ne le crois pas, car son livre, *M. de Vigny, Homme d'ordre et Poète*, n'est pas sans marquer un relatif souci d'atténuer la virulence des chroniques que, pendant de longues années, il donna à la presse. « Utilisation indigne, écrivait à ce sujet le regretté Émile Henriot, de manuscrits encore irrévélés, par un vignyphobe célèbre. Dénigrement systématique... »

Bien qu'il ait le tort de se représenter Vigny comme un personnage odieux et de ne l'avoir que trop imprimé, M. Guillemin n'en est pas moins un grand lettré et un grand talent. Ayant eu le privilège de pouvoir réunir une précieuse collection d'inédits du poète, il l'a finalement publiée et présentée au mieux. Sa contribution à la connaissance de Vigny est indiscutable. Mais quand le mal est fait, il est fait, et le doute jeté sur l'honorabilité de Vigny continue à flotter dans les esprits et à poursuivre sa mémoire.

Certes, une des formes les plus agissantes de la publicité est ce que les Américains appellent la contre-publicité, et en

ce sens, M. Guillemin a fait plus que n'importe qui pour rappeler l'attention sur Vigny, mais il a aussi été trop loin en portant atteinte à l'honneur et à la considération dont s'entourait une mémoire illustre. Dans le domaine de l'esprit, M. Guillemin est une valeur. Pourquoi faut-il qu'en ce qui concerne Vigny il ait été si mal inspiré? Vigny, après tout, est une des gloires de la France.

Inutile de s'arrêter bien longtemps à ce qui concerne le comportement de Vigny envers Marie Dorval. Ce livre aura, j'espère, suffisamment remis les choses en perspective. A chacun de juger, pour autant qu'il soit possible de juger dans les drames du cœur et des sens.

Dans son avant-propos à la biographie de Marie Dorval <sup>166</sup>, M. Guillemin écrivait : « Marie Dorval porte sur elle le poids de malédictions fameuses. L'imposture ornée d'un grand style n'en reste pas moins l'imposture, et tel qui se baptise Samson peut s'appeler au vrai Tartuffe. »

Quel rapport peut-on apercevoir entre le personnage du faux dévot immortalisé par Molière et celui de notre auteur? Son expérience n'est-elle pas plutôt parente de celle que résume Henry Becque dans son sonnet célèbre :

*Amour d'un homme malheureux  
Pour une maîtresse infidèle...*

Et puis, si un méchant Tartuffe a écrit *La Colère de Samson*, alors c'est un bon Tartuffe qui a écrit *La Maison du Berger*.

Peut-on être à la fois un grand créateur littéraire et vouloir soutenir l'ordre établi? C'est au fond la question que pose implicitement M. Guillemin. On connaît ses sympathies pour Lamartine, Hugo, les hommes de 48. Assurément, c'est sans beaucoup de succès que Vigny a essayé de faire comprendre que la création littéraire est transcendante aux attitudes politiques. De même que Pascal disait de la charité : « Cela est d'un autre ordre », la poésie est aussi « d'un autre ordre ».

Que M. Guillemin ne soit pas réceptif à cette sorte de message, c'est certain. Mais quand il croit que Vigny détestait Lamartine, il se trompe. Vigny a porté successivement sur Lamartine des jugements très opposés. Il l'a à la fois beaucoup admiré et blâmé. Ces deux hommes ne se comprenaient pas. Ils n'avaient pas « le crâne fait de même ». L'un voyait l'autre

antisocial, l'autre déplorait que l'un fût dévoré par l'ambition politique. N'étant d'accord à peu près sur rien, cela n'empêchait pas qu'ils se prisassent à leur valeur.

Évidemment, Vigny a ratifié le coup d'État, comme du reste l'immense majorité des Français. Et il n'est pas de ceux qui ont trouvé la République belle sous l'Empire. On comprend qu'un républicain puisse le déplorer. Mais il n'est pas juste de trop en vouloir à Vigny de cela.

En effet, sans revenir à ce que nous avons déjà explicité, il résulte d'un texte apporté par M. Guillemin lui-même que Vigny aurait penché vers la République s'il l'avait crue viable. Or, dans la France d'alors, elle ne l'était pas, l'histoire le démontre. Pour qu'elle puisse s'établir il y faudra Sedan et l'atroce épisode de la Commune de Paris<sup>167</sup>.

Vigny estimait donc que l'agitation en faveur de la République ne pouvait que faire le jeu du communisme, de la guerre civile, et que l'affaiblissement de l'Empire ne pouvait que mener à la catastrophe. Il pensait que les subversions, révolutions, ruptures et catastrophes, loin de servir la cause du progrès, mettent la civilisation en péril. Certainement, Vigny avait opté pour l'ordre et avait en horreur agitateurs et fauteurs d'attentats contre Napoléon III.

On peut, je le répète, regretter le bonapartisme de Vigny et estimer que la clairvoyance supérieure était du côté d'un Victor Hugo. Ce n'est pas une raison pour ramener les mobiles d'un Vigny à la défense d'intérêts de classe. C'est là faire du marxisme à bon marché et hors de propos.

De même, ramener l'attitude de Vigny envers la religion à la formule « il faut une religion pour le peuple » prouve simplement qu'on n'a pas bien compris l'homme qui, à la fois, écrivit *Daphné* et renonça à publier ce dont il aurait pu faire son œuvre maîtresse. En attendant cet *Age d'or de l'Avenir* qui verra, par le développement scientifique, l'avènement de la spiritualité, il faut bien aux époques de transition des symboles préservateurs : dieux, rois, empereurs. Voilà le *Credo* de Vigny.

On peut penser ce qu'on veut de ce genre de message et même ne pas le comprendre, on n'a pas le droit de le ramener à des catégories pseudo-marxistes ou de simple cynisme politique.

L'idée que le progrès ne peut se réaliser, en art ou en politique, que par des révolutions, a quelque chose de fallacieux. Elle a régné pendant plus d'un siècle, c'est certain. Mais de bons esprits commencent à la révoquer en doute. Il n'est pas du tout impossible que Vigny ait eu raison contre son siècle et que les doctrines d'engagement de l'écrivain — j'ai failli écrire d'enrôlement — n'aient fait leur temps.

La doctrine d'engagement de l'écrivain du côté du bouleversement des valeurs serait-elle, à certains égards, une séquelle du romantisme? Ce n'est pas impossible.

Un talent novateur et créateur dans son domaine comme M. René Clair ne saurait être assimilé à un esprit rétrograde. Pourtant, dans son discours de réception à l'Académie française, il cite cette remarque de Fernand Gregh, si fervent de Hugo par ailleurs :

« Le *Préface de « Cromwell »* a vulgarisé le concept de révolution littéraire ou artistique, elle a remplacé l'idée de continuité normale, qui était celle de la tradition bien comprise, par l'idée du progrès réalisé à l'aide de ruptures et de catastrophes. »

« Cette remarque de Fernand Gregh, ajoute René Clair, semble aujourd'hui plus pertinente que jamais. Quelques réussites éclatantes en peinture et en poésie font croire à quelques naïfs que l'admiration de l'avenir est promise à tout ce qui rebute le public de prime abord. Une telle illusion est caractéristique d'une époque dont une des faiblesses est de confondre la notion de progrès avec celle de nouveauté. »

En politique aussi, tout ce qui paraît révolutionnaire et nouveau n'est pas forcément bon et les ordres ou désordres nouveaux ne feront pas nécessairement l'admiration de l'avenir. Que Vigny ait pu pécher par un certain excès de prudence, c'est possible. N'oublions tout de même pas que la prudence est *aussi* une vertu.

On a suffisamment élevé le débat afin de voir au clair le procès de tendance. Revenons au prosaïque. Dans son livre, M. Guillemin reprend le terme d'« indicateur de police ». Les documents qu'il produit, retrouvés par lui dans une collection suisse, établiraient chez Vigny l'existence d'un « comportement policier ».

En fait, il s'agit de notes sur des gens de son département dont Vigny se méfiait. De telles notes ne font pas plaisir, c'est certain. Elles nous montrent un Vigny obsédé par l'idée que des attentats se préparent contre Napoléon III. Il est vrai que les attentats furent très nombreux au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais surtout, il s'agit de personnages insignifiants et on finit par se croire à Clochemerle plutôt qu'au Maine-Giraud. Qu'on en juge : la bête noire de Vigny semble avoir été un M. Richard, juge de paix à Châteauneuf, lequel notamment n'eût pas craint de conseiller aux jeunes filles de ne pas se marier à l'église. Or, Vigny nous dit lui-même que ce Richard était intouchable,



parce que parent par alliance d'une actrice de la Comédie-Française, M<sup>lle</sup> Plessis, maîtresse du prince Napoléon! Et c'est pour se plaindre de cette favorite impériale à l'esprit de famille trop développé que Vigny serait allé voir deux ministres? M. Guillemin extrapole...

Soyons sérieux. La rédaction de ces notes relève d'un « comportement bizarre ». Pour qu'il y ait « comportement policier », il faudrait pouvoir établir que Vigny s'en servait auprès de la police. Or, il n'y a aucun commencement de preuve. A cette objection, M. Guillemin répond que les archives de la police impériale ont brûlé lors de la Commune. Par conséquent, voici Vigny accusé de méfaits dont la preuve est impossible, mais dont on ne peut pas non plus le disculper! En langage juridique, cela porte un nom... Où Émile Henriot disait : « dénigrement », c'est un autre terme qui s'impose.

Cependant, M. Guillemin est à même de citer un cas concret — et un seul — de ce qu'il appelle « comportement policier ». Il s'agit de l'affaire de Compiègne, où Vigny se trouve, le 25 octobre 1856, invité par l'Empereur. C'était alors l'usage de se faire accompagner d'un domestique chargé de votre service personnel. Ce valet de chambre rapporte à Vigny une conversation qu'il a surprise entre trois des Cent Gardes et qui l'a effrayé. L'un d'eux n'a-t-il pas dit que, pour cent mille francs, il couperait bien la tête à l'Empereur?

Vigny croit d'abord à des propos après boire, mais, à force de voir son valet de chambre réitérer son récit, il se décidera le lendemain à avertir le général Espinasse (ministre de l'Intérieur).

Ainsi Vigny n'a pas craint de dénoncer « un malheureux soldat <sup>168</sup> » et M. Guillemin d'ajouter : « L'incident n'est pas négligeable et je m'en voudrais d'en commenter, pesamment, toute la valeur éducative. » Peut-être ce « malheureux soldat » n'était-il guère à sa place parmi les Cent Gardes. Mais écoutons Vigny lui-même. « J'ai pensé et senti, écrit-il, que si quelque assassinat était tenté, n'eût-il pas réussi, j'aurais de mortels remords d'avoir gardé le silence. »

Vigny a raison. Il ne s'agit pas de savoir s'il avait tort ou raison d'aimer Louis-Napoléon ni si M. Guillemin a tort ou raison d'avoir ce personnage historique en horreur. Il s'agit de savoir comment on doit se conduire dans un cas bien déterminé. Essayons de nous mettre à la place de Vigny, de supposer que le chef de l'État nous invite à Rambouillet, et que nous soyons instruits que des C.R.S. peuvent nourrir de noirs des-



seins? Que ferions-nous? Car il ne s'agirait plus là d'opinions politiques ou littéraires. Il s'agirait de savoir si nous serions en droit, par notre silence, de laisser toutes leurs chances à de possibles assassins. M. Guillemin n'hésite pas. Nous non plus. A notre tour de ne pas « commenter pesamment ».

## 6.

### Les dernières années de Marie Dorval.

Si, après la rupture avec Vigny, Marie, suivant son expression, « essaya d'aimer » Jules Sandeau, elle n'y réussit sans doute que trop bien. Bien vite, ce dernier ne pensa qu'à lui échapper par le mariage et il se maria, en effet, en mai 1842. Il y avait près d'un an que Marie, partie en tournée à l'étranger, s'était résignée. Arsène Houssaye, placé aux premières loges puisqu'il donnait l'hospitalité à Sandeau, a laissé une relation de cette idylle. Marie faisant mine de se poignarder au point de faire couler son sang, Jules s'enfermant dans un coffre comme elle arrive, finalement obligé d'en sortir à demi asphyxié <sup>169</sup>...

Marie rencontrera pourtant un véritable dévouement, en la personne d'un acteur, René Luguët, de quinze ans plus jeune qu'elle, mais qu'elle avait fasciné <sup>170</sup>. A quarante-quatre ans elle se sentait vieillir, elle avait, d'après les contemporains, beaucoup perdu physiquement. Elle résolut de se consacrer à Dieu et garda Luguët auprès d'elle en lui faisant épouser sa fille, la sage Caroline.

La vie matérielle était difficile. Devenu tout à fait infirme, Merle ne pouvait plus écrire. En 1840, Marie Dorval crée la *Cosima* de George Sand, qui échoue. Les plus belles tirades ont laissé le public insensible :

« Honneur conjugal, farouche préjugé ! Tu engendres la férocité de l'époux, la honte de la femme, la ruine de la famille ! »

La thèse du droit à l'adultère ne fait plus d'impression.

Marie essaye de reprendre contact avec Vigny pour qu'il appuie sa demande de réintégration au Français. Il lui répond (14 février 1841) par une lettre assez tristement cérémonieuse. « La lettre la plus *jaquine*... », écrira-t-elle à Pauline Duchambge.

Une heure meilleure sonnera pour l'actrice avec la création

de la *Lucrèce* de Ponsard. Puis, de nouveau, ce seront les tournées. Parfois, lorsqu'elle jouait *Chatterton*, on lui lançait, selon la mode du temps, des couronnes. L'une d'elles, qu'elle envoya de Bruxelles à Vigny, était blanche et noire. « Comme celles qu'on met sur les tombes », dira-t-il.

En 1845, Marie Dorval connaît son dernier triomphe avec *Marie-Jeanne ou la Femme du Peuple*, de Dennery, sorte de préfiguration de *L'Assommoir*. Elle joue le rôle d'une mère obligée de mettre son enfant à l'Assistance publique pour le sauver des brutalités du mari ivrogne.

René et Caroline Luguet devaient avoir cinq enfants. L'aîné, Georges, ainsi baptisé à cause de George Sand, éveilla une véritable passion chez sa grand-mère. Elle reporta sur lui toute sa faculté d'aimer. Il n'avait pas plus de trois ans qu'elle l'emmenait dans ses tournées...

Les espoirs de retour dans la maison de Molière, malgré les efforts de Hugo, de Dumas, ne devaient pas se réaliser. Les Comédiens français n'avaient pas oublié l'intruse. Comme s'ils avaient voulu authentifier la fable tragique dont Vigny avait conçu le projet, *Milon de Crotone*, — « A présent, les animaux vils vont te dévorer » — ils refusèrent à l'unanimité à Kitty Bell le pain de ses vieux jours. L'administrateur, honteux, lui offrit trois cents francs, économisés sur le luminaire, qu'elle eut la dignité de refuser.

En 1848, un coup fatal devait achever d'accabler la pauvre femme. Le petit Georges mourait. Elle en fut plongée dans une crise de désordre mental, puis de mysticisme, qui acheva d'ébranler sa santé. Elle dut s'aliter à Caen où elle était allée jouer. Malgré les soins que lui prodigua Luguet, elle n'était guère rétablie lorsqu'elle voulut regagner Paris. Pour comble, la voiture où ils avaient pris place versa au cours d'un violent orage...

Marie Dorval ne se retrouva chez elle (2, rue de Varenne) que pour y mourir. Elle fit prévenir Dumas qui accourut en hâte et arriva à temps pour recueillir son dernier vœu : échapper à la fosse commune. Elle avait également fait demander Jules Sandeau. Quand on put le joindre, il était trop tard et il ne put que s'incliner devant la dépouille de celle qui avait quitté Vigny pour lui.

Aussi bizarre que cela puisse paraître, Dumas, à cette époque, était sans le sou et sans crédit. Il engagea des objets au Mont-de-Piété, Hugo donna deux cents francs, le comte de Falloux, ministre de l'Instruction publique, cent francs de sa poche, faute de crédits. Marie Dorval eut ainsi un enterrement décent et fut inhumée au cimetière Montparnasse dans une concession

provisoire, plus tard transformée en concession à perpétuité grâce à une collecte effectuée à l'initiative de Dumas.

En conclusion, et en guise d'adieu à cette héroïne aussi attachante que déroutante, nous voudrions citer un document assez inattendu : Marie Dorval vue par M<sup>me</sup> Victor Hugo <sup>171</sup>.

« Parce que M<sup>me</sup> Dorval n'avait pas la raideur tragique, parce qu'elle avait la souplesse de la réalité et qu'elle ne se préoccupait guère de ne pas faire un mauvais pli à sa robe, elle était, pour les juges superficiels, le type du mélodrame violent et grossier, la tragédie à quatre pattes, une sorte de tourbillon aveugle avec des éclairs de génie. Seuls les artistes comprenaient qu'elle était, au contraire, la délicatesse même, la poésie, la grâce... l'effusion lyrique, la vérité de l'idéal.

« Le monde ne se trompait pas moins sur la femme que sur la comédienne. Par les faits que j'ai rapportés, on peut juger si M<sup>me</sup> Dorval ressemblait à la créature vagabonde et échevelée qui passait pour elle. Tout au rebours, elle était faite pour la famille, humble, discrète, domestique, mère et grand-mère. Elle poussait la religion jusqu'à la dévotion, la croyance jusqu'à la superstition. Cette piété qui l'entraînait aux églises et aux cimetières, elle ne l'avait pas seulement dans ses dernières années elle l'avait possédée en ses jours les plus jeunes et les plus bruyants...

« Les passions de la jeunesse, les triomphes, les luttes, les tumultes ont pu remuer, en certains instants, cette nature frissonnante; mais, sous ces troubles, la foi persistait. En se retirant, ce flot de sentiments orageux a laissé mieux voir le fond de son cœur. Mais cela n'était pas nécessaire pour les amis de cette noble femme; aucun d'eux n'a été surpris de voir une vie si pleine de lumière, de rumeurs et de fanfares, se terminer entre un berceau et un prie-Dieu. »

Qui donc était Marie Dorval? On dirait bien que c'était Éva qu'Adèle Hugo voyait en elle...

## 7.

# Influence possible sur Vigny du gnosticisme.

D'après l'*Encyclopédie* éditée par l'Université de Columbia (New York, 1935, p. 729) : « Système religieux et philosophique des premiers temps de l'ère chrétienne dont le principe fondamental était l'idée que le salut individuel résulte de la connaissance (Gnosis) plutôt que de la foi ou des œuvres. » « ... Les gnostiques étaient convaincus de la malfaisance du monde matériel<sup>172</sup>. Par conséquent, le Créateur du monde, ou Démon, le Dieu de l'Ancien Testament, ne pouvait pas être le même que l'Être suprême, la Cause première<sup>173</sup>, et le Père du Christ. Le vaste abîme entre le monde matériel (mauvais) et la déité spirituelle (bonne) était peuplé par les gnostiques de nombre d'êtres surnaturels. Certains étaient des Aéons, procédant de la déité suprême sous la forme de couples, symbolisés comme mâle et femelle. » « ... Le Christ sauveur était un Aéon qui se manifesta en Jésus de Nazareth et dont l'union avec lui cessa avant la crucifixion<sup>174</sup>. »

« Pour les gnostiques, les hommes se répartissaient en trois catégories. Les spirituels s'affranchissant et se sauvant par la connaissance, les simples qui peuvent faire leur salut par la foi, et enfin les exclusivement charnels et qui ne peuvent être sauvés parce qu'il n'y a rien du divin en eux. »

Constatons que « le frère des anges » s'est contenté des anges et ne nous a jamais parlé des Aéons. Il n'en est pas moins vrai que Vigny appartient à une famille spirituelle pour laquelle le salut résulte de la connaissance avant tout. La



strophe dernière, partie II, de *La Maison du Berger* semble bien d'inspiration gnostique <sup>175</sup>.

D'après les gnostiques, le Dieu suprême était ineffable et irrévélé (cf. *Dictionnaire de Bouillet*, Paris, 1901).

## Notes.

- 1 (p. 16). Sur la noblesse d'Alfred de Vigny, cf. Annexe II.
- 2 (p. 19). Les détails qui suivent sont tirés de l'ouvrage du duc de Castries, *Les Émigrés*, Paris 1961, Fayard éd.
- 3 (p. 20). Cette gravure est reproduite en hors texte, *Mémoires inédits*, p. 48, Paris 1958, Gallimard éd.
- 4 (p. 21). Confirmé par Vigny lui-même, auquel il arrive de se contredire (*Journal d'un Poète*).
- 5 (p. 23). Septembre 1826.
- 6 (p. 23). Publié par M. Marc Sangnier. Revue *Le Sillon*. Paris 1905.
- 7 (p. 26). Souffrant des premières atteintes de l'âge il écrira à Louise Colet : « Ma santé que je croyais invulnérable... »
- 8 (p. 27). De la pension Hix, Vigny écrira : « J'y fus non élevé mais endoctriné et retardé de quelques années. » *Mémoires*, p. 169.
- 9 (p. 30). Vigny n'a pas rédigé le chapitre de ses *Mémoires* qu'il entendait consacrer à son semi-internement en Picardie pendant les Cent-Jours, avec la Maison du Roi.
- 10 (p. 33). Cité par Simone André-Maurois. *Correspondance inédite George Sand-Marie Dorval*, Paris 1953, Gallimard éd.
- 11 (p. 37). Cité par Émile Lauvrière, *Alfred de Vigny*, Paris 1946, Grasset éd.
- 12 (p. 37). Ce roman semble n'avoir existé que dans l'imagination des biographes. Nous y avons cru nous-même en raison de « la loi de l'accumulation biographique ». Les *Mémoires inédits* nous ont ouvert les yeux et fait réfléchir. C'était une jolie légende mais il faut y renoncer.

13 (p. 38). Vigny reproduit ce vers en épigraphe à un chapitre de *Cinq-Mars*. A cette époque, par des allusions humoristiques et transparentes, Delphine laisse voir du dépit de son mariage avec « une grosse héritière ».

14 (p. 39). Cité par Léon Séché, *Delphine Gay de Girardin*.

15 (p. 39). Du moins à l'époque de sa jeunesse.

16 (p. 41). On sait qu'Émile de Girardin était un fils naturel.

17 (p. 41). Publiée par M. Guillemin, *Alfred de Vigny, homme d'ordre et poète*, Paris 1955, Gallimard éd.

18 (p. 42). A noter que le 3 février, Vigny se mariait à Pau.

19 (p. 45). Lettre du 24 décembre 1836, citée par M. Lauvrière. Marceline a trente-huit ans quand Vigny va la voir à Bordeaux, lui vingt-sept. Elle est expressive mais peu jolie. Inès Valmore est née le 29 novembre 1825 (elle mourra à vingt et un ans). Sa conception remonte donc à l'époque où Vigny vient de se marier et a regagné Paris avec sa jeune femme. La paternité suspectée par Marie Dorval est impossible à supposer.

20 (p. 45). Cf. Annexe III : Alfred de Vigny en Béarn.

21 (p. 46). C'est ainsi qu'*Éloa* n'a certainement pu être composé « dans les Vosges » comme le dit pourtant le poète.

22 (p. 49). Le nom des héroïnes de Vigny se termine presque toujours par un A. En outre sa femme s'appellera Lydia, une de ses maîtresses Julia, une autre Augusta, et Mrs Holmes, Tryphina.

23 (p. 49). Cf. Annexe III : Vigny en Béarn.

24 (p. 51). Mémoires inédits du baron de Duplaa, présentés par son petit-neveu, Franz Toussaint. *Les Nouvelles littéraires*, 15 novembre 1951.

25 (p. 51). Duplaa écrit 1823 mais c'est une erreur manifeste.

26 (p. 52). Pendant cette beuverie, Vigny attendait dans le jardin. Quand Duplaa vient lui annoncer le succès de son stratagème, il tombe à ses genoux et lui baise les mains!

27 (p. 55). Lydia était née à Demerara en 1799. Son père prétendait à la souveraineté d'une île en Polynésie...

28 (p. 58). Vigny avait retranché de son œuvre *Hélène* et *Le Malheur*. Ce dernier poème fut rétabli en 1841. *Hélène* figure dans l'édition de la Pléiade, ainsi que les vers de circonstance.

29 (p. 61). *La Dryade*.

30 (p. 61). *Hélène*, poème retranché. Il ne comporte pas moins de neuf cents vers!

31 (p. 62). *La Fille de Jephté*.

32 (p. 62). *La Femme adultère*.

33 (p. 62-63). Émile Lauvrière, *Alfred de Vigny*, t. I, p. 100. Tout en jugeant ces critiques excessives, M. Lauvrière déplore que Vigny n'ait pas été plus assidu au collège : « Faute d'instruction complète et régulière au collège l'étudiant improvisé dut se donner à lui-même cette formation intellectuelle et littéraire qui, dès l'origine, lui manquait si fâcheusement. » Simplement!

34 (p. 63). Cf. Albert Thibaudet, *Histoire de la Littérature française*, p. 139.

35 (p. 64). Exceptons toutefois, dans l'œuvre ultérieure, *La Maison du Berger*, de 1844, où Vigny s'avère aussi harmoniste que Lamartine sans abdiquer ses dons de grand visuel.

36 (p. 65). Ces unions fabuleuses ne se reproduisirent plus après le Déluge. Vingt ans plus tard, la même tradition inspirera *La Chute d'un Ange* de Lamartine.

37 (p. 67). *Journal d'un Poète*.

38 (p. 71). Edgar Faure, *La Disgrâce de Turgot*, Paris 1961, Gallimard éd.

39 (p. 71). La jeunesse du comte d'Artois ne préfigurait pas le personnage qu'il devint. C'est lui qui arracha à Louis XVI l'autorisation de jouer *Le Mariage de Figaro*.

40 (p. 80). Voici la traduction littérale du même passage; on jugera de l'adoucissement.

OTHELLO

Quel sentiment avais-je de ses heures clandestines de lubricité? Je ne le voyais pas, n'y pensais pas. Cela ne me faisait pas mal. Je dormais bien la nuit d'après. J'étais léger, joyeux; je ne trouvais pas les baisers de Cassio sur ses lèvres; celui qu'on vole, s'il ne cherche pas après ce qu'on lui a pris, qu'on lui laisse tout ignorer et il n'est plus volé du tout.

IAGO

Cela fait peine à entendre.

OTHELLO

Trop heureux seulement si le camp tout entier, sapeurs et tout, avait tâté de son corps délicat et que je n'en eusse rien su! Mais maintenant! Adieu à jamais, repos de l'âme; adieu satisfaction! Adieu panaches des troupes et les grandes guerres qui font de l'ambition vertu! Adieu! Adieu coursier hennissant, trompette aiguë, martial tambour et fifre perçant, bannière royale, orgueil, pompe et hasards de la guerre glorieuse! Et vous, engins de mort dont les voix rudes imitent les clameurs redoutées de Jupiter immortel, adieu! Othello n'a plus d'occupation!

41 (p. 83). Elle restera connue sous le nom de M<sup>me</sup> Dorval. Elle était en réalité fille de Marie Bourdais, artiste dramatique, âgée de dix-sept ans, et de Joseph-Charles Delaunay, artiste dramatique, âgé de vingt-sept ans, lequel avait déclaré la reconnaître.

42 (p. 84). Lettre citée par Françoise Moser, *Marie Dorval*, Paris 1947, Plon éd.

43 (p. 86). Françoise Moser, *ouvrage précité*.

44 (p. 91). La citation qui suit est tirée de *Daphné*. Mais ce texte ne paraît pas de la même encre et fut probablement rédigé en 1832, en vue d'un projet de roman, *Astrolabe*, et dans le feu du premier amour pour Marie Dorval.

45 (p. 93). En compensation Vigny fera disparaître la dédicace de *Moïse* à Victor Hugo. Sur ces relations entre romantiques et les zizanies qui s'ensuivent, cf. Émile Lauvrière, *ouvrage précité*, t. I, chap. II.

46 (p. 95). Cité par M. Baldensperger, in *Œuvres complètes*, La Pléiade.

47 (p. 97). Cette thèse des *Mémoires* de Vigny a été finement analysée — un peu sévèrement peut-être, — par Pierre Audiat, *Revue de Paris*, mars 1959.

48 (p. 98). Cette impression se retrouve, trente ans plus tard, dans le poème *Les Oracles* :

*Et l'écu d'Orléans qu'on croyait populaire  
Parce qu'il n'avait plus fleur de lys ni blason.*

49 (p. 98). Comme on l'a dit, un premier point de départ a été fourni par les événements survenus à Pau en juillet 1824. cf. Annexe III.

50 (p. 99). Cf. duc de Castries, *ouvrage précité*.

51 (p. 100). *Mémoires inédits*, p. 268 à 275. (Cette relation était déjà partiellement connue.)

52 (p. 102). *Mémoires inédits*, p. 357.

53 (p. 103). Publié par M. Guillemin, *Vigny homme d'ordre et poète*, p. 101, Paris 1955, Gallimard éd. Les *Mémoires* donnent tout son prix à cette pensée, qui en forme comme une synthèse au point de vue des idées politiques.

54 (p. 104). Il serait ainsi antérieur à la soirée du Palais-Royal. Sa conception l'est certainement. Mais nous avons vu qu'il ne faut pas prendre trop au pied de la lettre les dates assignées par Vigny à ses poèmes. Dans les derniers vers de *Paris*, il y a une parenté évidente d'inspiration avec « le vœu secret » de Stello.



55 (p. 104). Certains ont reproché à Vigny de ne pas avoir posé le problème social en termes de marxisme! C'est aller un peu vite. Nous sommes en 1830-1831.

56 (p. 110). Cette anecdote a été rapportée par M. Maurice Parturier. *Une expérience de Lélia ou le fiasco du comte Gazul*, Paris, *Le Divan*, 1934.

57 (p. 110). Le terme est de M<sup>me</sup> Maurois qui reproduit cette lettre d'après l'ouvrage d'Ernest Dupuy. Nous l'avions signalée dans notre premier travail avec ce commentaire : « huit pages de reproches délirants mais qui paraissent concertés, artificiels ».

58 (p. 111). Cf. Simone André-Maurois, p. 27.

59 (p. 116). Nietzsche, *Par-delà le Bien et le Mal*, p. 249. On décèle quelquefois chez Vigny, notamment dans *Daphné*, des attitudes d'esprit qui semblent annoncer Nietzsche.

60 (p. 117). Cette opinion nous semble d'autant plus valable qu'elle était celle de Vigny lui-même. Le 10 février 1840, M<sup>me</sup> d'Agoult écrira à Liszt : « Alfred de Vigny est venu me voir... Il a été tendre, m'a parlé au long de Dorval. Il dit que c'est George qui l'a perdue... » Simone André-Maurois, p. 95.

61 (p. 120). Le 30 mai 1833.

62 (p. 132). Publiée par Simone André-Maurois, *ouvrage précité*.

63 (p. 133). George est prise en flagrant délit de parler d'elle au masculin. Mais que peut-on en inférer?

64 (p. 133). George Sand était en pleine crise de rupture avec Alfred de Musset quand Dorval créa *Chatterton*. Cf. Simone André-Maurois, *ouvrage précité*, p. 224.

65 (p. 137). Simone André-Maurois, *ouvrage précité*, p. 93 et suiv.

66 (p. 137). L'adultère peut être considéré comme une félonie mais il a ses excuses quand il est provoqué par un mariage de convenances entre époux qui ne sont pas faits l'un pour l'autre, ou même simplement si l'amour s'est usé. Ce péché a sa tradition. En ce qui concerne la virginité des filles il s'agit de tout autre chose, d'un tabou. Celui-ci a la vie très dure. *Les Demi-Vierges* de Marcel Prévost sont de 1895. Le scandale ne nuit pas à la carrière de l'auteur. Le tabou, en somme, était respecté. La réprobation qui s'attacha longtemps au nom de Léon Blum procède en grande partie de son essai sur *Le Mariage*, de 1907, où il préconisait la pleine liberté sexuelle de la jeune fille.

67 (p. 142). Citation des *Mémoires*, chap. I, p. 23 (de ce volume).

68 (p. 144). Le comte Molé reprochera à Vigny d'avoir insulté à la mémoire des victimes de la Terreur en les représentant occupées d'amour à la veille de mourir!

69 (p. 150). Cf. *Mémoires inédits*, p. 231.

70 (p. 153). Pas toujours!

71 (p. 160). Marie Dorval, *Lettres à Alfred de Vigny*, recueillies et présentées par Charles Gaudier, Paris 1942, Gallimard éd.

72 (p. 160). En prévision de cette longue tournée, Marie Dorval avait acheté une voiture, afin de s'éviter la promiscuité des transports publics. Ce véhicule nécessitera d'ailleurs d'incessantes réparations. L'actrice est accompagnée de son cocher, Jacques, et de sa servante et habilleuse, Victorine.

73 (p. 162). Elle a habité notamment, de 1830 à 1840 : 15, boulevard Saint-Martin; 44, rue Saint-Lazare; 40, rue Blanche; 106 puis 100 bis, rue du Bac. Cf. Simone André-Maurois, *ouvrage précité*, p. 54.

74 (p. 162). Environ 160 000 francs de 1963.

75 (p. 163). Sur les lettres de Vigny à Dorval qui nous sont parvenues, voir Annexe IV : *Vigny et les femmes*.

76 (p. 164). D'après M. Charles Gaudier, Félicia Thierret devint très vite massive, « hommasse » et utilisa habilement son physique pour créer un genre de duègnes comiques « les Thierret ». Banville dit qu'elle portait barbe et se rasait. Coupy lui reconnaissait des dispositions pour les rôles de virago. Dorval qui la rencontre à Nîmes ne perd pas l'occasion de la débîner. « Elle est engraisée d'une manière atroce. » Au surplus, « elle a une amante, la belle Armide du Cirque... » Infortuné Vigny!

77 (p. 165). Singulière réflexion de la part d'une amoureuse!

78 (p. 166). Merle ira jusqu'à lui cacher la mort de Gabrielle, tandis que Vigny lui envoie une lettre très sensible, mais imprécise. Marie n'éprouve pas le besoin de savoir. Elle préfère ne pas savoir... Trait de caractère inquiétant.

79 (p. 169). *Journal d'un Poète*, éd. Pléiade, p. 1088 à 1094.

80 (p. 170). Robert de Traz, *Alfred de Vigny*, Paris, 1928.

81 (p. 172). Voir Annexe IV : Vigny et les femmes.

82 (p. 173). 1840 ou 1841.

83 (p. 173). Chez M<sup>me</sup> Dorval, 40, rue Blanche.

84 (p. 174). George Sand à Marie Dorval, le 30 avril 1838 : « Ma chère amie, ce monsieur est un misérable. Voilà tout ce que j'ai à vous en dire. Je vous aime. Adieu. George. »

85 (p. 174). *Journal d'un poète*, éd. Pléiade, p. 1100 et suiv.

86 (p. 178). Marie ne veut pas qu'il soit dit qu'elle quitte Vigny pour Sandeau, ce qui paraît pourtant l'évidence. Elle préfère s'accuser d'incartades passées et dépassées. Est-ce une forme d'amour-propre, de pudeur? Elle aime mieux tout détruire que d'avouer son incapacité à vivre à la hauteur d'un grand sentiment. Orgueil?

87 (p. 179). 90 000 francs de 1963.

88 (p. 180). Il est regrettable que l'édition de la Pléiade ait conservé à la plupart des poèmes philosophiques leurs dates traditionnelles et erronées.

89 (p. 183). Les *Mémoires inédits* contiennent un remarquable portrait d'Alfred d'Orsay, résumant son étrange carrière. Lady Blessington lui avait fait épouser la fille de son mari, avec défense d'y toucher. La naïve jeune personne, lorsque ses yeux s'ouvrirent, jeta son dévolu sur le duc d'Orléans. Celui-ci marié, elle vécut sa vie tandis que d'Orsay, imperturbable, cohabitait avec sa belle-mère...

90 (p. 184). C'est un bon exemple de ce que nous appelons la loi de l'accumulation biographique. Une conjecture, à force d'être reprise, finit par paraître indiscutable, alors qu'elle ne repose strictement sur rien.

91 (p. 184). Nous savons qu'il venait de Norwich d'où il a daté des vers gracieux que lui inspire la vue de deux belles jeunes filles. Norwich se trouve fort loin du Cheshire. Une explication possible de ces pérégrinations serait que Vigny ait reçu des invitations dans des maisons de campagne. Un obligeant correspondant nous signale qu'il existe deux propriétés, Shavington Hall et Shavington Park, dans les parages. Nous n'avons pu mener l'enquête plus avant. Vigny a également travaillé à son poème dans la maison des Bunbury, à Wandsworth, près de Londres.

92 (p. 185). Cité par M<sup>me</sup> Maurois, p. 51.

93 (p. 187). *Tu pars; et cependant m'as-tu toujours haï, Symetha?...*

On peut se reporter à la page 110 (de ce volume) et constater que le poète ne fait que se remémorer les confidences de George à Marie. C'est donc bien George, ici, qui est Dalila, Marie n'étant que la confidente, d'ailleurs indiscreète.

94 (p. 187). Sur les dernières années de Marie Dorval, cf. Françoise Moser et Simone André-Maurois, ouvrages précités. Le cadre de cette étude ne nous permet pas de la suivre plus avant, toutefois, pour éclairer le lecteur, nous résumons brièvement en annexe ce qui la concerne. Cf. Annexe VI: Les dernières années de Marie Dorval.

95 (p. 191). Comme l'atteste une lettre de Vigny datée du

10 septembre 1862, publiée par M. Guillemin. Vigny n'y cachant pas, en pleine guerre de Sécession, ses sentiments « sudistes », n'envoya pas cette lettre : « crainte d'attirer des persécutions sur Julia et sa famille ».

96 (p. 191). Selon M. Guillemin, il existe un manuscrit du poème daté du 12 novembre 1839.

97 (p. 192). Sur la publication de *Daphné*, voir Annexe I.

98 (p. 192). On sait qu'Arius niait la divinité du Christ et faillit l'emporter. Du temps de Vigny le docteur Strauss fait figure de nouvel Arius.

99 (p. 195). *Par-delà le Bien et le Mal*, p. 6-7, 112-113.

100 (p. 197). Directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

101 (p. 199). Un chapitre de *La Deuxième Consultation* telle qu'elle nous est parvenue évoque la destruction des livres.

102 (p. 199). A présent que cette évolution en fait s'est produite, *Daphné* ne peut plus au contraire faire que du bien et dessiller les yeux. Nous ne sommes pas assurés, après tout, que la victoire remportée sur ce qu'il est convenu d'appeler le « fascisme » soit définitive.

103 (p. 201). *La Sauvage* est inspirée par une Amérique où l'on aimerait mieux retrouver Julia que Chateaubriand et Tocqueville. *La Flûte* est une œuvre d'un sens adorable sous une forme malheureusement décevante.

104 (p. 201). *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1841.

105 (p. 202). A M<sup>me</sup> du Plessis, 15 septembre 1850.

106 (p. 202). Qui est loin de valoir, vingt ans plus tard, ce *Déluge* qui n'est pourtant pas un des chefs-d'œuvre de Vigny.

107 (p. 202). Il nous faut nous limiter. La lettre au prince de Bavière étant reproduite dans la *Pléiade* (t. I, p. 585), nous n'en saurions trop recommander la lecture, en raison de son intérêt biographique. Ainsi du reste que de la remarquable étude de M. Baldensperger qui l'entoure : « Défense obstinée de la Poésie », contenant de nombreuses citations (p. 573 à 619), laquelle montre Vigny dans son rôle de « militant » des lettres. Nous ne pouvons que renvoyer à un travail aussi décisif.

108 (p. 204). A M<sup>me</sup> de La Grange, 8 novembre 1842.

109 (p. 205). A M<sup>me</sup> de La Grange, 3 août 1842.

110 (p. 205). A Édouard de La Grange.

111 (p. 208). Cf. chap. dernier : L'Esprit pur, et l'Annexe VII : Influence possible sur Alfred de Vigny du gnosticisme.



112 (p. 209). Comme celui du duc d'Orléans. On oublie généralement que le transport hippomobile causait d'innombrables accidents.

113 (p. 209). Dans ces temps héroïques on manquait, semble-t-il, de locomotives. On y suppléait en utilisant autant que possible les déclivités ou même la traction animale. Cf. Charles Gaudier, *recueil précité*, p. 146.

114 (p. 211). Pour un esprit moderne de formation scientifique comme M. Louis Armand, la première révolution industrielle se définit : charbon, acier, trains et bateaux à vapeur, correspondant au triptyque : énergie, matériaux, moyens de communication. Dans la phase actuelle et seconde de la révolution industrielle, le même triptyque, représentatif de « l'équipement » d'une époque, se lirait : électricité, pétrole-gaz, produits de synthèse, automobile, aviation, télécommunications. Ce qui ressort c'est que, tout comme un esprit d'aujourd'hui, Vigny rapporte la mutation à une donnée « d'équipement ». Il n'y a pas le mot mais il a senti la chose. Cf. Louis Armand, *Plaidoyer pour l'Avenir*, Paris 1961, Calmann-Lévy éd.

115 (p. 213). Lettre citée par M. Pierre Paraf, *Les Nouvelles littéraires*, 12 septembre 1957. « Augusta Holmes était-elle la fille de Vigny ? »

116 (p. 215). Augusta Holmes, à la mort de son père, adopta la nationalité française et francisa son nom à l'aide d'un accent grave. Elle fascina ses contemporains par sa beauté, son intelligence et son talent de compositeur qui la fit admirer de Liszt, Wagner, César Franck. On se souvient encore de ses mélodies, sinon de ses grandes compositions. De son union avec le poète Catulle Mendès naquit une fille, Hélyonne, qui devint M<sup>me</sup> Henri Barbusse. Augusta Holmes mourut en 1903.

117 (p. 215). Mr Holmes résidait alors à Versailles. Lettre citée par M. Pierre Paraf, *article précité*.

118 (p. 216). Comme nous avons pu le croire lors de notre premier travail, non sans éprouver bien des doutes. Vigny connaissait trop bien la mythologie pour fausser ses légendes.

119 (p. 220). Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Préface.

120 (p. 222). M. Baldensperger, qui ne paraît pas la porter dans son cœur, la situe irrévérencieusement « entre son alcôve et son bénitier ».

121 (p. 223). Voir Annexe VI : Les dernières années de Marie Dorval.

122 (p. 225). *Mémoires*, p. 203. Napoléon avait pris l'habitude d'offrir des héritières de l'aristocratie à ses généraux, dans la pensée sans doute de précipiter la fusion entre l'ancienne noblesse



et celle d'Empire. Le duc de Choiseul sauva sa fille de justesse en la prétendant déjà fiancée à un de ses cousins, le marquis de Marmier, alors qu'il n'en était rien, mais les jeunes gens, objets de cette supercherie, s'empressèrent de la ratifier.

123 (p. 226). Les deux discours sont reproduits dans l'édition Pléiade.

124 (p. 230). Cf. Annexe V : Vigny « homme d'ordre ».

125 (p. 230). *Mémoires inédits*, p. 300 et suiv.

126 (p. 233). Cf. Henri Guillemin, *ouvrage précité*.

127 (p. 233). Sur les sources de *Wanda*, cf. A. de Luppé, in *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> novembre 1962. *Wanda* est la princesse Serge Troubetzkoï, née Catherine de Laval, et Vigny a connu son histoire par sa sœur, la comtesse Kosakowska.

128 (p. 234). L'édition Pléiade rétablit le titre : *Poèmes philosophiques*. Sur cette question, cf. Annexe I : Les papiers d'Alfred de Vigny.

129 (p. 239). *Mémoires inédits*, p. 140.

130 (p. 239). *Ibid.* p. 106.

131 (p. 239). Cf. Gaston Bouniols, *Histoire de la Révolution de 1848*, p. 25, Paris 1918, Delagrave éd.

132 (p. 239). Cité par Gaston Bouniols.

133 (p. 241). Cité par Henri Guillemin, *Éclaircissements*, Paris 1961. Gallimard éd.

134 (p. 244). Soit environ 500 000 francs de 1963.

135 (p. 244). Soit environ 105 000 francs de 1963.

136 (p. 244). Cf. éd. « Classiques Garnier » avec la belle introduction d'Émile Henriot, qui ne mentionne d'ailleurs nullement cette filiation possible.

137 (p. 245). Ed. « Classiques Garnier », p. 280 et suiv.

138 (p. 246). Obtinrent également : Ledru-Rollin 371 431, et Raspail 36 964.

139 (p. 247). A M<sup>me</sup> du Plessis.

140 (p. 249). L'aristocratie légitimiste ne se rallia pas à l'Empire. Dans les campagnes, à cette époque, la procédure du plébiscite était très simple. Témoin cette anecdote tirée d'un souvenir de famille. Le châtelain s'en va trouver le maire et lui fait

part de son indignation. Il n'y a que quinze votes hostiles pour la commune, et rien qu'au château il y avait vingt-huit *non* certains. Le châtelain précise : « Excusez-moi, monsieur le Marquis, finit par dire le maire. J'avais cru bien faire mon compte mais vous ne m'aviez pas dit que vous aviez des invités! »

141 (p. 252). Aldous Huxley, *La Fin et les Moyens*.

142 (p. 255). Paul Valéry, dans la conversation, se montrait volontiers facétieux. Il y a aussi un Vigny facétieux : « Jeanne d'Arc? Elle est toujours vierge, les poètes l'ont toujours manquée! »

143 (p. 257). Personnage d'une comédie de Sheridan, *Les Rivaux*, devenu proverbial. Mrs Malaprop se caractérise par le fait qu'étant brouillée avec la propriété des termes, elle comprend et s'exprime tout de travers. Un *malapropism* consiste à employer le mot qui ressemble le plus au mot juste, sans égard pour sa signification réelle.

144 (p. 258). Henriette Corkran, *Celebrities and I*. Ce texte m'avait été obligeamment communiqué par G. Jean-Aubry.

145 (p. 260). Une partie des lettres de Vigny à Louise Colet ont été publiées et commentées par MM. Maurice Levailant et Marc Varenne. *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier, 1<sup>er</sup> février, 15 février 1956.

146 (p. 262). Simone André-Maurois, in *Revue de Paris*, septembre 1959 : « Alexandrine-Augusta Froustey, dite Augusta Bouvard (1836-1882) était la fille naturelle d'un châtelain du Luxembourg belge, le baron Auguste Poupard de Wilde. Élevée au couvent, fort instruite, elle servit quelque temps de secrétaire à son père, au château d'Isle-la-Hesse, puis fut professeur de langues vivantes à Paris. Alfred de Vigny la prit pour maîtresse en 1858; elle avait quarante ans de moins que lui. Quand il mourut, Augusta était enceinte de huit mois. Le 28 octobre 1863, elle mit au monde un fils. Les *Lettres d'un dernier amour*, publiées par le professeur V.-L. Saulnier (Genève, Librairie Droz, 1952) sont trente-huit lettres de Vigny à Augusta. Une partie de cette correspondance, restée inédite, appartient aux petits-enfants d'Augusta dont le fils épousa, en 1888, M<sup>lle</sup> Marguerite Rostand. »

147 (p. 263). Cf. Simone André-Maurois, *Un amour de Vigny*, *Revue de Paris*, septembre-octobre 1959.

148 (p. 267). Ce subterfuge lui avait été conseillé par Vigny.

149 (p. 268). Suivent des conseils relatifs à la candidature académique de Baudelaire, sans doute inconsidérée. Vigny avait beaucoup aidé les débuts de Leconte de Lisle alors que Baudelaire, cherchant un patron dans les lettres, s'était flé à Sainte-Beuve...

150 (p. 272). *Ouvrage précité*, p. 78.

151 (p. 273). Cela n'est pas écrit au hasard. Je puis bien faire état à vingt-cinq ans de date d'une conversation avec un noble disparu. Que ce me soit une occasion de dire mon admiration et mon estime pour le grand lettré qu'était M. John Charpentier. S'il y avait quelqu'un pour comprendre Baudelaire et Vigny, c'était bien lui. Trop rationaliste, je n'ai pas dû savoir saisir la perche qu'il me tendait. Il s'est refermé. On en est resté là. Je l'ai toujours regretté mais bientôt la guerre donna, comme on dit, autre chose à penser. Mais je n'ai jamais oublié que John Charpentier avait, peut-être, voulu me dire quelque chose.

152 (p. 275). Ce sujet n'est pas de notre compétence. Pour l'édification du lecteur nous donnons en annexe un extrait encyclopédique. Cf. Annexe VII : Influence possible sur Alfred de Vigny du gnosticisme.

153 (p. 275). La première moitié du xix<sup>e</sup> siècle a vu paraître des ouvrages de fond sur le gnosticisme dus à MM. Néander et Matter.

154 (p. 275). Il paraît certain qu'une circulation d'idées s'était établie alors entre l'Orient et les régions sises au sud de la Loire. Sur le porche de l'église de Moissac, par exemple, les personnages représentés sont nettement du type asiatique.

155 (p. 277). *Mémoires inédits*, p. 442.

156 (p. 279). On doit à Léon Séché, avec tant d'autres documents inestimables, la publication de lettres du Père Gratry, de M<sup>lle</sup> d'Orville et de l'abbé Vidal. Mais il s'attache curieusement à montrer que Vigny est mort converti, tant il est difficile de concevoir une ardente foi spiritualiste détachée du culte du Christ. Ratisbonne démentit que Vigny eût jamais renié ses convictions philosophiques.

157 (p. 280). Depuis un demi-siècle, les travaux sur Alfred de Vigny se multiplient. Ses fidèles pourront trouver une bibliographie véritablement exhaustive à la suite de la remarquable thèse publiée par M. François Germain, *L'Imagination d'Alfred de Vigny*, Paris 1962, José Corti éd.

158 (p. 285). Il y a là un point obscur. D'après l'avant-propos de M. Baldensperger à l'édition Conard du *Journal d'un Poète*, t. I, le partage serait intervenu après la mort du poète. En ce cas il aurait été assez arbitraire, des papiers marqués « à publier » s'étant retrouvés dans le fonds Sangnier.

159 (p. 286). *Mémoires inédits*, p. 440.

160 (p. 289). De même M. Henri Guillemin écrit « le comte », avec des guillemets lourds de sous-entendus.

161 (p. 290). L'appellation de chevalier n'est pas à proprement parler un titre. Elle n'a pas de féminin et désignait seulement les cadets de familles titrées. Elle est tombée en désuétude.

162 (p. 290). Ils varient de pays à pays. En France, seuls les titres de comte et baron peuvent être suivis du prénom par courtoisie. En Italie cela s'étend au titre de marquis. En Angleterre, seuls les fils cadets des marquis et des ducs portent un titre de courtoisie. (Lord Randolph Churchill, Lord Alfred Douglas, p. ex.) Les Cadets d'autres familles titrées sont *Honorable*. Les filles des comtes, marquis ou ducs, portent le titre de *Lady* devant leur prénom même après leur mariage où elles garderont, le cas échéant, leur préséance.

On voit donc que ces questions, soit de noblesse soit de dévotion d'un titre héréditaire, sont complexes, ce que n'ont pas paru apercevoir bien des biographes d'Alfred de Vigny.

163 (p. 293). Suzanne Poque, in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1953. Voir aussi J. Aunat, in *Revue historique et archéologique du Béarn et du Pays basque*, 1925-1926.

164 (p. 293). Cf. *Correspondance*, t. I, éd. Conard.

165 (p. 295). Sainte-Beuve.

166 (p. 299). Par Françoise Moser, *ouvrage précité*.

167 (p. 300). La répression de la Commune a fait en trois jours bien plus de victimes que la Terreur!

168 (p. 302). Cette expression ne figure pas, à la vérité, dans le livre de M. Guillemin. Mais il l'a employée ailleurs.

169 (p. 304). Marie était donnante avec ses anciens amants et traitera Sandeau, empêché de payer son loyer, tout comme elle en usait avec Piccini, même après leur rupture de fait.

170 (p. 304). Il semble qu'il y ait eu une période de « coexistence pacifique » où elle se partageait entre Sandeau, peu sûr, et Luguet.

171 (p. 306). Cité par M<sup>me</sup> Maurois, p. 140. Article reproduit par Jules Janin, *Littérature dramatique*, t. VI, p. 348-356.

172 (p. 307). Idée héritée du manichéisme et qui semble se retrouver chez les Cathares, ces derniers condamnant, non pas l'amour, mais la procréation.

173 (p. 307). La recherche de la Cause première, ou en langage platonicien de l'Essence, a toujours préoccupé Vigny.

174 (p. 307). Il apportait la rédemption à un monde visible créé par le Démon, fils d'une sorte d'union incestueuse entre un Aëon nommé Sophia, la Sagesse, avec la Cause première, si bien que le genre humain est mêlé de mal et de bien. Nous simplifions!

175 (p. 308). Citée p. 208 (de ce volume).





## Ouvrages du même auteur.

### *A la même Librairie :*

ALFRED DE VIGNY, L'HOMME ET SON ŒUVRE. *Prix Femina-Hélène Vacaresco, 1940.*

### *A la Librairie Plon :*

LA PIERRE PHILOSOPHALE. Roman. *Ouvrage couronné par l'Académie française, 1936.*

LES FORCES CACHÉES. Roman. 1937.

MONTHÉNIL. Roman. 1939.

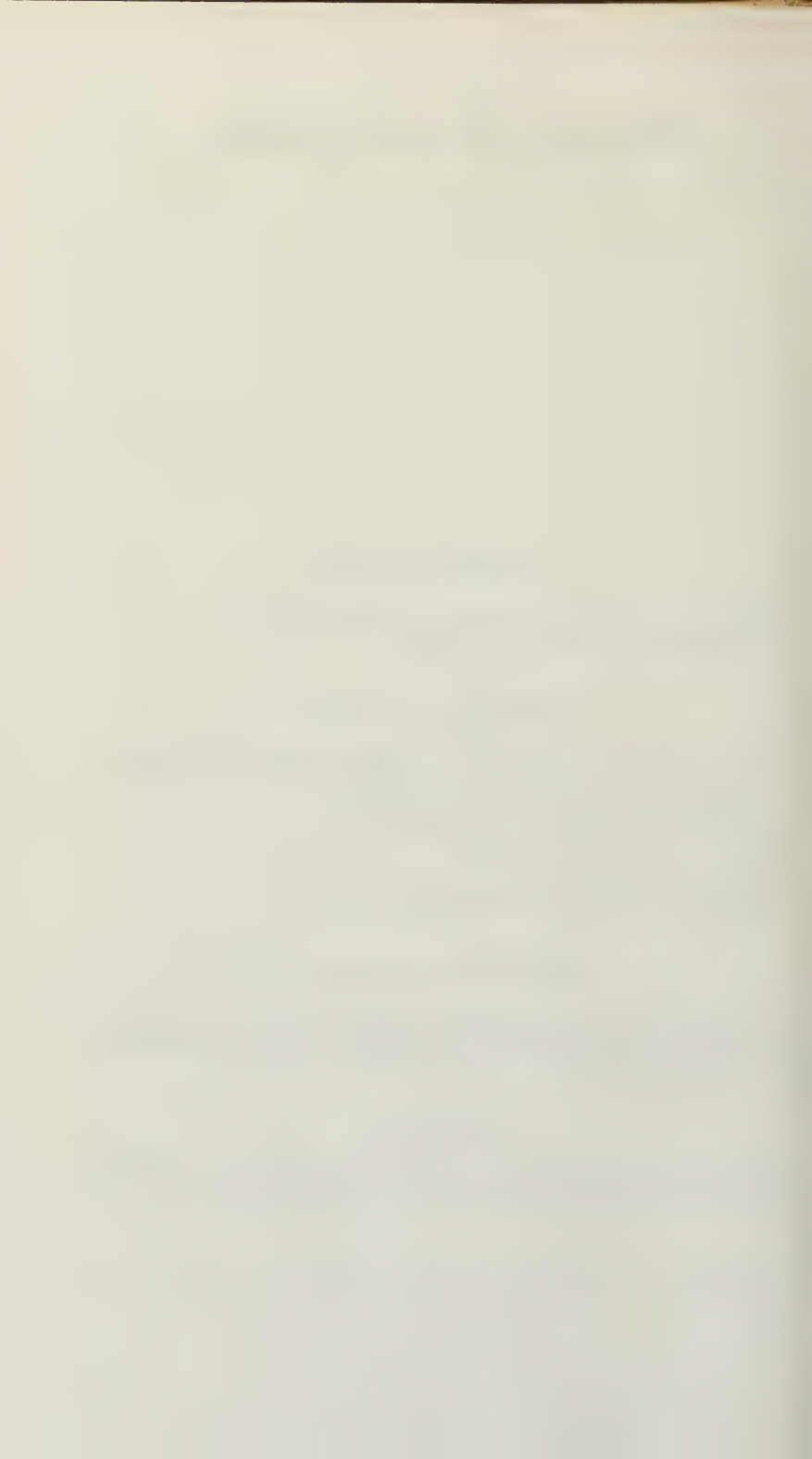
LES BEAUX YEUX. Roman. 1957.

### *Chez d'autres éditeurs :*

CE MONDE OU NOUS VIVONS. Essai sur les sociétés de l'Age industriel. 1949 (Aux Éditions de la Baconnière, Neuchâtel).

### *Traduction :*

LE FLEUVE, par Rumer Godden (Éditions Albin Michel).



# Table des Matières.

AVANT-PROPOS . . . . .	9
------------------------	---

## PREMIÈRE PARTIE

### LA VOCATION

I. Les antécédents et la formation. . . . .	15
II. Les années d'apprentissage . . . . .	29
III. Le son du cor . . . . .	44
IV. Le poète. . . . .	58

## DEUXIÈME PARTIE

### LE SIÈCLE

I. Soirées romantiques. . . . .	75
II. « Le ciel est noir sur nous... » . . . . .	96
III. Madame Sand . . . . .	108
IV. Kitty Bell. . . . .	123
V. L'Œuvre. . . . .	142
VI. Madame Dorval . . . . .	159
VII. L'équinoxe. . . . .	169

## TROISIÈME PARTIE

### LES GRANDS SONGES

I. Du temple de Daphné au jardin des Oliviers .	191
II. Le symbole du diamant . . . . .	201

III. La Maison du Berger . . . . .	209
IV. La Coupole . . . . .	224
V. Le retour à la terre. . . . .	238
VI. Dernières années . . . . .	250
VII. L'Esprit pur. . . . .	270
<i>Post-scriptum</i> . . . . .	281

## ANNEXES

I. Les papiers d'Alfred de Vigny . . . . .	285
II. La noblesse de Vigny . . . . .	289
III. Alfred de Vigny en Béarn . . . . .	291
IV. Vigny et les femmes. . . . .	295
V. Vigny « homme d'ordre ». . . . .	298
VI. Les dernières années de Marie Dorval . . . . .	304
VII. Influence possible sur Vigny du gnosticisme . . . . .	307
NOTES. . . . .	309
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR. . . . .	323

Achevé d'imprimer le 14 mars 1963  
dans les ateliers de l'Imprimerie Floch à Mayenne (France)  
pour le compte de la Librairie Arthème Fayard,  
18, rue du Saint-Gothard, Paris 14<sup>e</sup>.



PB 21650  
14  
B-2



Randall Library - UNCW  
PQ2474.Z5 .L25 1963  
La Salle / Alfred de Vigny.

NXWW



PQ2474

33618

.Z5

.L25

1963

La Salle

Alfred de Vigny



126 004

PRIX 17,02 F + T.L. 17,50 F T.L.I.

IMPRIMÉ EN FRANCE